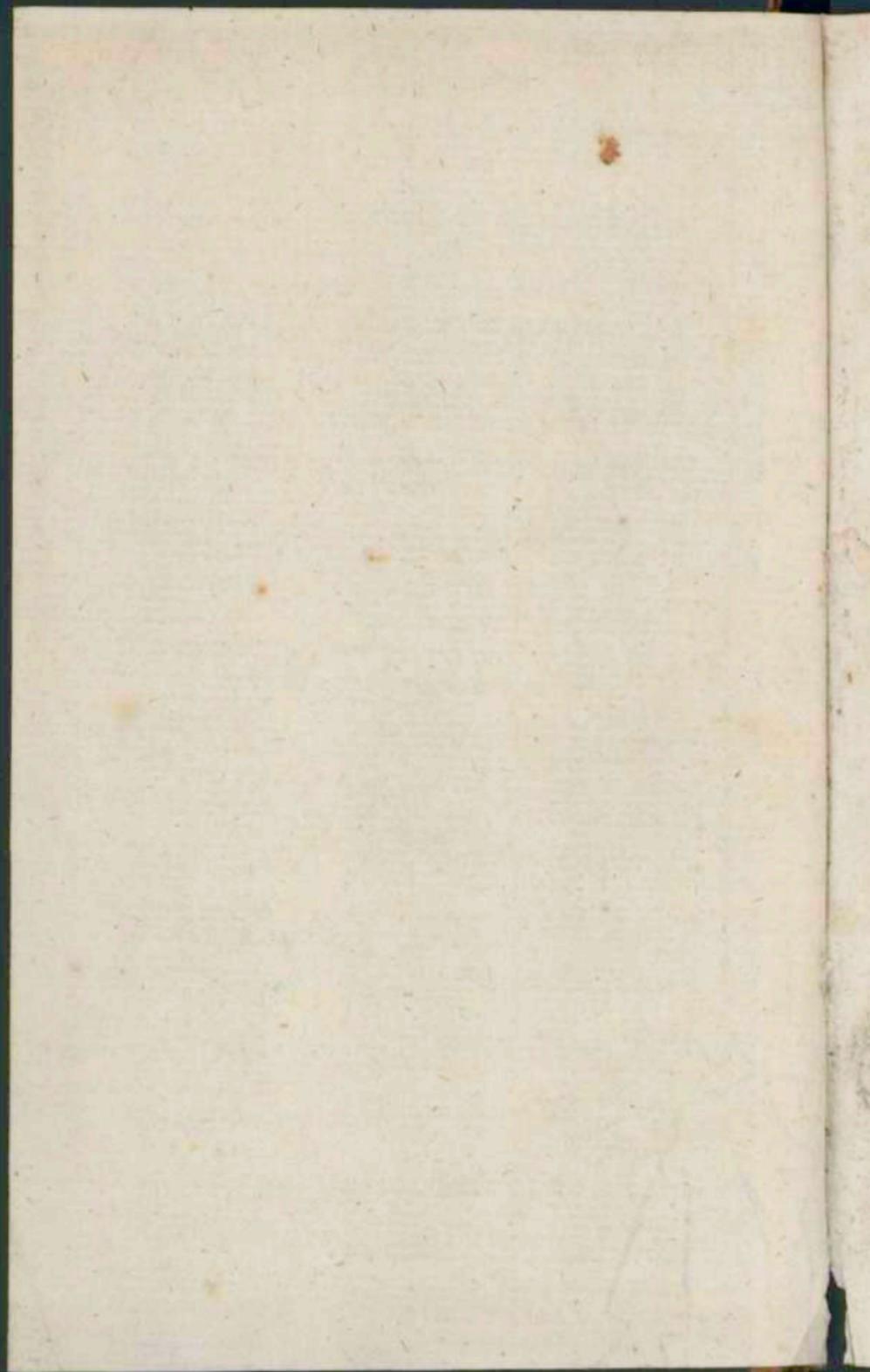


~~243~~

Memorandum  
Pneumococcus  
Mundy







*Qui que tu sois Voici ton Maître ;  
Il l'est, le fut, ou le doit être .*

LES  
**OEUVRES**  
GALANTES  
ET  
AMOUREUSES  
**D' OVIDE,**  
CONTENANT

*L' Art d' Aimer , le Remede d' Amour ,  
Les Epîtres & les Elegies amoureuses.*

**Traduction nouvelle**

En Vers François.

*Thierry*



A CYTHERE

**Aux Depens du Loisir,**

M DCC LVI

1756

226



807-1

~~49/250~~



343596

NZ-648/2005



## Avertissement de l'Editeur.

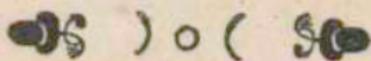
**C**Eux qui aiment la fine Galanterie, & dont la principale étude ne tend qu'à se perfectionner dans l'aimable science des ruëllles, me sauront sans doute bon gré de la peine que je prens de leur mettre LE GALANT ET AMOUREUX OVIDE entre les mains, dans un état plus complet qu'il n'a jamais paru; du moins ils peuvent être persuadés qu'en suivant les leçons d'un si Grand Maître, ils ne sauroient manquer d'attraper le gibier qu'ils pourchassent avec tant de peine & de plaisir tout ensemble.

Je sais bien que les gens qui font profession d'une Morale plus austère, condamneront ma démarche, & souhaiteront pieusement que cette partie des Oeuvres d'Ovide ne fût pas parvenue jusqu'à nous; mais heureusement leurs souhaits sont inutiles, puisque nous les possedons ces Oeuvres malgré eux, & que tant d'honnêtes gens en font leurs plus chères delices.

Quant aux Cagots & à cette espèce misantroppe de gens qui n'ont jamais sacrifié aux Gra-

ees, & dont le front ne s'est jamais déridé, ou ceux même qui ayant usé leur plus grand feu, languissent dans une triste vieillesse, je m'embarasse peu de leurs gémissemens hypocrites; ils feront bien de détourner leurs yeux de-dessus ce livre. Je leur conseille même de tirer leur mouchoir, & d'en couvrir la riante face de l'Amour, comme Tartuffe couvroit du sien le beau sein de la femme du bon Orgon.

Il seroit, ce me semble, inutile d'entrer dans un long détail sur ce qui regarde la personne d'Ovide en particulier. Qui est-ce qui ne connoit pas ce Héros de l'Amour? Né Chevalier Romain à Sulmone dans le Royaume de Naples, il suivit dans sa jeunesse les étendarts de Mars, qu'il quitta bientôt pour suivre ceux de l'Amour. Il s'attacha à la Cour d'Auguste, & ce fut-là le Théâtre de ses expéditions galantes & amoureuses. Le beau champ de bataille! Auguste aimoit Ovide, & la fille d'Auguste, la fameuse Julie, aimoit les amoureux mystères. Aussi, quoiqu'on me puisse dire, & malgré les coups dont Ovide accabla sa Corinne dans un transport de jalousie, & dont il lui demanda ensuite de si humbles pardons, je me plais à croire que ce fut à la fille d'Auguste qu'il debita ses amoureuses leçons sous le masque de Corinne. Ce fut peut-être la véritable raison de son exil. Auguste sous d'autres prétextes qu'on ignore, envoya ce galant Guerrier dans un endroit sauvage de la Thrace, où il eut tout le tems de se repentir, non de ses proïesses amoureuses, mais de son indiscretion & de sa témérité



rité d'avoir pris son vol un peu trop haut. Il  
y mourut ;

Voici l'Építaphe qu'il s'est fait lui-même ;  
Trist. III. 3. 75.

Hic ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,  
Ingenio perii, Naso Poeta, meo.  
At tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,  
Dicere, Nasonis molliter ossa cubent.

*Traduction libre :*

Cy git Nason. Voici ses cendres.  
Son Art d'aimer & ses Vers tendres  
Dont il sçut charmer tous les cœurs  
Ont causé ses plus grands malheurs.  
Passant, si pour ton cœur l'Amour eut quelques  
charmes,  
Plains son sort & retiens tes larmes,  
Mais souhaite - lui seulement,  
QU'IL REPOSE TRANQUILLEMENT.

J'aurois mauvaise grace de m'étendre sur le  
merite des Ecrits d'Ovide, & surtout de ses  
Ecrits amoureux, puisqu'on ne sauroit ignorer  
que l'élégance, le naturel & la richesse de son  
stile, & cette facilité d'exprimer & de faire  
sentir tout ce qu'il vouloit dans une matière si  
delicate, sont précisément ce qui lui aquit l'estime  
& l'amitié d'Auguste & de toute sa Cour de  
l'un & de l'autre sexe. Peut-être qu'Ovide en  
abusa ; mais la cause étoit trop belle & trop sé-  
duisante pour un homme de son temperament.

Je ne dirai que deux mots de la traduction  
du présent Recueil: Quoiqu'en général aucune  
tradu-

traduction n'atteigne à la perfection de l'Original, j'ose assurer qu'on sera satisfait de celle-cy. J'aurois souhaité pouvoir donner les Epitres & les Elegies de la même main de maitre qui a fourni L'ART D'AIMER ET LE REMEDE D'AMOUR; mais la chose étant impossible, à cause qu'elle n'existe point, j'ai choisi la meilleure traduction que j'ai pu trouver, en y faisant de petites corrections nécessaires.

Comme la Traduction de l'Art d'aimer est un ouvrage posthume, L'Editeur de la premiere édition ignorant que l'Auteur l'avoit retouchée, a été obligé de donner des variantes à la requisition du digne fils & héritier des talens du Traducteur. On trouvera ces variantes dans cette Edition au bas du Texte auquel on pourra les substituer.

Pour rendre cette Edition plus utile, & pour épargner aux Lecteurs la peine de recourir aux in folio pour l'intelligence des noms propres qui se trouvent dans ce Recueil, on a ajouté à la fin une Clef ou Explication de tous les noms propres dont il est fait mention dans cet ouvrage. Le Traducteur de l'Art d'aimer en a donné la premiere esquisse; mais on a été obligé, en suivant son plan, de l'augmenter de quelques Centaines d'articles, si bien que ce Recueil pourra servir également de Dictionnaire Mythologique comme de Breviaire des Amans.





# L'ART D'AIMER.

## CHANT PREMIER.



VOUS, qui, novice encor dans l'art de  
plaire aux Belles,  
Ignorez les secrets qui font triompher  
d'elles,

Mon but est leur défaite, & je viens  
vous armer; (a)

Ecoutez mes leçons, & vous sçavez aimer.

L'Art gouverne un Vaisseau sur les liquides plaines:

L'Art fait voler un Char; il en conduit les rênes:

C'est l'art à qui l'Amour doit ses plus beaux ex-  
ploits: (b)

C'est par lui que la terre est soumise à ses Loix.

Jadis Automedon fut Ecuyer habile;

Tiphis brava Neptune; & sa science utile

Du vaillant fils d'Esôn assura le retour.

Je suis Automedon & Tiphis en amour. (c)

A

- (a) Je viens pour leur conquête aujourd'hui vous armer.  
(b) C'est à l'art que l'Amour doit ses plus beaux exploits.  
(c) Je suis l'Automedon, le Tiphis de l'amour.

Je fens d'un tel emploi le fardeau redoutable ;  
 Je connois cet Amour ; il est fier, intraitable : (a)  
 Mais ce n'est qu'un enfant ; on peut le ramener :  
 Un âge encor si tendre est facile à tourner.  
 Chiron sçavoit porter, par les sons de sa lire,  
 Dans les fils de Tethis, la douceur qu'elle inspire :  
 Ce bras qu'accompagnoient & la mort & l'effroi (b)  
 A d'un foible vieillard long-temps suivi la Loi ;  
 Cette main qui d'Hector devoit trancher la vie,  
 S'est vuë au châtiment mille fois asservie :  
 Il eut Chiron pour maître ; & j'en fers à l'Amour.  
 Ils ont d'un sang divin tous deux reçu le jour :  
 Le Taureau sous le joug voit sa rage inutile ; (c)  
 Le Courfier sous le mors devient enfin docile. (d)  
 Je veux te vaincre, Amour : à mes ordres fomis,  
 Tu traiteras bientôt tes sujets en amis. (e)  
 Plus tu m'as de tes traits fait sentir la blessure,  
 Plus tu fus mon tiran, plus ma vengeance est sûre.  
 Je ne veux point ici des faveurs d'Apollon : (f)  
 Je renonce aux lauriers de son sacré vallon.  
 C'est ailleurs, que je puise aujourd'hui ma science ;  
 Mes conseils sont les fruits de mon expérience.  
 O Mere des Amours, viens seule m'animer :  
 Dis-moi ce qui fait plaire & ce qui fait aimer.  
 Quoique ma voix ici ne chante point le crime ;  
 Quoique tout mot impur soit banni de ma rime ;  
 Triste Sévérité, qu'invoque la pudeur,  
 Fui ; tu ne connois point une si belle ardeur. (g)  
 Venus m'inspire ici : j'y chante ses mystères, (h)  
 Ses doux enchantemens, ses larcins volontaires.  
 Vous, qui n'avez jamais suivi ses étendards,

(a) Je connois trop l'Amour, il est fier, intraitable.

(b) Ce Heros, dont le bras semoit par tout l'effroi.

(c) Tous deux font redouter leur abord difficile ;

(d) Mais le fougueux Taureau devient enfin docile.

(e) Tu vas bientôt traiter tes sujets en amis.

(f) Je ne demande point les faveurs d'Apollon.

(g) Fuyez, ou partagez une si belle ardeur.

(h) J'enseigne de Venus les plus secrets mystères.

Et qui voulez tenter ses aimables hazards,  
 Voici le premier pas. Cherchez une Maitresse  
 Digne de votre choix & de votre tendresse; (a)  
 Attachez-vous ensuite à captiver son cœur;  
 Et sous les mêmes Loix rangez votre vainqueur.  
 Vos feux sont-ils payés d'un succès favorable?  
 Fixez votre bonheur, & le rendez durable.  
 Voilà de mes leçons quel fera le sujet: (b)  
 Voilà le but heureux de mon nouveau projet. (c)

Aucun engagement ne vous retient encore?  
 Parmi tant de beautés aussi jeunes que Flore,  
 Votre cœur s'abandonne à des desirs naissans:  
 C'est là l'instant fatal. En garde sur vos sens,  
 Consultez, choisissez; prêt à rendre les armes,  
 Évitez de rougir sur l'objet de vos larmes.  
 Si votre choix est fait, dans des momens si doux,  
 Répétez mille fois: *je n'aimerai que vous.*  
 Le Ciel, pour vous l'offrir, n'ouvrira point la nue,  
 La route de la Biche au Chasseur est connue:  
 Il la cherche, il l'attend au milieu des forêts,  
 Et malgré ses détours l'engage dans ses rêts.  
 Du cruel Sanglier il connoît la retraite:  
 Il marche vers son fort, il l'attaque, il le guette.  
 Le prudent Oiseleur choisit un arbre épais,  
 Qui puisse dérober & tenir ses filets.  
 Le pêcheur attentif s'informe du rivage,  
 Profite du moment, que suit un long orage;

A ij

- 
- (a) *Qui soit le digne objet d'une vive tendresse.*  
 (b) *Tel est de mes leçons l'agréable sujet.*  
 (c) *Tel est le but heureux de mon nouveau projet.*  
 (d) *Tandis que libre encor sur l'amoureux Neptune,  
 Votre cœur à son gré peut tenter la fortune,  
 Choisissez qui réponde à ces mots gracieux:  
 Vous seule possédez ce qui plaît à mes yeux.*  
 (e) *Il la poursuit lui-même au milieu des forêts;  
 Et malgré ses détours l'engage dans ses rêts.  
 Cherchez vous-même aussi celle qui peut vous plaire;  
 Cupidon à vos soins prépare un doux salaire.*

Il sçait, où sans frayeur repose le poisson ;  
 Il prépare sa ligne & jette l'hameçon.  
 Guettez vous-même ainsi celle qui peut vous plaire ;  
 Le plaisir & l'amour feront votre salaire.  
 Paris courut ravir, en franchissant les mers,  
 Helene, qui devoit armer tout l'Univers.  
 Le fils de Jupiter, le généreux Persée,  
 Ce Héros amoureux, de qui l'ame blessée  
 Le porta sans frayeur sur les bords Indiens,  
 Y délivre Andromede & brise ses liens.  
 Pour vous, né plus heureux, ce n'est point en Asie,  
 Que Venus vous attend : c'est dans votre Patrie.  
 Rome aujourd'hui rassemble & présente aux Amants  
 Tout ce que l'univers a d'objets plus charmants. (a)  
 Voulez-vous n'attaquer que des beautés naissantes ?  
 Vous y voyez fleurir leurs graces innocentes.  
 La Jeunesse formée a pour vous plus d'attraits,  
 Et dans tout son éclat vous en aimez les traits ?  
 Quelle foule à vos yeux vient étaler ses charmes !  
 Le choix fait l'embarras : à qui rendre les armes ? (b)  
 Si d'un âge plus mûr & plus fait au plaisir  
 Le sérieux vous plaît ; vous avez à choisir.  
 Leur troupe, croyez-moi, n'est pas la moins nom-  
 breuse,  
 Et toujours à coup sûr est la plus amoureuse.  
 Parcourez en Eté ces agréables lieux, (c)  
 Dont l'ombrage procure un frais voluptueux ; (d)  
 A grands flots s'y répand l'élite du beau monde :  
 Dès que Phœbus s'apprête à se plonger dans l'onde,  
 Chacune vient briller & disputer les cœurs. (e)  
 En est-il qui résiste à de si doux vainqueurs ?  
 Lorsqu'aux Temples des Dieux on célèbre leurs  
 Fêtes,  
 L'Amour, ce Dieu jaloux d'étendre ses Conquêtes,

- (a) *Tout ce que l'univers a vu d'objets charmans.*  
 (b) *De tant d'objets si doux auquel rendre les armes ?*  
 (c) *Parcourez seulement ces jardins spacieux,*  
 (d) *Dont l'ombrage recèle un frais délicieux.*  
 (e) *Chacune vient brillante y disputer les cœurs.*

S'y trouve ; & le beau sexe, étalant ses appas ,  
 Aime à ravir des vœux , qu'on ne lui portoit pas.  
 Jusques dans le Barreau , qui de nous l'eut pû croire ?  
 Ce Dieu vient sur Thémis signaler sa victoire :  
 Malgré les cris aigus dont ce lieu retentit ,  
 Le feu du plaidoyer souvent s'y rallentit :  
 Les plus grands Orateurs , y perdant la parole ,  
 Ont recours aux leçons d'une nouvelle école :  
 Là sur un point de droit l'Avocat consulté ,  
 Consulte en deux beaux yeux la tendre faculté.  
 Entrez dans la retraite , où les Juifs sanguinaires  
 Effrayent les Romains par leurs sanglans mystères :  
 Que les Autels d'Iris par vous soient révévés ;  
 Portez-y votre encens & vos pas assurés.  
 Cette tendre Déesse, à Jupiter propice ,  
 Reçoit des jeunes cœurs l'innocent sacrifice ;  
 Et forçant la pudeur des timides esprits ,  
 Leur donne des conseils, qu'autrefois elle a pris.

Hâtez-vous : le plaisir vous appelle au spectacle. |  
 L'Amour sur cette mer fait voile sans obstacle : a |  
 A qui fuit les ardeurs, voyage dangereux ! |  
 L'air, que l'on y respire, est un air amoureux :  
 Eh comment s'y sauver d'un aimable naufrage ?  
 Quelle foule, grands Dieux ! vient y braver l'orage ;  
 Des dangers aussi doux, bien loin d'épouvanter ,  
 Engagent tous les cœurs à courir les tenter. (b)

Comme on voit au printemps, dans les vertes  
 prairies,  
 Les Abeilles voler sur les plaines fleuries ;  
 L'Escadron bourdonnant fourmille dans les airs,  
 Va, revient, & s'applique à ses travaux divers :  
 D'un peuple de beautés la diligente adresse  
 Vient ainsi dans nos jeux ravir notre tendresse.  
 De tant d'objets brillants également surpris ,

A iij

- 
- (a) *Qu'un vif empressement vous conduise au spectacle.  
 L'Amour sur cette mer fait voile sans obstacle :  
 A qui fuit son pouvoir, voyage dangereux.*
- (b) *Invitent tous les cœurs à venir les tenter.*

Mon œil souvent ne sçait à qui donner le prix.  
Chacune vient pour voir, pour s'y montrer soi-même :  
Et toutes à l'envi ordonnent qu'on les aime.

Romulus le premier institua les jeux,  
Quand, voulant le bonheur de nos premiers  
ayeux, (a)

Et venger le mépris des Provinces voisines,  
A ses Soldats oisifs il livra les Sabines.  
Il annonce une fête ; on vient de toutes parts ;  
Sur des lits de gazons les Spectateurs épars ;  
Admiroient dans ce temps un théâtre grotesque,  
Et sans luxe approuvoient une scène burlesque. (b)

L'impatient Romain attend d'autres plaisirs :  
D'un œil avide il fuit l'objet de ses desirs. (c)

Le signal est donné : sur la troupe attentive  
Chacun court, & fait son aimable captive.  
Quelle frayeur, quel trouble ! où fuir ! point de se-  
cours.

Les Sabins & les Dieux sont impuissans & sourds.  
Comme on voit dans les airs la tendre Tourterelle  
Fuir un Aigle ennemi, qui s'élançe sur elle ;  
Ou l'Agneau ; qu'en plein champ presse un Loup ra-  
visseur :

La Sabine en fuyant appelle un défenseur.  
L'une tombe, & se plaint : l'autre vole à sa mere.  
Que de cris ! de sanglots ! Quelle douleur amere !  
Aucune ne revient de son saisissement.

Mais que dans peu l'Amour fait un grand change-  
ment !

» Pourquoi, dit le Soldat, pourquoi verser des larmes ?  
» Tournez sur nous les yeux ; & calmez vos allarmes.  
» Nous sommes vos amans, & bientôt vos époux,  
» Est-ce donc un malheur tant à craindre pour vous ?  
On écoute ; au chagrin succede enfin la joie :  
Et les consolateurs jouissent de leur proie.

Que tu sçais, Romulus, livrer de beaux combats !

(a) *Quand voulant aux Romains assurer des neveux.*

(b) *Et sans goût approuvoient une scène burlesque.*

(c) *Il dévore des yeux l'objet de ses desirs.*

Fais-en pour nous autant ; nous sommes tes Soldats :  
C'est au théâtre encor, que le cœur le moins tendre  
Tombe dans les filets, que l'Amour sçait lui tendre.

Ce lieu, qui des Courriers couronne les travaux,  
Le Cirque à vos desseins ouvre des champs nouveaux ;  
C'est-là, qu'en liberté l'on entretient sa Belle.

Le plus près qu'il se peut, placez-vous auprès d'elle ;  
Cherchez l'occasion d'entamer le discours ;

Le Spectacle présent vous offre son secours :

Louez ceux qu'elle loue ; à ses souhaits pour d'autres,  
Plein de zèle joignez adroitement les vôtres.

Vous-même réveillant son esprit curieux,

Dites-lui quels fujets vont occuper ses yeux.

La poussière, en volant, sur ses habits s'arrête :

Pour l'en ôter d'abord, que votre main soit prête.

Rien sur eux n'est tombé, qui demande vos soins :

Qu'importe ? paraissez ne l'en ôter pas moins. (a)

Écartez, s'il se peut, les voisins qui la pressent :

Qu'autour d'elle attentifs vos yeux toujours s'em-  
pressent.

Sa robe est mal placée : il faut l'arranger mieux.

En tout, utile ou non, foyez officieux.

Tels petits soins pour elle ont un charme invincible ;

Et son esprit léger y deviendra sensible.

J'ai vû d'un éventail le zéphir caressant

Au fond d'un cœur glacé souffler un feu naissant.

Qu'un agréable rien devienne, en sa présence,

Le scrupuleux emploi de votre complaisance.

Tandis que dans l'Arène un combattant vainqueur

Attire les regards de chaque Spectateur :

Il voit ces fiers Lutteurs, dont la brutale rage

Ne se peut assouvir que par un grand carnage.

L'Amour, caché souvent dans les yeux des beautés,

Que le Spectacle attire en ces lieux fréquentés,

Porte dans tous les cœurs d'agréables atteintes ;

Les flammes de ce Dieu dans les regards sont peintes :

Chaque coup, quelquefois négligemment porté,

A iv

---

(a) *Qu'importe, elle le veut : ne l'en ôtez pas moins.*

Du plus indifférent force la liberté.  
 Lorsque le Grand César, ce Vainqueur magnifique,  
 Fit d'un combat naval voir la pompe publique ;  
 L'Etranger curieux, des bouts de l'Univers,  
 Se rassembla dans Rome à ces combats divers.  
 Dans cet auguste jour, les Belles triomphèrent :  
 A l'éclat de leurs yeux, nos ames s'enflammerent.  
 Ecoutez un secret, que je veux vous donner :  
 César est prêt de vaincre ; & son bras va dompter  
 Et mettre sous un joug, que tout le monde adore,  
 Les barrières du jour, où se leve l'Aurore.  
 Que de rares beautés de ces fameux climats  
 Etaleront ici leurs séduifans appas,  
 Et feront admirer, malgré la jalousie,  
 Ces charmes, ces attraits, dont se vante l'Asie !  
 Manes à la patrie & si chers & si doux,  
 César veut vous venger ; Crassus, consolez-vous.  
 Tibere va partir, armé de la vengeance ;  
 Et le Parthe cruel paira son insolence :  
 Dans son sang odieux il vole le noyer ;  
 Et du foudre d'Auguste il va le foudroyer.  
 Peuple, qui le chers, ne crains point pour son âge :  
 Il est jeune, il est vrai ; mais tu vois son courage :  
 Et parmi les Césars, l'honneur du nom Romain,  
 L'avantage des ans est inutile & vain.  
 Ils naissent tous Héros, & leur première enfance  
 Voit consommer en eux une illustre vaillance.  
 Hercule, en son berceau, de ses puissantes mains  
 Etouffa deux Serpens, la terreur des humains :  
 Et toi, qui jeune encor montres sur ton visage  
 Des roses & des lys le brillant avantage,  
 Tu vainquis, ô Bacchus. Ainsi jeune Héros,  
 Tu voles au danger & tu fuis le repos.  
 Tu reviendras bientôt, triomphant de l'Euphrate,  
 Recevoir tous nos vœux, seul plaisir qui te flatte :  
 Tu conduiras au Cirque, après mille hauts faits,  
 Des Monarques aux fers & des Tirans défaits.  
 C'est-là, c'est-là qu'Amour par d'aimables défaites  
 Fera sur nos Romains mille & mille Conquêtes.

Dans ses rians Vallons renommés par leurs eaux,  
Cupidon fait couler la source de nos maux ;  
L'aimable liberté de ces bords solitaires  
Pour notre guérison les rend moins salutaires.

Faut-il vous indiquer tous les lieux, où l'Amour,  
Environné des Jeux, tient sa riante Cour ;  
Dans ces Cercles galans, le triomphe des Belles,  
Ce Souverain des cœurs blesse les plus cruelles.

Dans les bras de Comus, ce Dieu sûr de ses coups,  
Frappe dans les festins de ses traits les plus doux.

N'allez point aux Buveurs disputer la victoire ;  
Buvez ; mais en buvant cherchez une autre gloire :  
Que Bacchus & l'Amour, l'un à l'autre soumis,  
En s'y livrant la guerre, y soient toujours amis.

Dans ce charmant Nectar offert par une Belle,  
L'Amour, ce Dieu badin aime à tremper son aile ;  
Il la secouë en vain, & prêt à s'en aller,  
Cette humide liqueur l'empêche de voler.

Bacchus sçait disposer les cœurs à la tendresse :  
Elle naît dans les feux d'une légère ivresse :

Quel séduisant plaisir, de noyer dans le vin  
La noire inquiétude & le morne chagrin !

Sous le pampre on sent naître un riant badinage : (c)

Le pauvre est riche alors ; le lâche a du courage ;

Et la naïveté, découvrant ses attraits,

Y vient développer ses innocens secrets

Le verre en main, chantant les plaisirs de la table,

L'on sent mieux d'un bel œil le trait inévitable :

Mais on peut s'y tromper ; ce n'est point aux flam-  
beaux,

Qu'on prise justement les objets les plus beaux. (d)

(a) *Au milieu des plaisirs tient sa brillante Cour ;  
Dans ces Cercles galans, où triomphent les Dames,  
Ce Souverain des cœurs brûle tout de ses flammes.*

(b) *Dans ce nouveau Nectar présenté par les Belles,  
Ce petit Dieu folâtre aime à tremper ses ailes ;  
Il les secouë en vain, & prêt à s'en aller,  
Cet humide lien l'empêche de voler.*

(c) *La liberté fait naître un riant badinage.*

(d) *Qu'on juge sainement des objets les plus beaux ;*

La nuit est pour Bacchus un temps propre à fé-  
duire : (a)

Pour vous rendre , attendez que le jour vienne luire.  
Lorsque Paris jugea les trois Divinités ,  
Et qu'il dit à Venus : *Venus , vous l'emportez ;*  
Il voulut au grand jour tout voir sans résistance :  
Le Soleil fut garant de sa juste sentence.

Parlerai-je de chasse ? en ces plaisirs charmans ,  
Mille beautés ont pris les cœurs de mille Amans :  
Et tel part le matin en liberté parfaite ,  
Qui le soir de retour apperçoit sa défaite.

Apprenez , par quel art vous pourrez défarmer  
La beauté , dont vos yeux se sont laissé charmer.  
Jadis j'ai scû fléchir les plus inexorables :  
Ovide vous apprend des secrets favorables.  
A l'Amour tôt ou tard se rendent tous les cœurs :  
Formez bien votre attaque ; & vous serez vainqueurs.  
Un fleuve impétueux , au milieu de sa course ,  
Pourroit plus aisément remonter vers sa source ,  
Qu'une tendre beauté résister au penchant ,  
Qui l'entraîne toujours vers un nœud si touchant.  
Eh ! comment résister à l'aimable caresse  
D'un Amant enflammé , qui vivement la presse ?  
C'est à vos seuls efforts , qu'on veut tout accorder :  
Celle que vous craignez , s'apprête à vous céder.  
Tout homme de Venus reconnoit la puissance :  
Toute femme lui vouë égale obéissance.  
Leurs penchans sont pareils , & leurs sens enchantés  
S'enivrent à l'envi des mêmes voluptés :  
Mais l'un est mal - adroit à voiler sa foiblesse ; (b)  
Pour nous cacher la sienne , ah , que l'autre a d'a-  
dresse !

N'offrons plus aux beautés l'hommage de nos feux ;  
Nous les verrons voler & prévenir nos vœux. (c)  
Le Taureau sur ses pas fait mugir la Génisse ,  
Et le Cheval attend que la Jument hennisse.

(a) *La nuit pour nous tromper avec le vin conspire.*

(b) *Mais que l'un scait bien mal déguiser sa foiblesse.*

(c) *Nous les verrons courir au devant de nos vœux*

L'homme en aimant se borne à quelque douce erreur :  
 La femme a des transports , que guide la fureur. (a)  
 De ses déreglemens naissent les plus grands crimes :  
 Des nôtres les effets sont moins illégitimes.  
 Biblis aime Caunus, s'oubliant pour sa sœur :  
 Et sa mort trop funeste termina son erreur. (b)  
 Plus furieuse encore, en sa triste aventure,  
 Myrrha trompe son Pere, & trahit la nature :  
 Elle est arbre, & déplore aujourd'hui ses malheurs ;  
 Son nom même est celui , que l'on donne à ses pleurs.

Jadis le Mont Ida, dans sa sombre retraite,  
 Nourrissoit un Taureau d'une blancheur parfaite :  
 Des Troupeaux d'alentour il faisoit l'ornement ;  
 Chaque Génisse en lui veut trouver son Amant.  
 Pasiphaé le voit, ressent la même flamme ;  
 Des desirs monstrueux tirannissent son ame.  
 La Crete ne sçauroit à la postérité  
 Cacher de ce forfait l'horrible vérité.  
 Cette Reine en tous lieux suit son vainqueur superbe,  
 D'une tremblante main lui présente son herbe. (c)  
 Malheureuse ! Quoi, rien n'excite tes dégoûts ?  
 Une brute en ton cœur efface ton époux ?  
 En vain tu fais briller ta parure nouvelle,  
 Insensée ! A quels yeux veux-tu paroître Belle ?  
 Que te reviendra-t'il d'orner tes beaux cheveux ? (d)  
 Des cornes sur ton front serviroient mieux tes vœux.  
 Telle dans sa fureur s'emporte une Bacchante :  
 Dans les Champs, dans les Bois s'égare cette Amante.  
 Combien de fois , blessant ses regards trop jaloux,  
 Une rivale heurteuse enflâme son courroux !  
 Qu'on la prenne , dit-elle, & qu'on la sacrifie.  
 La voix de la nature en vain la justifie :  
 Pasiphaé n'entend que son dépit mortel,  
 Et veut en voir le cœur palpiter sur l'Autel.  
 „ Meurs , dit-elle , & connois le seul objet que j'aime ;

- 
- (a) *La femme a des transports ou plutôt des fureurs.*  
 (b) *Et sa mort de sa faute expia la noirceur.*  
 (c) *Et de sa propre main va lui couper son herbe.*  
 (d) *Que te reviendra-t'il d'arranger tes cheveux ?*

„ Semblable à mon amour, ma fureur est extrême. (a)  
 Europe est à ses yeux trop heureuse en Amant :  
 Mais le destin d'Yo lui paroît plus charmant.  
 Sa fureur redoubloit : l'ingénieux Dédale  
 Soulagea par son art cette flâme brutale ;  
 Et, couvrant son beau corps d'un indigne ornement,  
 Sçut tromper cet ingrat par ce déguisement.  
 Dans un bois imitant le corps d'une génisse,  
 Cette Amante à la fin conçut par artifice:  
 Bientôt le Minotaure, en paroissant au jour,  
 Ne publia que trop cet odieux amour.  
 Dieux ! Qu'il est mal aisé que le cour d'une Belle  
 Ait pour son seul Epoux une flâme fidelle ;  
 Et qu'il est difficile à ce sexe inconstant,  
 De fixer les desirs de son esprit flottant !  
 Si la Reine d'Argos n'eût brûlé pour Thieste,  
 Le Soleil, effrayé d'un spectacle funeste,  
 N'eût jamais dans son cours retourné sur ces pas.  
 Scylla fit détester ses coupables appas.  
 Agamemnon vainqueur fut vaincu par un crime ;  
 D'une épouse infidèle il devint la victime.  
 Phinée, à tes enfans pourquoi crever les yeux ?  
 Sur toi vont retomber leurs tourmens odieux.  
 Ces forfaits, dont toujours a frémi la nature,  
 Des passions du Sexe étalent la peinture.  
 Un goût si dominant peut-il jamais changer ?  
 L'Amour sous ses drapeaux est sûr de les ranger.  
 C'est en vain pour un temps qu'elles font les rebelles ;  
 Tout trahit la fierté dans le cœur des plus Belles :  
 Et malgré les combats d'un chimérique honneur,  
 On souhaite avec vous le moment du bonheur.  
 En est-il une enfin, quand on sçait bien s'y prendre,  
 Qui n'aime, en résistant, à se laisser surprendre ?  
 Qu'une femme y consente, ou n'y consente pas ;  
 Pour elle la demande à toujours des appas :  
 Son cœur sçait la soumettre à votre dépendance.  
 Dans le champ du voisin éclate l'abondance :  
 Sur ses troupeaux s'attache un regard envieux.

---

(a) *Ainsi que mon amour, ma fureur est extrême.*

L'Amour ainsi pour vous vient fasciner ses yeux :  
 La nouveauté lui plaît ; ce goût est son partage ;  
 Un plaisir imprévu la pique davantage ;

Mais en présomptueux n'allez pas tout oser,  
 Bientôt tous vos projets se verroient renverser.  
 De l'objet de vos vœux engagez la Suivante ;  
 A decouvrir son foible, elle est toujours sçavante.  
 Son adresse flateuse, en lui parlant de vous,  
 Pourra vous ménager l'instant des rendez-vous,  
 Priez, employez tout, pour gagner son suffrage ;  
 Votre plus grand bonheur souvent est son ouvrage :  
 Son zèle, pour agir, choisira bien son temps.

Tout rit aux yeux serains de ceux qui sont contents :

Lorsque les cœurs en paix sont ouverts à la joie,  
 L'Amour, pour s'y glisser, trouve aisément la voie.  
 Pergame a résisté, tant qu'ont duré ses pleurs ;  
 Sa joie & ses plaisirs ont comblé ses malheurs.

Votre Maitresse accuse un Epoux infidele :

Les jalouses fureurs viennent s'emparer d'elle ;  
 C'est le moment : parlez, frappez, portez vos coups ;  
 Partagez sa douleur, approuvez son courroux :  
 Nourrissant en secret leur méfintelligence,  
 Offrez-vous glamment à servir sa vengeance.  
 Sa Suivante au matin, peignant ses beaux cheveux,  
 Bien mieux que vous encor, peut présenter vos vœux.  
 De soupirs redoublés allarmant ses oreilles,  
 Où, dit-elle, voit-on des trahisons pareilles ?  
 Ces yeux pour un Epoux font-ils sans agrémens ?  
 Croit-il qu'avec ces yeux on peut manquer d'Amans ?  
 En lui jurant alors, que vous mourez pour elle,  
 Et qu'à des feux si beaux vous serez plus fidele ;  
 Ses discours séducteurs vous servent à propos.  
 Ne vous amusez pas, pressez ; car le repos  
 Quelquefois amortit le feu de la colere ;  
 Et ce qui plut d'abord, dans l'instant peut déplaire.

Contraignez la Suivante à vous donner sa voix :

Sur elle cependant n'étendez point vos droits.  
 Dès que vous l'embrasez d'une flâme traitresse,

Vous perdez son secours auprès de sa Maitresse :  
 Loin de vous seconder, tous ses empressemens  
 Ne tendront qu'à jouir de vos embrassemens.  
 Confiez-vous, jeunesse, au flambeau qui vous guide ;  
 Et pour ne point errer, ne quittez point Ovide.  
 Mais dans son doux emploi, cette nouvelle Iris  
 De sa figure aimable a scû vous rendre épris :  
 Votre premier hommage appartient à la Dame :  
 Avec l'esclave ensuite amusez votre flâme.  
 Ecoutez ce conseil, & profitez - en bien ;  
 Achevez avec elle, ou n'entrez rien.

Il n'est qu'une saison d'ensemencer la terre :  
 Chaque chose a son temps dans l'amoureuse guerre ;  
 Certains jours sont marquez, où l'on réüffit mieux :  
 Observez les humeurs, les momens & les lieux.  
 S'embarquer, entendant gronder au loin l'orage,  
 C'est témérairement affronter le naufrage.  
 Attaquer un cœur triste, ou dans un jour de deuil,  
 C'est courir se briser contre une funeste écueil.

Si, malgré tous vos soins, une Maitresse avare  
 A vendre ses faveurs lâchement se prépare ;  
 Sous ses perfides coups bien loin de succomber,  
 Plus fin qu'elle, en vos rêts forcez-la de tomber.  
 Pour tirer votre argent, quels détours ! quelle adresse !  
 Elle scâit du plus riche engloutir la richesse.  
 Chez elle une Marchande, apportant ses bijoux  
 Dans un temps concerté, les offrant devant vous,  
 Du plus grand connoisseur vous prodigue le titre ;  
 Sa ruse prend d'abord votre goût pour arbitre.  
 Sous diverses couleurs, combien d'emprunts sont  
 faits !

Un noir oubli bientôt rayera vos bienfaits.  
 Quel pinceau suffiroit à tracer ses malices !  
 Contre elle cherchez donc d'innocens artifices.  
 Triomphez par la ruse ; il fut toujours permis  
 D'en faire un sage emploi contre ses ennemis.  
 Promettez - lui beaucoup ; on peut bien en promesses  
 Faire, sans s'appauvrir, les plus amples largesses :  
 Un séducteur espoir la soutiendra long-temps ;

Elle attendra, pour voir ces fortunés instans,  
 Où viendront les effets de vos riches paroles :  
 Engagez-vous fans crainte en ces dettes frivoles.  
 Paroissez toujours prêt à vous en acquiter ;  
 On vous ménagera, bien loin de vous quitter.  
 Souvent d'un bienfaiteur la présence embarasse :  
 Devant des yeux ingrats ; il ne peut trouver grace.  
 Pouffez adroitement la feinte jusqu'au bout ;  
 Sans que vous donniez rien, elle accordera tout.  
 C'est ainsi qu'un joueur, pour gagner, se ruine ;  
 Et ne peut se priver d'un jeu, qui le domine.  
 Votre argent prodigué dégageroit sa foi ;  
 Le grand point en aimant, est d'être aimé pour soi.

De vos vives ardeurs, de vos peines secretes,  
 Que vos tendres billets soient les doux interpretes :  
 Leur langage muet se fait mieux écouter ;  
 Et c'est par-là d'abord que l'on doit débiter.  
 Que votre passion, comme une humble cliente -  
 Pour s'expliquer, emploie une voix suppliante ;  
 Et tel que vous foyez, dépouillez vos hauteurs ;  
 L'Amour n'attend de vous que des respects flatteurs.  
 Achille a vû fléchir ses fureurs meurtrieres ;  
 Et les Dieux implorés exaucent nos prieres.

La science, les arts donnent un nouveau prix :  
 O jeunesse Romaine, ornez-en vos esprits.  
 L'éloquence est des cœurs l'aimable Souveraine :  
 A tous nos sentimens elle commande en Reine ;  
 Nous défendons par elle un accusé tremblant ;  
 Par elle nous brillons dans l'entretien galant ;  
 Ses attraits admirés trouvent peu de rebelles :  
 Ainsi que du Senat, ils triomphent des Belles.

Ménagez vos talens, & cachez bien votre art :  
 L'esprit doit être aisé, naturel & sans fard.  
 Que vos discours soient pleins d'une aimable fran-  
 chise :

Bornez-vous aux seuls mots que l'usage autorise :  
 Un extravagant seul parle en déclamateur ;  
 Tous billets empoulés font haïr l'orateur.  
 Amans, prenez un tour si naïf & si tendre,

Qu'on croye, en les lifant, vous voir & vous entendre.

Sans les lire, peut-être on vous les remettra :

N'allez pas vous lasser ; un jour on les lira.

Les Ours & les Lions à la fin s'adouciffent.

Doutez-vous que dans peu vos soins ne réuffissent ?

Cette beauté farouche se laissera toucher.

Quel corps en dureté le dispute au rocher ?

L'eau le perce à la fin : nous aimons qui nous aime :

Perfistez ; vous vaincrez Penelope elle-même.

Il n'est rien, que le temps ne se plaife à changer :

D'accord avec l'Amour, il viendra vous venger.

Ce que n'ont pû des Grecs les affauts, les batailles,

Le temps fçut d'Illion renverfer les murailles.

Elle a lû vos billets ; mais fa timide ardeur

Craint en vous répondant, d'engager fa pudeur.

Dans vos plaintes n'ufez d'aucune violence ;

Sa main bientôt rompra ce rigoureux silence ;

Vous n'aurez plus à craindre une foible raifon :

Ces progrès attendus viennent dans leur faifon.

Peut-être que d'abord une réponse altiere

A vos triftes regrets vient fervir de matière.

Vos vœux, dit-elle, ailleurs auroient dû s'adresser.

Vous êtes conjuré de ne plus la preffer.

Elle craint d'obtenir ce qu'elle vous demande ;

Vous obéirez mal, quoiqu'elle vous commande :

Revenez au combat ; la victoire est à vous :

Plus un bien coûte cher, & plus il paroît doux.

Passez & repassez souvent devant fa porte :

Qu'un vif empressement fans cefle vous transporte

Dans le fèjour heureux, où vous pouvez la voir ;

Suivez partout fes pas ; tel est votre devoir.

Feignez d'autre desseins ; l'amour veut du mystere ;

Des signes employez l'éloquent miniftère :

Le langage des yeux est celui des Amans :

Et leurs troubles confus font des aveux charmans.

Saisiffez au théâtre une place auprès d'elle.

Dans tout ce qu'elle fait prenez la pour modele ;

Insensible aux plaisirs que vous offrent ces lieux,

N'y goûtez que celui d'admirer ses beaux yeux.  
 Qu'un éloge flatteur lui donne en apparence  
 Sur le Spectacle entier la douce préférence ;  
 Applaudissez le plus aux rôles amoureux :  
 L'Art d'amuser les cœurs fait les Amans heureux.  
 Votre temps le plus cher doit être tout pour elle :  
 Le perdant à son gré, vous gagnez votre Belle.

D'une molle parure évitez les apprêts,  
 Et jamais n'empruntez d'effeminés attraits.  
 Un luxe étudié dans l'homme nous irrite :  
 Aux Prêtres de Cerès laissez ce vain mérite.  
 Point d'affectation, ni goût de nouveauté ;  
 Le bon air nous convient ; c'est-là notre beauté.  
 Hippolite de Phedre alluma la tendresse ;  
 Thesée en ses amours négligea la mollesse ;  
 Sans les frivoles soins aux Héros inconnus,  
 Adonis en chasseur fut aimé de Venus.  
 Par son simple agrément la propreté nous flatte :  
 Le bon goût en habits dans le moins riche éclate.  
 Il est, pour plaire encor, bien d'autres petits soins,  
 Que l'Amour vous prescrit de négliger le moins.  
 N'oubliez pas sur tout, qu'une facheuse haleine,  
 Contre elle fait armer le dégoût & la haine.  
 Au beau Sexe laissons le riche ajustement,  
 Et d'un art affecté le pénible ornement.  
 Je vois, j'entens Bacchus : c'est sa voix ; il m'appelle.  
 Protecteur des Amans, viens seconder mon zèle.  
 Ce Dieu d'un bel objet, ainsi que nous, charmé,  
 Favorise les feux, dont il est enflâmé.

Sur une Isle déserte, Ariadne abusée  
 Erroit, & se plaignoit du volage Thesée :  
 Dans le désordre affreux de ses sens étonnés,  
 Ses cheveux voltigeoient aux vents abandonnés ;  
 Son désespoir franchit des lieux inaccessibles,  
 Et demande Thesée aux ondes insensibles.  
 Elle reproche au Ciel un sort si rigoureux :  
 Echo seule répond à ses cris douloureux.  
 Ses yeux fondent en pleurs ; les sanglots & les larmes  
 A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes.

B



Et se frappant le sein, que vais-je devenir ?  
 Perfide, tes fermens n'ont pû te retenir ?  
 Reviens, charmant Thésée, infidèle adorable ;  
 Et d'un si noir forfait ne te rends point coupable.  
 Sur le rivage au loin, tout à coup on entend  
 De Tambours, de Hautbois un Concert éclatant :  
 De sa douleur d'abord la frayeur prend la place ;  
 La force l'abandonne, & tout son sang se glace.  
 Les yeux étincelans & les cheveux épars,  
 Les Bacchantes déjà fondent de toutes parts :  
 Les Satires légers les suivent hors d'haleine,  
 Et forment une danse autour du vieux Silène.  
 Sur un superbe Char par des Tigres traîné,  
 Bacchus paroît enfin, de Pampres couronné ;  
 Ariadne pâlit, & veut prendre la fuite.  
 Où suis-je ? Dieux cruels ! où m'avez-vous réduite ?  
 Cria-t'elle. Arrêtez : où voulez-vous courir ?  
 Répond le Dieu charmé ; je viens vous secourir.  
 Ariadne, arrêtez : vous n'avez rien à craindre :  
 Heureuse en vos malheurs, cessez de vous en plaindre ;  
 Bacchus est votre époux : montez au rang des Dieux :  
 Soyez un nouvel Astre, & brillez dans les Cieux.  
 Il dit : & de son Char descendant avec grace,  
 Pour la mieux rassurer, tendrement il l'embrasse :  
 Ce Vainqueur ne fuit plus que ses desirs pressans :  
 Elle résiste en vain ; les Dieux sont tout-puissans.  
 Les Faunes à grands cris en marquent la journée :  
 Les Nymphes par leurs Chants appellent l'Hyménée.  
 C'est ainsi qu'Ariadne & le Dieu des buveurs,  
 D'un Amour plus heureux goûtèrent les faveurs.

Lors donc qu'en belle humeur près de votre Maîtresse,

A table vous craignez une vapeur traîtresse ;  
 Priez le Dieu du Vin de bannir de vos sens  
 Les vertiges fumeux, les troubles indécens.

Sous des traits délicats déguisez vos fleurettes,  
 Votre Amante agréera ces offrandes secrètes :  
 Les plus ardens desirs sont écrits dans les yeux ;  
 Le silence est souvent ce qui parle le mieux.

Mais bientôt auprès d'elle, en aimable convive,  
 Rappelez l'allegresse, & la rendez plus vive.  
 Avez-vous de la voix? que par les plus doux sons  
 Vos sentimens cachés soient peints dans vos chansons.  
 Déployez les talens, par où vous pouvez plaire?  
 Ce qui sçait la flatter, n'est jamais sans salaire.  
 En vous chargeant du soin de lui verser du vin,  
 Tachez de lui ferrer adroitement la main:  
 Sur son verre portant une levre empesée,  
 Montrez-vous curieux d'y ravir sa pensée.  
 Le vin a des attrait; foyez sage en buvant,  
 Lorsque le plaisir guide, on s'écarte souvent.  
 La plus juste censure est forcée à se taire,  
 Tant que de la raison le flambeau vous éclaire.  
 Fuyez avec horreur ces Bacchiques procès,  
 Et ces débats honteux qu'enfantent les excès.  
 Eurition trouva sa perte dans l'ivresse;

A table on ne doit voir que Jeux & qu'Allegresse.

L'ivresse véritable est nuisible à vos feux;  
 Celle que vous feindrez secondera vos vœux.  
 Quand d'un faux embarras votre langue béguaye,  
 Que votre esprit badin, plus librement s'égaye,  
 Faites que l'on s'en prenne au vin plutôt qu'à vous:  
 Jurez-lui que des Dieux le sort seroit moins doux;  
 Si, cette même nuit, vos deux ames mourantes,  
 Sur vos lèvres en feu se rencontroient errantes;  
 Peignez au naturel ces fortunés instans.  
 Se leve-t'on de table? Approchez, il est temps.

Dans l'ombre de la nuit, la foule favorise  
 D'un Amant courageux la plus vive entreprise:  
 Du pied touchez le sien; qu'au feu de vos desirs  
 S'allume dans son cœur, l'avant-goût des plaisirs;  
 Et, rejetant alors une pudeur timide,  
 Parlez, pressez, suivez le transport qui vous guide,  
 Venus & la Fortune aiment les gens hardis:  
 Aux lâches leurs faveurs sont des biens interdits.

A gagner son Epoux, appliquez votre étude;  
 Qu'il vous puisse en tout temps voir sans inquiétude:  
 Dût-il tout son respect à votre dignité,

Par vos soins prévenans flattez sa vanité.  
 Que rien pour lui n'échappe à votre complaisance :  
 Plein de discretion , respectez sa présence ;  
 En écartant de lui tous les soupçons jaloux ,  
 La plus feinte amitié sçait assurer vos coups.  
 Un usage applaudi , mais non exempt de crimes ,  
 N'accredite que trop ces perfides maximes ;  
 Et ma muse à regret obéit à la Loi ,  
 Qu'en des sujets pareils m'impose mon emploi.

N'esperez pas qu'en vous je verse l'éloquence.  
 Aimez, & vos discours ont assez d'élégance :  
 Que les yeux soient Amans, si le cœur ne l'est pas :  
 D'une femme crédule exaltez les appas :  
 Pour la persuader mettez tout en usage :  
 Vous serez bientôt cru ; le plus affreux visage  
 Se fait de sa laideur des portraits gracieux ;  
 Toute femme en un mot est aimable à ses yeux.

Mais en feignant d'aimer, le fourbe souvent aime :  
 Celui qui trahissoit, vient se trahir lui-même.  
 Belles, prêtez l'oreille à son discours flatteur ;  
 En véritable Amant se change l'imposteur.

Comme en courant toujours l'onde étend ses rivages ;

L'esprit insinuant, par de secrets ravages,  
 Sçait fourdement des cœurs miner la liberté :  
 La louange est l'écueil, qui brise la fierté.  
 Dans ses attraits chéris, se plaît la plus sévère,  
 Et la plus sage veut qu'on l'aime & la révere.  
 Pallas même & Junon ne purent pardonner  
 Au Berger, qui jadis osa les condamner.  
 Le Paon que vous louez, rouiant avec adresse,  
 De sa plume admirée étale la richesse :  
 Vos regards détournés le font fuir interdit.  
 Sous la main qui le flatte, un Coursier s'applaudit,  
 Fier de ses nobles crins, il se poste avec grace ;  
 Et prend de sa beauté sa généreuse audace.

Promettez volontiers : c'est le droit des Amans :  
 Du nom sacré des Dieux confirmez vos sermens.  
 Jupiter dans le Ciel, sourit à vos parjures :

Par son ordre, les vents emportent ces injures.  
 En jurant par le Stix, ce Dieu trompoit Junon;  
 Et pour tromper de même, il nous prête son nom.

Il est des Dieux sans doute; & nous devons le croire:

Ces Dieux dans tous les temps sont jaloux de leur gloire.

Que sans cesse l'encens fume sur leurs Autels;  
 Le repos n'endort point ces heureux immortels.  
 Leur majesté terrible en tous lieux est présente;  
 Craignons-les, & menons une vie innocente;  
 Justes & bienfaisans envers tous les humains,  
 Que dans le sang jamais nous ne trempions nos mains.

Mais on est vertueux même en manquant aux Belles;  
 Il nous seroit honteux de leur être fidelles:  
 C'est un peuple léger, sans foi, sans équité:  
 Comme lui renonçons à ce qu'il a quitté.

On conte que l'Égypte a d'une sécheresse  
 Souffert pendant neuf ans la fureur vengeresse:  
 Traison dit au Tyran, que pour calmer les Dieux,  
 Le Sang d'un étranger devoit purger ces lieux:  
 Eh bien! dit Busiris, tu seras la victime;  
 Pour finir nos malheurs, ta mort est légitime.

Phalaris fit brûler dans un Taureau d'airain  
 Celui, qui pour le fondre avoit prêté sa main.  
 Louons ces châtimens: l'équité doit paroître,  
 A punir le méchant, par le mal qu'il fit naître.  
 Du beau Sexe parjure égalons les forfaits:  
 Qu'il gémissé à son tour des maux qu'il nous a faits.

Pour vaincre mieux encore, ayez recours aux larmes:

Un cœur de Diamant se rendroit à leurs charmes.  
 Quand vos efforts pressans pourront l'effaroucher,  
 L'insensible à vos pleurs se laissera toucher.  
 Mais si de vous leur cours ne vouloit point dépendre,  
 Imitiez-les du moins, & feignez d'en répandre.

A vos douceurs mêlez le plus tendre baiser:  
 Par son humide ardeur vous sçauvez l'embraiser.  
 Vous le refuse-t-elle? Il faut toujours le prendre;

Elle se plaint peut-être, & feint de se défendre;  
 Sa fierté ne voudroit céder qu'en combattant:  
 Point d'effort qui la blesse, ou qui soit rebutant;  
 Un larcin trop grossier peut vous être funeste;  
 Peut-on prendre un baiser, sans prendre aussi le reste?  
 La perte du bonheur, qu'on laisse évanouir,  
 Rend indigne du bien dont on pouvoit jouir.  
 C'est à sa lâcheté qu'il faut que l'on s'en prenne;  
 La pudeur qu'on allegue est une excuse vaine:  
 De votre violence elle attend ses plaisirs;  
 Et veut être forcée à fuivre ses desirs.

L'Amante, que Venus au pillage abandonne,  
 Contente du Voleur, aisément lui pardonne:  
 Sa méchanceté même est pour elle un bienfait.  
 Que son cœur au contraire est bien peu satisfait,  
 Malgré cet air joyeux qu'elle lui fait paroître,  
 Quand elle est respectée, ayant pû ne pas l'être.  
 Phæbé fut enlevée, aussi bien que sa Sœur;  
 Et l'une ainsi que l'autre aima son ravisseur.  
 De tout brave assaillant la victoire est amie;  
 Achille à sa valeur soumit Déïdamie.

Auprès du Mont Ida, le jugement rendu  
 Avoit reçu le prix de Venus attendu:  
 Du Prince de Phrigie Helene étoit la proie;  
 Et l'arrêt du destin déjà menaçoit Troie.  
 Tous les Rois promettoient de venger son Epoux:  
 A la honte d'un seul, ils s'intéressent tous.  
 Achille, déguisé sous un habit de femme,  
 Aux yeux de tous les Grecs eût passé pour infâme.  
 Mais d'une Mere en pleurs, il dû suivre la Loi:  
 Quoi donc, jeune Héros, est-ce là votre emploi?  
 Dans de si nobles mains faut-il qu'un fuseau serve?  
 Prenez dans un autre Art les leçons de Minerve:  
 Changez cette corbeille en pesant Bouclier:  
 Hector, le grand Hector sous vos coups doit plier.  
 Dans le même Palais, une jeune Princesse  
 De sa fausse compagne engagea la tendresse;  
 Et connut ce Héros, aux traits de sa vigueur.  
 Que pouvoit contre Achille une vaine rigueur?

La Belle veut paroître aimer sa résistance :  
 Les combats font toujours triompher la constance.  
 Mais qu'on voit peu durer un bonheur si charmant !  
 Déïdamie en vain veut céler son Amant :  
 De tout ce qu'offre Ulysse, il ne prend que les armes ;  
 Et court chercher la gloire, au milieu des alarmes.

Trop d'ardeur dans la femme avilit ses appas :  
 La pudeur à ses feux défend le premier pas.  
 Celui, qui d'elle attend une honteuse avance,  
 Fait de sa vanité détester l'insolence.  
 Commencez le premier ; adressez lui vos vœux ;  
 Que sa douceur réponde à vos tendres aveux :  
 Priez pour réussir ; elle veut qu'on la prie ;  
 Par vos respects son ame est sans peine attendrie.  
 L'Amour le plus soumis n'a rien d'humiliant ;  
 Jupiter prend lui-même un ton de Suppliant.  
 Ses soupirs ont touché les beautés les plus fieres :  
 Aucune n'a, dit-on, rejeté ses prieres.

Si vos respects pourtant enflaient trop sa fierté,  
 Cessez ; par vos froideurs piquez sa vanité.  
 L'offre d'un bien dégoute, & le refus attire ;  
 Afin qu'on le rappelle, un Amant se retire.

Que l'espoir des faveurs, banni de vos discours,  
 Sous le nom d'amitié déguise vos Amours ;  
 Ce secret a souvent fait naître la tendresse ;  
 Telle qui vous bravoit, se rend à cette adresse ;  
 Sans qu'elle y pense, arrive un heureux change-  
 ment ;

Et l'ami prend enfin le rôle de l'Amant.

Dans le tein rembruni de celui qui navigue,  
 La Mer & le Soleil décrivent sa fatigue ;  
 Le Laboureur ardent, au fort de la chaleur,  
 Le Vigneron peut-il conserver sa couleur ?  
 Dans un Athlete illustre aux jeux qu'aimoit Hercule,  
 La blancheur de la peau paroîtroit ridicule.  
 Que tout Amant soit pâle : une triste langueur  
 A souvent d'une ingratitude adouci la rigueur.  
 Daphnis décoloré languissoit pour Naïce :  
 Orion dans les Bois expiroit pour Lirice.

Un visage défait, certain air négligé  
 Déposent en faveur d'un Amant outragé :  
 Les veilles de la nuit, les amoureuses peines  
 Ne maigrissent que trop un homme dans les chaînes :  
 Que chacun vous voyant, dise : *il est amoureux.*  
 Excitez la pitié, pour devenir heureux.  
 Ecoutez, ô Romains, mes avis & mes plaintes.  
 Le nom d'ami, la foi ne font plus que des feintes ;  
 Rien n'est sacré pour vous : non, il n'est plus permis  
 De dévoiler son ame à ses plus chers amis.  
 De celle qui vous plaît leur peignez-vous la grace ?  
 Ils songent dans l'instant à remplir votre place.  
 Pirithoüs, Pilade, & Patrocle autrefois  
 Ont scû de l'amitié respecter mieux les Loix ;  
 Près des plus beaux objets leur probité farouche  
 De leurs amis absens n'a pas souillé la couche.  
 Ces exemples fameux sont des siècles passés.  
 Dans ce siècle tout suit des chemins opposés :  
 Avant que la vertu reprenne son empire,  
 L'Amour perdra ses droits sur tout ce qui respire.  
 Les plaisirs criminels sont les plus grands plaisirs ;  
 Leur sel vif & piquant irrite nos desirs :  
 D'un bien que nous volons la douceur est charmante ;  
 Et du malheur d'autrui notre bonheur s'augmente :  
 Un Amant ne doit point craindre son ennemi ;  
 Mais il doit redouter son plus fidèle ami.  
 Un même esprit n'est pas le partage des Belles :  
 Pour plaire à mille objets, mille routes nouvelles.  
 Dans les climats divers les fruits sont différens :  
 Bacchus sur les Côteaux fait rougir ses présens ;  
 On voit dans les Vallons les Olives pendantes ;  
 Et la plaine jaunit de moissons abondantes.  
 Autant qu'en traits divers, nous differons en mœurs ;  
 Le sage s'accommode à toutes les humeurs :  
 Tel qu'un autre Prothée, il masque son visage ;  
 Suivant le temps, les lieux, la ruse est en usage.  
 Ici, d'un trait subtil on lance le poison ;  
 Là l'avidité devore l'Hameçon ;  
 Ailleurs, dans des filets on surprend sa finesse.

Toujours imprudemment se livre la jeunesse ;  
L'âge mûr apperçoit vos ruses de plus loin :  
Observez donc sur tout les âges avec soin.

Ne foyez point sçavant auprès d'une innocente :  
Certaine liberté trop vive & trop pressante,  
Effarouche un objet encor plein de pudeur.  
Sa simplicité tremble, en voyant tant d'ardeur :  
Souvent celle qui craint un Cavalier aimable,  
Le plus grossier Amant sçait la rendre traitable.  
Qu'en ces lieux, dit l'Amour, un moment de repos,  
Pour marquer ma victoire, arbore mes Drapeaux.

## CHANT SECOND.

QUE vos Chants redoublés signalent votre joie :  
Dans vos heureux filets j'ai conduit votre proie.  
Aux plus doctes écrits préférez mes travaux ;  
Leur secours vous promet des Triomphes nouveaux.  
Semblable à vous, Paris, dans le sein de la Grèce,  
Sur la foi de Venus, enleva sa Maitresse.  
Il n'apperçut qu'Helene ; & brava les dangers  
D'un peuple d'ennemis sur des bords étrangers.  
Jeunesse, où courez-vous ? vos voiles vagabondes  
Sont encor le jouet & des vents & des ondes :  
Le Port, que vous cherchez, est éloigné de vous :  
De ce qui suit dépend votre sort le plus doux.  
Mon Art vous a soumis le cœur de votre Belle ;  
Mon Art seul soutiendra votre pouvoir sur elle.  
S'il est beau de dompter de nombreux ennemis ;  
L'est-il moins de regner sur leurs cœurs asservis ?  
Souvent des grands succès le sort fait le partage ;  
Mais l'habileté seule en fixe l'avantage.

Mere des doux plaisirs, & toi divine Sœur,  
Qui du nom de l'Amour partages la douceur,  
Si jamais j'éprouvai vos bontés secourables,  
En ce hardi projet foyez-moi favorables.

J'entreprends en ce jour d'enseigner aux Amans  
 L'Art de tirer l'Amour de ses égaremens.  
 C'est un enfant léger ; la preuve est dans ses ailes :  
 Arrêtons , s'il se peut , ses courses infideles.  
 Retenu par Minos, Dédale de ses mains  
 Sçut autrefois des airs s'applanir les chemins.  
 Dès qu'il eut terminé son sçavant labyrinthe ,  
 Et vû le Minotaure en sa terrible enceinte :  
 Rendez-moi, disoit-il, à mon païs natal :  
 Je me sens approcher de mon terme fatal.  
 Il est temps , ô grand Roi , que cet exil finisse ;  
 Qu'à mes Ayeux enfin la mort me réunisse.  
 Si mon âge ne peut trouver grace à vos yeux ,  
 Révoquez pour mon Fils ces ordres odieux.  
 Inutiles efforts ! prieres impuissantes !  
 Minos est insensible à ces raisons pressantes.  
 „ Que mon Art vienne ici, dit-il, à mon secours :  
 „ C'est à toi, mon esprit, qu'aujourd'hui j'ai recours.  
 „ Mon barbare Tyran tient Neptune & la Terre :  
 „ J'éprouve l'un & l'autre à ma fuite contraire.  
 „ L'Air au moins est pour nous ; fendons son vaste  
     sein :  
 „ Approuvez, Jupiter, ce généreux dessein.  
 „ Je n'attaquerai point votre Palais céleste :  
 „ Pour braver un cruel, ce chemin seul me reste.  
 „ Pénétrons les enfers, s'il le faut, à ce prix ;  
 „ L'adversité souvent anime les esprits.  
 Qui croiroit qu'un mortel, s'élevant jusqu'aux nues,  
 Pût s'ouvrir dans les Airs des routes inconnues ?  
 Par des ailes, qu'il sçait artistement ranger,  
 Il se promet bientôt d'en vaincre le danger :  
 Un fil en maintient l'ordre ; & la cire amollie  
 Est l'unique ciment qui les forme & les lie.  
 Sans songer que bientôt il doit en être armé,  
 De ce travail Icare en jeune homme est charmé.  
 „ Oui, voilà mes vaisseaux ! & ma sage conduite  
 „ Sçaura loin de ces lieux diriger notre fuite,  
 „ Dit ce Pere : partons, & traversons les airs ;  
 „ Puisque seuls à nos vœux ces chemins sont ouverts.

„ Evite bien , mon Fils , & le Bouvier , & l'Ourse :  
 „ Du brûlant Orion éloigne aussi ta course :  
 „ Regle ton vol sur moi ; je sçaurai te guider :  
 „ Du Soleil trop voisin songeons à nous garder ;  
 „ La cire couleroit à son approche ardente.  
 „ N'écoute point non plus une crainte imprudente ;  
 „ Et ne va point raser ces basses régions ,  
 „ Que couvrent des brouillards les sombres légions :  
 „ Tiens toujours le milieu : cède à la violence  
 „ Du fougueux Aquilon : imite ma constance.  
 Du léger attirail le Pere arme son Fils ;  
 Lui répète cent fois , mais en vain , ses avis ;  
 Il lui montre à mouvoir cette armure avec regle.  
 Tel aux plaines des airs on voit s'ébattre un aigle ,  
 Quand voulant animer leur vol audacieux ,  
 Il ouvre à ses aiglons les vastes Champs des Cieux.  
 Nouvel Oiseau , Dédale agite ses deux ailes ,  
 S'élance , vole & plane en ces routes nouvelles.

Un Côteau s'élevoit sur ce funeste bord ,  
 D'où ces hardis mortels vont prendre leur effort ;  
 Le Pere de son Fils se fait encor entendre ;  
 Il l'anime , & retient sa course pour l'attendre.  
 Icare , dans son vol bientôt trop assuré ,  
 Aime à se voir voisin de l'Olympe azuré.  
 Des Pécheurs , les voyant traverser sur leurs têtes ,  
 Laisser d'étonnement leurs lignes déjà prêtes.  
 Déjà ces deux Courriers avoient franchi Samos :  
 Derriere eux s'éloignoient Paros , Naxe & Delos ;  
 Sur leur droite déjà disparoissoit Lebinthe ;  
 Quand Icare enhardi brave toute contrainte ,  
 Eleve tout-à-coup son vol ambitieux , (a)  
 Laisse ramper son Pere , & monte au haut des Cieux. (b)  
 Trop proche du Soleil , sa volante machine  
 De tous côtés se lâche & menace ruine.  
 Du haut du Ciel , Icare envisage les mers ;  
 Ses yeux par la frayeur d'un voile sont couverts ;

(a) *Elevant tout-à-coup son vol ambitieux ,*

(b) *Il fuit loin de son Pere , & monte au haut des Cieux.*

Tout manque ; ses bras nus en vains efforts s'a-  
gitent ;

Il est sans mouvement ; & ses ailes le quittent :

Je tombe, cria-t'il : ô mon Pere , arrêtez.

Ses cris font avec lui sous les eaux emportez :

Ce Pere infortuné d'abord appelle Icare.

Icare, où te chercher ? quel malheur nous sépare ?

Il en decouvre, hélas ! les ailes sur les eaux.

Aux restes de ce Fils, rejeté par les flots,

Ce Vieillard, en pleurant, donna la sépulture :

Cette mer partagea sa funeste aventure.

Tout Roi qu'étoit Minos, & quoi qu'il pût oser,

A l'ouvrage d'un homme il ne put s'opposer :

Et moi, d'un Dieu puissant je veux lier les ailes,

Quoiqu'elles soient en lui des armes naturelles.

Les Philtres amoureux & les enchantemens

Sont des foibles esprits les vains amusemens.

Les herbes, les poisons, que composoit Medée,

N'empruntent leur vertu que d'une folle idée :

Loin de flatter l'Amour ils lui font en horreur ;

Ils troublent la raison & portent la fureur.

Si de crimes pareils Venus étoit complice ;

Circé dans son Palais auroit contraint Ulysse.

Le vrai mérite seul a le droit de charmer ;

Tout effort criminel ne peut vous faire aimer.

Le secret sûr de plaire est de se rendre aimable :

Ce qui ne luit qu'aux yeux, est le moins estimable.

Pour fixer la beauté, que votre cœur chérit,

Aux agrémens du corps joignez ceux de l'esprit.

Les attraites passent vite ; ils sont un bien fragile ;

Le temps l'emporte, & fuit comme un voleur agile.

Demain, malgré vos soins, les plus brillantes fleurs

Verront ternir l'éclat de leurs vives couleurs :

De la Rose, en nos champs, l'épine seule reste.

L'âge ainsi fait en nous un ravage funeste :

Les rides vont dans peu nous fillonner le front ;

Sous ces glaçons pesans nos cheveux blanchiront.

Formez-vous par l'esprit une beauté durable ;

L'esprit jusqu'au tombeau rend un homme agréable.

Que, dès vos jeunes ans, les beaux Arts cultivés  
Vous parent des Lauriers aux Sçavans réservés :  
Des trésors de la Grece enrichissez vos veilles :  
L'éloquence en leurs fonds va puiser ses merveilles.  
Ulisse en tous ses traits n'eut, dit-on, rien de beau :  
N'a-t'il pas de l'Amour allumé le flambeau ?  
? Ses talens enchanteurs, par leur flatteuse adresse,  
Des Nymphes de la mer ont surpris la tendresse ;  
Calipso condamnoit son départ proposé :  
Neptune est, disoit-elle, à vos vœux opposé.  
Ah, que n'inventa point sa crainte ingénieuse !  
Que de fois sa douleur, faussement curieuse,  
Veut d'Illion encore entendre les malheurs !  
Ce Prince les retrace avec d'autres couleurs.  
Sur le rivage assise, un jour, cette Déesse  
Veut sçavoir les exploits des Héros de la Grece :  
D'un roseau, qu'il tenoit dans sa main par hazard,  
Ulisse forme un siège ; il le trace avec Art.  
Là, dit-il, étoit Troie ; il en peint les murailles :  
Voici le Simois, qu'ont rougi cent batailles ;  
Les tentes de Rhésus occupoient ces quartiers ;  
C'est-là que dans la nuit j'enlevai ses Coursiers.  
Pergame ainsi tracée, un flot vient, & l'efface ;  
De Rhésus, de son Camp on ne voit plus la trace :  
Crains, lui dit Calipso, ce terrible Element :  
Vois quels noms sa fureur détruit en un moment !  
le. Loin de vous prévaloir d'une aimable figure,  
Ajoutez à son prix un agrément qui dure.  
L'adroite complaisance engage les esprits :  
On n'a pour un brutal que haine & que mépris.  
e. Le Loup & le Milan, qui n'aiment que la guerre,  
s Ne peuvent s'assurer d'azile sur la terre :  
Le Rossignol tranquille exhale ses doux sons,  
Et la Fauvette en paix couve dans les buissons.  
Point d'aigreur, de débats, ni de tristes ruptures ;  
L'Amour dans la douceur trouve sa nourriture.  
La femme & le mari, dans leurs aigres accès,  
Se chassent tour à tour, sont toujours en procès :  
le. L'himen fut de tous temps suivi de la querelle ;

Toute Epouse pour dot vous l'apporte avec elle.  
 Auprès d'une Maitresse, Amans, agissez mieux :  
 Ne lui parlez jamais que d'un ton gracieux.  
 Ce n'est point une Loi, qui vous unit ensemble :  
 Par des liens secrets l'Amour seul vous rassemble :  
 Qu'un abord caressant, que de propos chéris  
 N'annoncent avec vous que les jeux, & les ris.

Je ne viens point au riche offrir un vain précepte ;  
 Sa liberalité du grand nombre l'excepte.  
 Quiconque peut donner, a tout l'esprit en foi :  
 Je lui cede : un tel homme en sçait bien plus que  
 moi.

J'étois pauvre en aimant ; j'enseigne mes semblables ;  
 Mes présens se faisoient en discours agréables.  
 Pauvre, aimez sagement ; ne parlez qu'à propos ;  
 Plus souple que le riche, endurez en repos.

Je m'en souviens encore : un jour, dans ma colere,  
 J'arrachai les cheveux de qui m'avoit sçu plaire :  
 Que ce transport fatal me couta de soupirs !  
 Que ce malheureux jour m'enleva de plaisirs !  
 Son voile déchiré fut, dit-on, mon ouvrage :  
 J'en doutois ; mais ma bourse en répara l'outrage.  
 N'allez point follement ainsi vous irriter ;  
 En ce point seulement gardez de m'imiter.

Avec sincérité votre Maitre s'accuse ;  
 Ma franchise aux jaloux ne laisse plus d'excuse.  
 Contre nos ennemis aiguifons tous nos traits ;  
 Mais offrons au beau Sexe une éternelle paix :  
 Parmi les doux plaisirs, les jeux, les ris folâtres,  
 N'apportons à ses pieds que des vœux idolâtres.

L'insensible à vos vœux répond par des froideurs :  
 Souffrez ; vous la verrez partager vos ardeurs.  
 Une branche languit ; votre main la redresse :  
 La force vous sert moins, que les soins & l'adresse.  
 Le nageur fend les eaux, en leur obéissant ;  
 Et perd contre leurs cours un effort impuissant.  
 La douceur apprivoise & l'Ours & la Panthere ;  
 Le fier Taureau domté va labourer la terre.  
 L'implacable Atalante égorgeoit ses Amans ;

Mais un Amour vengeur eut aussi ses momens :

Mélanion, pleurant sa triste destinée,

De sa Nymphé accusoit la rigueur obstinée :

Par son ordre, il portoit ses filets sur son dos,

Dans le sang des Lions teignoit ses Javelots :

En se livrant lui-même aux foibles traits d'Ilée,

Il vit enfin la mort tant de fois appelée.

Mon Art n'ordonne point de parcourir les bois,

Ni sous un tel fardeau de se mettre aux abois.

Pour finir vos malheurs, ne cessez point de vivre :

Ma plus dure leçon est agréable à suivre.

Soyez à votre Reine un sujet dépendant :

Cédez lui ; la victoire est à vous, en cédant.

Elle approuve, approuvez ; blâmez quand elle blâme :

Que de vos sentimens le sien devienne l'ame.

Riez, quand elle rit ; pleure-t-elle ? pleurez ;

Ses beaux yeux font pour vous des guides assurez.

Dans le Jeu finement s'exprime la tendresse :

L'Amant n'y doit jamais chagriner sa Maîtresse.

Toute perte est sensible ; & sans autre intérêt,

Le fort peu favorable à tout vaincu déplaît.

Perdez donc noblement ; & sauvant l'apparence,

D'un gain sacrifié montrez quelque espérance.

Certains soins obligeans sur elle ont tout pouvoir :

Sans honte, vous pouvez lui tenir son miroir.

Celui, qui de Junon sçut flechir la colere,

Et qui porta le Ciel aujourd'hui son salaire,

Alcide près d'Omphale, en un Palais caché,

A tourner un fuseau fut long-temps attaché :

Ce Héros d'une Belle a reconu l'empire.

A de plus grands honneurs quel téméraire aspire ?

Peut-on craindre, en suivant un modèle aussi beau ?

Comptez-vous rencontrer votre Amante au Barreau ?

Devancez le moment fixé par elle même ;

Soyez, pour la quitter, d'une lenteur extrême :

Elle parle ; volez à son commandement :

L'Amour est offensé de tout retardement.

Au sortir d'un souper, vous la menez chez elle ?

Rendez-lui les devoirs d'un esclave fidelle.

On est à la campagne; on vous fait avertir :  
 Vous manquez de voiture; il faut toujours partir :  
 Dans le chemin prenez pour guide la tendresse.  
 Venus dans ses sujets méprise la paresse :  
 Traversez dans l'Été les plus brûlans climats ;  
 Affrontez dans l'Hiver la grêle & les frimats.

L'Amour veut du courage ; & semblable à Bel-  
 lone

De ses exploits comme elle, il émeut, il étonne.  
 Quittez ses bataillons, vous, dont la lâcheté  
 Craint & fuit un honneur par la peine acheté.  
 Ses Soldats accablés de veilles éternelles,  
 Dans son camp douloureux, servent de sentinelles ;  
 Il n'appartient qu'aux cœurs ennemis du repos,  
 De se charger du soin de ses heureux Drapeaux.  
 Des plus pressans dangers fut-elle environnée ;  
 Leur valeur en revient de Mirthes couronnée.

Des torrens, qui sur vous fondent du haut des  
 airs,

Vous replongent souvent dans l'horreur des hivers.  
 Jadis Admete a vu le Dieu de la lumière  
 Habiter sous le toit d'une simple chaumière :  
 Et comme un vil berger, sur de tristes Côteaux,  
 Pendant l'Été brûlant conduire ses Troupeaux.  
 Ce qu'a fait Apollon, peut-il vous faire honte ?  
 Est-il rien, quand il veut, qu'un Amant ne sur-  
 monte ?

Dépouillez tout l'orgueil d'un fade & vain honneur,  
 Vous, qui dans vos Amours fixez votre bonheur.

Celle que vous aimez, vous interdit sa vue ;  
 De la voir librement l'espérance est perdue ;  
 Qu'un passage secret soit la nuit hazardé,  
 Et le mur le plus haut par vous escaladé :  
 En voyant les dangers, où son Amant s'expose,  
 Elle s'applaudira de s'en trouver la cause.  
 Il n'est pour votre Amour d'exploits plus glorieux,  
 Ni de garand plus sûr du pouvoir de ses yeux.  
 Léandre ne bravoit les flots & la tourmente,  
 Que pour mieux s'assurer du cœur de son Amante.

Rendez

Rendez à vous servir ses esclaves zélés ;  
Qu'ils soient avec douceur par leurs noms appellés ;  
Des suivantes sur-tout distinguez les premières ;  
Aux caresses joignez quelquefois les prières.  
Amans, ne craignez point de vous humilier ;  
Par de foibles présens vous pouvez les lier.  
Payez plus largement celle, qu'un Maître austere  
A surprise employant pour vous son ministère.  
Bientôt vous les verrez tous, devenus discrets,  
Epouser chaudement vos tendres intérêts.  
Loin de vous appauvrir, pour gagner votre Belle,  
Que vos dons les plus chers soient d'une bagatelle.  
Sous leurs heureux Trésors se courbent les rameaux :  
Pour elle choisissez leurs présens les plus beaux :  
Quoiqu'au marché l'argent vous en ait rendu Maître,  
Dites qu'en vos jardins vous les avez vus naître :  
Un bouquet, une fleur lui fera votre cour.  
Voilà les Messagers que veut avoir l'Amour ;  
D'un souvenir flatteur ils ont en eux le gage :  
La Belle avec plaisir entendra leur langage.

Apollon de nos jours voit braver son talent :  
N'importe, essayez-vous à faire un vers galant.  
Vos Chants seront loués ; mais on veut des largesses :  
Du riche impertinent on aime les richesses.  
C'est-là le siècle d'or ; à l'or tout rend honneur,  
Le plus rustique Amant trouve le vrai bonheur.  
Que le divin Homere à Rome se transporte :  
S'il n'offre que sa muse, Homere est à la porte.  
On voit par les beaux Arts des femmes s'illustrer ;  
Mais peu d'un tel honneur ont droit de se titrer ;  
Dans un nombre plus grand réside l'ignorance ;  
On n'en prétend pas moins au nom de la science.  
Sans péser leur mérite, offrez-lui vos chansons ;  
Et, lecteur gracieux, relevez-en les sons.  
Peut-être en verrez-vous votre Amante plus vaine,  
Mettre au rang des présens les fruits de votre veine.

Ce que vous préparez pour votre utilité,  
Tâchez qu'à sa demande il soit exécuté.  
Un esclave attendoit sa liberté promise ?

Ne l'en faites jouir que par son entremise.  
 A d'autres par bonté vous vouliez pardonner ?  
 Que sa protection vienne vous l'ordonner.  
 Qu'elle vous doive enfin votre propre avantage ;  
 La gloire d'obéir devient votre partage :  
 Celle de commander, flattant tout bas son cœur,  
 Lui fait par vanité reconnoître un vainqueur.

Pour allumer en elle une flamme durable,  
 Qu'une Amante se croie à vos yeux adorable.  
 Vient-elle se montrer dans ses brillants atours ?  
 Dites que leur éclat fait naître les Amours.  
 Est-elle négligée ? elle en est plus touchante.  
 Tel que soit un habit, que son goût vous enchante.  
 Tout lui sied, selon vous ; mais l'or, les diamans  
 Sont à vos yeux charmés ses moindres ornemens.  
 En tout temps jurez-lui, qu'aux dons de la nature  
 Elle devra toujours sa plus riche parure.  
 S'est-elle fait friser ? l'amour dans ses cheveux  
 Sur un trône ondoyant vient enlever vos vœux.  
 Elle chante ? admirez ; plaignez-vous d'un air tendre,  
 De voir trop tôt finir le bonheur de l'entendre.  
 Quand sur certains plaisirs s'échappent vos discours,  
 Aux transports les plus vifs donnez un libre cours ;  
 Fut-elle une Méduse intraitable & sauvage ?  
 Vous sçavez l'adoucir par ce tendre langage.

Si vous dissimulez, faites-le finement ;  
 Vous perdez vos douceurs, quand votre air les dément.

La ruse enveloppée utilement s'emploie ;  
 Et l'artifice nuit d'abord qu'il se déploie :  
 Le fourbe démasqué, d'une indigne rougeur  
 Se voit couvrir le front par un mépris vengeur :

Quand à sa fin prochaine on voit frapper l'Automne ;

Quand Bacchus joint ses dons aux présens de Pomone,

Le froid alors au chaud livre un douteux combat ;  
 Sous leurs coups opposez la langueur nous abbat.  
 Si d'un air corrompu le trait malin la blesse,

Et qu'un lit douloureux soutienne sa foiblesse,  
 Qu'en vous l'Amour actif lui montre son Amant ;  
 Semez, si vous voulez moissonner pleinement.  
 Loin qu'un triste dégoût vous éloigne, ou vous lasse,  
 Tout ce qu'elle permet, que votre main le fasse :  
 A ses yeux attentifs laissez couler vos pleurs ;  
 Dans tous vos mouvemens exprimez vos douleurs ;  
 Sans fin formez des vœux ; toujours en sa présence  
 Que vos rêves comptés flattent son espérance.  
 Hâtez avant leurs temps les soins religieux,  
 Qui savent dissiper un air contagieux.  
 Tels services rendus sont payés avec joie ;  
 De la félicité leur prix ouvre la voie.

Que trop d'empressement n'aille point vous trahir ;  
 Un soin disgracieux peut vous faire haïr.  
 Loin de lui présenter, d'une main rebutante,  
 D'une amère boisson la coupe dégoutante,  
 Laissez à vos rivaux ce chagrinant emploi.  
 Dans ce qui plaît, l'Amour a renfermé sa Loi.

Le Zéphir, qui nous sert à quitter le rivage,  
 Est d'un foible secours dans un lointain voyage ;  
 Et lorsqu'en pleine mer nous avons à courir,  
 C'est à des vents plus forts qu'il nous faut recourir.  
 L'Amour de sa foiblesse en naissant se défie ;  
 Mais le moindre aliment dans peu le fortifie.  
 L'on caressoit petit cet effrayant Taureau ;  
 Et ce Chêne touffu fut un foible rameau :  
 Un fleuve roule à peine en ses naissantes ondes ;  
 C'est à son cours qu'il doit ses richesses profondes.  
 De l'habitude ainsi s'augmente le pouvoir.

Que votre Belle donc s'accoutume à vous voir :  
 Vos efforts assidus vous ouvriront son ame,  
 Et ses refus lassés allumeront sa flamme.  
 Dans les momens permis, présentez-vous toujours ;  
 Employez à la suivre & les nuits & les jours ;  
 Dès que votre victoire aura ferré ses chaînes,  
 Votre absence en son cœur fera passer vos peines.

Sagement donnez-lui quelque tranquillité ;  
 Le repos de nos champs fait la fertilité ;

La pluie abreuve mieux une Terre alterée.  
 Phillis n'éprouve encor qu'une ardeur modérée,  
 Tant que Démophoon est présent à ses yeux ;  
 Il allume en partant ses transports furieux.  
 Par son éloignement, l'ingénieux Ulysse  
 De sa chaste moitié fait durer le supplice :  
 Laodamie en pleurs court après son Amant.

Mais d'une absence utile abregez le moment ;  
 Le temps chasse bientôt les douleurs qui nous pres-  
 sent ;

Trop éloignés de nous, les Amours disparaissent,  
 Et leur fuite fait place à des amours nouveaux.

Imiter Menelas, c'est servir ses rivaux ;  
 Cet imprudent s'absente ; Helene se désole ;  
 Mais un hôte amoureux aussitôt la console  
 Quel est d'un tel époux l'étrange aveuglement !  
 Sa femme à son Palais reste avec son Amant.

A ce départ croit-il que la raison consente ?  
 C'est remettre au vautour la Colombe innocente :

Ton injuste colere élève en vain ses cris.  
 Tu ferois, Menelas, tout ce que fait Paris.  
 C'est ta facilité qui leur dit d'entreprendre ;  
 A tes conseils secrets ils ne font que se rendre :  
 Accuse-toi ; tous deux à mon sens sont absous,  
 De s'être ainsi vengé d'un si commode Epoux.

Un Léopard blessé, dont la dent menaçante  
 Ecarte d'ennemis une troupe aboyante ;  
 La Lionne allaitant ses Lionceaux naissans ;  
 Le Serpent, que sous l'herbe ont heurté des passans,  
 Sont moins à redouter dans l'effort de leur rage,  
 Qu'une Amante sensible au douloureux outrage,  
 Que lui fait un Amant de sa rivale épris.  
 Ses yeux sont pleins du feu qui trouble ses esprits ;  
 Elle ne garde plus aucune bienfiance,  
 Et la flamme & le fer sont peu pour sa vengeance.  
 Telle est une Ménade, errante dans les bois,  
 Quand son démon l'agite & la met aux abois ;  
 Sur ses propres Enfans une Mere cruelle  
 Se venge des mépris de Jason infidelle.

Prôgné d'un sang si cher étouffe aussi les cris :  
 Sur sa plume à jamais ces monstres sont écrits.  
 C'est-là ce qui des cœurs rompt la plus forte chaîne,  
 Et du sein de l'Amour fait élever la haine.  
 Tremblez, traîtres Amans, & craignez les effets  
 D'un courroux qui se porte au plus noir des forfaits.  
 Je ne viens point non plus, en Censeur trop au-  
 stère,

Prêcher mal-à-propos la réforme à Cithere ;  
 Ni pour un seul objet restreindre vos desirs :  
 C'est d'un frein trop gênant captiver vos plaisirs.  
 Qui pourroit vous blâmer, en imitant vos Belles ?  
 Suivez dans vos Amours la nouveauté comme elles ;  
 Mais cachez-en l'éclat sous des voiles discrets,  
 Sans faire vanité de vos lauriers secrets.  
 Craignez, s'il est connu, qu'un présent ne révèle  
 Le Mistère odieux de votre ardeur nouvelle ;  
 Par des regards jaloux pour n'être point surpris,  
 Qu'en des lieux différens vos rendez-vous soient pris :  
 Que vos lettres sur tout, en sages confidentes,  
 Ne passent qu'en des mains fidèles & prudentes.  
 En offensant Venus, redoutez son courroux ;  
 Son juste désespoir va s'armer contre vous ;  
 Et renvoyant le trait, dont vous l'avez atteinte,  
 Des mêmes coups bientôt fait naître votre plainte.  
 Auprès de Clitemnestre Agamemnon content,  
 La vit brûler pour lui du feu le plus constant ;  
 Son exemple indiscret la rendit criminelle.  
 Chaque jour elle apprend quelqu'injure nouvelle ;  
 Chryseïs retenue annonçoit ses malheurs ;  
 Bryseïs enlevée aigrissoit ses douleurs ;  
 La seule renommée avoit rempli la terre  
 Des démêlés honteux, qui prolongeoient la guerre :  
 Mais Cassandre à la fin venant blesser ses yeux  
 Ne confirma que trop ces récits odieux.  
 Sur son volage Epoux cette Reine attentive  
 Voit tomber ce Vainqueur aux pieds de sa captive ;  
 De la rage aussitôt la cruelle douceur  
 Lui fait du plus grand crime approuver la noirceur.

Des feux que vous cachez , s'il fort quelque étin-  
celle

Niez avec dedain tout ce qui vous décele.  
Fuyez dans ces momens un air simple & flatteur ;  
Trop de soumission démafque un imposteur.  
Vous avez de la paix le plus précieux gage,  
Il vous servira mieux que le plus doux langage ;  
Par vos exploits nouveaux , dissipant fa terreur ,  
Replongez votre Amante en fon aimable erreur.

J'ai vû , pour réveiller les ardeurs amoureufes ,  
Faire exprimer les fucs des plantes dangereufes ;  
Le germe de l'ortie au poivre est ajouté ;  
Le foufre avec le vin est encore apprêté.  
Toutes ces mixtions font poifons véritables ;  
Leur fecours est fans force , en ces jeux délectables.  
Venus , qui de bienfaits comble fes Partifans ,  
A des efforts pareils , refuse fes présens.  
Il est pourtant , dit-on , d'innocentes recettes :  
La Morille & la Truffe ont des forces fecrettes ;  
L'œuf ainfi que le Miel fert au corps abbatu ;  
Le fruit nouveau du Pin n'a pas moins de vertu.  
Mais à quoi bon , Amour , chercher tant d'artifices ?  
Toi feul , tu dois servir à tes doux facrifices.

Si fur de vains fujets je me fuis arrêté ,  
Qu'on ne me blâme point de ma légèreté.  
Dans ma route je fuis différentes étoiles :  
Tous les vents tour-à-tour viennent enfler les voiles.

Il est d'ingrats objets , de qui le tendre Amour  
N'oferoit efperer le plus jufté retour :  
L'affreufe jalousie est feule assez puiffante ,  
Pour tirer du sommeil leur ame languiffante :  
Enivrés quelquefois par la profpérité ,  
Nous ne fçaurions goûter notre félicité.  
Un brasier fur fa fin n'offre plus de lumière ,  
Et de cendre couvert perd fa chaleur premiere ;  
Le fouffle en le touchant fçaura le ranimer ;  
Bientôt vous le verrez de nouveau s'enflammer.  
Que d'un fidèle Amant la paffion rufée  
Rappelle ainfi les feux d'une tendrefse ufée :

Lorsque de votre Belle une froide languueur  
 Contre vous trop long-temps exerce sa rigueur,  
 Faites naître la crainte en son ame allarmée;  
 Qu'elle pâlisſe au bruit d'une rivale aimée:  
 Heureux, trois fois heureux, qui peut en ces mo-  
 mens

Dans un cœur agité causer mille tourmens!  
 Votre crime vient-il à frapper ſon oreille?  
 Aux douleurs de la mort ſa douleur eſt pareille.  
 Que ne ſuis-je à tel prix un objet odieux!  
 Qu'elle arme contre moi ſes ongles furieux;  
 Quand ſe fixent ſur moi des yeux baignés de larmes,  
 Ah! que tout leur courroux pour les miens a de  
 charmes!

Que ſon dépit, cherchant en tous lieux à me voir,  
 Sans moi ne puiſſe vivre, & veuille le pouvoir.  
 Mais ne prolongez pas cette heure douloureuse:  
 La colere affermie en une ame amoureuse,  
 Y faiſant ſa demeure, en peut chaffer l'Amour;  
 Offrez-lui les douceurs d'un paiſible retour:  
 Tenez-la tendrement en vos bras ſoupirante;  
 Dans votre ſein ouvert renverſez-la pleurante;  
 Que vos ardens baiſers diſſipent ſes douleurs,  
 Et que par vous Venus vienne eſſuyer ſes pleurs.  
 La paix regne auſſitôt, & bannit la colere:  
 Le ſceau d'un tel accord a le droit de lui plaire.  
 C'eſt dans un doux réduit, ennemi du grand jour,  
 Que l'aimable concorde établit ſon ſéjour;  
 Elle y foule à ſes pieds les armes condamnées:  
 C'eſt dans ce lieu charmant que les Graces ſont nées.  
 Deux Pigeons, qui voloient dans l'inſtant aux com-  
 bats,

S'uniffant bec à bec, forment de doux ébats;  
 Leur murmure confus ſe fait aſſez entendre,  
 Et l'eſſet ſuit de près un langage ſi tendre.

Dans les temps ténébreux du naiſſant univers,  
 Une maſſe enfermoit tous les êtres divers.  
 La Terre, l'Eau, le Ciel, dans un Cahos énorme,  
 Confondus & mêlés n'avoient aucune forme.

D'abord le Ciel brillant au plus haut se plaça,  
 L'Océan s'étendit, la Terre s'abaissa.  
 L'ordre venant ensuite animer la nature,  
 Les hôtes des forêts y prirent leur pâture ;  
 Les Oiseaux de leur vol parcoururent les Aïrs ;  
 Et l'on vit les Poissons s'élançer dans les Mers.  
 Les humains vagabonds erroient dans les Campagnes,  
 Et sous un arbre épais logeoient sur les Montagnes ;  
 Le Junc formoit leur lit, & le gland leur repas ;  
 Méconnus l'un à l'autre, ils couroient au trépas.  
 L'Amour seut adoucir une humeur si farouche,  
 Aux deux Sexes offrant une commune couche.  
 On conte qu'au travers de leur rusticité  
 L'un s'approcha de l'autre avec simplicité ;  
 Ils trouverent sans guide un chemin salutaire ;  
 Et la Nature seule accomplit son mystère.  
 Les Oiseaux amoureux contentent leurs desirs :  
 L'humide & froid Poisson court aux mêmes plaisirs ;  
 Le Cerf entre en fureur pour la Biche qu'il aime ;  
 Tout ce qui vit enfin suit cette Loi suprême.

Servez - vous donc, Amans, d'un si puissant se-  
 cours :

Lui seul de vos débats peut arrêter le cours.  
 Remede plus certain que tous ceux d'Hippocrate ;  
 Il calme une Éportée, il fléchit une ingrate.  
 Attiré dans ces lieux, au bruit de mes chansons,  
 Phœbus vint de ma lyre interrompre les sons ;  
 Il avoit de Lauriers la tête couronnée,  
 D'un semblable Rameau sa main étoit ornée.  
 25 Toi, qui du tendre Amour viens tracer les leçons,  
 25 Dans mon Temple, dit-il, conduis tes nourrissons ;  
 25 Là, s'offre à leurs regards une juste Sentence,  
 25 Dont l'univers entier célèbre l'importance ;  
 25 Que chacun soit, dit-il, à soi-même connu :  
 25 L'esprit en sa faveur aisément prévenu  
 25 De l'Amour prudemment suit les douces amorces,  
 25 Et dans son vol hardi seut mesurer ses forces.  
 25 Celui, que la nature enrichit d'heureux traits,  
 25 Sans affectation peut montrer ses attraits.

„ Librement doit s'ouvrir une bouche éloquente,  
 „ Et parer ses discours d'une beauté piquante.  
 „ Qu'une agréable voix aime à chanter souvent,  
 „ Quelquefois un Buveur rejouit en buvant :  
 „ Mais qu'un sçavant jamais, quand il en conte aux  
     Belles ,

„ En vain déclamateur ne s'érige auprès d'elles :  
 „ Que jamais, de ses vers fougueux récitateur,  
 „ Un Poète ne prenne un vilage d'Auteur.

Ainsi parle Apollon ; que son avis vous touche :

La vérité toujours s'explique par sa bouche.

Je le répète encore ; agissez sagement :

Et vous serez heureux dans votre engagement.

Le Sillon ne rend pas toujours avec usure ;

Le bon vent à nos vœux rarement se mesure :

Plus de maux que de biens, dans l'Empire amoureux :

Le fort de ses sujets, est un fort rigoureux.

Au tour du Mont Hybla voltigent moins d'Abeilles,

L'Été fait moins rougir de Raifins sous les treilles,

Et l'on voit au Printemps éclore moins de fleurs,

Que l'Amour dans son sein n'enferme de douleurs.

Sous le poids de ses fers gémit notre foiblesse ;

Dans le fiel sont trempés les traits dont il nous blesse.

L'inhumaine vous fuit, quand vous allez la voir ;

Vous le sçavez ; feignez de ne le pas sçavoir.

Sa rigueur vous refuse une faveur promise ;

N'en laissez échapper qu'une plainte soumise.

Un Esclave imposteur, par d'insolens rapports,

Vous irrite ; calmez vos plus justes transports :

Que soigneux à cacher sa douleur véhemente,

Dans sa peine un Amant respecte son Amante.

Elle appelle ; volez : fuit-elle ? éloignez-vous :

Gardez-vous sur vos pas d'amener les dégouts.

Ranimez plus encor vos flammes outragées ;

Les épines en fleurs dans peu seront changées.

Dans sa grondeuse humeur souffrez jusqu'à ses coups,

Et dans ce moment même embrassez ses genoux.

Sur de foibles sujets trop long-temps je m'arrête ;

A prendre un autre essor que ma muse s'apprête.

J'entreprends de changer un destin malheureux :  
 Le succès aime à suivre un effort généreux.  
 Que votre ame à mes Chants se livre toute entière :  
 Je traite de vos soins la plus noble matière.  
 De votre heureux rival ne foyez point jaloux ;  
 La victoire à coup sûr se range auprès de vous.  
 Fiez-vous à ma voix, comme aux divins oracles ;  
 Ce font-là de mon art les plus fameux miracles.  
 La Coquette fourit ; ne suivez point ses yeux ;  
 Sur ses lettres jamais de regards curieux :  
 En observant ses pas, point d'odieuse gêne.  
 Qu'elle aille librement, où son plaisir la mène.  
 Pour leurs femmes on voit de commodés époux,  
 Dans les bras du sommeil, suivre un parti si doux :  
 Je n'ai pas, j'en conviens, ce bel Art en partage ;  
 De mes propres conseils je perds tout l'avantage.  
 Moi présent, à ma Belle on donne un rendez-vous !  
 Et je le souffrirois ? éclattez, mon courroux.  
 Un jour, je m'en souviens, je punis ma Maitresse  
 D'avoir de son mari souffert une caresse.  
 Mon amour va souvent jusqu'à la cruauté ;  
 Ces excès de mes feux ternissent la beauté.  
 L'Époux, qui tait l'affront que lui-même il s'attire,  
 Est encor, selon moi, moins digne de Satire.  
 La plus sage conduite est de tout ignorer ;  
 Vous-même gardez-vous de la déshonorer.  
 Que sa fausse pudeur colore son visage ;  
 Les vices déguifés font d'un aimable usage.  
 En dévoilant ainsi leurs Mystères secrets,  
 C'est ouvrir contre vous les sources des regrets.  
 Deux Amans découverts en ferment plus leurs chaînes,  
 Et leurs plaisirs troublés s'accroissent de leurs peines.  
 Dans de honteux filets Mars & Venus surpris,  
 Jadis de tout l'Olympe ont excité les ris :  
 Ce Guerrier enchanté de la belle Déesse  
 D'un ton de Conquérant fit parler sa tendresse ;  
 Ce Dieu plut à Cypris : tel Amant dans son cœur  
 Entre souvent sans peine, & s'en rend le Vainqueur.  
 Ah, que du Forgeron la jambe fut raillée !

Que ne dit-elle point de sa vue errailée !  
 Aux yeux de son Amant ces risibles portraits  
 D'une grace nouvelle animoient ses traits.  
 Dans ses premiers faux pas toute Belle est discrete ;  
 Ils cachoient avec soin leur démarche secrete :  
 Le Soleil, qui voit tout, les suit au rendez-vous ;  
 Et fait part au Mari de leurs jeux les plus doux.  
 Qu'au repos du public ton exemple est nuisible !  
 Pourquoi troubler, Phœbus, un commerce paisible ?  
 Venus de ton silence a de quoi te payer ;  
 Suis plutôt le chemin qu'on a sçu te frayer ?  
 L'ingénieux Vulcain, follement susceptible,  
 Environne son lit d'un réts imperceptible ;  
 Et les mains & les yeux sont trompés par son Art.  
 Pour Lemnos ce jour même il feint un prompt dé-  
 part :

Le Guerrier amoureux recommence un doux siège ;  
 Et nos deux combattans se prennent dans le piège.  
 A sa honte le traître appelle tous les Dieux,  
 Et présente en Vainqueur ce Captif à leurs yeux :  
 Cypris veut vainement couvrir ces beautés nues ;  
 On voit enfin couler ses larmes retenues :  
 Malgré ton embarras, dit à Mars un railleur,  
 Console-toi, ton rôle est ici le meilleur.  
 Le jaloux se rendant aux raisons de Neptune,  
 Ouvre à ses Prisonniers cette loge importune :  
 Mars en Crète s'enfuit, & Venus à Paphos.  
 Ah, que tes coups Vulcain portent sur eux à faux !  
 Leur pudeur est restée en ta perfide toile :  
 Ils font à découvert, ce qu'ils cachoient d'un voile.  
 Leur intrigue en public éclate à tes dépens,  
 Et l'on ne sçait que trop combien tu t'en repens.  
 Venus à mes avis ajoute sa défense ;  
 Qui pourroit effacer une si noire offense.  
 Jamais à vos rivaux ne tendez de filets ;  
 Ne vous attachez pas à percer leurs secrets.  
 Quel profane oseroit divulguer ces mystères,  
 Dont Cerès a voilé ses réglemens séveres ?  
 Le secret est dans l'homme un mérite éclatant :

Qui devoit le garder , péche en le trahissant.  
 Sous les avides yeux du malheureux Tantale ,  
 Dès mets les plus exquis un riche apprêt s'étale ;  
 Mais tout fuit , dès qu'il vient pour y porter la main ;  
 L'indiscret méritoit ce tourment inhumain.  
 Plus jaloux que Cerès , Cupidon nous ordonne  
 D'étouffer les secrets des Fêtes qu'il nous donne.  
 Vous , qui les revelez , éloignez-vous , mortels ;  
 Gardez-vous d'approcher de ses sacrés Autels.  
 Son culte ne veut point un ennuyeux silence ;  
 Mais d'un bruit scandaleux il proscriit l'insolence.  
 L'esprit seul en public peut offrir son encens :  
 Un voile doit couvrir le tribut de nos sens.  
 Sous les loix de Venus chacun de nous s'engage :  
 Homme & femme à l'envi , tout parle son langage ;  
 On sçait de son pouvoir jusqu'ou vont les effets ,  
 Mais par reconnoissance on cache ses bienfaits :  
 Sa main , toutes les fois qu'il faut quitter sa robe ,  
 En certains lieux posée , aux regards la derobe.  
 La brute devant nous se contente en tous lieux ;  
 La femme par pudeur en détourne les yeux.  
 Un alcove est le champ des lutttes amoureuses.  
 Contre les nudités les loix sont rigoureuses ;  
 Si nous ne cherchons point les horreurs de la nuit ,  
 Aussi du trop grand jour le vain éclat nous nuit.  
 Dans ces siècles heureux du monde en son enfance ,  
 Avant qu'un riche toit nous servit de défense  
 Contre l'âpre rigueur de la rude saison ,  
 Un Chêne nourrissoit , & servoit de maison :  
 L'homme entroit à l'écart dans les cavernes sombres ,  
 Pour cacher ses plaisirs , des bois cherchoit les ombres.  
 Quoique grossier , ce peuple , ami de la pudeur ,  
 Se gardoit en plein champ d'assouvir son ardeur.  
 A nos yeux maintenant on veut rendre célèbres  
 Jusqu'aux exploits heureux que couvrent les ténèbres.  
 Qu'en revient-il enfin ? le plaisir d'en parler.  
 Un petit maître accourt , pour vous les réveler ;  
 Et vous dit en secret , comme il fait à cent autres :

*Celle que vous voyez, elle est encor des nôtres.*  
 Combien en noircit-il de son doigt effronté ?  
 Rien que de faux, souvent dans ce qu'il a conté.  
 Quelque impudent qu'il soit, ce brave qui se vante,  
 Nieroit, s'ils étoient vrais, les crimes qu'il invente;  
 Il n'est point de beauté qui n'ait fait son bonheur,  
 Et dont ses vains récits ne flétrissent l'honneur.  
 Therfite en ses effets, mais Achille en paroles,  
 Ce lâche s'applaudit de ses exploits frivoles.  
 Va veiller maintenant, va, gardien trop jaloux,  
 Aux barreaux de ta porte ajouter cent verroux:  
 Vaine précaution ! sur le nom de ta femme,  
 Impudemment s'exerce un adultère infame.  
 Plus sages, plus prudens dans nos moindres discours,  
 Nous couvrons de la nuit nos plus tendres Amours.

Ne critiquez jamais les défauts d'une Belle :  
 Par ces légers égards vous vous assurez d'elle.  
 La taille d'Andromaque avoit peu d'agrément ;  
 Les yeux du seul Hector lui trouvoient l'air char-  
 mant.

L'Amour est en naissant délicat & sensible ;  
 Aux jeunes Arbrisseaux Zéphir même est nuisible :  
 Sous une tendre écorce on les voit chanceler.  
 Mais devenus plus forts, qui peut les ébranler ?  
 Le temps ôte à nos yeux les taches du visage ;  
 Et qui déplut d'abord, plaît par un long usage.  
 D'un nom plus favorable employez la douceur :  
 Un teint noir n'est que brun : il n'est plus de noirceur.  
 On condamne ses yeux ; Venus les a de même.  
 Dans ses cheveux ardents, c'est Pallas que l'on aime.  
 De sa maigreur choqué ne la critiquez point :  
 Elle a trop d'épaisseur ; louez son embonpoint.  
 Qu'elle même à ses yeux semble se méconnoître ;  
 Ne remontez jamais au jour qui l'a vû naître.  
 Les regards d'un Censeur sont toujours insultans,  
 Lorsque la Belle en tout n'est pas dans son Printemps,  
 Que voulant effacer l'outrage des années,  
 Elle cultive encor des fleurs déjà fannées :

D'un indigne repos fuyons les vains appas ;

La vieilleſſe ſans bruit précipite ſes pas.  
 Parcourez l'Océan, ou cultivez la terre ;  
 Jeunes hommes , bravez les périls de la guerre,  
 Ou ſuivez vaillamment les amoureux combats :  
 Cupidon comme Mars couronne ſes Soldats.  
 Mais qui de l'âge mûr ou de l'âge encor tendre  
 Sert mieux nos doux plaiſirs , nous en fait plus at-  
 tendre ?

L'un eſt un champ couvert des plus riches moisſons ;  
 L'autre offre à deſſercher les plus âpres buiſſons :  
 Le premier poſſédant l'aimable expérience,  
 Qui de tout ouvrier fait fleurir la ſcience,  
 Dans ſon ouvrage heureux en eſt plus entendu,  
 Et ſçait mieux ménager le moment attendu ;  
 Sa mourante beauté, par ſes ſoins rajeunie,  
 Reprend cette fraîcheur que l'âge avoit ternie :  
 Au gré de vos ſouhais, en cent & cent façons,  
 Du plus lubrique Amour elle ſuit les leçons ;  
 Son ame, aux voluptés ſe livrant toute entiere,  
 Des plus rians Tableaux orneroit la matiere.

Je veux dans le plaiſir qu'on meure également,  
 Que l'Amante au travail le diſpute à l'Amant.  
 Je hais le fade attrait d'un tribut néceſſaire,  
 Le goût honteux du temps n'a jamais ſçû me plaire :  
 Celle, à qui ſon ménage offre ſeul des appas,  
 Peut-elle me donner un bien qu'elle n'a pas ?  
 Dans le devoir pour moi trop de dégoût ſoiſonne ;  
 Tel que ſoit un plaiſir, un devoir l'empoifonne.  
 Ah, qu'il m'eſt doux d'entendre une tremblante  
 voix,

Qui me peint ſon bonheur en ces charmans abois ;  
 Arrête: quel plaiſir! ah, faut-il qu'il finiffe ?  
 Conduis ton mouvement, & qu'au mien il ſ'uniffe.  
 Que j'aime la langueur de ces yeux abbatus !  
 Que ſon transport me diſe: hélas! je ne vis plus.  
 C'eſt-là que l'Art triomphe, & l'ardente jeuneſſe  
 D'un bien ſi délicat ignore la fineſſe :  
 Aux ſeuls hommes l'Amour réſerve ces douceurs,  
 Sept luſtres accomplis nous en font poſſeſſeurs.

Du vin nouveau, qu'un autre affronte la fumée :  
 Pour un Nectar plus mûr ma soif est allumée :  
 Le bouton d'une fleur n'est encor d'aucun prix ;  
 La rose en son éclat charme nos yeux épris ,  
 Et d'un parfum vivant répand la douce haleine ;  
 Pour Hermione enfin quitterez-vous Hélène ?  
 Non ; d'un si sage Amour si vous sentez les coups ,  
 Il vous assurera les plaisirs les plus doux.

Mais je vois sur un lit deux Amans en retraite :  
 Muse , ne troublez point l'affaire qui s'y traite ;  
 Sans vous ils sçauront bien sçavamment s'exprimer ;  
 Ils sçauront bien sans vous au combat s'animer :  
 Ah , que leurs doigts actifs feront de douces brèches,  
 Dans ces lieux où l'Amour teint ses humides flèches.  
 Là s'égare en secret plus d'un sage Mentor :  
 Avec son Andromaque ainsi faisoit Hector ;  
 Achille ainsi traitoit sa captive fidelle ,  
 Lorsque, vainqueur de Troie, il soupiroit près d'elle :  
 Tu souffrois, Bryléis, l'approche d'une main  
 Qui tous les jours, hélas, fumoit de sang humain ;  
 D'un bras victorieux tu te sentois pressée :  
 Peut-être ses lauriers flattoient-ils ta pensée ?

Voulez-vous du plaisir savourer le plus fin ?  
 C'est insensiblement d'en ménager la fin ;  
 Que jamais la beauté, dont votre amour dispose,  
 A vos lascives mains fortement ne s'oppose ;  
 Ses yeux s'enflammeront d'un éclat tremblotant ;  
 Tel sur l'eau le Soleil darde un rayon flottant.  
 Doux murmures, venez ; venez, plaintes pressantes,  
 Tendres gémissemens, paroles agaçantes.  
 Que sa vivacité ne vous devance pas ;  
 Et plus prompt qu'elle aussi, ne hâtez point vos pas.  
 Au but, où vous tendez, il faut vous rendre ensemble :  
 Que dans le doux instant le bonheur vous assemble.  
 C'est ainsi qu'on agit, quand on peut librement  
 Rechercher les douceurs d'un travail si charmant :  
 Vous craignez des jaloux, pressez plus votre ouvrage ;  
 Et qu'une ardeur plus vive abrège le voyage.

Dans le Port entre enfin mon Vaisseau fortuné :

Enfin levons le front de Myrthes couronné.  
 Ce que fut par son Art Machaon dans la Grece,  
 Achille par son bras, Nestor par sa sagesse,  
 Calchas par sa science, Ajax par ses exploits,  
 Je le suis en Amour par mes nouvelles loix.  
 Quels éloges de vous ne dois-je point attendre ?  
 Jeunesse, que mon nom partout se fasse entendre.  
 Mes vers vous ont armée : Achille de Vulcain  
 Reçut, dit-on, jadis un Armure d'airain :  
 Il a sçu s'en servir pour se couvrir de gloire.  
 Docile à mes avis, remportez la victoire ;  
 Et que celui de vous à qui mon trait vainqueur  
 D'une fiere Amazone aura soumis le cœur,  
 Sur son Trophée écrive : *Ovide étoit mon Maître.*  
 Mais quel peuple brillant vois-je à l'instant paroître ?  
 Belles, vous implorez le secours de mes Vers :  
 Les trésors de mon Art pour vous vont être ouverts.

---

### CHAN T TROISIÉME.

**A**RMONS, brave Amazone, aujourd'hui ta Mi-  
 lice ;  
 Qu'elle entre sur tes pas dans l'amoureuse lice :  
 L'ennemi, qui bravoit tes Escadrons galans,  
 Va connoître à son tour tes belliqueux talens :  
 L'un & l'autre marchez avec d'égales forces ;  
 Que la gloire ait pour vous de semblables amorces.  
 Le parti protégé par Venus & son fils  
 Va faire sous son joug tomber ses ennemis.  
 Les Belles, au combat n'apportant que leurs charmes,  
 N'auroient pû soutenir les efforts de nos armes ;  
 Un Triomphe si vain, révoltant les esprits,  
 N'eût attiré sur nous qu'un odieux mépris.  
 D'un tel soin, dira-t'on, que faut-il qu'on espere ?  
 C'est fournir au venin dont s'arme une Vipere.  
 Contre tout le beau Sexe, où tend cette rigueur ?

Quand

Quand du crime une femme a pû braver l'horreur,  
 La honte n'en est pas sur toutes répandue :  
 Une égale justice à l'innocence est due.  
 Si la perfide Hélène & sa cruelle Sœur  
 Ont sur les fils d'Atrée épuisé leur fureur ;  
 Si , jusqu'au bord du Stix , Eriphile en furie  
 A fait à son Amant sentir sa barbarie :  
 Fidelle à son Epoux , Pénélope à son tour  
 Quatre lustres entiers attendit son retour ;  
 Pour mieux prouver sa foi , de foi-même homicide,  
 Dans le tombeau descend plus d'une Phillacide :  
 La généreuse Alceste , en courant à la mort ,  
 De son fidèle Admete a prolongé le sort ;  
 Evadné par l'Amour aux flâmes condamnée ,  
 Sur un même bucher s'unit à Capanée.  
 La vertu même est femme , & dans ses ornemens  
 Fait en Nimphe à nos yeux briller ses agrémens :  
 Qui ne sçut le pouvoir de sa beauté suprême ?  
 Est-il donc étonnant que tout l'univers l'aime ;  
 N'abandonnez jamais la trace de ses pas ,  
 Beautés , vous lui devez vos plus puissans appas :  
 Mais sur tout en public rendez-lui vos hommages ;  
 Que l'on en trace ailleurs les brillantes images.  
 Ma voix ne peut atteindre à ces hautes leçons ;  
 Les folâtres Amours remplissent mes chansons ;  
 Ma science se borne à charmer une Belle ;  
 Tout mon but est de vaincre une fierté rebelle.

L'homme à son inconstance attache un vain honneur ;

La femme dans son choix fixe mieux son bonheur :  
 Nous-mêmes bien souvent la rendons criminelle.  
 Jason devoit brûler d'une flâme éternelle ;  
 L'ingrat trahit Medée , & bravant son courroux ,  
 Vint d'une autre à ses yeux se déclarer l'Epoux.  
 Seule en un lieu desert , aux Tigres exposée ,  
 Ariadne appelloit le perfide Thésée ;  
 Philis a vainement parcouru les forêts ,  
 Qui de sa fin cruelle ont marqué leurs regrets :  
 L'instrument de la mort que Didon s'est donnée

Fut le dernier présent de ce pieux Enée.  
 Dans leur source aujourd'hui découvrez vos malheurs ;  
 Un amour mal conduit a fait couler vos pleurs ;  
 Vous languiriez , beau Sexe , encor dans l'ignorance ;  
 Sans mon Art , périssoit votre unique espérance ;  
 Venus qui m'apparut , m'ordonna l'autre jour  
 De vous instruire aussi des secrets de l'Amour.  
 „ Quel crime a donc commis ma Troupe infortunée ?  
 „ Dit-elle , est-ce par toi qu'elle est abandonnée ?  
 „ Crois-moi , conduis plutôt l'un & l'autre Soldat ,  
 „ Egalement armé pour l'amoureux combat :  
 „ Tu sçais qu'à mon parti t'attache un foible extrême ;  
 „ Son malheur t'intéresse , & te perdra toi-même.  
 „ En volant au secours d'un si cher ennemi ,  
 „ Tu dois pour ton bonheur le changer en ami.  
 Elle dit : sur ses pas s'embellit la lumière ;  
 Un doux calme succède à ma frayeur première ;  
 De sa divinité je demeurai rempli ,  
 Et son ordre à l'instant par moi fut accompli.  
 A mes leçons , beau Sexe , ouvrez un cœur docile ;  
 Vous en ferez sans crime à nos vœux plus facile.  
 C'est Venus qui m'inspire ; apprenez-en les loix ,  
 Et prêtez une oreille attentive à ma voix.  
 Rappelez-vous souvent qu'un hyver plein de glace  
 Des plus beaux de vos jours viendra prendre la place ;  
 Tandis que luit pour vous la saison des plaisirs ,  
 Sans cesse apprenez d'elle à suivre vos desirs.  
 Vos jours s'écouleront comme une eau fugitive ;  
 Le ruisseau dans son cours suit une pente active ;  
 Il ne reviendra plus sur ses pas déformais ,  
 Et le moment qui passe est passé pour jamais.  
 Il n'est rien qui pour vous fixe un bien si volage :  
 L'Été voit moins de fleurs que le Printemps de l'âge ;  
 Ces arbres dépouillés de tous leurs ornemens  
 Ont prêté sous leur ombre un asyle aux Amans.  
 Vous qu'un farouche orgueil rend maintenant cruelles,  
 Quel regret vous attend seules dans vos ruelles ?  
 Votre porte exposée aux amoureux complots ,  
 De tendres assiégeans ne craindra plus les flots.

Qu'en peu de jours, hélas! le plus beau teint s'efface,

Et le corps le mieux fait voit enlever de graces!

Ces cheveux, dont la tresse ont tant charmé nos sens,

Sur un front sillonné s'étendent blanchissans :

Le Serpent dans sa peau dépouille sa vieillesse ;

Le Cerf, quittant son bois, retrouve sa jeunesse.

Vos agrémens perdus sont perdus pour toujours :

Cueillez donc une fleur qui vit si peu de jours ;

Sa beauté va périr, & tomber d'elle-même ;

A sa fraîcheur succede un air livide & blême.

Lucine éteint l'éclat des yeux les plus touchans ;

Trop de récolte épuise, & fait vieillir les champs.

Phœbé ne rougit point du Berger qu'elle adore ;

Et Céphale est sans honte enlevé par l'Aurore ;

La sensible Venus pleure encore Adonis,

Par leurs simples penchans leurs cœurs se sont unis :

Mortelles, craignez-vous d'imiter les Déeses ?

Ayez pour vos Amans d'aussi belles foibleesses.

La plus ample moisson & des jeux & des ris,

Au champ qui les fait naître, ajoute un nouveau prix.

Mais gardez-vous d'ouvrir la porte à la licence ;

Des vices effrénés je proscriis l'insolence ;

Fidelles en public aux loix de la pudeur,!

Contentez en secret une amoureuse ardeur.

C'est en ce lieu, Beautés, que laissant la barriere,

Ma main va des Amours vous ouvrir la carrière.

A vos premiers regards offrons l'enchantement,

Que fait naître l'éclat de votre ajustement.

Des guérêts négligés la récolte est moins riche,

Et Bacchus se plaît peu sur les Côteaux en friche.

Les appas naturels sont des présens des Dieux ;

Chacune croit jouir de ce bien précieux :

Combien n'ont pourtant pas ce qui les rend si vaines!

D'autres beautés en vous sont les fruits de vos peines.

Le soin de la parure enferme tous les traits :

Eussiez-vous de Venus les plus brillans attraits :

Vous les perdrez bientôt sans ces soins salutaires,

Ils font de ce qui plaît les vrais dépositaires.  
 Dans les temps reculés, les farouches humains  
 A s'embellir, dit-on, n'employoient point leurs  
 mains :

Rome, fortant jadis du sein de la poussiere,  
 Dans sa simplicité ne fut pas moins grossiere.  
 Qu'à ces temps vertueux on rende un vain honneur ;  
 Des jours, où je suis né, je connois le bonheur.  
 A mon tendre penchant ce siècle est plus conforme :  
 Que l'or pour nous servir se prête à toute forme ;  
 Qu'on transporte à son gré plus d'un mont fourcil-  
 leux :

Que par l'Art soient taillés des marbres orgueilleux ;  
 Le faux prix de ces biens peut causer de l'envie.  
 Moi, je suis enchanté d'une plus douce vie :  
 J'aime à voir nos Romains plus riches, plus puissans,  
 Aux seuls Dieux des plaisirs prodiguer leur encens.

Le moins superbe éclat de deux pierres pareilles,  
 Suivant le goût du temps, doit parer vos oreilles ;  
 Que vos habits dans l'or ne soient point enchaînés ;  
 Voulant nous attirer, par là vous nous chassez :  
 Plus charmante cent fois que la fiere opulence,  
 La propreté ravit mon cœur sans violence.  
 En désordre jamais ne montrez vos cheveux :  
 Sans la main qui les range, ils n'auroient point  
 nos vœux.

Il est pour vous orner cent choses différentes :  
 Les plus simples souvent sont les plus apparentes.  
 Distinguez avec soin ce qui vous sied le mieux ;  
 Et que votre miroir le conseille à vos yeux.

Les superbes tissus, dont brille votre tête,  
 Vous savent de nos cœurs préparer la Conquête ;  
 Que du bon goût sur eux vous consultiez la voix,  
 Et que l'air du visage en marque l'heureux choix.  
 Quoiqu'elle soit pour vous un Tyran incommode ;  
 Empressez-vous toujours d'obéir à la mode.  
 Son caprice commande, & ses dernières loix  
 On droit de vous guider dans vos galans exploits.  
 Sous un air négligé, des graces naturelles,

Par leur voile enchanteur, font soupirer pour elles,  
Leur simple arrangement a bien aussi son Art;  
Mais il faut qu'il paroisse un effet du hazard.

Beautés, que la nature est pour vous favorable ?

La perte de vos biens n'est pas irréparable.

Comme on voit emporter les feuilles par les vents,

Nos cheveux sont en proie aux ravages des ans :

La femme sçait changer l'ordre des destinées ;

De sa tête blanchie elle ôte les années ;

Elle sçait par des fucs rajeunir la couleur

De ces tristes débris qui causent sa douleur :

Elle sçait, l'or en main réparant ces dommages,

Par des attraits menteurs arrêter nos hommages ;

Et fiere d'une tresse achetée à nos yeux,

Court d'un air Conquerant l'étaler en tous lieux.

Sur le goût des habits faut-il aussi m'étendre ?

Il est certaine étoffe, où l'on ne peut prétendre ;

Et la laine, que Tyr a fait rougir deux fois,

Ne doit jamais tenter votre superbe choix.

Belles, sans vous charger de robes précieuses,

Cherchez à moindre prix des couleurs gracieuses,

Quelle est votre fureur, dans vos dégoûts altiers ?

Peut-on porter sur soi ses revenus entiers ?

La couleur, dont le Ciel nous offre la Peinture,

De son lustre éclatant, orne en vous la nature.

Le verd que la Mer nomme a-t'il moins d'agrément ?

Des Nymphes, je croirois qu'il fait l'habillement.

Le coup d'œil du Safran ne plait pas moins encore ;

C'est sous ses traits dorés que se montre l'Aurore,

Quand, pour ouvrir le jour dans les champs étoilés,

Elle mene à pas lents ses Courriers attelés.

La douceur que l'on prend à la rose éclatante,

Offre à tous les regards un charme qui les tente :

Les Prés sont au Printemps vêtus de moins de fleurs,

Qu'il n'est pour vous orner de brillantes couleurs.

Sans donner au hazard, fuyant la fantaisie,

Que celle qui vous sied soit constamment choisie.

Telle qui de la blonde anime les attraits,

De la brune obscurcit les plus aimables traits.

Que de vous l'odorat n'ait jamais à se plaindre ;  
 Beau Sexe, votre abord ne doit pas être à craindre.  
 Que d'un poil hérissé la trop rude épaisseur  
 De votre peau jamais n'altère la douceur.  
 Mes leçons ne font pas pour la femme rustique  
 Qui vit sur le Caucase, ou qui boit le Caïque.

Dans de certains détails m'est-il permis d'entrer ?  
 Un front qui n'est point net ose-t'il se montrer ?  
 Sans honte sur ses dents une aimable Maitresse  
 Peut-elle laisser voir des marques de paresse ?  
 Dans un fard secourable on trouve la blancheur ;  
 Le Carmin joint aux lys une vive fraîcheur ;  
 Mais qu'une main avare en règle le mélange.  
 Le sourcil en deux arcs artistement s'arrange.  
 Que ces mouches sans vie ont de vivacité !  
 Par leur noir aiguillon l'Amour est excité ;  
 Ces petits assassins arment la beauté même ;  
 Et leur air agaçant dit : *je veux que l'on m'aime.*

Gardez-vous d'exposer aux regards des Amans  
 Les rebutans apprêts de vos faux agrémens ,  
 Quoique de leur mensonge on approuve l'usage,  
 En peut-on sans dégoût voir plâtrer un visage ?  
 Ce spectacle déplaît, & nous n'aimons pas mieux  
 Voir allonger des dents que l'on frote à nos yeux.  
 Ces soins du tendre Amour relevent la puissance ;  
 Mais il faut prudemment en voiler l'indécence.  
 Dans le fard naturel que présente un ruisseau  
 La mere des Amours cherche un éclat nouveau.  
 Lorsque nous vous croyons dans les bras de Mor-

phée ,

Travaillez à vous faire un amoureux Trophée,  
 Aux hommes il est bon d'en cacher les secrets :  
 Dérobez vos défauts à leurs yeux indiscrets.  
 N'est-ce donc pas assez que je vous trouve Belle,  
 Sans repaître mes yeux, de ce qui vous rend telle ?  
 Cherchez ce qui vous plaît ; n'allez pas dédaigner  
 De donner devant nous vos cheveux à peigner ;  
 J'aime à les voir flotter sur une gorge aimable :  
 Jamais dans ces momens d'emportement blamable ;

Sous des coups odieux ne faites point trembler  
Une main peu fidelle à les bien assembler.  
Si la tête n'a rien qui nous soit agréable,  
On ne doit point admettre un témoin redoutable.  
Une femme surprise un jour ne put cacher  
Des cheveux étrangers que je vis attacher ;  
O Dieux, quel embarras, & quelle fut sa honte !  
J'eus beau la foulager par une fuite prompte,  
La faute étoit commise ; il n'est, je crois, permis  
De faire un tel affront qu'à ses seuls ennemis.  
La parfaite beauté triomphe à sa toilette ;  
Mais elle seule y trouve une gloire complete.  
Je n'ai point à former ces Nymphes, dont le nom  
Allarmoit autrefois la jalouse Junon ;  
Ni celle qu'un Epoux a tant redemandée,  
Et que son ravisseur a constamment gardée.  
J'instruis la femme aimable, & la laide à la fois :  
L'une bien plus que l'autre implore ici ma voix.  
Les Belles ont sans Art ce qui nous charme en elles ;  
Mais le grand nombre aussi n'est point celui des  
Belles ;

Et celles qui le sont, ne sont pas sans défauts :  
De ce qu'on croit parfait, cachez les endroits faux.  
Qu'une femme trop grande abaisse sa coëffure,  
Et s'accourcisse encor par une humble chaussure.  
Si la hauteur vous manque, il est d'autres détours ;  
Pour nous en imposer, élevez vos atours ;  
Et vous asseoir souvent est une loi précise,  
De peur qu'étant debout on ne vous croye assise.  
Un peu trop d'embonpoint semble offusquer nos  
yeux ?

L'ajustement ferré le rendra gracieux.  
Celle dont on reprend la taille trop légère,  
Doit chercher dans sa robe une enflure étrangère.  
L'Art en mille façons vous offre son secours,  
Pour plaire davantage, à tout ayez recours.

La plus aimable femme est tristement changée,  
Quand son ris nous découvre une dent mal rangée :  
La longueur en révolte, ainsi que la noirceur,

Et chaque homme en devient l'implacable censeur.  
 Qui l'auroit jamais cru ? venez apprendre à rire :  
 Par des charmes secrets certain ris nous attire.  
 Evitez ces grands plis & ces vuides affreux  
 Que les ris déréglés fillonnent avec eux.  
 Par la lèvre toujours que la dent ombragée  
 Montre la bouche en deux foiblement partagée ;  
 Ne vous répandez pas en de bruyans éclats ;  
 Des rieufes fans fin nous sommes bientôt las.  
 Un fon doux & léger doit distinguer la femme ;  
 Des fots ricannemens la grimace est infame :  
 L'une semble pleurer ; & l'autre dans ces fons  
 Du chantre d'Arcadie imite les chansons.

Que ne peut l'Art ? il montre à pleurer avec grace,  
 Et des cœurs les plus durs il fond ainfi la glace.  
 En coulant à propos, des pleurs obéiffans  
 Sçavent tout attendrir, & regnent fur les fens.

La langue quelquefois en badinant graffiaie,  
 Ou d'un air délicat heureufement bégaie.  
 Telle affectation n'est pas fans agrément ;  
 Vous plairiez moins peut-être, en parlant simple-  
 ment ;

Mais fuyez ce défaut, à moins qu'il ne vous ferve,  
 Et même en l'adoptant ayez quelque réferved.

La démarche fur tout a de quoi nous toucher ;  
 En femme de bon air apprenez à marcher ;  
 Lorsque de ce mérite une femme est pourvuë,  
 Elle enleve les cœurs dès la premiere vuë ;  
 Dans fa robe flottante, appellant les Zephirs,  
 Elle y semble avec eux renfermer nos defirs.  
 Marchant en héroïne, où la gloire la mene,  
 L'une élève fon pas, fièrement se promene :  
 L'autre a peine à former le moindre mouvement,  
 Son corps est avec Art porté nonchalamment ;  
 L'autre précipitant fon allure groffiere,  
 S'annonce avec grand bruit, fait voler la pouffiere.  
 Dans tous les mouvemens il est certain milieu ;  
 Tant de hauteur, je crois, n'est pas là dans fon lieu ;  
 La moleffe est choquante, & la dureté bleffe ;

Cherchez dans la nature un port plein de noblesse.

De l'épaulé & du fein découvrez-nous les lys ;

Vos droits par eux sur nous en font mieux établis.

Vous , de qui la blancheur est l'éclatant partage,

Gardez-vous d'oublier ce nouvel avantage ;

L'aspect de tant d'appas venant à m'embraser ,

Jé voudrois sur leur neige appliquer un baiser.

Autant que la beauté, la voix est applaudie,

Et très-souvent l'Amour naît de la mélodie.

Les Sirenes jadis, sur la face des eaux,<sup>1</sup>

Aux charmes de leur voix, enchainoient les Vais-  
seaux.

Par leurs tendres accens ravi, hors de lui-même,

Ulysse étoit perdu, sans l'heureux stratagème,

Qui de ses compagnons faisant autant de sourds,

De leur foible raison conserva le secours.

Que le beau Sexe au Chant s'applique dès l'enfance,

Contre une voix charmante il n'est point de défense;

Sa douceur fait l'ame, & ses seuls agrémens

Ont souvent sçu fixer de volages Amans.

Rappelez-nous tantôt la pompeuse harmonie

De ces Airs éclatans qu'enfante Polimnie;

Tantôt de ces couplets qui volent en naissant,

Lancez d'un ton badin le trait divertissant.

Au son des instrumens, quand votre main les  
touche,

Est-il pour résister quelque ame assez farouche ?

Par l'oreille conduits jusqu'au fond de nos cœurs,

De si charmans accords s'en rendent les Vainqueurs.

Les Lions & les Ours, au pied du Mont Riphée,

S'attendrissoient aux chants que soupiroit Orphée.

Il trainoit après lui les rochers & les bois,

L'enfer lui vit forcer ses inflexibles loix.

Cerberé en le flattant s'abaissa pour l'entendre,

Et Pluton fut touché d'une plainte si tendre.

Aux accords d'Apollon on vit de toutes parts

Des pierres s'assembler, & former des remparts.

Du Dauphin attentif la prompte obéissance

De la voix d'Arion a montré la puissance.

Par la lecture enfin cultivant vos esprits,  
 Des poètes fameux distinguez les écrits.  
 C'est dans leur docte chant que le bon goût réside,  
 Et qu'avec dignité l'Amour galant préside.  
 N'élevez point trop haut vos débiles clartés ;  
 Que les graves Auteurs soient de vous écartés.  
 Parmi les noms chéris, le mien peut-il paroître ?  
 Prêtez, dira quelqu'un, l'oreille à notre Maître :  
 C'est lui qui de l'Amour vient nous dicter les loix,  
 Parcourez le récit de mes galans exploits ;  
 Récitez tendrement ces épîtres charmantes,  
 Où d'un style nouveau s'expriment les Amantes.  
 Muses, pour ces faveurs dois-je à vous m'adresser ?  
 Non, non, Venus ici peut seule m'exaucer.

Dans un Ballet galant j'aime à voir sur vos traces  
 Légèrement voler les Amours & les Graces ;  
 Quand Bacchus dispaçoit à la fin du repas,  
 La danse en tout leur jour fait briller vos appas.  
 Le bon air qu'elle donne à la jeune Romaine  
 Sçait de l'Amour sur nous étendre le domaine.

Ouvrez ici vos cœurs à mes pressans avis ;  
 Cupidon les veut voir exactement suivis.  
 Ne fuyez point du jeu l'amusement aimable,  
 C'est le lien chéri d'un commerce agréable.  
 Il chasse des ennuis l'indolente langueur,  
 Et du jour le plus vuide abrège la longueur :  
 Quand on sçait s'y conduire avec certaine adresse,  
 C'est souvent un chemin qui mène à la tendresse.  
 La science du jeu vous coûtera le moins ;  
 Vous posséder vous-même, est le plus grand des soins.  
 Vrai théâtre, où bientôt sur la scene qui s'ouvre,  
 Aux yeux des Spectateurs, notre ame se découvre :  
 De l'ardente colere éclatent les horreurs,  
 Et de l'amour du gain les fordidés fureurs.  
 On chicanne, on querelle, on en vient aux injures :  
 Que d'imprécations, de sermens, de parjures !  
 L'air retentit au loin des plaintes & des cris :  
 Les Acteurs pleins de rage y semblent des proscrits :  
 En cet affreux état quel objet peut nous plaire ?

De ces transports fougueux la haine est le falaire.  
 Ces heureux passe-temps, chers enfans du plaisir,  
 Ne doivent occuper qu'un innocent loisir.

Pendant ces jours serains, que Flore nous ramene,  
 Quand sous les arbres verds tout Rome se promene;  
 Dans les jardins publics, Belles, portez vos pas:  
 Pour les voir admirer, déployez vos appas:

Ce qui n'est point connu, n'excite aucune envie;  
 Tout ce qui vit caché, pour le monde est sans vie;  
 La beauté sans témoins cesse d'être beauté:  
 Ensevelir la vôtre, est une cruauté.

Quand Orphée à vos fons céderoit la victoire,  
 Si votre luth se tait, que devient votre gloire?

Sans le pinceau d'Apelle, adorable Venus,  
 Tes attraits sous les eaux languiroient inconnus.  
 Quel fruit espere-t'on cueillir sur le Parnasse?

Un peu de renommée est tout ce qu'on amasse.  
 Homere vivroit-il, s'il n'eût par ces beaux vers  
 De rayons immortels éclairé l'univers?

Danaë seroit-elle aujourd'hui si connue,  
 Sans l'éclat précieux de sa fameuse nuë?

Sa beauté négligée, en se cachant au jour;  
 Au milieu des regrets, eut vieilli dans sa tour?

Beau Sexe, quittez donc, pour vous rendre visible,  
 De vos appartemens l'obscurité nuisible.

L'Aigle, en les poursuivant, fait la guerre aux Oi-  
 seaux;

L'Hameçon va chercher le Poisson sous les eaux.  
 Vos armes contre nous sont-elles préparées?

Sortez; & vous montrez pompeusement parées:  
 Vous perdrez rarement le fruit de vos apprêts

Le hazard conduira quelqu'Amant dans vos rêts.  
 Que le desir de plaire en tous lieux vous attire;

Où l'on ne la croit point, la Perdrix se retire.  
 Pour que le cerf s'éleve à leurs bruyans abois,

Sans se lasser les Chiens font retentir les bois.  
 Sur un roc enchainée eût-on cru qu'Andromede

A des maux si pressans pût trouver du remede.  
 Payez d'un fier dédain la froide passion

De ces fades galans, beaux de profession,  
 Qui font de leurs cheveux d'orgueilleux étalages,  
 Qui, plus femmes que vous, font aussi plus volages.  
 Ils ne veulent dans l'ame, en vous offrant leurs soins,  
 Que de leur faux mérite augmenter les témoins;  
 Et certains de trouver des palmes toujours prêtes,  
 Ne cherchent qu'à vous voir au rang de leurs Con-  
 quêtes;

Malgré tout le clinquant de ces vains enchanteurs,  
 Fuyez avec mépris leurs complimens flatteurs.

O fille de Minos, que votre ame abusée  
 Craigne l'appas trompeur des sermens de Thésée.  
 Vainement devant vous atteste-t'il les Dieux :

Ses parjures ailleurs le rendent odieux.  
 Des mêmes trahisons Démophon coupable

A tissu de Phillis le destin déplorable.  
 Avez-vous éprouvé son tendre empressement ?  
 Qu'un Amant par degré vienne à l'heureux moment.

Quand vos justes soupçons accusent un volage,  
 A se justifier qu'une lettre l'engage ;

Par le ton qu'il prendra, vous verrez aisément  
 S'il feint, ou si son cœur est touché vivement ;

Tardez à lui répondre ; une légère attente  
 Pique plus nos desirs pour le bien qui nous tente.

Gardez-vous de vous rendre avec facilité,  
 N'ayez dans vos refus aucune dureté ;  
 Qu'il espere, & qu'il craigne, en écoutant sa plainte,  
 L'espérance prendra le dessus de la crainte.

Ecrivez d'un air simple, & qu'un tour élégant  
 Bannisse des grands mots l'éclat trop arrogant.

Il est pour vos discours des beautés naturelles ;  
 Ne cherchez en parlant, à plaire que par elles.

Quand un Amant ne peut entendre vos secrets,  
 Quelle honte pour lui ; quels sensibles regrets !

D'un langage grossier la laideur est énorme,  
 Et du plus doux objet rend la beauté difforme.

Fidelles en public aux loix de la pudeur,  
 Cachez à tous les yeux les fruits de votre ardeur ;  
 Que d'un esclave adroit le prudent ministère

De vos billets rendus couvre bien le mystère.  
Ne confiez jamais ces gages précieux  
Aux indiscrettes mains d'un jeune audacieux.  
Ce qu'il peut contre vous fait votre inquiétude ;  
Un danger si pressant vous tient en servitude.  
J'ai vû plus d'une Amante en proie à ces terreurs,  
Du plus affreux état éprouver les horreurs.  
Craignez un tel Amant ; quelqu'égard qui l'arrête ,  
La foudre est en ses mains à tomber toujours prête.  
Par les plus sages loix, il fut toujours permis  
De s'armer à son tour contre ses ennemis.  
Pour couvrir vos secrets la ruse est nécessaire ;  
Changez les traits connus de votre caractère :  
De l'Amante quittant le role dangereux ,  
En Amant, tracez-lui vos troubles amoureux ;  
Sous ce déguisement l'Amour n'est pas moins tendre,  
Et nul autre que lui ne sçauroit vous entendre :  
Vous lui pouvez tout dire , & votre passion  
A moins à redouter son indiscretion.  
Il est temps de voler par des routes nouvelles ,  
Et qu'un plus noble effort vienne élever nos ailes.  
Le solide agrément fuit les aigres humeurs ;  
Pour fixer les Amours, il faut de douces mœurs.  
L'homme est fait pour la paix , & la paix doit lui plaire ;  
C'est aux Ours que convient la farouche colere :  
Elle fait bouillonner notre sang furieux ,  
Et d'un feu menaçant étinceler nos yeux.  
En voyant la fureur sur son visage empreinte,  
Fui de moi , dit Pallas, & porte ailleurs la crainte.  
Si vous pouviez vous voir dans vos fougueux trans-  
ports ,

A peine de vos sens croiriez-vous les rappors.

Un insolent orgueil en d'autres maux entraîne ;  
L'Amour à la douceur doit sa plus belle chaine.  
Sous vos muets dédains expire mon ardeur ;  
Et ma haine est le prix de vos airs de grandeur.  
Regardez tendrement celui qui vous admire ;  
Payez , qui vous sourit, d'un gracieux sourire.  
Que les plus fins coups d'œil soient de vous entendus,

Et par d'aussi flatteurs dans le moment rendu.  
 En préludant ainsi, des moindres de ses flèches  
 L'Amour d'un trait plus fort, fait bientôt d'autres  
 brèches.

D'une triste beauté l'indolente rigueur  
 Ne sçauroit inspirer qu'une morne langueur.  
 Ajax a pû trouver sa Tecmesse touchante ;  
 Mais la gaieté nous plaît, & son feu nous enchante.  
 Andromaque, Tecmesse, en vain m'aimeriez-vous :  
 Je n'envierai jamais le sort de vos époux.  
 Qu'on ait chez vous cueilli les fruits de la victoire,  
 Sans vos enfans témoins, je ne le pourrois croire.  
 Votre air froid ufoit-il de ces mots agaçans,  
 Dont le charme secret enflâme tous nos sens.

Attachez-vous, beau Sexe, à des règles certaines ;  
 Pour modèles, prenez les sages Capitaines,  
 Qui chargeant l'un du soin d'un Bataillon nombreux,  
 Font obéir à l'autre un Escadron poudreux ;  
 Un autre des Drapeaux obtient d'eux la défense,  
 De nos talens ainsi marquez la différence.  
 Que les ardeurs du riche en présens se déploient ;  
 Que pour vous les écrits de l'Orateur s'emploient ;  
 Nous, qui faisons des vers, n'offrons que nos travaux ;  
 Leur prix doit effacer l'éclat de nos rivaux :  
 Nos paisibles lauriers des Belles font la gloire ;  
 C'est nous qui les plaçons au Temple de Mémoire.  
 Nemezis & Cinthie ont des noms assez beaux ;  
 Licoris ne craint plus l'horreur des froids tombeaux ;  
 Tout l'univers est plein de leur beauté divine :  
 Mon Amour n'a pas moins célébré ma Corine.  
 En conduisant nos pas loin des chemins battus,  
 Notre Art sçait nous ouvrir le sentier des vertus.  
 Chez nous la soif de l'or ne fait point de ravage,  
 Et de l'ambition nous fuyons l'esclavage ;  
 Sous les ombrages verts, dans les secrets réduits,  
 Coulent innocemment & nos jours & nos nuits ;  
 Les Dames trouvent peu de sujets plus fidelles,  
 Le plus parfait bonheur n'est pour nous qu'auprès  
 d'elles.

Comblez de vos faveurs ces mortels généreux ;  
Beau Sexe , votre nom ne vivra que par eux :  
Un Dieu réside en nous , tout en nous est sublime :  
C'est du Ciel que nous vient l'esprit qui nous anime ;  
Exiger notre argent , sentiroit la fureur ,  
Ce crime à vos beautés , hélas ! fait peu d'horreur ;  
Avec nous , croyez-moi , montrez-vous moins avides ,  
Et cessez d'attaquer des bourses toujours vuides .

Le Courrier peu réduit , sur l'Arène amené ,  
Est par une main sage autrement gouverné ,  
Que le cheval formé dès long-temps au Manège ;  
Différemment ainsi conduisez dans le piège  
Un esprit déjà mûr que conduit la raison ,  
Et celui qu'éguillonne une verte saison .  
Un Amant enivré de sa naissante joie ,  
Qui jeune encor pour vous est une tendre proie ,  
Doit marcher sur vos pas à vous seule attaché ,  
Que ce soit un trésor soigneusement caché .  
Si l'éclat de sa flâme un peu trop loin s'élève ,  
Craignez qu'une rivale à vos yeux ne l'enleve .  
Un Sceptre entre deux Rois ne peut se partager ;  
Un cœur à deux objets ne scauroit s'engager ;  
Le vieux Soldat plus sage est armé de constance ;  
A vos ordres jamais il ne fait résistance ,  
Il n'entreprendra point de forcer vos verroux ,  
Un respect éternel retiendra son courroux :  
Dans les brûlans accès d'une amoureuse rage ,  
Ses desirs rebutés ne vont point à l'outrage .  
La bouillante jeunesse en de certains momens  
Peut seule se livrer à ses emportemens :  
Avec tranquillité recevant sa blessure ,  
Le premier est pour vous une conquête sûre ;  
Comme un bois encor verd , il brûle d'un feu lent :  
La fougue du second n'a qu'un cours violent .  
L'un plus constant , chérit la chaîne qui l'arrête ;  
L'autre , en formant ses nœuds , à les rompre s'ap-  
prête :

Mais un plaisir plus vif & plus fécond le fuit :  
Saisissez dans son vol un bonheur qui s'enfuit .

Il n'est rien contre nous que ma voix ne révele ;  
 Dans ma sincérité reconnoissez mon zèle :  
 La faveur que nos vœux obtiennent aisément ,  
 Pour soutenir l'Amour , est un foible aliment.  
 Quelquefois dans ces jeux , où notre ame est ravie ,  
 Par d'engageans refus ranimez - en l'envie.  
 Qu'on crie à votre porte , en y perdant ses pas ,  
 Porte cruelle , enfin ne t'ouvriras-tu pas ?  
 Qu'à vous genoux , tantôt on vous demande grace ;  
 Que tantôt le dépit s'emporte à la menace.  
 Dans le trop de douceur , notre goût épuisé  
 Par un peu d'amertume est souvent aiguisé.  
 Sur la Mer des faveurs que trouble peu l'orage ,  
 Le Vaisseau de l'Amour sous son poids fait naufrage.  
 C'est ainsi qu'entre Epoux trop de facilité  
 Amene en peu de temps l'insensibilité.  
 Dans un bien défendu brille un nouveau mérite ;  
 Et pour lui notre ardeur plus vivement s'irrite.  
 Quand le tranchant du fer ne coupe qu'à demi ,  
 Il vaut mieux de la pointe attaquer l'ennemi.  
 Je sçai que contre moi je vais donner des armes ,  
 Beau Sexe , & mes avis me coûteront des larmes.  
 Tant qu'un nouvel Amant peut fuir de vos filets ,  
 Qu'il pense être le seul qui borne vos souhaits :  
 Que d'un rival aimé dans la fuite il soupire :  
 L'Amour sans ce remede en peu de temps expire.  
 Malgré sa noble ardeur , le plus fier des chevaux  
 S'engourdit sur le Pré , s'il ne voit des rivaux.  
 C'est souvent le dépit qui serre notre chaîne :  
 Mon feu , je l'avouerai , ne vit que dans la peine ;  
 Dans un doute flottant suspendez sa douleur ;  
 Que sans trop le connoître , il craigne son malheur.  
 Que d'un faux surveillant le soin fâcheux le trouble ,  
 Et d'un mari jaloux la vaine peur redouble.  
 Un tranquile plaisir nous touche beaucoup moins ,  
 Feignez de redouter de dangereux témoins.  
 Vous pourriez près de vous l'admettre sans contrainte :  
 Qu'un passage secret soit ouvert à sa crainte ;  
 Peignez-lui vos frayeurs , d'une tremblante voix :  
 Qu'une

Qu'une Esclave rufée accourt une autre fois ,  
 Et dife toute en pleurs : ah , nous voilà perdues !  
 Cachons-le promptement , & fuyons éperdues :  
 Mais revenant bientôt le trouver en fecret ,  
 Qu'il oublie en vos bras fa crainte & fon regret .  
 Pleine d'un faint refpect pour un Epoux fidele ,  
 Une Epoufe lui doit une foi mutuelle ;  
 La Loi l'ordonne ainfi ; la pudeur , le devoir  
 Lui font d'un joug facré sentir tout le pouvoir .  
 Mais vous , que le defir d'une juftte vengeance  
 Semble avoir affranchi de cote dépendance ,  
 Vous , qui devez punir leurs noires trahifons ,  
 Cherchez de vos Tyrans à forcer les prifons .  
 Mon fecours vous attend : de moi venez apprendre  
 Par quels heureux détours vous pourrez les furprendre .  
 Que les yeux d'un Argus foient attachés fur vous ;  
 Dès que vous le voudrez , vous les tromperez tous .  
 Dans de certains momens , où chacun fe retire ,  
 Un furveillant peut-il vous empêcher d'écrire ?  
 Pour rendre vos billets , combien de Meflagers ,  
 Dont le zèle intrigant brave tous les dangers ?  
 Formez d'un trait nouveau des traces invifibles ,  
 Que le charbon broyé fçaura rendre lifibles .  
 Il eft mille moyens de fasciner les yeux ,  
 Qu'inventera pour vous l'amour ingénieux .  
 Acrifius en vain voulut cacher fa fille ;  
 Elle fçut augmenter malgré lui fa famille .  
 Mais pourquoi tant de foin , tandis que librement  
 Dans les Jardins publics on peut voir un Amant ?  
 Lorsqu'au Temple d'Ifis vous vous montrez ornée ,  
 Votre ferveur eft-elle à vos faints vœux bornée ?  
 Quand la bonne Déesse , en fes fombres réduits ,  
 Loin des prophanes yeux , vous occupe les nuits ,  
 Dans cette obfcurité n'eft-il nul privilège ?  
 L'Amour en s'y gliffant devient-il facrilège ?  
 Que l'esclave chez vous , comblé de vos bontés ,  
 Suive pour toutes loix vos feules volontés .  
 Lorsque l'argent peut tout fur ces ames ferviles ,  
 D'autres leçons ici vous feroient inutiles .

Notre offrande adoucit les hommes & les Dieux ;  
 Par elle Jupiter s'appaife dans les Cieux.  
 Les cœurs de vos Argus ne font pas indomptables ;  
 Vos libéralités les rendront plus traitables ;  
 Et leur langue captive & leurs yeux endormis  
 Trahiront d'un jaloux les ordres ennemis.  
 Je me fouviens qu'ailleurs, développant leurs feintes,  
 Contre les faux amis j'ai fait tourner mes plaintes.  
 Ce mal ne corrompt pas les hommes feulement.  
 Si la crédulité vous mene aveuglément,  
 Des plaifirs étrangers fuccéderont aux vôtres,  
 Et par vous le Chevreuil fera lancé pour d'autres.  
 Celle dont l'amitié, commode à vos defirs,  
 Accorde un doux azile à vos secrets plaifirs,  
 Fait fouvent avec vous un nuisible partage,  
 Et des premiers combats peut faifir l'avantage.  
 Une jeune Suivante, étalant trop d'appas,  
 En aucun lieu ne doit accompagner vos pas.  
 Elle vous nuit toujours ; telle efclave traitrefse  
 Après elle fouvent fait marcher fa Maitrefse.

Mais que dis-je ? & pourquoi nous-mêmes nous  
 trahir,

Devons-nous dévoiler ce qui nous fait haïr.  
 Quand de fes ennemis la rufe le délivre,  
 Le Cerf va-t'il aux Chiens apprendre à le pourfuivre ?  
 Je vous fournis des traits pour nous percer le fein :  
 N'importe, jufqu'au bout, fuivons notre defsein.  
 Affurez-nous toujours, que l'amour dans votre ame  
 A pour nous allumé la plus fidelle flâme ;  
 Notre crédulité n'a que trop de penchant  
 A fuivre les erreurs d'un espoir fi touchant.  
 D'un air d'impatience, avec un regard tendre,  
 Recevez un Amant qui s'est fait trop attendre :  
 Demandez-lui, d'où vient tant de retardement :  
 Pleurez, & foupirez alors profondement.  
 Sur un crime inventé redoublez vos reproches ;  
 Que de votre colere il craigne les approches.  
 Touché de votre peine, & sûr de votre foi,  
 Oui, ce cœur, dira-t'il, ne brûle que pour moi.

Il vous trahit ; fans trouble , apprenez fon injure ;  
 Ne vous désolez point , en le voyant parjure ;  
 Les bruits , que vous croyez , fe trouvent fouvent  
 faux ,

Et comme fit Procris , ne comblez point vos maux.

Au pied du Mont Hymete , une claire fontaine  
 Sur un tapis de fleurs serpente dans la plaine ;

On n'y voit point ces bois qui peuplent les forêts ;

Mille Arbrisseaux fleuris ornent ces lieux secrets :

Le Mirthe , le Laurier , le Romarin sauvage

De diverses odeurs parfument le rivage.

Charmés de ces bosques les folâtres zéphirs

Les caressent du vent de leurs tendres soupirs :

C'est-là que la fraîcheur établit sa retraite ;

Là , souvent fatigué d'une pénible traite ,

Seul , en laissant au loin l'attirail d'un chasseur ,

Céphale du repos vient goûter la douceur.

D'abord il y chantoit : descendez , Aure aimable ;

Venez me soulager de l'ardeur qui m'accable.

Un Berger qui l'entend , plein d'un zèle indiscret ,

Va redire à Procris cet entretien secret.

Cette Amante aussitôt croit voir une rivale

Se rendre dans les bras du perfide Céphale :

Dans son cœur agité se répand la douleur ;

La crainte lui ravit la force & la chaleur.

Telle voit-on languir une branche coupée ;

Ou telle est une fleur que la grêle a frappée.

La colere bientôt rappelant ses esprits ,

Elle meurtrit son sein , remplit l'air de ses cris ;

Court comme une Bacchante , au milieu des Cam-

pagnes ,

Et sur un vain prétexte éloigne ses Compagnes ;

Dans ces bois , à travers les Arbrisseaux touffus ,

Sa jalouse fureur porte ses pas confus.

A quel dessein , dis-moi , te cacher insensée ?

Qu'esperes-tu , Procris , & quelle est ta pensée ?

Tu crois voir arriver cet objet odieux ,

Et que de ses forfaits tu repaîtras tes yeux.

L'Amour mal assuré tient ton ame flottante :

Tu fouhaites, tu crains ce qui fait ton attente ;  
 Le nom, le lieu, l'avis augmentent ton tourment ;  
 L'esprit à ce qu'il craint s'attache aveuglément.  
 Voyant l'herbe foulée, elle n'a plus de doute :  
 La rage offre à ses yeux les maux qu'elle redoute.  
 Déjà l'Astre du jour dans sa plus grande ardeur  
 Des ombres à nos yeux resseroit la grandeur :  
 De retour de la chasse enfin Céphale arrive,  
 Et pour boire à longs traits se courbe sur la rive.  
 Tu te caches, Procris, aux yeux de ton Amant,  
 Sur l'herbe tu le vois se coucher mollement.  
 Agréables Zéphirs, & vous, Aure charmante,  
 Venez, dit-il, calmer le feu qui me tourmente.  
 A ces noms seuls Procris, découvrant son erreur ;  
 Sent dissiper son trouble, & bannir sa terreur :  
 Pour embrasser Céphale, elle se précipite,  
 Et force un bois épais qu'à grand bruit elle agite.  
 Telle fuit une Biche, & bondit en partant :  
 Le Chasseur prend son Arc, & l'ajuste à l'instant,  
 Dans sa main par hazard une flèche étoit prête :  
 Que fais-tu malheureux ? retiens ce trait, arrête,  
 Ce n'est point une Biche ; il est déjà lancé :  
 Mais quel objet, grands Dieux, ta flèche a terrassé ?  
 C'est ta chere Procris. Hélas ! s'écria-t'elle,  
 Ta main perce le cœur d'une Amante fidelle :  
 Ce cœur qui fut toujours trop blessé de tes coups ;  
 Je meurs avant le temps : mais du moins il m'est doux,  
 En mourant de ta main, de mourir sans rivale,  
 D'emporter au tombeau tout l'Amour de Céphale :  
 Je meurs, viens cher Amant, viens me fermer les yeux,  
 Viens, & reçois mon ame en ces derniers adieux.  
 Il serre tendrement sa Maitresse mourante,  
 Il soutient sur son sein sa tête chancelante :  
 Dès qu'il voit sa blessure, ô mortelles douleurs !  
 Qu'ai-je fait, cria-t'il, la baignant de ses pleurs ?  
 Elle tombe à ces mots, dans ses bras elle expire ;  
 Et son ame se mêle avec l'air qu'il respire.

Reprenons notre route, & que les vents amis  
 Nous conduisent au Port à nos desirs promis.

Peut-être attendez-vous qu'au festin je vous mene,  
Et que mon Art vous regle en cette aimable scene.  
Venez tard, & brillante arrivez aux flambeaux;  
L'attente ajoute un prix aux objets les plus beaux.  
La nuit anime encor la beauté la plus vive,  
Et voile ses défauts aux regards du convive:  
A table dans votre air tout doit être engageant;  
La grace qui vous fuit peut briller en mangeant:  
Qu'en tous vos mouvemens la propreté paroisse.  
Qu'avidement jamais l'appetit ne vous presse.  
Paris auroit d'Helene été moins enchanté,  
Si ce défaut grossier eût terni sa beauté.

Dans les bras de Bacchus vous attend la victoire;  
Son jus du tendre Amour vous assure la gloire;  
La mesure du vin se conforme aux fujets,  
Et jamais il ne doit vous doubler les objets.  
Dans des excès honteux la femme enfevelie  
Ne peut être plus bas à nos yeux avilie;  
Elle se trouve en proie aux insolentes mains,  
Et devient le rebut du dernier des humains:  
Fuyez l'indigne honneur de tomber sous la table,  
Des débauchés fameux triomphe détestable.

J'aurois honte plus loin d'étendre mes leçons:  
Tes vains ménagemens sont de froides chansons,  
Me dit Cypris, pour moi ranime ton courage,  
L'ouvrage qui fait honte est mon plus bel ouvrage.  
Chacune doit sçavoir quels sont ses agrémens,  
Et par eux exciter de tendres mouvemens:  
Il est, pour vous montrer, une heureuse attitude;  
La Mere des plaisirs vous en prescrit l'étude.  
Vous, que sa main para de ses plus doux attraits,  
En face a l'ennemi faites sentir vos traits;  
Celle dont la beauté ne fait point le partage,  
En se découvrant moins, n'a que plus d'avantage.  
Quand Lucine a sur vous trop imprimé ses pas,  
En Parthe soutenez l'honneur de vos appas;  
Les coups, qui de côté signalent votre adresse,  
Coûteront moins d'efforts à l'ardeur qui vous presse;  
Il est mille façons d'animer vos plaisirs,

## 70 CHANT TROISIÈME.

Mais mieux que moi, l'Amour instruira vos desirs.

Si cet Art, que m'apprit ma longue expérience,

Fut jamais honoré de votre confiance,

Venez avec ardeur l'écouter aujourd'hui ;

Les oracles fameux sont moins certains que lui.

Que dans vos doux combats volent des traits de  
flâmes ;

Faites - les égarer jusqu'au fond de vos ames.

La même volupté, dans ces heureux instans,

Doit verser son ardeur sur les deux combattans.

Formez un doux murmure, & qu'une voix touchante

Ranime les transports de l'Amant qu'elle enchante ;

Vivement redoublez vos assauts careffans,

Et melez à vos yeux certains mots agaçans.

Malheureuse la femme, en qui triste & confuse

La nature au plaisir lâchement se refuse.

Quelquefois le dégoût ralentit votre ardeur ;

De ces tristes momens déguifez la froideur.

Le trouble de vos yeux peut feindre des délices ;

Inventez, s'il le faut, les plus tendres malices ;

Exhalez votre joie en vos propos flatteurs ;

Hors d'haleine poussez des soupirs imposteurs :

Ah, que la bouche alors a de puissantes armes !

Que ma voix, si j'osois, y dépendroit de charmes !

Après de tels plaisirs, en exiger le prix,

C'est se rendre l'objet du plus juste mépris :

Ne vous fouillez jamais par de telles bassesses.

Quand vous égaleriez en beauté les Déesfes,

De votre appartement écartez le grand jour ;

Cupidon vous sert mieux dans un sombre séjour :

Vous brillerez assez, quoiqu'à demi voilées ;

Bien des choses en vous veulent être célées.

Ma carrière est remplie, & l'heureux Univers

Va sans cesse applaudir au succès de mes Vers.

Que le jeune homme ici vous serve de modèle ;

Jeune fille, à présent mon élève fidèle,

Comme lui publiez : dans mes tendres Amours,

Ovide fut mon Maître, & le sera toujours.

*Fin du Chant Troisième.*



# LE REMEDE D'AMOUR.

## CHANT PREMIER.



'A M O U R voyant mon Livre, au seul  
titre s'arrête :

Contre moi, me dit-il, je vois ce qui  
s'apprête.

Pourrois-je, Dieu charmant, conspirer  
contre toi ?

Mes services passés sont garans de ma foi.  
Quoi, suis-je Diomedé ? ai-je, en blessant ta Mere,  
Fait jusques dans l'Olympe, ouïr sa plainte amere.  
Quand enfin d'autres cœurs sont à peine effleurés,  
Tu ne portes au mien que des coups assurés.  
Amour, j'aimai toujours : & dans ce moment même,  
Si tu le veux sçavoir, je te dirai que j'aime.  
N'ai-je pas enseigné, par quel Art les Mortels,  
D'un agréable encens, font fumer tes Autels ?  
Mon ardeur autrefois bouillante, impétueuse,  
Est aujourd'hui plus sage, & plus respectueuse.  
En lâche déserteur, je ne puis te trahir ;  
Mon cœur, aimable Enfant, ne te sçauroit haïr.  
Je ne détruirai point moi-même mon ouvrage :

Sur moi rejailliroit un si perfide outrage.  
 Contens de votre sort, brûlez, heureux Amans;  
 Et jouissez en paix de vos destins charmans.  
 Je ne prétends ici qu'arracher à leurs peines  
 Ceux qui sont accablés sous de cruelles chaînes.  
 Faut-il qu'un nœud fatal, serrant un malheureux,  
 Acheve l'attentat d'un désespoir affreux ?  
 Verrai-je, par les coups d'un destin déplorable  
 Injustement percer le cœur d'un misérable ?  
 Aux amis de la paix, le sang doit faire horreur.  
 En éteignant ses feux, arrêtons sa fureur :  
 Il en devient sans nous l'innocente victime.  
 Le sauver, cher Amour, c'est t'épargner un crime.  
 Ton âge, aimable Enfant, n'est fait que pour les jeux :  
 La gloire de ton règne est de nous rendre heureux.  
 Tu pouvois attacher la terreur à tes armes :  
 Mais tu bannis la mort de tes tendres allarmes.  
 Que l'Amant de Venus, en Vainqueur inhumain,  
 Dans un carnage affreux aime à plonger sa main ;  
 Suis les pas de ta Mere en ses combats paisibles :  
 Jamais, au vaincu même, ils n'ont été nuisibles.  
 D'un objet trop cruel, défarme le courroux ;  
 Fais ouvrir dans la nuit les grilles, les verroux ;  
 Rassemblant en secret la jeunesse timide,  
 Pour fuir des yeux jaloux, viens lui servir de guide.  
 Ce sont-là pour l'Amour des exploits innocens :  
 C'est par-là, que tu dois mériter notre encens.  
 A ces mots, Cupidon part, & frappant de l'aile,  
 Me dit : va donc remplir ta carrière nouvelle.  
 Vous qui, par lui trompés, perdez vos plus beaux  
 jours,  
 Venez, de mes leçons, emprunter le secours.  
 Contre mes premiers Chants, que ma voix vous ras-  
 sure.  
 Guérissez par la main qui fit votre blessure.  
 Le fer, qui mit Téléphe en danger de périr,  
 Avoit seul la vertu de pouvoir le guérir.  
 Sur le même Côteau, ne voit-on pas la terre  
 Nourrir l'herbe nuisible, & l'herbe salutaire ?

Je fers les deux partis ; & l'Amante , & l'Amant  
 Peuvent , dans mes conseils , puiser également.  
 Mon ouvrage partout , en exemples fertile ,  
 Lorsqu'il enseigne l'un , se rend à l'autre utile.  
 Il est beau de venger la honte de ses fers :  
 Et d'arrêter des maux injustement soufferts.  
 La constante Phillis , qui brûla pour un traître ,  
 N'eût pas perdu le jour , si j'eusse été son Maître :  
 Didon , sans désespoir , auroit vû sur les eaux  
 Emporter , par les vents , de perfides Vaisseaux :  
 Le coupable Térée , épris de Philomele ,  
 En oiseau , n'auroit pas été changé comme elle ;  
 Si mon Art , détournant les penchans malheureux ,  
 Avoit brisé les traits qui s'aiguisoient contr'eux.  
 Confiez à mes soins une Phedre impudique ,  
 Je scaurai l'affranchir d'un Amour tyrannique.  
 Si j'instruisois Paris ; Hélène , & ses appas  
 Ne feroient le bonheur que du seul Ménélas.  
 Que n'ai-je pû , Scilla , te présenter mon Livre :  
 Ton pere plus aimé n'eût pas cessé de vivre.  
 Vous , que d'un fin Amour égarent les erreurs ,  
 Je viens vous affranchir de toutes ses horreurs.  
 Dans vos premiers soupirs , je vous servois de guide :  
 Pour ne plus soupirer , suivez encor Ovide.  
 Des nœuds que j'ai tissus , je dois vous dégager :  
 Prêtez-vous à la main , qui vient vous foulager.  
 Toi , que la Médecine & la Rime ont pour Pere ,  
 Apollon , viens hâter le bonheur que j'espère :  
 Pour plaire & pour guérir , j'implore ton secours.  
 Ma gloire , en ces projets , à toi seul a recours.  
 Avant que la raison soit tout-à-fait éteinte ,  
 Quand votre cœur encor n'a qu'une foible atteinte ,  
 Si vous n'en pressentez que des sujets de pleurs ,  
 Du coup qui vous menace , évitez les malheurs.  
 Arrêtez promptement votre mal dans sa source ;  
 Que ce Courfier fougueux ne prenne point sa course.  
 Le temps nous rend plus forts : avec lui nous croi-  
 sons :  
 Il change l'herbe tendre en solides moissons.

Dès qu'à votre bonheur votre amour est contraire,  
 Aux rigueurs de son joug cherchez à vous soustraire.  
 Opposez-vous au mal dans les premiers accès.  
 Le remede souvent se donne sans succès,  
 Quand tristement accrus, par des remises vaines,  
 Des feux contagieux ont embrasé vos veines.  
 Qui ne peut aujourd'hui, pourra moins dans deux  
 jours.

Un foible Amant se plaît à s'abuser toujours.  
 Dans ses retardemens ce feu qui le tourmente,  
 Trouve sa nourriture, & chaque jour l'augmente.  
 Les fleuves, en naissant, ne font que des ruisseaux;  
 Et doivent à leur cours le progrès de leurs eaux.  
 Mirrha n'auroit jamais pû consommer son crime,  
 Si sa raison d'abord en eût fondé l'abîme.  
 Leur poison cependant se glisse au fond de l'ame, (a)  
 Et la livre aux fureurs d'une mortelle flâme.

Votre cœur trop séduit par ses retardemens,  
 De mes premiers secours a perdu les momens :  
 Le mal veut plus de soins, mais n'est pas sans remede;  
 Votre voix en tout temps peut réclamer mon aide.  
 Moi, qui d'abord courois éteindre un feu naissant,  
 Je prens une autre route, & deviens moins pressant.  
 Traitons, avec lenteur, la plaie invétérée :  
 Le temps seul rétablit la nature alterée.  
 Lorsque le feu commence, on l'éteint aisément :  
 Mais on perd ses efforts contre un embrasement.  
 Celui, qu'aigrit son mal, ne vous voit qu'avec peine ;  
 Nos avis rejettés n'ont pour fruit que sa haine.  
 Quand, une fois tranquille, il se laisse approcher,  
 Dans l'endroit douloureux nous pouvons le toucher.  
 Qu'aux obseques d'un fils une mere gémissé ;  
 Qu'en voyant son bucher, tout en elle frémissé ;  
 Il faut être insensé pour condamner ses pleurs :  
 Ce n'est point la faison d'arrêter ses douleurs.  
 Ses larmes ont coulé : la nature est contente :  
 Le calme qui revient satisfait notre attente :

---

(a) *Le poison cependant se glisse dans son ame.*

Le temps fait qu'un breuvage ou nous sert, ou nous nuit :

Du seul choix de ce temps naît l'effet qu'il produit.

Lors donc que le fujet paroitra plus traitable,

Inspirons-lui l'horreur du poison redoutable.

L'oïveté fait naître, & vivre les Amours :

De ce mal qui nous plait, elle entretient le cours.

Quittez l'oïveté; Cupidon perd ses armes :

Son courage abbattu ne fait plus vos allarmes ;

Sur lui revient le trait dont il vous a percé ;

De lui-même s'éteint son flambeau renversé.

Autant que le roseau veut de plaines liquides,

Qu'un Peuplier se plait sur des rives humides,

Autant Venus chérit la molle oïveté :

C'est l'unique aliment de sa lascivité.

L'Amour, dans les travaux, expire de foiblesse :

Vous, qui voulez le vaincre, occupez-vous sans cesse.

Le sommeil & le vin, suivis de la langueur,

Des plus nobles esprits énervent la vigueur :

Quand, avec leur secours, Cupidon vous assiège,

Qu'il est facile alors de tomber dans le piège !

Le seul emploi du temps vous défendra contr'eux.

Rendez-vous au barreau l'appui des malheureux ;

Ou suivez Mars en feu dans ses brillantes lices :

Devant vous fuit bientôt la troupe des délices.

Le Parthe vous invite à cueillir des Lauriers ;

Dans la Plaine César fait voler ses Guerriers :

A l'Amour, comme au Parthe, arrachant la victoire,

De ce double Trophée augmentez votre gloire.

Venus de son Amant redoute les Soldats,

Et depuis sa blessure abhorre les combats.

Qui fit, demandez-vous, d'Ægiste, un adultère ?

La réponse est facile : il n'avoit rien à faire,

Cent Princes aux dangers s'offroient depuis dix ans ;

Contre Ilion la Grece armoit tous ses enfans.

En habitant Argos, lui seul vivoit tranquille

Dans le sein de la paix, que goutoit cette Ville.

Pour adoucir l'ennui du fatiguant loisir,

L'Amour fut sa ressource : il n'eut point à choisir.

C'est ainsi, qu'en nos cœurs, ce Tyran prend naissance,

Et qu'il y fait long-temps redouter sa puissance.

La Campagne sur tout, & ses ombrages frais,

Dans vos sens agités rétabliront la paix.

Abaissez vos regards jusques au labourage :

Ces foins de vos ayeux occupoient le courage.

Que de travaux divers dans vos fertiles champs !

La Terre ouvre son sein sous les coutres tranchans.

Une Herse mordante, en couvrant la semence,

Des bienfaits de Cérés assure l'espérance.

Dans vos heureux Vergers votre œil est enchanté :

Le Rameau cède au poids par lui-même enfanté.

Ce ruisseau, qui caresse une rive chérie,

A l'envi des Oiseaux, gazouille en la Prairie :

Jour & nuit Philomele y roule ses accens :

Non loin delà, voyez vos Agneaux bondissans.

Vos Chevres, en grim pant dans des routes perdues,

Semblent à vos regards, aux roches suspendues.

Le tranquille Berger, enfant son Chalumeau,

De ses rustiques sons réjouit le Hameau.

A vos yeux attentifs, l'ingénieuse Abeille,

Du trésor qu'elle apporte, arrange la merveille.

Chaque saison vous offre un spectacle nouveau ;

L'Automne de ses dons remplit votre Caveau ;

L'Été vous enrichit de solides richesses,

Et pour vous de Pomone amasse les largesses ;

Il embellit la Treille & jaunit nos moissons ;

Le Printemps fait fleurir jusqu'aux moindres buissons :

Tout chante son retour, sur la terre embellie ;

La troupe des plaisirs dans les champs se rallie.

Dans vos corps engourdis rappelant la vigueur,

Vos foyers à l'hiver font perdre sa rigueur.

Quel exercice aimable, & cher à la nature,

De donner aux Jardins vous-même la culture !

Quand la sève montant rajeunit vos Vergers ;

Faites-leur adopter des Rameaux étrangers.

De ces foins amufans la douceur épurée

Çait du jour le plus long abrégé la durée.

Il fuffit qu'une fois ces plaiſirs innocens  
De leurs charmes ſecrets viennent flatter vos ſens ;  
Leur pouvoir de l'Amour arrête la poursuite ;  
Et , devant vous , bientôt lui fait prendre la fuite.

Sa lacheté redoute encor plus un Chasseur.  
L'indolente Venus d'Apollon craint la Sœur ;  
Et n'ose , dans les bois paroître devant elle.  
Percez un Sanglier d'une flèche mortelle ;  
Epouvantez un Cerf dans les vastes forêts ,  
Et malgré ſes détours poussez-le dans vos rêts ;  
Ou d'un Lièvre timide exerçant la vitesse ,  
Forcez-le d'expirer sous le Chien qui le presse.  
D'une fière beauté l'importun ſouvenir  
Ne trouve plus le tems de vous entretenir.  
Par ſes plus doux Pavots , que pour vous il prodigue,  
Le ſommeil en plaisir change votre fatigue.

Quels doux amusemens de voir en vos réseaux ,  
Quoique moindres objets , s'engager les oiseaux.  
Vous pouvez , avec fruit , pour les Poissons avides ,  
Couvrir d'un ſol appas , des hameçons perfides.  
Par ces ruses , trompant un Amour séducteur ,  
Vous-même devenez votre libérateur.

Si , contre votre attente , une vive tendresse  
Au fond de votre cœur , échappe à cette adresse.  
Fuyez ; allez chercher dans des climats lointains ,  
Contre un mal obſtiné , des ſecours plus certains.  
Sans relache obſédé d'une impertune image ,  
Vos pieds s'arrêteront au milieu du rivage.  
Les délais les plus courts ſont du moins ſuperflus :  
Forcez-vous & pressez vos pas irréſolus.  
Ne priez point le Ciel , qu'un orage ſurviene ,  
Ou qu'un nouvel obſtacle en ces lieux vous retienne.  
Du chemin déjà fait ſans être curieux ,  
Sur celui qui vous reſte ayez toujours les yeux.  
Fuyez ; & ſans jamais regarder en arrière ,  
En Parthe qui veut vaincre , achevez la carrière.  
La nouveauté des lieux par ſon vif agrément  
Produit bientôt en vous un heureux changement.  
Pour éteindre le feu qui brûle en mes arteres ,

J'observe, malgré moi, des régimes austères.  
 Des fucs les plus amers l'usage dégoûtant,  
 A qui cherche à guérir, devient moins rebutant.  
 Pour conserver les jours d'un corps si peu durable,  
 Nous souffrons le tranchant d'un fer inexorable.  
 Le repos de l'esprit nous toucheroit-il moins ?  
 Lui, dont le rang plus noble exige tous nos soins.  
 Je sçai qu'aux premiers pas les cœurs les plus dociles  
 Trouveront de mon Art les essais difficiles :  
 Mes préceptes font durs ; j'en conviens avec vous :  
 Mais ici la raison ne les veut pas plus doux.  
 Ne vous fiez point trop sur une courte absence :  
 Sous la cendre, vos feux couvent leur violence :  
 Que leur furtive ardeur s'éteigne entièrement.  
 Vous revenez en vain vous montrer fièrement :  
 Cupidon irrité plus vivement vous presse,  
 Et vous rend le jouët d'une folle tendresse.  
 Il ne vous reste enfin, d'un retour imprudent,  
 Que la honte d'un cœur plus foible & plus ardent.  
 Que des enchantemens, & des secrets magiques,  
 Un autre aille implorer les secours chimériques.  
 Tel fut, dans tous les temps, le chemin du poison :  
 Mes Vers innocemment rappellent la raison.  
 Au Dieu qui parle en moi cédez sans résistance :  
 Lui-même vous promet sa divine assistance.  
 Une vieille, allumant ses lugubres flambeaux,  
 Par moi, n'évoque point les ombres des tombeaux.  
 Le Soleil, tout-à-coup, ne perd point sa lumière :  
 Le Tibre, dans son lit, fuit sa pente première :  
 Je laisse en paix briller tous les feux de la nuit :  
 Et jamais aux Moissons ma science ne nuit.  
 D'un profane enchanteur la sacrilège étude  
 Peut-elle de l'Amour bannir l'inquiétude ?  
 Quoi, ce Vainqueur des Dieux, qui méconnoît la  
 peur,  
 D'un vain soufre allumé craindroit-il la vapeur ?  
 Quelle puissance ont eu tes herbes criminelles,  
 Médée ? as-tu trouvé quelque secours en elles ?  
 Quand ton volage Amant résolut son départ,

Que t'ont produit, Circé, les secrets de ton Art !  
Pour changer son dessein, tu mis tout en usage :  
De tes cris menaçans il brava le présage.  
Tu fis tout contre un feu, qui malgré toi vainqueur,  
Aux plus affreux tourmens abandonna ton cœur.  
Toi, qui pouvois forcer les loix de la nature,  
Tu n'as donc pû briser une chaîne trop dure ?  
Voyant de ses Vaisseaux la voile s'appréter,  
Tu voulus, mais en vain, par ces mots l'artéter.

J'espérois à ton sort unir ma destinée ;  
Mais à quelles douleurs me vois-je condamnée ?  
Cher Ulysse ; jamais, d'un hymen aussi beau,  
Ne pourra donc pour moi s'allumer le flambeau ?  
Fille du Dieu du jour, dans le rang de Déesse,  
Je croyois d'un Héros éгалer la Noblesse.

Diffère quelque temps : presse moins mes malheurs.  
Pourrois-tu refuser cette grâce à mes pleurs ?

Voi les flots courroucés : tu dois assez les craindre.  
Jusques aux Alcions, ne peux-tu te contraindre ?  
Qui donc t'oblige à fuir ? de nouveaux Ilions  
Font-ils ailleurs, aux Grecs, planter leurs Pavillons ?  
L'Amour avec la Paix repose sur ces rives :  
J'y suis la seule en proie aux douleurs les plus vives.  
Deja tous mes Etats ont reconnu tes loix :

Que la gloire & l'Amour y bornent tes exploits.

Ecoute tes sujets : voi Circé qui soupire :

Et sur elle, & sur eux, conserve ton empire.

Elle parloit ; le Grec regagnoit ses Vaisseaux ;

Et les vents emportoient ses plaintes sur les eaux.

Tout ce que peut son Art fut éprouvé par elle ;

Mais à tous ces secrets sa flâme fut rebelle.

Vous donc, qui dans vos maux vous adressez à moi.

Aux vains enchantemens, n'avez aucune foi.

Quand à l'éloignement que la raison propose,

Un important devoir trop fortement s'oppose,

Et vous attache aux lieux qu'il vous faudroit quitter ;

Plus soumis que jamais vous devez m'écouter.

Peu d'Amans sont armés d'un assez grand courage,

Pour s'affranchir d'abord d'un fatal esclavage :

Je ne puis qu'admirer leurs efforts généreux ;  
 Apollon par ma voix ne parle point pour eux.  
 Mais vous, qui vous plaignez d'avoir un cœur trop  
 tendre,

Esclave infortuné, c'est à vous de m'entendre.

Repassez tous les maux que l'Amour vous a faits ;  
 D'un objet trop ingrat rappelez les forfaits ;  
 Puis-je, en captif, ainsi servir une cruelle ?  
 Les plus beaux de mes jours se consomment pour elle.  
 Cent fois elle a juré qu'elle n'aimoit que moi ;  
 Cent fois j'ai reconnu qu'elle manquoit de foi.  
 Ah, que pour me tromper la perfide a d'adresse !  
 Elle me hait ; un autre a toute sa tendresse.  
 Que ces sujets de plainte, au fond du cœur gravés,  
 Soient les accusateurs de vos sens dépravés :  
 Ils sçauront vous armer d'une colere utile.  
 L'éloquence, pour vous, n'est point un champ stérile.

Empruntez, de son fond, le trait le plus piquant :  
 Si vous êtes touché, vous ferez éloquent.

Je me suis trouvé pris aux pièges d'une Belle ;  
 Mais je vis le malheur qui m'attendoit près d'elle :  
 Par ces mêmes secrets, je fus bientôt guéri :  
 Celui qui vous conseille auroit sans eux péri.  
 Des plus tristes couleurs, employant l'imposture,  
 Je m'en fis à moi-même une affreuse peinture,  
 Que son bras, me disois-je, offre peu d'agrémens !  
 Un pied si mal tourné révolte les Amans :  
 Dans tout son air respire une molle indolence.  
 Quoi ! puis-je aimer des yeux dévoués au silence ?  
 Qui ne s'ennuyeroit pas à son fade entretien ?  
 La vérité pourtant est qu'il n'en étoit rien.  
 Mais la soif de l'argent, en elle insatiable,  
 M'apprit à détester cet objet méprisable.

Les défauts sont voisins des rares qualités,  
 Et les couvrent souvent de leurs obscurités.

Prêtez à sa vertu l'habillement du vice :

Poussez votre rigueur jusques à l'injustice.

Si son teint n'est que brun, taxez-le de noirceur :

Qu'un

Qu'un léger embonpoint soit grossière épaisseur :  
 Des traits de la maigreur, peignez la taille aisée.  
 Qu'en toute occasion, sa pudeur accusée,  
 Soit ou déguisement, ou soit simplicité :  
 Trouvez un air trop libre en sa vivacité.  
 Mais pressez-la sur-tout d'étaler à la vûe  
 L'agrément, dont le Ciel ne l'aura pas pourvûe :  
 Elle offense du chant les plus communes loix ?  
 Faites souvent glapir son importune voix.  
 Un jargon vicieux révolte en son langage ?  
 Que dans un long discours votre adresse l'engage.  
 Une lire, en ses mains, vous condamne à souffrir ?  
 Il faut d'un ton flatteur la lui souvent offrir.  
 Pour rendre de ses dents les défauts plus visibles,  
 Forcez-là d'éclater par vos contes risibles.  
 Ses yeux d'un air choquant expriment ses douleurs ?  
 Par vos tristes récits, remplissez-les de pleurs.  
 Avant qu'elle ait le temps d'embellir la nature,  
 Prévenez de son Art la galante imposture.  
 De ses nombreux atours, le voile ingénieux  
 Répare ses défauts, ou les cache à vos yeux.  
 D'elle-même une Belle est la moindre partie,  
 Et, dans ce riche amas, paroît anéantie.  
 Parmi tous ces brillans artistement semés,  
 Vainement cherchez-vous celle que vous aimez.  
 Contre vous, leur éclat sçait lui servir d'Egide ;  
 Mais, en la surprenant, venez, d'un œil rigide,  
 Démasquer, sans péril, ce qui vous a charmé :  
 Dans son foible, voyez l'ennemi défarmé.  
 Ce précepte, il est vrai, n'est pas toujours à suivre :  
 A des traits plus perçans quelquefois il vous livre.  
 L'aimable négligence orne encor la beauté,  
 Et n'en réduit que mieux un sujet révolté.  
 Mais comme il est bien peu de beautés naturelles,  
 Ces assauts rarement vous font donner par elles.  
 Voyez votre Maitresse, en ces foibles momens,  
 Où sa coquette main paitrit ses agrémens.  
 Les rebutans apprêts, qu'étale sa toilette,  
 Rendront de vos dégoûts la victoire complete :

Et de la source, où l'Art va puiser ses attraits,  
S'élevera sa honte, & naîtront vos regrets.

Dans le sein du plaisir, & dans ses propres charmes,  
Contre mon ennemi, dois-je prendre des armes ?  
Et par lui-même enfin faut-il chasser l'Amour ?  
Non ; la pudeur défend d'exposer au grand jour  
Les lubriques fureurs de ses honteux mystères.  
J'obéis, & me rends à ses ordres austères.  
Des seuls yeux de l'esprit, tâchez d'appercevoir  
Ce que me fait voiler un rigoureux devoir.  
Certain Censeur, dit-on, à me blâmer s'obstine :  
Ma muse est, à son sens, un peu trop libertine.  
Pourvu que Rome entière applaudisse à mes Vers,  
Qu'il distille son fiel en ses écrits pervers.  
Homère est déchiré par la dent de l'envie :  
De Zoïles nouveaux, sa gloire est poursuivie.  
Toi, par qui, des Troyens le Chef religieux  
A conduit sur ces bords sa fortune & ses Dieux ;  
Es-tu plus à l'abri des langues sacrilèges ?  
Contr'elles, tes beaux Chants n'ont point de privi-  
lèges.

Les vents grondent le plus sur les Monts élevés :  
Et les coups de la foudre aux Tours sont réservés.  
Mais toi, critique obscur, que ma liberté blesse,  
Qui, sur des riens plaisans, exerces ta foiblesse,  
Si la juste raison régloit tes jugemens,  
Dans quel rang mettrois-tu mes doux amusemens ?  
Les guerres, en grands vers, veulent être tracées.  
Le Cothurne n'admet que de nobles pensées :  
Il étonne, attendrit l'inquiet spectateur.  
Le Brodequin plus simple enfle moins son Acteur.  
La Satyre, s'armant de vérités affreuses,  
Va, partout, dévoiler les ames ténébreuses.  
L'Elegie aux Amours réserve ses doux chants ;  
Et prête à la douleur ses tons les plus touchans.  
Callimaque est-il propre à chanter un Achille ?  
Homère viendra-t'il dépeindre une Hypsipile ?  
Si Thais d'Andromaque affectoit la hauteur ;  
Qu'Andromaque à Thais disputât l'air flatteur.

Qui pourroit approuver ce bizarre appanage ?  
 Chacun doit constamment garder son personnage.  
 La sensible Thaïs de mon Art est l'objet :  
 Et je veux librement égayer mon sujet.  
 Le devoir des époux n'est pas ce que je traite :  
 Je n'offre mes leçons qu'à l'aimable coquette.  
 Si ma muse badine a rempli mes souhaits,  
 Vainement d'un faux crime on noircit ses bienfaits.  
 Tais-toi, mordante envie, & souscris à ma gloire :  
 Mon nom déjà se grave au Temple de Mémoire.  
 Que je vive ; mes jours accroîtront tes douleurs :  
 Apollon me promet ses plus brillantes fleurs.  
 A mes honneurs acquis, mon cœur est trop sensible :  
 Et pour les augmenter, tout me sera possible.  
 L'Elegie, à mes vers, doit autant sa splendeur,  
 Qu'à Virgile, Cléo, l'éclat de sa grandeur.

---

## CHANT SECOND.

**M**A réponse à l'envie oppose une barrière :  
 A couvert de ses coups, rentrons dans la carrière.

Si, pour la nuit prochaine, à vos brûlans desirs,  
 Votre Belle promet le plus doux des plaisirs ;  
 Pour arrêter l'effort du poison qui vous tue,  
 Qu'auprès d'un autre objet, votre ardeur s'évertue.  
 Quand vos premiers exploits auront calmé vos feux,  
 Près d'elle rendez-vous moins sensible à ces jeux.  
 Plus le plaisir est rare, & plus son charme augmente :  
 Nous soupirons pour l'eau, quand la soif nous tourmente :

L'ombre fait du Soleil souhaiter le retour :  
 Et nous lui préférons ce même ombre à son tour.  
 Dans vos ébats, forçant les loix de la nature,  
 Cherchez une indécente, & pénible posture :  
 N'attachez vos regards qu'à ses désagrémens.

Toute femme s'oublie, en ces tendres momens ;  
 Et se rendant sans peine à ce que l'on veut d'elle,  
 Croit, dans toute action, paroître toujours Belle.  
 Au grand jour, immolant sa mourante pudeur,  
 De ses défauts cachés observez la laideur.  
 Soutenez jusqu'au bout votre critique étude.  
 Quand l'ame, avec les sens, s'abbat de lassitude ;  
 Que naît certain dégoût de vos desirs contents ;  
 Et que vous les croyez satisfaits pour long-temps ;  
 Au plus dur examen, que tout son corps en butte  
 Repaïsse vos regards de ce qui vous rebute.  
 Pour fixer de vos maux le déplorable cours,  
 Ces soins, je l'avouerai, font d'un foible secours ;  
 Mais, ce qui divisé semble n'être qu'une ombre,  
 En se réunissant, peut aider par le nombre.  
 De petits mouchérons au plus fier des Taureaux  
 Vont déclarer la guerre, & s'en font les bourreaux.  
 Une meutte aux combats foiblement aguerrie,  
 D'un Sanglier terrible arrête la furie.  
 Tels, mes avis divers, ensemble ramassés,  
 Abbatront à vos pieds vos ennemis lassés.  
 Mais, comme il est autant d'humeurs que de visages,  
 N'adoptez pas toujours mes différens usages.  
 Vos yeux de certains faits ne sont point offensés ;  
 D'autres Juges peut-être en paroîtront blessés.  
 Un Amant s'est guéri, pour avoir vû trop nues  
 Des beautés, qui devoient lui rester inconnues.  
 Un autre, découvrant les traces de Cypris,  
 D'un dégoût imprévu sent frapper ses esprits.  
 Souvent plus qu'il ne sert nuit un pareil remede ?  
 Ce moment, pour Venus, n'est qu'un court inter-  
 mede.

Un nouveau trait plus vif s'apprête à la venger,  
 Et, dans peu, vous replonge en un plus grand danger.  
 A deux beautés plutôt que votre cœur s'engage :  
 Il souffre d'autant moins que plus il se partage.  
 Celle, dont plusieurs fils consolent les vieux ans,  
 Au trépas de l'un d'eux sent des traits moins cuisans,  
 Que l'autre qui s'écrie, en sa douleur amère,

Je n'avois que toi seul, & je ne suis plus mere.  
 A servir des beautés s'adoucissent vos peines ;  
 Et plus le nombre est grand, moins de poids ont vos  
 chaînes.

L'ame, à divers objets se laissant émouvoir,  
 Ressent moins vivement leur funeste pouvoir :  
 Ses desirs partagés d'eux-mêmes s'affoiblissent.  
 Des fleuves les plus grands, les lits profonds taris-  
 sent,

Quand forcés de couler par différens canaux,  
 Ils arrosent nos Prés du tribut de leurs eaux.

Dès qu'entre deux penchans, il garde l'équilibre,  
 Votre cœur peut déjà se vanter d'être libre.

Si, près d'elle, en Phrigie, il eût fixé ses jours,  
 Paris étoit d'Oenone esclave pour toujours.

Par un plus digne choix, se liant à Prognide,  
 Minos scût oublier une épouse perfide.

Alcméon détestant d'illégitimes feux,  
 Avec Callirhoé s'unit de plus doux nœuds.

Des heureux inconstans, la foule ici m'arrête :  
 Sur leurs pas, la victoire à vous suivre s'apprête.

Ne pensez pas, Amans, que fier de mon emploi,  
 Je vienne vous prescrire une nouvelle loi.

Par Agamemnon même elle fut observée :

Et la gloire à moi seul n'en est pas réservée.

Quoique la Grèce entière adorât son pouvoir,

Ce Héros immola sa flâme à son devoir.

Une jeune Captive avoit trop scû lui plaire ;

Son Pere vient, au nom du Dieu qui nous éclaire ;

Et réclame, en pleurant, ce gage précieux.

Pourquoi, dans ta douleur, intéresser les Cieux ?

De ta fille, ô Vieillard, plains moins la destinée :

Elle voit à regret ta poursuite obstinée.

Quand Calchas, détournant d'innombrables malheurs,

Eut fait rendre à Chrysé le sujet de ses pleurs ;

J'y consens, dit aux Grecs le puissant fils d'Atrée :

Mais, d'un nouvel Amour, mon ame est pénétrée :

Une beauté pareille éclate en Briseïs :

Je prétens, dans ses bras, oublier Chryseïs.

Qu'Achille, s'il respecte en moi le rang suprême,  
 S'empresse, à mes souhaits, de la livrer lui-même.  
 Qui de me condamner s'arrogera les droits,  
 Eprouvera bientôt que je commande aux Rois.  
 Il dit : ces feux nouveaux allumés dans son ame  
 Eteignirent l'ardeur de sa première flamme.

Imitez ce modèle, infortunés Amans ;  
 Et comme lui changez en plaisirs vos tourmens.  
 Où trouver, direz-vous, de ces beautés faciles ?  
 En est-il, que l'on voie à mon Art indociles ?

S'il est vrai qu'Apollon s'explique par ma voix,  
 Qu'un nouveau zèle en vous reçoive ici ses loix.  
 Quoique du Mont Etna la flamme vous dévore,  
 Affectez des froideurs que votre cœur ignore.  
 Sous l'air le plus serain, déroband vos douleurs,  
 Riez, quand votre état vous demande des pleurs.

Un chagrement subit n'est pas ce que j'exige :  
 Cet effort généreux tiendrait trop du prodige.

Parez-vous des dehors de la tranquillité ;

D'un mensonge prudent, naitra la vérité.

En feignant au sommeil de livrer ma paupière,  
 Quelquefois des pavots m'ont ravi la lumière.

Je sçai plus d'un railleur que l'Amour a surpris :

Dans ses propres panneaux, l'oiseleur s'est vu pris.

Par l'usage, ce Dieu nous soumet à ses armes :

Par l'usage, on apprend à mépriser ses charmes.

Votre Belle vous donne un rendez-vous secret ;

Elle y manque ; il en faut étouffer le regret.

N'éclatnez point alors en plaintes, en injures :

Qu'elle life, en votre air, l'oubli de ses parjures :

Son orgueil étonné soutient mal ces froideurs ;

Le dépit vient pour vous ranimer ses ardeurs.

Mais craignez ce retour : que le trait qui vous blesse,

Au grand jour dérobé, cache votre foiblesse :

Aux plus secrets desseins, le succès répond mieux :

L'oiseau fuit les filets, qui s'offrent à ses yeux.

Contre sa douceur même armez votre courage ;

Et qu'un mépris marqué sensiblement l'outrage.

Sa porte est-elle ouverte ? éloignez-en vos pas.

On vous fait appeller ? ne vous détournez pas.  
 Par ces efforts heureux, votre flamme étouffée  
 Vous élève elle-même un paisible Trophée.

Ces maximes peut-être ont trop d'austérité ;  
 Tempérons, j'y consens, tant de sévérité.  
 Les esprits sont divers : prenons diverses routes :  
 Ils suivent mille erreurs ; opposons nous à toutes.  
 Quand l'accès léthargique au tombeau vous conduit :  
 Le feu seul vous arrache à l'éternelle nuit.  
 Contre un venin, qui coule en ses veines brûlantes,  
 Un-autre n'a besoin que de sucs & de plantes.  
 Cupidon vous retient durement enchainé,  
 Et vous montre à sa suite indignement traîné :  
 Ne luttez plus en vain. Dans l'horreur d'un nau-  
 frage,

Sur ses débris, voguez où nous porte l'orage.  
 Cette soif qui vous brûle, il la faut apaiser :  
 Courez, au sein du fleuve, à pleine urne puiser :  
 Sans garder de mesure, abbreuvez-vous dans l'onde :  
 Que jusqu'à regorger, le torrent vous inonde.  
 A chaque instant volez de plaisirs en plaisirs ;  
 En leur accordant tout, éteignez vos desirs.  
 Par là, de vos dégoûts, avancez la naissance :  
 Déjà votre ennemi redoute leur puissance.  
 Ces vengeurs, l'attaquant jusques sur ses Autels,  
 Vont, dans peu, lui porter les coups les plus mor-  
 tels.

Par ses illusions, la triste jalousie  
 Entretient la fureur, dont votre ame est saisie.  
 Ses frayeurs à l'Amour vous livrent, malgré vous :  
 En les chassant, parez d'inévitables coups.  
 Celui dont un rival empoisonne la vie,  
 Qui craint que de ses bras sa Belle soit ravie,  
 Espère en vain de l'Art le secours tant vanté ;  
 Esculape ne peut lui rendre la santé.  
 La mere dont le fils suit le parti des armes,  
 Sent croître son Amour de ses vives allarmes.  
 Croyez que votre ingrante abhorre ses Amans ;  
 Que près d'elle il n'est point de fortunés momens.

Tous les affreux malheurs qu'après lui traîne Oreste,  
 D'un mouvement jaloux font la fuite funeste.  
 Ménélas peut quitter Hélène sans chagrin ;  
 Loin d'elle il sçait jouir d'un repos souverain.  
 Pourquoi tant de regrets, lorsque Paris l'enleve ?  
 Par le sien irrité son Amour se souleve.  
 Pour une esclave, Achille eût-il versé des pleurs,  
 Si quelqu'heureux Rival n'eût causé ses douleurs ?  
 L'ardente jalousie, en sa fureur extrême,  
 Des traits noirs de la haine arme en nous l'Amour  
 même.

Non loin des murs Romains, pour les cœurs mé-  
 contens,

Un Temple respectable est ouvert en tout temps.  
 C'est-là, que pour éteindre une ardeur meurtrière,  
 La Maitresse, & l'Amant vont offrir leur prière.  
 Le Dieu, qui leur promet d'y soulager leurs maux,  
 En songe m'apparut, & me dicta ces mots :  
 Toi, par qui l'on voit naître, & mourir la tendresse,  
 Ovide, à tes conseils joins ceux que je t'adresse.  
 Que chacun devant soi rappelle ses malheurs :  
 Ils sçauront dissiper de frivoles douleurs.  
 Celui, dont les emprunts ont augmenté les chaînes,  
 Qui craint d'un usurier les poursuites prochaines,  
 Doit se représenter ce visage odieux,  
 Et déjà par avance, en affliger ses yeux.  
 Qu'auprès d'un pere avare, un fils en esclavage,  
 S'en retrace, en tout tems, la dureté sauvage.  
 D'une femme sans dot, l'imprudent qui fit choix,  
 Peut trouver, dans l'hymen, tous les maux à la fois.  
 L'un attend un Vaisseau ; qu'il ait toujours en tête,  
 Et les affreux écueils, & l'horrible tempête.  
 Que l'autre, pour un fils sous les drapeaux de Mars,  
 Tremble, & courre avec lui partager les hazards.  
 Qu'en ce procès le temps bien tristement s'écoule :  
 Eh ! chez qui les chagrins n'entrent-ils pas en foule ?  
 Paris eut detesté le feu qui l'embrasoit,  
 S'il eut pû découvrir tous les maux qu'il causoit.  
 Ce Phantôme divin m'en eut dit davantage ;

Mais le sommeil fuyant dissipa son ouvrage.

Où voguer ? mon Pilote encore loin du port,  
Sur des flots inconnus, me laisse au gré du fort.

Dans les lieux écartés, se plaît l'inquiétude :

Fuyez, tristes Amans, fuyez la solitude.

Le grand monde, & les soins les plus tumultueux,  
Par leur propre embarras, vous feront fructueux.

Vos secretes fureurs du secret se nourrissent :

En éclatant au jour souvent elles périssent :

L'obscurité pour vous n'a rien que d'ennuyeux ;

L'ingrate, quoiqu'absente, y revient à vos yeux.

Le chagrin, dans l'horreur d'une nuit ténébreuse,  
Abbreuve, à plus longs traits, une ame malheureuse.

Que de tous vos amis l'agréable concours,

Par vous-même invité, vole à votre secours ;

Et sensible aux doux soins que prend leur complai-  
sance,

Profitez des plaisirs qu'apporte leur présence.

Mais qu'un Pilade, entr'eux, conseille Oreste, en  
vous :

Des fruits de l'amitié, ce sont là les plus doux.

Qui te rendit, Phillis, la lumière importune ?

De l'horreur des forêts, s'accrut ton infortune :

Dans leurs sentiers perdus, tu rencontras la mort :

Une fidelle amie eut fait changer ton fort.

Telle qu'une Bacchante en fureur, dans la plaine

Fuit les cheveux épars, & se met hors d'haleine ;

Telle, les yeux fixés dans le lointain des mers,

Cette Amante parcourt leurs rivages deserts ;

Dans son accablement elle s'arrête & tombe.

Traître Démophon ! à mes maux je succombe :

Il me fuit, crioit-elle, en s'adressant aux flots.

Sa voix meurt, & fait place aux plus tristes sanglots.

Un sentier s'étendoit dans ces retraites sombres,

Où le jour combattant sembloit céder aux ombres :

Ce chemin vers la Mer, conduisoit hors du bois :

Elle y rentrait alors, pour la neuvième fois.

Où vais-je ? finissons cette horrible torture,

Dit-elle, en détachant sa funeste ceinture :

Un rameau malheureux s'offre à son noir dessein.  
 Quel trouble à cet aspect s'éleve dans son sein ?  
 Elle pâlit ; la crainte en ce moment l'arrête :  
 Sa main laisse tomber le tissu qu'elle apprête :  
 Mais le cruel Amour, rappelant son malheur,  
 Serre le nœud fatal, qu'attache la douleur.  
 Ta vie, aimable Reine, eut une fin trop dure.  
 La forêt attendrie en quitta sa verdure.

Tu n'eus point par ta mort fait naître ces regrets,  
 Si tu n'avois cherché les lieux les plus secrets.

Vous, qui du désespoir craignez la violence,  
 Evitez ces réduits, où règne le silence.  
 Guidé par mes conseils, un Amant presqu'au port  
 Laissoit trop de sa joie éclater le transport.  
 Parmi d'autres Amans il vient, & fait naufrage :  
 L'Amour rentre en ses droits ; & lui souffle sa rage.  
 D'un spectacle si doux l'attrait contagieux  
 Ne peut que ranimer un feu féditieux ;  
 L'air empesté corrompt tout ce qui le respire.  
 Sous ses coups bien souvent un peuple entier expire.  
 En observant des yeux mal sains & négligés,  
 Nous contractons le mal dont ils sont affligés.  
 Pour qui veut s'affranchir d'un pouvoir qu'il déteste,  
 Des sujets de l'Amour le commerce est funeste.

Un autre encor plus vain, chantant sa liberté,  
 Vint, trop près de sa Belle, étaler sa fierté.  
 Dans les dangers pressans d'un pareil voisinage,  
 L'imprudent foutient mal ce hardi personnage.  
 Le trait victorieux du coup d'œil qui l'abbat  
 Rouvre sa cicatrice en ce honteux combat.  
 Lorsqu'un toit embrasé souffle au loin la ruine,  
 Gardons-nous d'approcher de la maison voisine.

Qu'une autre promenade ait pour vous plus d'appas,  
 Que celle, où votre ingrate aime à porter ses pas.  
 Un perfide penchant vous rentraîne à sa fuite :  
 La victoire sur elle, est pour vous dans la fuite.

Pour vous mettre à l'abri des coups de l'infidelle,  
 Il ne vous suffit pas de vous éloigner d'elle.  
 Que tout ce qui la touche, irritant vos esprits,

Reffente la hauteur de vos nouveaux mépris.  
 D'une fuiuante en pleurs, ne daignez rien apprendre :  
 Quel que foit fon message, il tend à vous furprendre.

Un filence obftiné peut feul vous garantir ;  
 Tout éclat vous prépare un trifte repentir.  
 D'un violent Amour la plainte eft le partage :  
 En difant trop : *je bais*, l'on aime davantage.  
 Votre cœur de fon mal croit n'être plus atteint ;  
 Mais redoutez un feu trop promptement éteint.  
 Surmontez par degrés un amoureux caprice :  
 Que fous des traits nombreux votre ennemi périciffe.  
 Mais n'allez pas auffi, facrilège infensé,  
 Profaner un Autel par vous-même encensé.  
 La brutalité feule a fini par la haine :

Brifer fi durement une fi douce chaîne,  
 C'est acheter trop cher le repos de fes jours :  
 Ou plutôt l'on fe trompe ; & c'est aimer toujours.

Deux Amans ennemis, dans leurs débats obscènes,  
 N'amufent le public que de honteufes fcènes.  
 Thémis voit à regret leur rifible procès,  
 D'un fol emportement trop ordinaire excès.  
 L'accufateur en vain pourfuit fa criminelle :  
 Il n'en reffe, à tous deux, qu'une tache éternelle.  
 J'ai vû, dans le Senat, un Amant en fureur,  
 Suivi du cher objet de fa nouvelle horreur.  
 Sa voix fière, au travers de fes plaintes nombreuses,  
 Répandoit hautement des menaces affreufes :  
 Et tout prêt de plaider : qu'elle approche, dit-il :  
 Elle vient ; il paroît frappé d'un trait fubtil.  
 Interdit & tremblant, il garde un long filence ;  
 Puis jettant fa requête, à fes pieds il s'élançe.  
 Triomphez, cria-t'il, & ne plaidons jamais.  
 Le parti le plus fage, eft de finir en paix :  
 Ennemi des éclats d'une honte pareille,  
 Jamais n'allez d'un Juge en réjouir l'oreille.  
 Content du feul plaifir qu'ont les cœurs bienfaifans,  
 En homme généreux oubliez vos préfens.

Si dans un même lieu le hazard vous rafsemble,  
 Qu'à l'afpect du péril votre fageffe tremble.

Prenez mon bouclier : armez votre valeur :  
 Rappelez-vous sa haine, & tout votre malheur.  
 Qu'un rival préféré pique votre colere :  
 Dans ces scabreux momens, ne cherchez point à plaire.  
 Ne prenez aucun soin d'arranger vos cheveux :  
 Un air tendre & galant est contraire à vos vœux.  
 Mais que la vanité se plait à nous séduire !  
 Par ce guide trompeur, nous nous laissons conduire.  
 De nos foibles attraits aveuglément charmés,  
 Nous nous berçons toujours de l'espoir d'être aimés.  
 En crédules enfans, l'Amour propre nous lie :  
 Dans ses nœuds enchantés notre raison s'oublie.

D'un Sexe trop léger croyez peu les sermens :  
 La femme en jurant cherche à tromper ses Amans.  
 De ses perfides pleurs songez à vous défendre ;  
 Ses yeux font, avec art, instruits à les répandre.  
 Tel qu'un rocher se voit affligé par les flots ;  
 Un Amant est en butte aux plus fourbes complots.  
 De vos vives douleurs dérobez l'apparence.  
 Taisez-lui le sujet de votre indifférence.  
 Vos reproches, tombant sans la mortifier,  
 Lui fourniroient des traits, pour se justifier.  
 Qui se tait, n'aime plus : gourmander une Belle,  
 C'est offrir les accords de la paix avec elle,  
 Je respecte l'Amour ; j'en aime le flambeau,  
 Et ne veux pas priver vos cœurs d'un feu si beau :  
 Ma main ne cherche pas à lui couper les ailes :  
 Je ne viens point briser ses flèches criminelles :  
 Je ne veux que guérir de leurs coups malheureux,  
 Et changer en plaisirs nos tourmens rigoureux.  
 Qu'à toi seul, Apollon, nous devons cette joie :  
 Arrache nous aux maux, dont nous sommes la proie.

Placez auprès d'un Lys de moins brillantes fleurs ;  
 Son éclat lumineux efface leurs couleurs.  
 Aux plus rares objets, comparez vos Maitresses :  
 Votre œil défavora vos aveugles tendresses.  
 Et Pallas, & Junon pouvoient charmer Paris ;  
 Mais la pomme est donnée aux beaux yeux de Cypris.  
 Cette utile censure au corps n'est pas réduite :  
 Par elle on peut peser les talens, la conduite.

Ne fermez point vos cœurs à mes moindres avis :  
 Vous vous applaudirez de les avoir suivis.

Une lettre agréable, & chèrement gardée,  
 Ne sert qu'à réveiller une funeste idée.  
 Livrez au feu les traits qui sçurent vous toucher :  
 Faites que votre Amour y trouve son bucher.  
 Pourquoi dans un portrait garder son ennemie ?  
 Cette faute a jadis perdu Laodamie.

Bannissez pour toujours ce muet Orateur,  
 Qui, de vos maux encor vous fait aimer l'auteur.  
 De tout ce qui lui plut, l'Amour aime à renaître ;  
 Et sous les mêmes traits il se fait reconnoître.

N'approchez point des lieux témoins de vos plaisirs ;  
 Fuyez : ces lieux flatteurs raniment vos desirs.  
 C'est ici qu'elle étoit ; sur ce lit nous tombâmes ;  
 Là, Venus toute entière enivra nos deux ames.

Comme un feu presqu'éteint, par le soufre touché,  
 Revit, & dans l'instant, montre un brasier caché ;  
 Votre ardeur se rallume à cette douce approche :  
 L'Amour, qu'on a cru loin, fait sentir qu'il est proche.

Le Pilote prudent garantit ses Vaisseaux  
 Du rocher dangereux, que lui couvrent les eaux.  
 Le périlleux abord de ces lieux pleins de charmes,  
 Imprudemment revus, feroit couler vos larmes.  
 Ce sont de vrais écueils, pleins de frémissemens ;  
 Et Charibde y vomit ses longs mugissemens.

Il est d'autres moyens peu propres à prescrire :  
 Le hazard quelquefois peut forcer d'y souscrire.  
 Au milieu des grands biens, l'Amour luxurieux,  
 Regorgeant de plaisirs, en devient furieux.  
 Si Phedre n'avoit point éprouvé leur ivresse ;  
 Eût-elle d'Hippolite attaqué la sagesse ?  
 Irus est insensible : Hecale est sans Amans :  
 De plus pénibles soins occupent leurs momens :  
 L'Amour languit & meurt dans la triste indigence.  
 Mais c'est trop, à mon sens, acheter la vengeance.

Amans, qui gémissiez sous le joug amoureux,  
 Du théâtre fuyez les attrait dangereux.  
 Des instrumens divers la touchante harmonie,  
 Et la danse & le chant, flattent votre manie.

## 94 CHANT SECOND.

Leur charme sçait en vous, par ses impressions,  
Changer en vérités, ses tendres fictions.

Je vous relègue aussi, favoris du Parnasse :  
Des cœurs déjà calmés vous troublez la bonace.  
Par moi-même en ce jour, mes talens sont proscrits.  
Amans, ne lisez plus nos séduifans écrits.  
Le tendre Callimaque est pour vous trop nuisible :  
Aux chants d'Anacréon, qui peut rester paisible ?  
Pour celle qui me plaît, suis-je en quelque froideur ?  
La sensible Sapho réveille mon ardeur.  
Sans aimer, peut-on lire & Properce & Catulle ?  
Qui ne partage pas les soupirs de Tibulle ?  
Gallus fait éclater leurs agrémens divers :  
Et leur douceur, dit-on, respire dans mes Vers.  
Quand vos sens mutinés font votre inquiétude,  
Jusqu'aux alimens même étendez votre étude.  
Abandonnez la Truffe, & ses feux détestés ;  
Tous les fûcs irritans sont pour vous empestés.  
Venus porte avec eux ses ardeurs dans vos veines :  
Des mets plus froids rendront ses entreprises vaines.  
Au Mirthe préférant le Lierre des buveurs,  
Vous braveriez l'Amour, ses traits & ses fureurs.  
De ses dons bienfaifans l'expérience heureuse,  
Par d'autres feux éteint une flâme amoureuse.  
Le vin dans un repas, versé modérément,  
Y donne au tendre Amour son plus vif agrément.  
Ce Dieu folâtre y régne au milieu de la joie,  
Et suivi des plaisirs n'y manque point sa proie.  
Vous qui voulez braver ses arrogans succès,  
Livrez-vous, plongez-vous dans les plus grands excès.  
La flâme est par le vent servie & combattue ;  
Le Zéphir la fait vivre & l'Aquilon la tue.  
Que l'Amour, dans l'ivresse éteignant son flambeau,  
Sous un poids accablant rencontre son tombeau.  
Si de votre ennemi j'ai dompté le courage :  
Si la paix de vos cœurs est enfin mon ouvrage :  
Amans, que j'ai sauvés des mains d'un Dieu pervers.  
Chérifiez ma mémoire, & célébrez mes Vers.



# LES EPITRES D' OVIDE.

## *PENELOPE A ULISSE.*

**R**Eçois, mon cher Ulisse, un tendre  
souvenir  
Des beaux nœuds dont le Ciel a voulu  
nous unir,  
Et si ta Penelope a pour toi quelques  
charmes,

Viens calmer ses ennuis, viens effuyer ses larmes.  
Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours ;  
C'est Ulisse que j'aime & non pas ses discours.  
Cette Ville en Asie autrefois souveraine,  
L'objet de ta valeur, l'objet de notre haine,  
Quel que fût son Monarque, & quoi qu'elle eût d'éclat,  
Ne te devoit coûter que le premier combat.  
Plût aux Dieux que celui dont l'ardeur criminelle  
Des Troyens & des Grecs alluma la querelle,  
Lorsque l'onde trembloit du poids de ses Vaisseaux,  
Pour éteindre sa flâme eût péri sous les eaux !  
Dans les vives douleurs dont mon âme est atteinte,  
S'il eût eu moïn d'amour, le mien seroit sans crainte,  
Et nous pourrions goûter ces plaisirs si charmans

Que fournit la tendresse à deux parfaits Amans.  
 Je n'aurois pas besoin de travailler sans cesse  
 Pour abrégér les nuits & calmer ma tristesse ;  
 Et juge ce qu'on perd quand on perd un Héros,  
 S'il faut qu'en mon travail je trouve mon repos.  
 Dans un succès douteux la crainte impatiente  
 Prend toujours le dessus dans le cœur d'une Amante ;  
 Et l'Amour te peignant au milieu des combats,  
 Me formoit des périls que tu ne courois pas.  
 Je craignois des Troyens la rage envenimée,  
 L'implacable fureur de toute leur armée,  
 Et le seul nom d'Hector allarmant mes esprits,  
 Je me disois : toujours il est mort, il est pris ;  
 Lorsque d'Amphimacus la pitoyable histoire  
 Me faisoit voir Hector sortant d'une victoire,  
 Trouvant dans son trépas accroître mon ennui,  
 J'appréhendois pour toi ce qu'on disoit de lui.  
 Si Patrocle expirant sous les armes d'Achille,  
 Peignoit à mon esprit son adresse inutile,  
 Mon ame à ce rapport ouvrant un libre accès  
 Je croyois que la tienne auroit même succès.  
 Le brave Sarpedon Souverain de Lycie,  
 Sembloit sur Tlepoleme attenter à ta vie,  
 Je me disois, hélas ? Sarpedon est vaillant,  
 Et contre mon Ulysse il en peut faire autant :  
 Enfin toutes les fois que pendant dix années  
 J'apprenois de nos Grecs les tristes destinées,  
 Je sentois tous leurs coups dans mon cœur amoureux,  
 Et je tremblois pour toi quand je pleurois pour eux ;  
 Mais quelque Dieu sensible à mon amour extrême  
 A sauvé mon Epoux pour me rendre à moi-même ;  
 Et nos Chefs de retour font voir aux Immortels  
 Les dépouilles de Troye aux pieds de leurs autels,  
 Tout rend grâces aux Dieux de l'état où nous sommes,  
 Les femmes à l'envi pour le salut des hommes.  
 Qui dans les doux plaisirs de leurs embrassemens  
 Mêlent un long récit des beaux événemens.  
 Les jeunes, les vieillards, tous se les font redire,  
 Les uns pour en juger, les autres pour s'instruire,

Et le Sexe timide aimant à s'aggrandir ,  
Du récit des Maris veut aussi s'applaudir.  
L'un trace avec esprit sur le bord d'une table  
Le crayon imparfait d'un combat effroyable,  
Et rougissant de vin ces pinceaux contrefaits,  
Bâtit & détruit Troye en deux petits Portraits.  
Il fait voir des deux sangs l'onde encor partagée ,  
Le fleuve Simois , les rives de Sigée ,  
Et par les traits divers d'un art ingénieux,  
Imite de Priam le Palais merveilleux.  
L'autre peint tous les Grecs campés devant la Ville,  
Les Pavillons d'Ulisse , & le quartier d'Achille,  
Et ces lieux , où d'Hector les escadrons formés  
Effrayoient les chevaux à la honte animés.  
C'est ce que dit Nestor à ce précieux gage  
Qui soutient l'union de notre Mariage ;  
Il me le dit ensuite & m'apprit le bonheur  
Qui de Rhocle & Delon t'avoit fait le vainqueur.  
Mais que tu fus hardi , lorsqu'en des lieux si sombres  
Te faisant un passage à la faveur des ombres ,  
Quoique toute la Thrace eût armé pour son Roi ,  
Tu voulus contre tous ne hasarder que toi !  
L'ardeur de vaincre seul dans ce péril extrême  
Te faisoit oublier la moitié de toi-même ,  
Et tu n'as pû sans crime au retour du hazard ,  
Prodiguer une vie où je prends tant de part ;  
J'avouë , & cet aveu sied assez à ma flâme ,  
Je ne puis modérer le trouble de mon ame ,  
Qu'après avoir appris que mon cœur séduit  
N'avoit pas bien jugé d'une si belle nuit ;  
Que vous étiez vainqueur , que de votre victoire  
L'unique Diomedé avoit part à la gloire ,  
Et qu'on vous avoit vûs tous couverts de Lauriers  
Entrer comme en triomphe au Camp de nos Guerriers ;  
Mais que me sert , hélas ! que ces hautes murailles ,  
Qui nous ont tant coûté d'illustres funérailles ,  
N'ayent pû soutenir la force de vos bras ,  
Que me sert leur revers , si je ne te vois pas !  
Si je me sens encor du long Siège de Troye ,

Si perdant mon Epoux je perds toute ma joye.  
 Ilion dans sa chute n'a-t'il pas même poids,  
 Et n'est-il pas pour moi ce qu'il fut autrefois ?  
 Ces murs si détestés, quoiqu'unis à la terre,  
 Soutiennent de mon cœur l'impitoyable guerre :  
 Et semblent s'élever sur d'autres fondemens  
 Pour se venger sur moi de leurs abaiffemens.  
 Déjà le Laboureur voit la terre rougie,  
 Des épis engraisés du sang de la Phrygie,  
 Et cent coutres tranchans sur des hommes sans voix  
 Passer & les meurtrir une seconde fois.  
 Vous êtes donc vainqueur, mais dans votre victoire  
 Me voulez-vous ravir la moitié de ma gloire,  
 Et dans un autre Monde enlever pour jamais  
 Une conquête due au peu que j'ai d'attraits ?  
 Dans ces Ports désolés il ne vient point de barque  
 Qui n'ait de mon amour une infailible marque,  
 Et ce Dieu de sa flâme allumant mes desirs,  
 Me fait dans une Lettre animer mes soupirs,  
 Si je vous fais chercher ou dans Sparte, ou dans Pyle ;  
 L'on ne vous a point vû dans l'une & l'autre Ville ;  
 Et de mes soins perdus je ne puis m'assurer  
 Que de nouveaux sujets de ne rien esperer.  
 Plût aux Dieux qu'Ilion fût encore sur la terre  
 Le spectacle pompeux d'une cruelle guerre !  
 Oui, son destin ne laisse à mon cœur irrité  
 Qu'un triste repentir de l'avoir souhaité.  
 L'on feroit tant de bruit de ta moindre victoire  
 Que tu ne pourrois pas m'en dérober l'histoire ;  
 Je n'aurois à parer que les coups du hazard,  
 Où le Sexe en commun prendroit beaucoup de part.  
 Quoique j'ignore encor les sujets de ma crainte,  
 D'un foible mouvement j'ai toujours l'ame atteinte,  
 Et quoi qu'à mes ennuis l'espoir veuille opposer,  
 Mon cœur à mes douleurs ne se peut refuser.  
 Comme tout est douteux pour un amour extrême,  
 Je suis ingénieuse à me tromper moi-même ;  
 Et la Terre, & la Mer me remplissent d'effroi,  
 Je t'y fais des périls qui ne sont que pour moi.

Mais peut-être qu'aussi peu sensible à mes peines  
 Ton cœur brisé mes fers pour porter d'autres chaînes,  
 Et voulant s'affurer le plaisir des retours  
 Nourrit à mes dépens de secondes amours.  
 Peut-être qu'à présent vers une autre Maîtresse,  
 Tu pousses galamment des soupirs de tendresse,  
 Et que dans le récit de ce que je n'ai pas  
 Tu prens occasion de vanter ses appas :  
 Peut-être . . . je me trompe, Ulysse est plus fidelle,  
 L'on ne sçait point éteindre une flâme si belle ;  
 Et quoiqu'on soit absent, le cœur plein de desirs  
 Emprunte à revenir le secours des soupirs ;  
 Pour rompre malgré moi cette union si pure,  
 Mon pere veut user des droits de la Nature ;  
 Mais je sçai mon devoir, je t'ai donné ma foi,  
 Et tout autre qu'Ulysse est indigne de moi.  
 Ce n'est pas qu'à la fin surpris de ma constance,  
 Icare à me presser n'ait moins d'impudence,  
 Et voyant que les Dieux l'ont ainsi destiné,  
 Il ne veut plus t'ôter un bien qu'il t'a donné.  
 Mais hélas ? vos voisins de Zacynthe & de Same  
 Tous ceux de Dulichie ont pour moi même flâme ;  
 Et trouvant peu d'obstacle à leurs tristes desseins,  
 Font dans notre maison les petits Souverains :  
 Polybe, Eurymachus, osent tout entreprendre,  
 Antinoüs, Médon & le cruel Pyfandre,  
 Ne voyant plus chez nous que de foibles soutiens,  
 Profitent de leur force à dissiper nos biens.  
 Que j'aurois à souffrir, si je n'étois amante !  
 Irus, le pauvre Irus aussi bien que Mélanthe,  
 Et bien d'autres encor dont je passe le nom,  
 Font servir ton absence à ma confusion ;  
 Contre ce rude assaut je n'ai plus que des larmes :  
 Laërtes est sans force, & ton fils est sans armes,  
 Ce fils qui l'autre jour pensa m'être ravi  
 Par les fiers ennemis dont il étoit suivi.  
 Plaise aux Dieux immortels que d'une main si chere  
 Nous recevions tous deux le secours ordinaire,  
 Qu'il nous ferme les yeux, qu'il vive en pleine paix,

Et toute sa maison lui fait mêmes souhaits.  
 Mais le pieux Laërte accablé de son âge,  
 Ne peut par les effets seconder son courage,  
 Et dans ce bon vieillard, le soin de nos amours  
 Voudroit ne pas céder, quoiqu'il cède toujours.  
 Telemaque a du cœur, mais sa tendre jeunesse  
 Me fait appréhender qu'il n'ait trop de foiblesse ;  
 Et jusqu'à ce que l'âge ait meuri sa valeur  
 C'est à toi par tes soins d'appuyer son grand cœur ;  
 Mon amour est sans force & n'a rien que du tendre,  
 Viens donc remplir un lieu que je ne puis défendre,  
 Viens façonner ton fils aux grandes actions,  
 Qui t'ont rendu fameux chez tant de Nations ;  
 Et si tu prens encor quelque soin de ton Pere,  
 Viens rendre à sa vieillesse un appui nécessaire.  
 Quand ton éloignement ne dureroit qu'un jour,  
 Ne crois pas me trouver la même à ton retour.  
 Tu verras par l'absence, & les douleurs passées,  
 De mon jeune printemps les beautés effacées.  
 Reviens pourtant, Ulysse, & ne me forces pas  
 A pousser des soupirs vers ce que j'eus d'appas.  
 La jeune a des attraits, la vieille a son partage,  
 Le cœur dit quelque chose au défaut du visage,  
 Sa flame exprime alors toute sa pureté,  
 Et l'on est en amour ce qu'on fut en beauté.

## P A R I S A H E L E N E .

**J**E sens bien que mon cœur, adorable Princesse,  
 Voudroit par cette Lettre exprimer sa tendresse,  
 Mais hélas ! j'aurai peine à découvrir mon feu,  
 Si par un doux penchant vous n'en aidez l'aveu.  
 L'on ne s'explique point quand l'amour est extrême,  
 Ce Dieu qui naît sans nous, sans nous parle de même,  
 Et déjà dans mon ame a pris tant de pouvoir  
 Qu'il m'a contraint d'aimer avant que de vous voir.

Silence, mon amour, Tyran impitoyable!  
 Attendez pour paroître un temps plus favorable.  
 Et ne me forcez pas aux tristes déplaisirs  
 De pousser chaque jour d'inutiles soupirs.  
 Mais comment cacherois-je un feu si téméraire,  
 Qui prend tous ses brillans dans sa propre lumiere,  
 Et qui pour animer des dehors languissans,  
 Poussé un divin rayon qui trahit le dedans?  
 Si ce n'est pas assez de montrer tout mon ame,  
 Je ne fuis plus à moi, je vous aime, Madame,  
 Ne vous en fâchez pas; les déclarations  
 Suivent toujours de près les fortes passions.  
 Si je suis criminel, pardonnez un beau crime:  
 Mon cœur en est l'auteur, qu'il en soit la victime;  
 Et lorsque vous lirez cet enfant de mes feux,  
 Songez que la douceur sied bien à de beaux yeux.  
 Vous en avez déjà quelqu'autre témoignage,  
 Si j'étois plus hardi, j'en prendrois avantage;  
 Ce que j'en puis juger, l'on a bien du penchant  
 Quand on reçoit l'amour à recevoir l'amant.  
 Plaise aux Dieux que l'effet suive mon espérance,  
 Venus m'en a donné l'infaillible assurance,  
 Et dans ce beau succès le Ciel intéressé  
 Veut toujours achever ce qu'il a commencé.  
 Si les plaisirs sont grands, ils sont dûs à ma peine:  
 Le péril fut douteux, la fin en est certaine,  
 Et la part qu'a Venus au voyage entrepris  
 A ne m'en payer pas perdroit trop de son prix.  
 Elle m'a fait goûter des douceurs sans secondes,  
 Elle a forcé les vents à me céder les ondes,  
 Dont le calme a fait voir à mon cœur amoureux,  
 Qu'elle est Reine des eaux aussi bien que des feux;  
 Qu'elle ait donc la bonté d'assurer mes conquêtes,  
 L'amour a son reflux, le cœur a ses tempêtes,  
 Et j'aurai pour me nuire abordé mes vaisseaux,  
 Si j'ai dans mes desirs des orages nouveaux.  
 Ce n'est pas dans ces lieux que j'ai trouvé ma flamme,  
 J'ai toujours conservé ce que j'avois dans l'ame,  
 Et mon cœur que déjà vous aviez scû charmer,

Cherchoit la chose aimée & non pas à l'aimer.  
 Mon amour peut paroître un débris de naufrage,  
 Une agréable erreur, un enfant de l'orage,  
 Mais, las ! si sur mes feux mon cœur est consulté,  
 Ils ont plus de dessein que de nécessité.  
 Comme j'ai plus de bien que n'en ont tous les autres,  
 Je ne viens pas ici pour m'emparer des vôtres ;  
 Les Richesses n'ont rien qui puisse m'éprouver,  
 Et je n'en mets le prix qu'à les bien conserver.  
 J'aurois bien pris aussi des peines inutiles,  
 Si j'en mettois le fruit à regarder vos Villes,  
 Et dans le souvenir des lieux que j'ai quittez,  
 Je me reprocherois ce que vous me coûtez.  
 Venus m'a bien promis une faveur plus grande,  
 C'est l'honneur de vous voir, c'est vous que je de-  
 mande,

Et comme j'ai déjà ce qui fait un grand Roi,  
 Ce qui n'est point Helene est indigne de moi.  
 Je vous ai souhaitée avant de vous connoître.  
 Ce n'est pas un amour que vous ayez vû naître,  
 Et dans l'objet aimé me faisant mille appas,  
 J'en prisois le mérite & ne le sçavois pas.  
 Ce mérite inconnu ne soutenoit ma flâme,  
 Que par ces unions qui font les yeux de l'ame,  
 Et d'un si beau penchant ne pouvant m'éloigner,  
 Je cherchois à me perdre avant qu'à vous gagner.  
 Ne vous étonnez pas si c'est la Renommée  
 Qui vous a fait aimable avant que d'être aimée,  
 Le Destin l'a voulu, croyez-en mon rapport,  
 Et consultez votre ame à décider mon fort.  
 Hécube avoit encor ces douleurs ordinaires,  
 Qui font que les enfans coûtent tant à leurs meres ;  
 Lorsque de son repos le Soleil triomphant  
 Lui donne dans un songe un flambeau pour enfant.  
 Ce sommeil se dissipe, elle s'éveille en trouble,  
 Dit tout au bon Priam, la crainte se redouble,  
 Et s'en voulant remettre aux mains des Immortels,  
 Ils font à nos Devins consulter nos Autels :  
 Le Devin leur répond que je serois la proye

D'un feu qui s'étendrait sur la Ville de Troye ;  
 Et je crois que les feux de cette vision  
 Sont ceux de vos beaux yeux & de ma passion.  
 Pour éviter du sort la fâcheuse apparence ,  
 L'on fit par des Bergers élever mon enfance ;  
 Mais cette belle ardeur qui brilloit dans mes yeux,  
 Ne pouvoit démentir le sang de mes ayeux.  
 Lorsque l'on prétendoit me cacher à moi-même ,  
 Je me montrois à tous digne du Diadème ,  
 Et par le beau mépris du rang qui m'étoit dû ,  
 Je me rendois assez ce que j'avois perdu.  
 Dans les côteaux d'Ida se voit une vallée  
 De chênes & de pins diversement peuplée ,  
 Le Berger n'y va point conduire ses agneaux ,  
 Ni les chèvres brouter les tendres arbrisseaux :  
 Là dans les mouvemens qu'inspire la Nature  
 Je regardois l'éclat de ma grandeur future :  
 Un spectacle nouveau me surprend , me fait voir  
 Sous des pas inconnus la terre s'émuvoir ,  
 Et présente à mes yeux , que ce prodige étonne ,  
 Le petit - fils aîné d'Atlas & de Pleione :  
 Il vole autour de moi , me lance des regards ,  
 Il a ses blonds cheveux confusément épars ,  
 Et comme Ambassadeur de la voute azurée ,  
 Il porte dans sa main une verge dorée ,  
 Je vois autour de lui Venus , Junon , Pallas  
 Étaler à mes yeux leurs célestes appas ;  
 Et dans leur Majesté , ces Déeses illustres  
 Semblent à nos côteaux donner de nouveaux lustres.  
 D'un spectacle si beau je demeure surpris ,  
 Je ne peux dans ce trouble assurer mes esprits ,  
 Et plus je m'étudie & plus je m'examine ,  
 Moins je veux approuver ce que je m'imagine.  
 Cessez , me dit Mercure , agréable Berger ,  
 De craindre des beautés que vous devez juger ;  
 Et pour en décider la fameuse querelle ,  
 Voyez , examinez , laquelle est la plus belle :  
 Ce sont de Jupiter les ordres absolus ,  
 Et songez à ne point le payer d'un refus.  
 G iv

Il dit, & me laissant mes illustres captives,  
 Dont l'éclat est plus grand & les beautés plus vives,  
 Fend doucement les Airs pour remonter aux Cieux,  
 Le Lieu de sa naissance & celui de nos vœux.  
 Je sens naître en mon ame une divine audace,  
 Qui des vaines frayeurs vient occuper la place;  
 Mais ne pouvant résoudre en cet événement,  
 Au lieu de les juger je perds le jugement.  
 A les bien regarder leurs beautés font semblables,  
 Toutes trois à mes yeux paroissent admirables,  
 Et mon cœur les trouvant égales toutes trois,  
 Choisit l'une après l'autre & ne fait point de choix.  
 Dans cet état douteux l'amour en apparence  
 Fait tomber sur Venus un peu de préférence,  
 Cependant toutes trois tâchent de m'éblouir  
 Par les plus beaux présens dont on sçauroit jouir,  
 Et pour parer aux coups de mon peu de prudence  
 Veulent ravir le prix à ma reconnoissance;  
 Junon m'offre à choisir des Royaumes entiers,  
 Pallas d'être invincible aux plus vaillans Guerriers,  
 Tout mon cœur se partage, & long-temps est sensible  
 Aux douceurs de regner, ou bien d'être invincible:  
 Mais l'aimable Venus prévient d'un doux souris;  
 La faveur de son Juge & le cœur de Paris.  
 L'une & l'autre douceur ne paroissent que feinte.  
 Leur offre les trahit, & tu vois dans leur crainte  
 Un déplaisir secret de ne pas mériter  
 Ce que l'ambition leur faisoit souhaiter.  
 Pour moi j'ai des présens, mais d'une autre nature,  
 Comme ils sont sans chagrin, leur douceur est plus  
 pure,  
 Tu n'y trouveras point de fortune à lasser,  
 Point de périls à vaincre & de sang à verser,  
 Helene dans ses traits n'a rien que d'adorable,  
 Tu la rendras sensible autant qu'elle est aimable;  
 Ainsi pour nous réduire à quelque égalité,  
 La beauté deviendra le prix de la beauté.  
 Mon cœur n'a plus alors de penchant vers la gloire;  
 Sur Junon, sur Pallas, Venus a la victoire;

Et laissant mes esprits pleins d'un espoir bien doux  
 Va triompher aux Cieux de ces esprits jaloux.  
 Depuis ce jour heureux, par de certaines marques  
 L'on reconnut en moi le sang de nos Monarques,  
 Et mes parens zelés pour ce charmant retour,  
 Ont depuis fait dans Troye honorer ce beau jour.  
 L'on m'aimoit autrefois autant que je vous aime,  
 Ce que vous m'inspirez, je l'inspirois de même,  
 Et cent jeunes beautés verront avec douleur  
 Que je les sacrifie à ma nouvelle ardeur.  
 Au peu que j'ai d'attraits les Nymphes trop faciles  
 Ont poussé dans les bois cent soupirs inutiles,  
 Et depuis que Venus m'engagea dans vos fers,  
 Je me fais des plaisirs à voir ce que je perds.  
 Je sçais qu'il est bien doux aux cœurs comme le vôtre  
 De se voir enrichis des dépouilles d'une autre,  
 Et quoiqu'un noble orgueil en prenne le dessus,  
 Il s'applaudit dans l'ame & trahit ses refus.  
 Mon feu sans s'expliquer vous disoit quelque chose,  
 Vous en étiez l'objet sans en être la cause;  
 Tant il est vrai qu'amour sème un subtil appas  
 Qui joint jusqu'à l'idée & ne vous attend pas.  
 Tout me parloit de vous, la Nuit mere des songes  
 M'en faisoit quelquefois d'agréables mensonges.  
 Mais, hélas ! qu'un visage a de puissans attraits  
 Pour s'exprimer aux yeux & rechauffer ses traits.  
 L'on ne sçait point aimer si l'amour n'est extrême;  
 Je ne pus plus long-temps vous ravir à moi-même;  
 Et voulant vous devoir à mes propres travaux,  
 J'encourageai ma flâme à combattre les eaux.  
 Tout semble être propice à l'ardeur qui m'anime.  
 A ne me pas aider l'on croiroit faire un crime :  
 Et de tous mes sujets le zèle officieux  
 Me donne autant de bras à seconder mes feux.  
 Les uns vont dépouiller les coupeaux de Gargare,  
 Les autres ajuster le bois qu'on leur prépare,  
 Et de chaque navire affermissant le dos,  
 Leur font un fondement inébranlable aux flots.  
 L'un ajoute l'antenne & l'autre étend les voiles,

L'un va sur le rivage observer les étoiles ;  
 L'autre prenant le soin de plaire aux Immortels,  
 Des poupes des vaisseaux leur fait autant d'Autels ;  
 Mais, hélas ! Tous mes vœux, quoique fissent les nôtres,  
 Pour suivre Cupidon se déroboient aux autres.  
 Et ne voulant pour Dieux qu'amour & nos appas  
 Je crus être pieux si je ne l'étois pas.  
 Lors pour mieux m'assurer d'un secours nécessaire,  
 J'en fis peindre une image & celle de sa mere,  
 Sous ce flateur appas, qu'un Dieu ne promet rien,  
 Que de notre intérêt il ne fasse le sien,  
 Sur le point d'éloigner les rives de Sigée,  
 Mon pere me retient, mon ame est partagée,  
 Et cédant l'un & l'autre à ces beaux mouvemens,  
 Nous confondons nos pleurs dans nos embrassemens.  
 Cassandre qui sçavoit de ses belles années  
 Prévenir les secrets des saintes destinées,  
 Me lançant pour adieux de terribles regards,  
 Les yeux étincelans, & les cheveux épars,  
 Vas-tu calmer les vents pour attirer l'orage,  
 Dit-elle, & quel Démon t'inspire ce voyage ?  
 N'a-t'on connu ton sang, qu'afin de le verser ?  
 Ne t'a-t'on agrandi, que pour nous abbaïsser ?  
 Hélas ! à quels malheurs le fort nous livre en proye ;  
 Tu vas bien acheter l'embrasement de Troye,  
 Et les plus doux plaisirs qui suivront tes travaux,  
 Aideront à la Parque à creuser nos tombeaux.  
 Elle a connu mon fort, elle a prévu ma plaie.  
 Je vois pour mon malheur qu'elle n'est que trop vraie !  
 Et j'ai trouvé les feux dont j'étois menacé  
 Dans les divins rayons des yeux qui m'ont blessé.  
 Je pars, & les Zéphirs ne poussant leur haleine  
 Qu'autant qu'il nous falloit pour aborder sans peine,  
 J'arrive, & votre Epoux me force d'accorder  
 Ce qu'un autre que moi n'eût osé demander.  
 Il court aveuglément au fort qu'on lui prépare,  
 Il me montre chez lui ce qu'il a de plus rare.  
 Ce que dans mille objets je trouve de plaisir  
 N'est qu'un secret reproche à croire mon desir,

Mes yeux dans leurs regards ne cherchent que les  
vôtres ,

Je crois vous dérober ceux que je donne à d'autres ;  
Mais lorsque je pus voir vos célestes appas ,  
Que sentis-je , ou plutôt que ne sentis-je pas !  
J'eus peine à vous cacher cette aimable surprise ,  
Tant il est vrai qu'un cœur jamais ne se déguise ;  
Et dans l'empressement de bien dissimuler ,  
Souvent il se trahit à se vouloir celer.

Venus au Mont Ida ne parut pas si belle ,  
Si vous eussiez voulu disputer avec elle ,  
Quoique pour ses appas son nom soit adoré ,  
Le prix à ses beaux yeux étoit mal assuré :  
L'on a parlé de vous avec des avantages  
Qu'on ne remarque point dans les plus doux visages ;  
Et lorsqu'on a vanté les traits qui m'ont surpris ,  
Les plus grandes beautés ont perdu de leur prix ;  
Mais quoi qu'on ait pû dire , & quoi qu'on veuille  
croire ,

Ces discours impuissans ont trahi votre gloire ;  
Et pour peu qu'on vous voye , on trouve dans vos yeux  
De quoi les soupçonner d'un tour malicieux.  
Thésée eut donc raison d'être épris de vos charmes  
Et de vous enlever sans s'amuser aux larmes ;  
Mais quoiqu'en un combat il fallut hazarder ,  
Qui vous osa ravir , vous devoit mieux garder.  
Je sçaurois conserver de si dignes conquêtes ,  
La vôtre à regagner eût bien coûté des têtes ,  
Et dans mon désespoir il m'eût été plus doux  
De vous perdre en mourant que de vivre sans vous ;  
Mais si par quelque effort il eût fallu vous rendre ,  
J'aurois un peu mêlé du téméraire au tendre ,  
Et tout ce qu'un Amant peut goûter de plaisirs  
Je les aurois donnés à mes justes desirs.  
Cherchez à vous instruire , & dans l'expérience  
Donnez-vous le plaisir d'éprouver ma constance.  
Je vous ai préférée aux douceurs de regner ,  
A devenir vaillant j'ai cru ne rien gagner ,  
J'ai méprisé pour vous ce qui peut satisfaire ;

Je le ferois encor s'il étoit nécessaire ,  
 Et tous les mouvemens d'un cœur ambitieux  
 Ne vous voleroient pas le moindre de mes vœux.  
 Donnez un beau succès à l'espoir qui me flate ,  
 Pour faire un mauvais choix ne foyez pas ingrate ,  
 Et pour mieux mériter que je sois votre Epoux ,  
 Souvenez-vous qu'un autre est indigne de vous.  
 Croyez-vous qu'un neveu de l'une des Pleyades  
 Soit un indigne prix de trois ou quatre œillades ,  
 Et sans parler encor de mes autres Ayeux ,  
 Craignez-vous l'union du plus pur sang des Dieux.  
 Mon Pere porte un Sceptre, & sa moindre Province  
 Serviroit de Royaume au plus illustre Prince :  
 Chaque Ville a toujours de nouveaux ornemens ;  
 Nombreuse en Citoyens , superbe en bâtimens.  
 Vous verrez des Autels dont la riche structure  
 Semble avoir dans son art surpassé la Nature :  
 Enfin vous verrez Troye , & c'est vous dire assez ,  
 Ce qu'on eut de plus beau dans les siècles passés ,  
 La ville du Soleil , cette illustre merveille ,  
 Comme il est sans pareil , est aussi sans pareille ,  
 Et tant le nombre est grand de ceux qu'il faut nourrir ,  
 Elle épuise ses flancs , & n'y sçauroit fournir.  
 Vous recevrez les vœux de cent Dames Troyennes ,  
 Vous verrez tour-à-tour nos jeunes Phrygiennes ,  
 Ces cœurs fiers des encens de leurs adorateurs ,  
 Vous venir rendre hommage & flater vos rigneurs.  
 Vous verrez plus de bien chez nos moindres sujettes  
 Que les Dieux n'en ont mis dans les lieux où vous  
 êtes ;

Ce n'est pas que de Sparte on fasse peu de cas  
 Lorsqu'on la voit briller de vos divins appas.  
 L'avantage est fort grand de vous avoir vû naître ;  
 Mais lorsqu'il nous fait voir ce que Sparte doit être ,  
 Il nous fait voir aussi qu'elle a peu de clartés  
 Pour donner un grand jour à de grandes beautés.  
 Quel que soit du beau Sexe , & l'air & le visage ,  
 L'habit en est toujours le premier appanage ,  
 Et d'un beau vêtement l'éclat majestueux

Lui donne plus de grace à s'expliquer aux yeux.  
 Dans nos cercles galans les hommes & les femmes  
 Toujours dans le dessein d'allumer mêmes flâmes,  
 Se trouvent si parés, qu'on diroit à les voir  
 Que chez nous la coûtume en a fait un devoir.  
 Venez donc avec moi posséder un Empire,  
 Où l'on voit des sujets pour qui le Ciel soupire,  
 Ganimede en étoit, que le plus grand des Dieux  
 Nous envoya ravir pour le donner aux Cieux.  
 La Déesse du jour oublia sa carriere  
 Pour venir dans nos murs reprendre sa lumiere,  
 Et chercher un Epoux dont les perfections  
 Faisoient un peu d'ombrage à ses divins rayons :  
 Dans ses belles humeurs Venus trouva dans Troye  
 L'unique & seul objet de son unique joye,  
 Et quelque doux penchant qu'on ait pour les plaisirs,  
 Anchise à posséder lui coûta des soupirs.  
 Si vous voulez aussi regarder mon visage,  
 Je crois sur votre Epoux avoir quelque avantage ;  
 Et sans me trop flater du peu que j'ai d'appas,  
 Des yeux moins éclairés ne s'y tromperoient pas.  
 Ma race jusqu'ici n'a point rougi d'un crime,  
 Qui du fils au Beupere ait fait une victime,  
 Et Priam n'a jamais vû de ses actions  
 Le Soleil en courroux détourner ses rayons.  
 Pour notre Bisayeul nous n'avons pas un homme,  
 Qui dans de vains efforts languit pour une pomme ;  
 Et qui presqu'abimé dans les feux de l'enfer,  
 Des rigueurs de la soif ne sçauroit triompher.  
 Ce reproche peut-il flater mon espérance ?  
 Quiconque vous possède est d'illustre naissance,  
 Et votre Epoux méla, lorsqu'il devint heureux,  
 Sa race criminelle au plus pur sang des Dieux.  
 Peut-on voir sans douleur qu'un homme sans mérite,  
 Ait un si beau succès d'une indigne poursuite,  
 Et qu'il triomphe encor dans vos embrassemens  
 Des soupirs mal payés que poussent tant d'Amans !  
 Moi, qui sans vanité ne suis pas moins aimable,  
 J'achete la douceur de vous voir à la table,

Et je ne puis avoir une heure de plaisir,  
 Sans qu'à chaque moment il m'en coûte un soupir.  
 Je suis prêt quelquefois de sortir de ma place,  
 Quand je le vois baiser de si mauvaise grace,  
 Et je ne puis souffrir dans mes justes douleurs  
 Le secours de sa veste à voler vos faveurs;  
 Je serois consolé s'il ne faisoit qu'en prendre,  
 Mais quand vous répondez par un baiser plus tendre,  
 Ne pouvant empêcher ce commerce amoureux,  
 Je réduis tout mon crime à me fermer les yeux;  
 Je les baïsse toujours lorsqu'il vous tient ferrée,  
 Mais las! vous insultez à mon ame éplorée,  
 Et vous ne craignez point de paroître goûter  
 La moitié du plaisir à m'en voir murmurer.  
 J'ai cherché dans le vin à soulager mon ame,  
 Sans qu'il m'ait pû servir pour éteindre ma flamme.  
 Et pour croître mon mal, le vin par ses chaleurs  
 N'a fait que réveiller mes premières ardeurs.  
 Je voudrois à mes yeux dérober ce mystère;  
 Mais lorsqu'on est Amant, hélas! le peut-on faire?  
 Et quelques déplaisirs que l'on en puisse avoir,  
 N'est-il pas bien plus doux que de ne vous point voir?  
 J'ai voulu vous cacher le beau feu qui me presse,  
 Mais qu'il est mal aisé de voiler sa tendresse;  
 Et lorsqu'un bel objet nous a mis sous ses loix,  
 Qu'un cœur pour s'expliquer a peu besoin de voix!  
 Craignant que votre Epoux n'en prit quelques alarmes,  
 N'ai-je pas à mes yeux dérobé jusqu'aux larmes?  
 Combien vous ai-je dit de fausses vérités,  
 Pour vous peindre mon feu sous des noms empruntés:  
 Combien ai-je couvert, à bien lire en mon ame,  
 Sous les chaleurs du vin le secret de ma flamme?  
 Et combien, quand l'histoire en venoit à propos,  
 Ai-je fait de récits dont j'étois le Héros?  
 Un jour, je m'en souviens, & j'en ai tant de gloire,  
 Que jamais mon amour n'en perdra la mémoire,  
 Un Zéphir favorable à seconder mes vœux  
 Contre votre collet fit un combat heureux?  
 Il le força d'ouvrir cette gorge si fine

A H E L E N E. III

Où l'on voit éclater une blancheur divine,  
Ce Soleil de nos yeux qui donne un double jour,  
Couvert d'un blanc nuage ennemi de l'amour,  
De deux freres si beaux ce commerce admirable,  
Ce premier pas d'amour qui plaît & qu'on accable,  
Ce trône où la beauté peint agréablement  
Les diverses couleurs d'un repos si charmant.  
Tout mon cœur me demande une si belle proie,  
Il passe dans mes yeux pour en goûter la joie,  
Et je fus si surpris de voir un si beau sein,  
Que le verre en bûvant me tomba de la main.  
Quand vous aviez baisé la petite Hermione,  
Sans changer les baisers je changeois la personne;  
Et cherchant des plaisirs à calmer mon ennui,  
Je les sçavois ravir entre les bras d'autrui.  
Tantôt à mon amour, crainte de vous déplaire,  
Je donnois les couleurs d'une flamme étrangere,  
Mais cet amour n'étant qu'un prétexte à mes feux,  
Il étoit dans ma bouche, & le mien dans mes yeux.  
Dans la fidelle Ethra, dans l'aimable Climene,  
J'ai cherché du secours à soulager ma peine,  
Mais mon ame des deux n'a tiré que l'espoir  
De craindre davantage & de n'en plus avoir.  
Ah! si comme Athalante, ou comme Hyppodamie  
Vous étiez de plusieurs le souhait & l'envie,  
Je serois moins à plaindre, & pour vaincre à mon tour,  
J'aurois assez de force ayant assez d'amour.  
Ce que de Dejanire a coûté la conquête,  
Je le ferois pour vous, ou j'y perdrais la tête,  
Et pour ne pas laisser notre amour désuni,  
Je voudrois commencer comme Hercule a fini.  
Mais je ne puis ici vous devoir qu'à vous-même,  
Qu'aux volontés des Dieux, qu'à mon amour extrême:  
Souffrez donc, bel objet, que j'aïlle à vos genoux  
Vous blesser de mes traits, ou mourir de vos coups.  
Adorable soutien d'une illustre famille,  
Digne de Jupiter si vous n'étiez sa fille,  
Paris après un Dieu n'est point à dédaigner,  
Vous le ferez mourir s'il ne vous fait regner.

Ainsi ne croyez pas que le feu qui me touche,  
 Soit de ceux dont l'éclat ne passe point la bouche:  
 Qui ne trouvant à naître en mille & mille appas,  
 Donnent dans l'aventure & ne s'attachent pas.  
 Le Ciel pour m'avertir a fait parler Cassandre,  
 Souvenez-vous aussi que vous devez l'entendre,  
 Et si vous desirez qu'on exauce vos vœux,  
 Craignez de résister aux volontés des Dieux.  
 J'ai bien d'autres secrets que je ne sçaurois taire,  
 Mais le papier n'est pas un bon dépositaire,  
 Et ne peignant les cœurs qu'avec des traits confus,  
 Fait mourir les soupirs lorsqu'il les a reçus.  
 Ne rougissez donc pas si c'est à vous, Madame,  
 Que je veux en secret montrer toute mon ame,  
 Et quoiqu'un fier devoir oppose à tant d'appas,  
 Croyez que l'on s'oublie à ne l'oublier pas;  
 Quoiqu'on en puisse dire, il est de ces beaux crimes,  
 Que l'amour quelquefois peut rendre légitimes,  
 Et lorsque du scrupule il n'est point abbatu,  
 Le cœur d'un beau péché se fait une vertu.  
 Si nous sommes des Dieux les vivantes Images,  
 Jupiter & Venus ont-ils été plus sages ?  
 Ont-ils eu moins d'amour, ou plus de chasteté ?  
 N'ai-je pas même excuse, & vous même beauté ?  
 Ce fut par un larcin dans l'amoureux silence  
 Que le plus grand des Dieux vous donna la naissance,  
 Et comme le sang passe aux inclinations,  
 J'espère un beau succès de mes affections.  
 Pourvû qu'à mon amour vous donniez cette joie,  
 Parez-vous de vertu quand nous serons à Troye ;  
 L'on peut avec esprit nous changer une fois ;  
 Mais à changer souvent l'on fait de mauvais choix.  
 Ufons bien à présent de ces petites feintes ,  
 Qui par notre union deviendront toutes saintes ;  
 Venus me l'a promis, & même votre Epoux  
 Me paroît sur ce point s'accorder avec nous.  
 Il a bien pris son temps pour faire un long voyage,  
 Il faut qu'il soit bien fou s'il ne me croit bien sage ;  
 Et vouloir être sage, & cacher mon ennui,

Ce feroit être fou du moins autant que lui.  
 O l'admirable esprit ! ô la rare prudence !  
 Traitez-bien , vous dit-il, le Prince en mon absence ;  
 Qu'il est bon , qu'il est doux , & que vous l'êtes peu !  
 Pouvez-vous obéir & négliger mon feu ?  
 Il a trop peu d'amour pour un si grand mérite ;  
 Ce qu'on sçait bien aimer , jamais on ne le quitte :  
 Et partir quand un autre adore vos apas ,  
 C'est aimer un malheur que l'on n'empêche pas.  
 Cette stupidité, sans m'expliquer moi-même,  
 Parle encor mieux pour moi que mon amour extrême ;  
 Et puisqu'en nos plaisirs le Ciel nous veut flatter,  
 Nous serions criminels à n'en pas profiter.  
 Le seul Menelaüs a causé sa disgrâce ,  
 Il vous faut un Paris pour bien remplir sa place,  
 Et c'est vous dire assez dans mes justes desirs  
 Que rien n'unit si bien que les plus doux plaisirs.  
 Que d'aimables langueurs, de baisers tout de flamme !  
 Je serai votre cœur & vous ferez mon ame ;  
 Nous n'aurons pour témoins que nous & les amours,  
 Et la moindre des nuits vaudra nos plus beaux jours.  
 Je ferai des sermens de vous être fidelle ,  
 Par Venus & par vous qui n'êtes pas moins belle ;  
 Et de tous mes travaux j'oserai sur ma foi  
 Vous demander pour prix de regner avec moi.  
 Si d'un enlèvement le dehors vous abuse ,  
 D'un crime si charmant je veux bien qu'on m'accuse :  
 Vos freres & Thesée ont suivi même avis,  
 Et parleront pour nous contre tous les faux bruits.  
 Thesée à vous gagner n'usa pas de prieres ,  
 Leucippe a vû ravir ses filles par vos freres.  
 Puisque j'ai des vaisseaux tous prêts à vous ravir ,  
 Leur exemple est trop beau pour ne m'en pas servir,  
 Vous irez triomphante, & la ville de Troye  
 Dans tous ses Citoyens expliquera sa joye ,  
 Et pour vos traits divins qui n'ont rien de mortel,  
 Je vous promets un trône, à vos yeux un autel.  
 Le Princes de mon sang viendront , belle inhumaine,

Vous offrir des présens comme à leur Souveraine.  
 Mais pourquoi vous décrire un spectacle pompeux  
 Qui se perd dans la bouche & revit dans les yeux ?  
 Ne croyez pas aussi, quand vous voudrez vous rendre,  
 Qu'un Epoux qui vous fuit s'arme pour vous défendre,  
 Et si quelques terreurs s'opposent à mes vœux,  
 Vous pouvez vous donner mille exemples fameux :  
 Les Thraces ont ravie la fille d'Erechthée,  
 Sans jamais que leur terre en fût inquiétée :  
 Et malgré ses taureaux, Colchos a vû Jason  
 Voler impunément Medée & la Toison.  
 La fille de Minos à l'amoureux Thésée  
 Fut, sans verser de sang, une conquête aisée ;  
 Et dans un beau larcin qu'autorise l'amour,  
 La force à l'empêcher trouveroit peu de jour,  
 A satisfaire un feu que l'on ne peut éteindre,  
 L'on ne court de périls que ceux que l'on veut craindre ;  
 Mais quand toute la terre armeroit contre moi,  
 J'ai du cœur, je vous aime, & je suis fils de Roi :  
 L'Asie a des soldats que jamais on ne dompte ;  
 Votre Menelaüs n'en auroit que la honte,  
 Et je lui montrerois qu'il faut être un peu vain,  
 Pour attendre Paris les armes à la main.  
 Ce fut pour mon troupeau, dans ma tendre jeunesse,  
 Que j'eus un différend où parut mon adresse,  
 Et le nom que j'en pris fit croire ma valeur  
 Pour de plus grands combats où j'eus le même honneur.  
 Je lance un javelot avec beaucoup de grace ;  
 Ma flèche donne au but, & jamais ne le passe :  
 Consultez votre Epoux, & qu'il nous dise un peu  
 Si jamais la valeur fit voir un si beau feu.  
 Mais je veux bien encor qu'il ait quelque courage,  
 Avoir Hector pour frere est un grand avantage :  
 Et fût-il seul pour moi contre tous vos soldats,  
 A moins d'un autre Hector je ne les craindrois pas.  
 La guerre & la beauté n'ont point fait de divorce,  
 Si j'ai quelques appas, je n'ai pas moins de force,  
 Et si pour vous gagner je perds d'autres moyens,

Nous

Nous apprendrons aux Grecs à céder aux Troyens.  
 Je ne crains pas pour vous d'entreprendre une guerre,  
 L'on est sous les Lauriers à l'abri du tonnerre.  
 C'est dans les grands périls qu'on connoît les grands  
 cœurs,

Et l'effort des vaincus fait le prix des vainqueurs.  
 Quel qu'en soit le succès, que vous ferez, heureuse!  
 Dans les siècles futurs vous deviendrez fameuse;  
 Ils liront notre histoire, & lors votre beauté,  
 Partagera les cœurs de la postérité.  
 Comme de votre gloire il y va de la mienne,  
 Je n'ai rien avancé que mon bras ne soutienne;  
 Mais comme c'est à moi d'assurer nos plaisirs,  
 C'est à vous de les faire, & d'unir nos desirs.  
 Venez, si cet espoir vous donne quelque joye,  
 M'en demander l'effet dans la ville de Troye;  
 Et pour vous conserver vous me verrez toujours  
 Invincible au combat, & ferme en mes amours.

HELENE A PARIS.

J'Ai reçu votre Lettre, & si je m'étois crüe,  
 Je ne l'aurois pas prise, ou ne l'aurois pas vüe:  
 Mais depuis que mes yeux en ont goûté l'appas,  
 J'ai trouvé peu de gloire à n'y répondre pas.  
 Vos feux si violens & si peu légitimes  
 N'ont-ils fait de nos Ports qu'un azile à vos crimes?  
 Et quand j'ai dans l'Hy-men suivi l'ordre des Dieux,  
 Vous êtes - vous flatté d'en rompre les beaux nœuds?  
 Mon Epoux a pour vous fait voir même tendresse  
 Que si vous étiez né dans les terres de Grece;  
 Et pour prix d'un bienfait qui vous devoit toucher  
 Vous lui voulez ravir ce qu'il a de plus cher?  
 Quelle aveugle fureur, ou quel destin contraire  
 Nous rend si malheureux, ou vous si téméraire?

Et quels Dieux ennemis vous ont donné du jour  
 A porter tant d'audace & trouver tant d'amour ?  
 De l'air dont vous prenez les reproches de femme  
 De ma simplicité vous vous rirez dans l'ame ;  
 Mais qu'elle soit pour vous un objet de mépris,  
 L'honneur de notre Sexe ordonne & fait le prix.  
 Si je garde avec vous des libertés honnêtes,  
 Me croyez-vous d'humeur à grossir vos conquêtes ?  
 J'ai vécu sans reproche, & mes yeux à mon cœur  
 Ont donné des captifs sans donner de vainqueur.  
 Que prétendez-vous donc, & comment l'espérance  
 Peut-elle de vos feux nourrir la violence ?  
 Si ce n'est que Thésée ait brouillé votre esprit  
 D'un péril sans succès, & d'un crime sans fruit :  
 S'il m'avoit éprouvée aussi douce que belle,  
 Vous seriez moins coupable, & moi plus criminelle ;  
 Mais comme mon orgueil n'en fut point abbatu,  
 Vous aviez moins d'excuse & moi plus de vertu.  
 Plus il fit voir d'amour, plus je fis voir de haine,  
 Je n'en eus que la crainte, il n'en eut que la peine,  
 Et n'osa pour tout prix du crime qu'il faisoit  
 Prendre que des baisers que mon cœur refusoit.  
 Je jure, si Pâris eût eu même puissance,  
 Qu'il eût un peu plus loin poussé son insolence ;  
 Et s'il sçait s'oublier comme il sçait discourir,  
 Il eût eu plus à vaincre ou moi plus à souffrir.  
 Thésée en usa bien, malgré toute sa flâme  
 Il me rendit aux miens innocente, & mon ame  
 Le payant du respect qu'il avoit pour mon corps,  
 Il effaça son crime à force de remords.  
 Mais que me peut servir toute sa retenue,  
 Si d'un plus téméraire elle est si peu connue ?  
 Et si pour mon malheur je vois bien que Pâris  
 N'aura pas même soin de parer les faux bruits.  
 Je voudrois me fâcher, hélas ! & je ne l'ose.  
 D'un si prompt changement je ne sçais pas la cause :  
 Mais si sur votre foi je pouvois m'assurer,  
 Je sens que ma colere auroit peine à durer.

Si je veux en secret consulter mon visage,  
 Il me montre assez l'art d'arrêter un volage :  
 Mais quoiqu'on ait d'appas, votre sexe est toujours  
 Ennemi du devoir & libre en ses amours,  
 Quoique ce nom d'amour blesse un peu notre gloire,  
 Vous charmeriez d'abord si l'on vous osoit croire,  
 Nous prendrions plaisir à donner nos faveurs ;  
 Mais vous n'êtes constant qu'à force de rigueurs.  
 Vous vous êtes flatté du peu de belles ames,  
 De la facilité qu'on trouve dans les femmes,  
 Mais si peu que mon Sexe ait de femmes d'honneur,  
 Je lui dois un exemple aussi-bien que le leur.  
 Ma Mere, dites-vous, n'a pas été si pure,  
 Jupiter la trompa sous une autre figure ;  
 Ce Dieu sous un oiseau se voulut faire voir.  
 Je n'ai pas même erreur, ni vous même pouvoir.  
 Les Dieux nous font des loix dont leur rang les  
 dispense,

Leurs péchés valent bien la plus pure innocence.  
 Paris, n'en croyez pas ce soupir amoureux,  
 Si vous étiez un Dieu que nous serions heureux.  
 Vous croyez pour la Race avoir quelque avantage  
 Sur l'Époux dont mes yeux ont charmé le courage.  
 Mais outre que son pere étoit du sang des Dieux,  
 Et Pelops & Tyndare ont été ses Ayeux.  
 Si c'est de mon côté, vous sçavez que ma Mere  
 Donnée à Jupiter, me le donna pour Pere ;  
 Mandiez à présent de votre antiquité,  
 Et de celle de Troye un éclat emprunté.  
 Si vous voulez encore, & cela se peut faire ;  
 Jupiter est l'Ayeul de Priam votre Pere ;  
 Mais comme pour l'histoire on n'a pas tant de soin,  
 On oublie souvent ce qui vient de si loin.  
 Votre Troye est puissante, elle est riche & fertile,  
 Sparte a moins de faux jours : mais elle est plus civile,  
 Et plus la politesse est au-dessus du bien,  
 Paris, plus votre Empire est au-dessous du mien.  
 Vous pensez m'éblouir par de belles promesses,

Des amas de grandeurs, des éclats de richesses :  
 Je ne sçai point régler sur mon ambition  
 Les plus beaux mouvemens d'une autre passion.  
 Mon cœur du beau Paris ne voudroit que lui-même,  
 Lorsque sa belle bouche auroit dit, *Je vous aime* ;  
 Deux soupirs redoublés feroient mieux naître en moi  
 Ce qu'on nomme tendresse, & ce je ne sçai quoi.  
 Je bornerois mes vœux à ne voir la Couronne  
 Qu'autant que son éclat viendrait de sa personne ;  
 Pour lui je l'aimerois, & j'en mettrois le prix,  
 Mon cœur, qu'oses-tu dire ? à l'avoir de Paris.  
 Tant de travaux soufferts valent bien un Empire ;  
 Vous aimez, je le crois, & c'est assez vous dire,  
 Que . . . je n'ose achever, & déjà ma rougeur  
 Fait monter sur mon front le crime de mon cœur :  
 Mon ame à se résoudre est encore incertaine ;  
 Mais si je ne sentoie ni d'amour ni de haine,  
 Je ne prendrois pas garde à ce que chaque jour  
 Vos yeux, vos actions, me témoignent d'amour.  
 Tantôt par le secours d'un regard tout de flâme,  
 Vous cherchez dans mes yeux le secret de mon ame ;  
 Et si pour un Amant vous vous y connoissez,  
 Ces petits indiscrets vous en ont dit assez.  
 Tantôt vous soupirez, & qui le pourroit croire ?  
 Souvent lorsque j'ai bû vous demandez à boire,  
 Et ne pouvez souffrir qu'un verre ait un baiser  
 Qu'à tout autre qu'à lui je voudrois refuser.  
 Vos doigts font quelquefois l'office de la bouche.  
 Vous me parlez des yeux du beau feu qui vous touche ;  
 Et lorsque je m'obstine à rabattre leurs coups,  
 Je ne les fuis pas tant que je crains mon Epoux.  
 Vous me voyez rougir de peur qu'il ne vous voye,  
 La crainte me ravit la moitié de ma joye,  
 Tant il est vrai qu'amour fait des impressions  
 Qu'il ne peut partager aux autres passions.  
 Je me disois tout bas, Paris ne se peut taire :  
 Que je suis malheureuse, & qu'il est téméraire !  
 Je n'ose plus douter de sa temérité,

Ni payer mon Epoux d'une infidélité.  
 Souvent dans les transports de votre amour extrême,  
 Vous écriviez mon nom, & dessous je vous aime.  
 Quoique mon cœur, hélas ! ne le scût que trop bien,  
 Je vous disois des yeux que je n'en croyois rien.  
 Quoi ! je sçai que les yeux ont aussi leur langage,  
 Comment ne se pas rendre à ce doux badinage ;  
 J'en suis toute charmée, & si j'osois pécher,  
 J'y vois je ne sçai quoi qui me pourroit toucher.  
 Si mes yeux m'ont dit vrai, vous avez tant de charmes,  
 Qu'il n'est point de beauté qui n'y rendit les armes,  
 Mais pour moi j'aime mieux, quel que soit ce bonheur,  
 Perdre un peu de plaisir que de perdre l'honneur.  
 Instruisez - vous d'exemple, & voyez par moi-même,  
 Comme on se peut passer des choses que l'on aime ;  
 D'autres ont de leurs soins désiré même prix,  
 Et plusieurs ont des yeux aussi - bien que Paris.  
 Plusieurs ont admiré les traits de mon visage,  
 Ils ont eu de l'amour, peut - être davantage :  
 Mais parce que le vôtre est moins respectueux,  
 Vous vous êtes flatté qu'il seroit plus heureux.  
 Si vous fussiez venu lorsqu'on pouvoit sans crimes,  
 M'offrir de purs encens & des vœux légitimes :  
 J'avoue, & je ne puis vous voler ce plaisir,  
 J'aurois eu de la peine à ne vous pas choisir.  
 Vous voulez m'arracher d'entre les bras d'un autre ;  
 Quel malheur est le mien, & quel crime est le vôtre ?  
 Croyez-vous sur mon ame avoir tant de pouvoir,  
 Que votre amour m'oblige à trahir mon devoir ?  
 Non, non, Menelaüs que vous perdez de gloire,  
 N'est pas si peu charmant que vous le voulez croire.  
 Cessez donc, cher Paris, de blesser de vos coups  
 Un cœur qui deviendroit si peu digne de vous.  
 N'aimer que les plaisirs, n'en voir que les idées,  
 C'est immoler la gloire à des douceurs fardées ;  
 Et lorsque de l'honneur on fait si peu de cas,  
 L'amour perd ses appuis & ne se foutient pas :  
 Ne me flattez donc plus d'une grandeur insigne,

Où je ne puis monter qu'en m'en rendant indigne ;  
 Et s'il faut par un crime acheter ses douceurs ,  
 Dure, dure à jamais le peu que j'ai d'honneurs,  
 Dans ce fameux débat dont vous fûtes l'Arbitre ,  
 Pallas d'un grand Héros vous flattoit du beau titre ,  
 Junon vous promettoit des grandeurs sans revers ,  
 Venus fut plus heureuse , & n'offrit que des fers :  
 Quoique vous m'en disiez ; j'ai de la peine à croire  
 Que le Ciel de Paris fit dépendre sa gloire.  
 Mais quand le Ciel pour Juge auroit voulu Paris,  
 Je n'ose me flatter d'en être un digne prix.  
 Je sçai bien me connoître, & ne prends point le change,  
 Je craindrois de Venus jusques à la louange ;  
 J'ai d'affez doux appas pour charmer les mortels,  
 Mais de la main des Dieux je ne veux point d'autels.  
 Ce n'est pas qu'après tout je n'en fois satisfaite,  
 On a des prompts retours vers ce que l'on fouhaite,  
 Et quoique vous disiez pour flatter mes appas ,  
 Je crois tout, cher Paris, je n'examine pas ;  
 Ne vous souvenez plus que mon ame abusée  
 A cet événement d'abord s'est refusée ,  
 C'étoit un grand effort de la Divinité ,  
 Que sous son trop d'éclat me cachoit sa clarté.  
 Si le choix de Venus fait ma premiere joie ,  
 Que le cœur de Paris est une belle proye !  
 Et qu'il est doux pour moi que son ambition  
 Se soit éteinte aux feux d'une autre passion.  
 Vous quittez pour mes fers l'empire de la terre,  
 Pour moi vous négligez le grand art de la guerre.  
 Et mon cœur trop épris d'un scrupule affecté ;  
 Payeroit vos bienfaits d'une inhumanité.  
 Non , mon ame à charmer n'est pas si difficile ;  
 Mais je crains de commettre un forfait inutile ,  
 Et mon cœur se refuse à des plaisirs si doux ,  
 Si n'étant plus à moi je ne puis être à vous.  
 Irai-je sur les eaux porter mon espérance ,  
 Qui choque mon honneur & blesse l'apparence :  
 Je suis toute innocente , & ne sçai point les tours  
Dont

Dont les femmes d'esprit ménagent leurs amours.  
 Vous êtes les témoins, grands Dieux, qu'une autre  
 flamme

Jamais à mon Epoux n'a dérobé mon ame,  
 Et si dans ce papier je vous fie un secret,  
 C'est un crime inconnu qui m'échappe à regret.  
 Qu'il est bon d'être instruite, & que l'on est heureuse  
 Lorsque l'on sçait donner dans l'intrigue amoureuse !  
 Mais mon cœur qui jamais ne veut que ce qu'il peut,  
 Ne sçait pas qu'en amour l'on peut tout ce qu'on veut.  
 Ma crainte est un supplice, & ce que je hazarde  
 Me fait croire aisément qu'un chacun me regarde.  
 J'en ai sçu quelque chose, & les plus soupçonneux  
 Font déjà murmurer le peuple de vos feux.  
 Dissimulez la fin d'un dessein téméraire,  
 Ou bien allez à Troye en chercher le salaire :  
 Mais j'ai trop de rigueur, pourquoi vous en aller ?  
 Si vous pouvez, que dis-je, un peu dissimuler !  
 Aimez moi, j'y consens, je ne puis être ingrate,  
 Prenez y du plaisir, mais gardez qu'il n'éclate ;  
 Mon Epoux est absent, & s'il vous a laissé,  
 C'est qu'il vous a cru sage, & qu'il étoit pressé.  
 D'une nécessité vous prenez avantage,  
 Je n'ai point empêché qu'il ne fit son voyage :  
 Mais craignant votre audace, & scachant votre amour,  
 Je lui dis seulement qu'il pressât son retour.  
 Il m'en fait la promesse, & me baise avec joye,  
 Me dit de bien traiter le beau Prince de Troye,  
 Je ris, & lui promis ; mais seroit-ce obéir  
 Si je n'obéissois qu'afin de le trahir ?  
 Il est parti pour Crete, il me laisse à moi-même ;  
 N'en croyez rien tirer pour votre amour extrême ;  
 Il pourroit, quoi qu'absent, sçavoir tous vos projets,  
 Et l'on a bien des yeux quand on a des sujets.  
 Quand vous parlez de moi vous trahissez votre ame,  
 Sous un discours flatteur vous cachez trop de flâme,  
 C'est m'ôter de mon prix, loin de me couronner,  
 Et me perdre d'honneur que de m'en trop donner :

Si mon Epoux me quitte il me croit trop bien néo  
 Pour violer les droits d'un si saint hymenée ;  
 Et quoi qu'en mon visage il trouve des remors,  
 Ce qu'il scait du dedans lui repond du dehors.  
 Si ce que j'ai d'apas lui donne quelque crainte,  
 Ma sagesse aussi-tôt en dissipe l'atteinte,  
 Et de tant de faux jours son esprit combattu,  
 En fait un plein hommage à toute ma vertu.  
 Si je m'en rapportois à l'ardeur qui me presse,  
 Nous scaurions profiter du tems que l'on nous laisse :  
 Je n'ose, je combats, je le veux, je ne puis.  
 Je triomphe, je cède, & ne scais où j'en suis.  
 Mon Epoux est absent, vous m'aimez, je vous aime,  
 Je vous vois, je suis seul, & vous l'êtes de même,  
 Nous avons quelquefois des entretiens bien doux,  
 Souvent dans nos transports nos yeux parlent pour  
 nous.

D'un crime si charmant je ne puis me défendre ;  
 Mais comme la terreur vient se mêler au tendre,  
 Et porte autant de coups que vous avez d'apas,  
 Je tremble de vouloir & de ne vouloir pas.  
 Que ne me faites-vous un peu de violence ?  
 Se moquer en secret de notre résistance,  
 Présuposer toujours que nous le voulons bien,  
 C'est comme il faut aimer, si vous n'en sçavez rien.  
 Par le trop de respect souvent on nous néglige.  
 Qui se contraint nous perd, qui force nous oblige ;  
 L'Amour fait comme Mars le téméraire heureux.  
 Mais il s'est réservé de plaire à tous les deux.  
 Le vaincu, le vainqueur, y trouvent mêmes charmes,  
 Donnez-vous votre prix, triomphez par les armes,  
 Mais triomphons plutôt de cet amour naissant,  
 Qui né dans les plaisirs deviendroit trop puissant :  
 Dans les commencemens l'eau fait mourir la flâme ;  
 Aussi bien je ne puis m'assurer de votre ame,  
 Et ce qu'un étranger nous y promet de part  
 Nous échape avec lui comme il vient du hazard.  
 La fille de Minos, & la Reine Hypsipile,

Toutes deux ont commise une faute inutile ;  
Oenone plus charmée encor que toutes deux  
Vit que Paris aimé cessa d'être amoureux,  
Et vous osez vanter ce qui fait votre honte,  
Ne croyez pas qu'ici je vous en tienne compte ;  
Et si je l'approuvois ce seroit meriter  
Que pour une autre encor vous puissiez me quitter.  
Je ne prens point de foi sur des flâmes impures,  
J'ai pris soin de sçavoir toutes vos aventures,  
Et ce qu'on m'en a dit, ne m'a que trop appris  
Qu'il ne faut avec vous payer que de mépris.  
Mais quand de votre amour je serois plus certaine,  
Vous avez des Sujets qui n'ont pas même chaîne,  
Et lorsque vous voulez me brûler de vos feux,  
Peut-être que vers Troye ils poussent tous leurs vœux :  
Un bon vent dont la flotte est un peu retardée  
Feroit de nos plaisirs évanouir l'idée,  
Nous n'en aurions que l'ombre, & dans ce souvenir,  
Le Ciel se serviroit du crime à nous punir.  
Les pleurs prendroient alors le dessus de la joye,  
Peut-être voulez-vous que je vous suive à Troye ?  
Je crains trop les faux bruits, & je suis dans un rang  
Qui me doit toute pure aux interêts du sang.  
Sur de moindres soupçons ma vertu s'intéresse ;  
Que diroit votre Asie, & que croiroit la Grece ?  
Priam souffriroit-il d'un esprit abbatu,  
Mes feux souiller sa gloire, & bleffer sa vertu ?  
Vos freres, votre mere, & toutes vos sujettes,  
Ne verroient plus en moi des beautés si parfaites,  
Qui du moins à leurs yeux ne s'étalleroient pas  
Sans y peindre mon crime, & punir mes appas.  
Mais vous, que votre exemple auroit dû rendre sage,  
Sur le premier venu vous prendriez ombrage,  
Et lorsque l'inconstance est le nœud des amours,  
Ce qu'on fait une fois, on le peut tous les jours ;  
Ce que vous pouvez seul, vous le croiriez d'un autre,  
Vous verriez mon forfait sans repasser le vôtre,  
Vous ne vous diriez pas que vous m'avez charmé,

Et

Et vous me puniriez de vous avoir aimé ;  
 Le crime de vos yeux trouveroit un supplice.  
 Que la terre plutôt me creuse un précipice !  
 Que plutôt à vos yeux elle m'ouvre son sein  
 Pour rompre le succès d'un si triste dessein !  
 Je veux croire qu'à Troye on trouve des richesses  
 Capables de borner le fouhait des Déeses,  
 Que de tous vos Sujets j'attirerois les vœux,  
 Que ma première vûe éblouiroit les yeux,  
 Que j'aurois dans la Pourpre un éclat plus illustre,  
 Que mon peu de beauté prendroit un nouveau lustre,  
 Que l'Art s'est épuisé dans tous vos bâtimens :  
 Mais je vois en ces lieux d'autres attachemens.  
 Où trouverois-je à Troye un apui nécessaire ?  
 Contre mes ennemis je n'aurois plus de pere,  
 Qui par un prompt secours voulût me soulager :  
 Si vous le deveniez, qui me pourroit venger ?  
 Vous m'aimez, je le crois, mais sur la même idée,  
 Jason avoit promis toute chose à Medée :  
 Et pour la soutenir dans le Palais d'Esion,  
 Medée de son amant ne vit plus que Jason.  
 Combien dans les douleurs dont elle étoit pressée,  
 Son Pere dût de fois venir en sa pensée,  
 Et combien dans l'excès de tant de déplaisirs,  
 Poussa-t'elle vers lui d'inutiles soupirs ?  
 Je n'ai, me direz-vous, rien de semblable à craindre,  
 Medée à son départ avoit-elle à se plaindre ?  
 L'espoir aide à la chute, & le calme avorté  
 Retracedes conseils qu'on a mal écouté.  
 Lorsque l'on est au port tout nous paroît tranquille,  
 Lorsque l'on se veut flatter, tout nous paroît facile.  
 L'on fait bien un retour, mais dans cet embarras  
 Tel prévoit ses malheurs qui ne les prévient pas ;  
 Et plus que tout cela, ce qui trouble ma joye,  
 C'est ce feu que les Grecs doivent porter à Troye,  
 Et n'ayant pas pour vous la même passion,  
 Je n'ai pas comme vous pareille vision.  
 Vous avez à Venus donné le prix des charmes,

Hélas !

Hélas ! que son bonheur vous peut coûter de larmes,  
Je vois que de Pallas l'honneur est engagé,  
Junon est offensée , & le Ciel partagé ;  
Mais quand vous n'auriez pas à craindre le tonnerre,  
J'attirerois sur vous une effroyable guerre,  
Je vous verrois tomber sous l'effort de cent bras,  
Et jugez, cher Pâris , si . . . je n'acheve pas ;  
Si la gloire à mon cœur se fait encore entendre,  
Je craindrois d'expliquer un mouvement si tendre ;  
Mais quand mon trop d'amour ne l'écouteroit plus,  
J'aurois peur de commettre un crime superflus.  
Voyez Pyrihoüs en prodiguant sa vie  
Pour t'avoir, Hyppodamie, armer la Thessalie.  
Croyez-vous mon Epoux moins sensible à l'honneur ?  
Croyez-vous que Tyndare ait trop peu de valeur ?  
Prenez, prenez, Pâris, des visions plus claires,  
Vous avez beau parler de vos feux militaires,  
Vous êtes trop galant pour être si guerrier,  
Et le Mirthe est trop doux pour le goût du Laurier.  
Vous êtes bien plus propre à faire avec les Dames  
Des combats innocens de soupirs & de flâmes ;  
Aimez, Pâris, aimez, & laissez aux Héros  
L'art d'être ingénieux à troubler leur repos.  
Hector a le cœur grand, servez-vous de sa force,  
La guerre & la beauté veulent un plein divorce ;  
Vous êtes destiné pour un plus digne emploi,  
Que ne puis-je être à vous , si vous êtes à moi.  
Vous ferez plus heureux près de quelqu'autre femme,  
Tout mon Sexe n'a pas même scrupule en l'ame,  
Et peut-être croit-on un soupir amoureux,  
Le tems peut achever le crime de vos yeux.  
Mais vous m'en diriez plus que l'on n'en peut écrire,  
Je vois bien, cher Pâris, ce que vous voulez dire,  
Et pour vous expliquer en termes de discret,  
Ce que vous appelez nous parler en secret,  
Vous n'êtes pas encore où vous voudriez être,  
Peut-être on vous verra , mais ce n'est qu'un peut-être.  
Ce que vous prétendez auroit peine à souffrir,

Que

Que sans le desirer quelqu'un pût l'acquérir.  
 Votre destin encore n'est ni beau ni funeste :  
 De Clymen & d'Ethra vous apprendrez le reste :  
 Mais pour ne pas finir avec trop de rigueur  
 Espérez tout de vous, du tems & de mon cœur.

## *H Y P S I P I L E A J A S O N.*

**J**'Aprends qu'en Thessalie on a vû la Toison  
 Passer avec honneur dans les mains de Jason.  
 Comme vous m'êtes cher, votre gloire m'est chere,  
 J'en ai goûté d'abord la douceur toute entiere.  
 J'en ai vû tout l'éclat, mais il m'eût été doux,  
 Dans la part que j'y prens de le sçavoir de vous ;  
 Comme j'aime à juger des autres par moi-même,  
 Je crois que vous m'aimez autant que je vous aime,  
 Que vous aviez dessein de venir en ces lieux  
 Chercher de notre hymen à rejoindre les noeuds,  
 Que les vents ont rendus votre esperance vaine,  
 Mais un mot de Jason m'en eût fait plus certaine,  
 Et jusqu'à ce qu'aux Dieux il plût de nous unir,  
 Vous deviez m'honorer de votre souvenir.  
 Se peut il, quand pour vous tout le Ciel se déploie,  
 Qu'un autre m'ait appris ce grand sujet de joye,  
 Qu'Hypsipile n'ait sçû qu'avec tout l'Univers,  
 Du Prince de Colchos le surprenant revers ?  
 Cet exploit où Jason sans le secours des armes,  
 A paru triompher de Mars & de ses charmes,  
 Lorsqu'il a mis au joug ces Taureaux furieux  
 Qui portoient la terreur & la mort dans les yeux ;  
 Qu'il a vû l'escadron des enfans de la terre,  
 Naître & se déclarer une cruelle guerre,  
 Et qu'il les a reduits à se porter les coups,  
 Qu'à ce seul ennemi destinoit le couroux.  
 Lorsqu'il a du Dragon surpris la vigilance,

Du poison de ses yeux rompu la violence,  
Et ravi malgré lui ce précieux butin,  
Où les Dieux ont d'Aète attaché le destin.  
Ah ! qu'il eût été doux, Jason, pour une Amante,  
D'en recevoir de vous la nouvelle charmante.  
Et de montrer à tous que vous preniez le soin  
De m'en être vous-même un assuré témoin.  
Mais je me plains à tort si Jason est fidelle ;  
Si son cœur brûle encor d'une flamme si belle,  
Et si pour mon honneur ma rivale à Colchos  
N'a point fait oublier le Jason de Lemnos.  
Mais ne m'a t'on pas dit qu'une Scythe munie,  
D'un Art dont les enfers craignent la tyrannie,  
M'a volé ce Héros, m'a volé ce Jason,  
Qui ne devoit porter ses vœux qu'à la Toison.  
L'amour craint aisément les choses qu'il doit craindre,  
Un feu paroît éteint lorsqu'il a pû s'éteindre,  
Et le cœur alarmé d'un désordre trompeur ;  
N'en voit que le dehors, n'en aime que l'erreur.  
C'est cette erreur, hélas ! qui me deviendroit chere,  
Si l'on ne m'avoit fait un rapport trop sincere,  
Et si dans ma douleur je pouvois me flatter  
De me voir quelque jour en état d'en douter.  
Pour mieux troubler encor le repos de ma vie,  
Un homme l'autre jour venu de Thessalie,  
Vint me rendre au Palais les soins respectueux  
Que doit un Etranger au Souverain des lieux.  
D'autres eussent voulu s'informer de la Grece,  
Mais n'ayant de desirs que ceux de ma tendresse,  
Ma curiosité dans ce malheureux jour  
Ne fit pas un moment balancer mon amour.  
Que fait Jason, lui dis-je, avec impatience ?  
Je le vis à ces mots, s'obstiner au silence,  
Il me parut troublé, le front triste & l'œil bas.  
Et quand je m'apperçus d'un si prompt embarras,  
Il n'est plus, m'écriai-je, il a cessé de vivre ;  
Puisque je pus l'aimer, je puis encore le suivre,  
Et de mon désespoir former un beau dessein

De lui donner ma vie au défaut de ma main,  
 Princesse, me dit-il, digne que l'on t'adore,  
 Les Dieux me sont témoins que Jason vit encore :  
 Mais dans ce triste état , quoiqu'il pût me jurer,  
 Son serment, je l'avoue, eut peine à m'assurer.  
 Enfin quand ses discours m'eurent persuadée  
 De me rendre à moi-même une plus douce idée,  
 Je voulus m'informer des combats que Jason  
 Soutint au Champ de Mars pour gagner la Toison.  
 Ces Taureaux, me dit-il , dont la brûlante haleine  
 Sembloit à ses regards cacher toute la plaine,  
 Furent aux yeux de Mars dans l'horrible fillon  
 Par la main du Héros soumis à l'aiguillon.  
 Il avoit jusques là ménagé son courage ;  
 Mais il fallut passer au triste labourage,  
 Et tirer de la terre un escadron armé,  
 Contre le même bras qui l'avoit animé.  
 Ils naissent ces Guerriers, mais loin de le surprendre,  
 Mais loin de l'attaquer ils le veulent défendre,  
 Et pour se signaler cherchant d'autres combats,  
 Dans le même dessein trouvent même trépas.  
 Ils en font un tribut à celui qui le donne,  
 Et viennent tout à coup respectans sa personne,  
 Expier à ses pieds, & faire à flancs ouverts  
 Hommage de leur sang pour les travaux soufferts ;  
 Lors voyant que mon ame étoit moins inquiète,  
 Il m'aprit du Dragon l'admirable défaite,  
 Comme oubliant ses soins , ce monstre sans pareil  
 S'étoit laissé surprendre aux charmes du sommeil ;  
 Ce récit dangereux me livroit à des craintes,  
 Dont à peine on croiroit les sensibles atteintes,  
 Puis faisant un retour je rendois à mon cœur  
 Ce qu'avoient pu voler les chagrins de la peur.  
 Mais quoiqu'il ne dit rien de ton peu de constance,  
 Il ne m'en dit que trop pour trahir son silence,  
 Et je vis qu'il faudroit borner tous mes souhaits  
 A te pleurer, ingrat, ou ne t'aimer jamais.  
 Le fallut-il, grands Dieux, & qui le pourroit croire ?  
Que

Que Jason me trahit au milieu de sa gloire ;  
 Mon cœur est d'autant plus confus & désolé,  
 Que plus je vois le prix de ce qu'on m'a volé.  
 Hélas ! où sont les nœuds d'un si saint hymenée ?  
 D'une foi tendrement, & reçue & donnée ?  
 Faut-il que ton amour ait si peu combattu  
 Qu'il n'ait pu jusqu'ici ménager ta vertu ?  
 As-tu de nos plaisirs perdu jusqu'à l'Idée ?  
 Et par ce changement si doux pour ta Médée,  
 Et pour moi si funeste, & pour toi si honteux,  
 Peux-tu bien démentir & ton cœur & les Dieux ?  
 Hymen orné des fleurs de ses sacrés bocages,  
 Junon qui de tout tems préside aux Mariages,  
 Furent les deux témoins de tes vœux & des miens ;  
 Et de ces mêmes vœux ne sont pas les soutiens.  
 Ou pour en mieux juger, ce fut d'une furie  
 L'implacable desir de terminer ma vie,  
 Qui de notre union alluma le flambeau,  
 Qui devoit m'éclairer à m'ouvrir le tombeau.  
 Faut-il que de Typhis l'irréparable faute  
 Ait conduit dans Lemnos le navire Argonaute ;  
 Et pourquoi le destin m'amener ce Héros,  
 Si ce n'est à dessein de troubler mon repos ?  
 Ce n'étoit pas ici qu'une forêt sacrée  
 Enfermoit le dépôt de la Toison dorée :  
 Ce n'est pas en ces lieux que Phryxus l'a rendu,  
 Et je n'avois qu'un cœur qui s'est mal défendu.  
 Comme dans mes Etats j'ai d'illustres Guerrieres ;  
 Qui n'ont que le dehors des femmes ordinaires,  
 Et par un double effort sçavent également  
 Affoiblir un Héros & charmer un Amant,  
 J'avois bien résolu de porter leur courage  
 A disputer aux Grecs un si fameux passage ;  
 Mais l'Astre infortuné qui préside à mon sort ;  
 Me fit tout oublier lorsque tu fus au port.  
 Je devois être Reine, & ne fus qu'Hypsipile :  
 Au seul nom de Jason je fis ouvrir la Ville.  
 Et lorsque tu pensois rafraichir tes Soldats ;

Tu fis une conquête où tu ne pensois pas.  
 Dans la tranquillité d'une première vue,  
 Je crus que le devoir seul me rendoit émue :  
 Mais, hélas ! quand mon cœur se connut un peu  
 moins,

Je vis bien que l'amour en partageoit les soins.  
 Nous passâmes deux ans à livrer à nos ames  
 Des combats innocens de soupirs & de flâmes,  
 Et lorsque la troisième il fallut nous quitter,  
 De ces mots amoureux tu voulus me flatter :  
 Les Dieux me font témoins que je brûle d'envie  
 De passer en ces lieux le reste de ma vie ;  
 Mais mon devoir funeste & doux à mon amour,  
 Me presse de partir pour presser mon retour.  
 Fortifié des nœuds d'une amitié si belle,  
 Si je fors d'un combat où mon destin m'appelle,  
 Je viendrai pour jamais vous donner une foi,  
 Et plus digne de vous, & plus digne de moi.  
 Vous n'en pouvez douter ; & puisque je vous laisse  
 Des gages assurés de toute ma tendresse,  
 Que rien ne vous égale en ces rudes climats,  
 Si vous ne m'en croyez, croyez en vos apas.  
 Dans ce funeste adieu tu mélois tes caresses  
 De soupirs préparés, & de fausses tendresses,  
 Et feignant de vouloir reprendre ton discours,  
 Ces enfans de ta feinte en arrêtoient le cours.  
 Je mourrai, dis-je alors, si Jason ne me reste,  
 Mais enfin tu partis dans le vaisseau funeste,  
 Et les vents pour me nuire, unis avec mon sort,  
 Soupissant à fleur d'eau t'enleverent du port.  
 Les ondes s'écartoient par l'effort de la rame ;  
 Lors d'un peu de pitié laissant toucher ton ame,  
 Tandis que dans les vents tes voiles se perdoient,  
 Tu me parlois des yeux, & les miens répondoient ;  
 Mais comme dans l'excès d'un mouvement si tendre,  
 L'amour se prend à tout, ne sçachant où se prendre,  
 Quand je vis que les vents te voloient à mes yeux,  
 Je montai dans la tour pour te voir un peu mieux ;

Je baignai de mes pleurs mon sein & mon visage.  
 Il sembloit qu'à mes yeux ils fissent un nuage ;  
 Mais comme tout l'effort se rappelle au besoin ,  
 L'amour me les prêta pour te voir de plus loin.  
 Ah ! j'étois bien-tôt ce grand soin de me plaindre ,  
 J'avois à m'affliger , mais j'avois plus à craindre ,  
 Et si je voyois bien tout ce que je perdois ,  
 Je voyois encor mieux ce que tu hazardois.  
 Je mélois à la crainte où j'étois asservie ,  
 Des prieres aux Dieux de conserver ta vie.  
 Ce qu'ils ont fait pour toi contre tes ennemis  
 Demande les encens que je leur ai promis.  
 J'accomplirois les vœux du succès de Medée !  
 Eloignez-vous, tendresse, insupportable idée ,  
 Ou si ce mouvement peut servir mon courroux ,  
 Qu'il ne soit plus amour, que pour être jaloux.  
 La perte de Jafon m'est - elle si charmante ,  
 Que j'en doive à ce point être reconnoissante ,  
 Et ferai - je immoler des victimes aux Dieux ,  
 Pour m'avoir enlevé ce que j'aimois le mieux ?  
 Je craignois, il est vrai, j'avouerais ma foiblesse ,  
 Qu'Eson ne te choisit quelque beauté de Grece ,  
 Mais je n'attendois pas qu'une Scythe eût l'honneur,  
 Quelque beauté qu'elle eût, de vaincre mon vain-  
 queur ;

Aussi n'a-t'elle point ébranlé mon courage ,  
 Par ce charme innocent qu'on voit sur un visage ;  
 Mais d'un charme plus fort le surprenant apas  
 A fait ce que ses yeux - ne lui promettoient pas.  
 Elle cherche la nuit dans les lieux les plus sombres ,  
 L'herbe qui peut servir au commerce des ombres  
 Rien n'ose résister à son Art sans pareil ;  
 Il déplace la Lune , obscurcit le Soleil ,  
 De l'eau la plus rapide il arrête la course ,  
 Il force les Torrens à rentrer dans leur source ,  
 Il confond la Nature , & transporte à son choix  
 Les bois dans les rochers, les rochers dans les bois.  
 C'est par lui que Medée en sa toute puissance ,

Consulte des tombeaux l'effroyable silence,  
 Et force en cet état la mort à lui fournir  
 De quoi se satisfaire, & de quoi nous punir.  
 Pour porter aux absens des coups inévitables,  
 Elle n'a qu'à percer des images semblables,  
 Et mille écoulemens d'invincibles efforts,  
 Pour servir son courroux passent jusques aux corps.  
 C'est un foible crayon des crimes de ta femme;  
 Mais ce n'est pas ainsi qu'on gagne une belle ame,  
 Et le cœur d'un Héros ne se rend qu'aux attraits  
 Qu'imprime la Nature en ses plus beaux Portraits.  
 Si tu sçais à quel point son audace est venue,  
 Peux-tu la caresser après l'avoir connue,  
 Sçachant ce qu'elle a fait, ne crains tu rien pour toi,  
 Et passes-tu les nuits près d'elle sans effroi?  
 Les Taureaux de son charme ont adoré l'amorce;  
 Jason pour résister n'a pas eu plus de force,  
 Et par même pouvoir déterminant ton choix,  
 Elle a forcé ton cœur à suivre mêmes loix;  
 Mais avec sa science elle a bonne mémoire.  
 La méchante qu'elle est, elle en veut à ta gloire,  
 Et si nous en croyons ses insolens discours,  
 Seule de tes Héros elle a sauvé les jours.  
 Quelques-uns l'en ont crue, & dans la Thessalie,  
 Consulte, si tu veux, les amis de Pélée;  
 Ils disent assez haut qu'en faveur de Jason,  
 Les charmes de Médée ont volé la Toison:  
 Vois un peu là-dessus ce que pense Alcimède,  
 Qu'aux volontés d'Eson ton grand courage cede;  
 Et puisque ta Médée ici ne lui plaît pas,  
 Qu'elle aille sur le Phasé étaler ses apas.  
 Et toi plus inconstant que ne sont les haleines  
 Des vents que le Printemps fait souffler dans les  
 plaines,

Reviens à toi. Jason, pour revenir à moi,  
 Souviens-toi d'Hypsipile, & gardes mieux ta foi.  
 Me dois tu moins, ingrat, pour me voler ton ame?  
 Es-tu moins mon Epoux, ou suis-je moins ta femme?

Et

Et dans si peu de tems oses-tu démentir  
 Ces grands feux qu'à Lemnos tu feignois de sentir ?  
 Pour me rendre ton cœur repassé ma tendresse :  
 S'il faut pour te toucher des titres de Noblesse,  
 Je suis, & c'est assez mériter un Héros,  
 Et fille de Thoas & nièce de Minos.  
 Bacchus est mon ayeul, & sa femme Ariane,  
 Plus belle que Venus, plus claire que Diane,  
 Jette de ses beaux yeux un éclat sans pareil,  
 Et brille dans le Ciel comme un autre Soleil.  
 Mais que sert de vanter les titres de ma Race ?  
 Jason est un grand homme, il lui faut une place ;  
 S'il t'en faut une, ingrat, vois si ce que tu prends,  
 Enchantemens à part, vaut ce que tu me rends ;  
 Si le titre de Roi vaut bien celui de traître,  
 Je suis Reine à Lemnos, & je t'en fais le maître ;  
 C'est un charme assez grand pour un ambitieux,  
 Et d'autres que Jason y borneroient leurs vœux.  
 Mais quoique mon amour, & quoique ma puissance  
 Ne puissent t'arracher la moindre complaisance,  
 J'ai de toi deux enfans, n'es-tu point attendri ?  
 Sois du moins pere encor, si tu n'es plus mari.  
 Je les portai neuf mois ; mais avec une gloire  
 Qui des plaisirs passés rappelloit la mémoire,  
 Quand Lucine - Junon, que j'invoquai deux fois,  
 M'accorda le présent que je lui demandois.  
 Dans ces charmans Portraits tu te verrois toi-même :  
 Qu'à te baiser en eux mon plaisir est extrême ?  
 Ils ne sont pas trompeurs, & c'est en ce seul point  
 Que ces petits Héros ne te ressemblent point.  
 Pour livrer un combat de tendresse à ton ame,  
 J'ai pensé t'envoyer ces gages de ta flâme ;  
 J'ai cru qu'ils te rendroient tes premieres amours ;  
 Mais Medée a vers toi fermé tous les retours.  
 J'ai vu de son amour l'implacable colere,  
 Tout ce qu'une marâtre est capable de faire ;  
 J'ai vu, pour épargner des discours superflus,  
 Medée, & c'est encor quelque chose de plus :

J'avois peur que sa main accoutumée au crime ,  
 N'en fit à son repos une double victime ;  
 Et d'un frere au berceau qui peut ouvrir le flanc ,  
 N'auroit pas plus d'horreur de répandre mon sang.  
 Toute Sorciere enfin , & toute criminelle ,  
 Medée a des apas , Hypsipile est moins belle ,  
 Tes yeux ont bien goûté la force des poisons ,  
 Et pour les avoir beaux tu ne les a pas bons.  
 Eteins , éteins un feu que le charme a fait naître ,  
 Ne vois plus que Medée , aprends à la connoître ;  
 Je suis dans mon Royaume , elle a quitté le sien ,  
 Elle a trahi son pere , & j'ai sauvé le mien.  
 Mais pourquoi me flatter des crimes de Medée ,  
 Si Jason en a pris une agréable idée ;  
 Si le nom de perfide & de cruelle sœur ,  
 Sont des titres si beaux pour sa nouvelle ardeur ?  
 Je n'ai jamais aimé le sang & le carnage ,  
 Des femmes de Lemnos je déteste la rage ;  
 Mais tu sçais qu'un grand cœur qu'on brave insol-  
 lement ,

A peine à refuser un premier mouvement.  
 Dis - moi , lorsque tu vins d'une terre fatale ,  
 Si funeste pour moi , pour toi si liberale ,  
 Lorsque battu des vents tu couvois tous les ports ,  
 Si la mer en fureur t'eût jetté sur nos bords ,  
 Et qu'avec mes enfans j'eusse été sur ta voye  
 Confondre mes baisers dans mes larmes de joye ,  
 N'eus tu pas souhaité dans ce triste embarras ,  
 Que la terre à l'instant pût s'ouvrir sous tes pas ?  
 De quel œil , de quel front , cher tyran de mon ame ,  
 Eus tu pû regardet tes enfans & ta femme ?  
 Le péril n'eût il pas rappelé ta vertu ?  
 Que te devois-je alors , & que meritois - tu ?  
 Dans un cœur moins charmé ta mort eût été sûre ,  
 Mais le moyen d'éteindre une flâme si pure ;  
 Tu ne meritois rien , mais un reste d'amour  
 Malgré moi dans mon ame eût fait un beau retour ,  
 J'eusse fait à tes yeux , ridicule tendresse !

Couler

Couler avec plaisir le sang de ta maîtresse ;  
J'eusse été sa Medée , & le ciel en courroux  
N'eût osé mal servir ce mouvement jaloux.  
Quoique le même Ciel ait épargné ta fuite ,  
Il rendra quelque jour justice à ton mérite.  
Et pour me consoler je voudrois seulement  
Qu'il fit à ta Medée un pareil traitement.  
Qu'elle ait même disgrâce , & pleure même crime ,  
Comme elle en fut l'objet , qu'elle en soit la victime ;  
Et que de son Jason le cœur mal arrêté ,  
La punisse , en changeant , de me l'avoir ôté.  
Que d'un bien mal acquis une autre se faisisse ,  
Et pour mieux à ma peine égaler son suplice ,  
Que ses charmes enfin devenus impuissans ,  
Elle pleure un époux , & perde deux enfans :  
Qu'elle erre sans appui de contrée en contrée ,  
Que de chaque contrée on lui ferme l'entrée ,  
Et que ce grand forfait dont Colchos a frémi ,  
De tout le Genre humain lui fasse un ennemi !  
Qu'aussi cruelle sœur que déloyale fille ,  
Elle n'épargne point sa seconde famille ;  
Et par un traitement digne d'elle & de toi ,  
Qu'elle force ton cœur à soupirer pour moi.  
Qu'après avoir laissé son Art , les eaux , la terre ,  
Elle prenne en fureur la route du tonnerre ,  
Et qu'elle vive ainsi sans honneur & sans rang ,  
Pour avoir répandu le plus beau de son sang.  
C'est ce que dans l'ardeur de ma juste colere  
Je lui souhaite , hélas ! plus que je ne l'espere :  
Dans ce funeste état , vivez , vivez tous deux ,  
Et qu'un malheur constant me venge de vos feux.



## M E D E E A J A S O N .

**J'**Etois née à Colchos dans le rang de Princesse,  
 Lorsque tes faux sermens surprirent ma tendresse,  
 Et je ne voyois rien qui ne dût m'obéir,  
 Quand j'employai pour toi mon Art à me trahir.  
 C'étoit, ingrat, c'étoit avant cette victoire,  
 Que je pouvois mourir avec toute ma gloire,  
 Et je n'ai trop vécu que depuis que Jason  
 A charmé tout mon charme & volé la Toison.  
 Falloit-il que d'Argos le funeste navire  
 Enlevât avec moi l'appui de notre Empire ?  
 Falloit-il que les Grecs, pour troubler mon repos,  
 Bussent de l'eau du Phasé, & vinsent à Colchos ?  
 Devois-je en tes cheveux enchaîner mes desirs ;  
 Devois-je t'écouter, ou croire tes soupirs ?  
 Si Typhis eût pris port dans l'horrible contrée  
 Dont le nom est fameux par la Toison dorée,  
 Jason qui met sa gloire en des exploits si beaux,  
 Eût couru se livrer aux flâmes des Taureaux.  
 Il eût forcé la terre à devenir la mere  
 D'un escadron armé contre son propre pere ;  
 Et ces guerriers ingrats le perçant tour à tour,  
 Eussent donné la mort en recevant le jour.  
 Ta mort eût étouffé toute ta perfidie,  
 Ta mort eût assuré le repos de ma vie,  
 Et par ce beau trépas, nous serions à présent,  
 Et moi moins malheureuse, & toi plus innocent.  
 Je trouve dans l'ardeur du beau feu qui m'anime,  
 Une espece de joye à repasser ton crime,  
 Et de tous nos plaisirs qui n'ont pû te toucher,  
 Je n'ai plus que celui de te les reprocher.  
 Lorsqu'on te fit partir sur une mer émue,  
 Lorsqu'on te fit chercher une route inconnue,

L'on

L'on te vit à Colchos, où ton cœur amoureux  
 Trouvoit assez d'apas pour y borner tes vœux.  
 Dans cette aimable terre abondante en richesse,  
 J'étois ce qu'est ici ta nouvelle Maitresse,  
 Et son pere n'a rien, à ne le point flatter,  
 Que lors avec raison le mien pût souhaiter:  
 Creon voit de deux Mers sa puissance bornée,  
 Et quoique contre Aëte ait fait la destinée;  
 Le Pont de la Scythie est assez éloigné,  
 Et tous deux ils bornoient où mon pere a regné,  
 Il vit avec plaisir que les Princes de Grece  
 Nous avoient envoyé leur plus belle jeunesse,  
 Et ce qui fait horreur de ton manque de foi,  
 Il te fit un accueil digne d'un si grand Roi.  
 Je te vis, & j'appris le lieu de ta naissance;  
 Mais je vis aussi - tôt mon peu de résistance,  
 Et tes premiers regards triomphans de mon cœur,  
 Firent ton premier crime, & mon premier malheur,  
 D'abord, quoique ce fût une premiere vûe,  
 De ce je ne sçai quoi je me sentis émue,  
 Et n'ayant rien aimé jusqu'à ce triste jour,  
 Je connus que j'aimois sans connoître l'amour.  
 Je te vis si charmant, qu'il fallut bien me rendre,  
 Tes yeux étoient trop beaux pour m'en pouvoir  
 défendre,

Et mon destin d'accord avec tous tes apas,  
 Achevoit dans mon cœur ce qu'ils ne faisoient pas.  
 Tu scus que de mon feu l'ardeur étoit extrême,  
 L'amour se fert de tout pour se trahir lui-même;  
 Et quelque soin qu'on prenne à le dissimuler,  
 Sa flâme a trop d'éclat pour se pouvoir celer.  
 Un jour, je m'en souviens, j'étois avec mon pere  
 Lorsque tu demandois qu'on t'ouvrit la carrière,  
 Et ce Prince alarmé du péril de Jason,  
 Te disoit à quel prix l'on gagnoit la Toison.  
 Il te contoit l'horreur que dans toute la plaine  
 Jettoient les deux Taureaux de leur brûlante haleine,  
 Et t'apprenoit, touché de ce qu'on doit au rang,

Combien à les dompter il coûteroit de sang :  
 Leurs feux , te disoit-il, sont bien plus redoutables  
 Que ce que la Nature inspire à leurs semblables ;  
 Et Mars a réparé par un charme jaloux,  
 Tout ce qui leur manquoit de force & de courroux.  
 Leurs pieds sont tous d'airain, de bronze leurs narines,  
 Et pour joindre la ruse à leurs forces divines,  
 L'on voit une fumée autour de chacun d'eux  
 Qui le rend effroyable & le dérobe aux yeux,  
 Et si vous échapez de cette horrible guerre,  
 Il faut du Champ de Mars ensemençer la terre,  
 Et tirer de ses flancs des Guerriers tout armés  
 Contre le même bras qui les aura semés.  
 Après ce grand combat il faut trouver l'adresse  
 De dissiper un charme où le Ciel s'intéresse,  
 Et l'on doit assoupir un Dragon sans pareil,  
 Qui n'a jamais connu les apas du sommeil.  
 A ce triste recit dont tu sentoies l'atteinte,  
 Tes Héros alarmés auroient pâli de crainte,  
 Et le plus assuré de tous tes Demi-Dieux  
 Sortir la peur dans l'ame, & la mort dans les yeux.  
 Tu n'avois pas, Jason, pour ta chere Creüse,  
 Ce précieux amour que ton cœur me refuse,  
 Et la soif de regner n'étoit pas dans ton cœur,  
 Ou n'étoit plus alors qu'un larcin de la peur.  
 Je te vis abimé dans ces sombres alarmes,  
 Mais je ne te pûs voir sans répandre des larmes,  
 Et lorsque tu fortis tu pouvois te flater  
 Que c'étoit à regret que je t'allois quitter ;  
 Mes yeux, mes tristes yeux, auteurs de mon martyre,  
 Te dirent un adieu que je n'osois te dire,  
 Et l'intérêt du sang me fit dans ma douleur  
 Pleurer toute la nuit la perte de mon cœur.  
 De ce que je croyois me devoir à moi-même,  
 Je passois aux devoirs de mon amour extrême,  
 Et les feux du Dragon, les Soldats, les Taureaux,  
 Sembloient avant ta mort m'ouvrir mille tombeaux.  
 Mon amour me donnoit une sensible atteinte,

De ce charme secret je passois à la crainte ;  
 Mais lorsque je voulois faire un second retour,  
 La crainte alloit enfin du côté de l'amour.  
 Le Soleil commençoit d'épandre sa lumière  
 Quand ma sœur me rendit sa visite ordinaire :  
 Elle parut surprise, & son cœur fut touché  
 De voir contre mon lit mon visage attaché :  
 Mes cheveux négligés flottoient sans artifice,  
 Et dans de vains efforts à me rendre justice,  
 De ton crime en secret accusant les destins,  
 Mes pleurs portoient mes feux sur les objets voisins.  
 Ma Sœur pour ton secours implora l'assistance  
 Dont une autre a le fruit par ton peu de constance,  
 Et ma Sœur que j'aimois m'enleva par raison  
 Ce que par mon amour je donnois à Jason.  
 On voit près le Palais du malheureux Aëte,  
 Un bois où le silence a choisi sa retraite,  
 Et son ombre invincible à toutes les saisons,  
 Repousse du Soleil les timides rayons ;  
 Dans ce bois écarté Diane est adorée,  
 Et l'on voit dans son Temple une image dorée,  
 Où dans les traits divers, tant l'or est bien perdu,  
 L'Art avec la Nature y paroît confondu.  
 Je ne sçai si le tems s'en est rendu le maître,  
 Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,  
 Et qu'avec un visage aussi beau que flateur,  
 Tu me tins ce discours aussi doux que menteur :  
 Sous vos divins apas la Fortune asservie  
 Vous a faite aujourd'hui l'arbitre de ma vie,  
 Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,  
 Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour ;  
 Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,  
 Vous pouvez me sauver avec plus de clémence,  
 Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,  
 Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.  
 J'ose donc vous prier par toutes les tempêtes  
 Que seule vous pouvez détourner de nos têtes,  
 Par votre sang formé du plus pur sang des Dieux,

Par le Pere d'Aëte & vos autres Ayeux,  
 Par les trois noms divers, par tout ce que Diane  
 Dans ses Temples sacrés dérobe à l'œil profane,  
 Par le grand Papeüs , par la fille des flots,  
 Et par les autres Dieux qu'on adore à Colchos,  
 J'ose donc vous prier de rendre à nos Provinces,  
 Et les fils de nos Dieux , & les fils de nos Princes,  
 Et si j'ose pour moi ce que je dis pour tous,  
 Conservez un Amant qui veut vivre pour vous,  
 Si Médée en Jason trouvoit de quoi lui plaire,  
 Ce souhait, je l'avoue, est un peu téméraire,  
 Et j'ai peu de sujet d'espérer que les Dieux  
 Veussent rendre aujourd'hui le téméraire heureux.  
 Si vous me refusez , je vais mourir, MADAME,  
 Mais si ce que j'adore est sensible à ma flâme,  
 Que tout le Ciel conspire à me priver du jour,  
 Si jamais d'autres feux éteignent mon amour.  
 J'en jure par Diane en ce Temple adorée,  
 J'en jure par les droits de l'union sacrée,  
 J'en jure par Junon qui fait un nœud si beau,  
 Et d'Hymen tous les jours allume le flambeau.  
 Ces sermens , ces soupirs & cette voix charmante,  
 Acheverent de vaincre une vertu mourante;  
 Que l'esprit d'une fille avoit peu de secours  
 Et contre tes apas , & contre tes discours !  
 En me prenant la main tu répandois des larmes,  
 Falloit il ajouter quelque chose à tes charmes ?  
 Et mon sexe attaqué par le don de ta foi,  
 Pouvoit-il me fournir des armes contre toi ?  
 Lorsque je t'eus donné l'art de vaincre sans peine,  
 Tu soumis les Taureaux sans craindre leur haleine,  
 Et tout prêt de passer à de nouveaux hazards,  
 Tu leur fis labourer le triste Champ de Mars.  
 Là les dents de Serpent dont tu semois la terre,  
 Pouffoient les premiers feux d'une cruelle guerre,  
 Et formoient des Soldats tous prêts dans leur courroux,  
 De te donner la mort & d'éviter tes coups ;  
 Moi qui t'avois fourni de quoi parer l'atteinte,

A ce spectacle affreux je palissois de crainte,  
 Jusqu'à l'heureux moment que leurs bras étonnés,  
 Se portèrent les coups qu'ils t'avoient destinés.  
 Lors on vit le Dragon se lever de sa place,  
 Lui-même il s'inspiroit une nouvelle audace,  
 Il partoit en sifflant, & du poids de son corps  
 Il étonnoit la terre en ses pressans efforts.  
 Où pouvoit être alors cette Royale épouse,  
 Dont je ne voyois pas sujet d'être jalouse ?  
 Où pouvoit être alors ce grand titre de Roi,  
 Qu'on te donne à Corinthe aux dépens de ta foi ?  
 C'est moi qui nè suis plus qu'une Scythe ennemie,  
 C'est moi qui te trahis pour assurer ta vie,  
 Et c'est moi dont le crime enfin t'ouvre les yeux,  
 Quand tu te connois mal, à me connoître mieux.  
 C'est moi qui t'ai donné la divine puissance  
 De rompre du Dragon toute la vigilance ;  
 C'est moi qui t'ai fauvé, c'est à moi que tu dois  
 Une fois la Toison, & Jason quatre fois.  
 J'ai quitté mes états, & j'ai trahi mon pere,  
 J'ai choisi sans regret un exil volontaire,  
 Et je vois cet exil par toi récompensé  
 Du larcin de ta flâme & d'un exil forcé.  
 J'ai pour un étranger oublié l'innocence  
 Que je devois au sexe autant qu'à ma naissance,  
 J'ai quitté pour te suivre & ma mere & ma sœur ;  
 Rends-moi ce que je perds, ou laisse-moi ton cœur,  
 Je ne t'oubliai pas dans ce triste voyage,  
 Cher frere, je ne puis en dire davantage :  
 Et mon crime à tel point redouble mes ennuis,  
 Que je n'ose l'écrire après l'avoir commis.  
 Tu mourus innocent, & je vis criminelle,  
 Lors les Dieux impuissans trahirent ta querelle,  
 Et pour sauver ta vie, ou pour venger ta mort,  
 Le Ciel contre Medée eût dû faire un effort.  
 Pour te quitter, Jason, j'avois trop de tendresse,  
 Lorsqu'on a tant osé, craindre est une foiblesse ;  
 Et ce grand coup d'essai, que je fis à tes yeux,

Me servit à braver la fortune & les Dieux.  
 Que faisoient-ils ces Dieux, que faisoit la Fortune !  
 Devions-nous échaper au Trident de Neptune ?  
 Et pour ne pas périr étions-nous innocens ?  
 Ou les Dieux contre nous étoient-ils impuissans ?  
 Plût au Ciel qu'un rocher voisin des Cyanées  
 Eût par un prompt débris fini nos destinées,  
 Et qu'un même trépas après de tels malheurs  
 Eût uni nos deux corps au défaut de nos cœurs.  
 Scylle, affreux précipice, en ce triste voyage,  
 Vous m'avez mal servi de m'ouvrir un passage,  
 Vous pouviez m'épargner des regrets superflus,  
 Et vous m'eussiez laissé ce que j'aimois le plus.  
 Tu triomphes, ingrat, de ma propre conquête,  
 Tu reviens chez les Grecs les Lauriers sur la tête,  
 Et dans la Thessalie on fait de la Toison  
 Un insolent trophée aux crimes de Jason.  
 Joins, joins à mes bontés les malheurs de Pelie,  
 Ses filles l'aimoient trop pour lui donner la vie,  
 Et l'amour paternel qui les faisoit agir,  
 Eût cru trahir son sang à ne pas en rougir.  
 Qu'à l'Univers entier je paroisse exécration,  
 Si j'avois moins aimé, je serois moins coupable,  
 Et plus le crime est grand par un excès d'amour,  
 Plus à le bien payer tu me dois de retour.  
 Ce que j'ai fait pour toi doit-il m'être funeste ?  
 Mes soupirs, cher ingrat, te diront mieux le reste :  
 Je ne puis m'expliquer, tu me dois tout, Jason,  
 Et tu peux m'ordonner de quitter ta maison !  
 Traître, si je la quitte, où choisir ma retraite ?  
 Puis-je regner encor, ou vivrai-je en sujette ?  
 Irai-je dans Colchos pour reprendre mon rang ?  
 Moi qui l'ai fait rougir du plus beau de son sang ?  
 Irai-je en Thessalie, où l'horreur de mon crime  
 Demande au nouveau Roi ma tête pour victime ?  
 Irai-je dans Lemnos, m'exposer au courroux  
 Du pouvoir souverain & d'un amour jaloux ?  
 J'ai pourtant obéi, j'ai pris pour compagnie

Les fruits infortunés d'une foi désunie ;  
Mais ce qui me fait vivre & la nuit & le jour,  
Quand tu me fais mourir, perfide, c'est l'amour,  
J'ai fait de vains efforts à te voler mon ame,  
Que dis-je ? Je trahis l'intérêt de ma flâme ;  
Non, mon foible courroux dans toute ma douleur,  
N'a fait que des souhaits de regagner ton cœur.  
Juge si ma douleur pensa m'être mortelle,  
Lorsque de ton Hymen on m'apprit la nouvelle,  
Et si de cet Hymen le malheureux flambeau  
N'eût pas dû m'éclairer à descendre au tombeau,  
Je me trouvai sans force au chant de l'Hymenée,  
Chant cent fois plus funeste à mon ame étonnée  
Que celui dont le Cygne a soin de se pleurer,  
Lorsque sur le Méandre il est prêt d'expirer.  
Quoique ton crime en moi trouvât peu de croyance,  
Je n'osois me flater de toute ta constance ;  
L'amour a des soupçons autant qu'il a d'apas,  
Et l'on craint fort souvent ce qu'on ne croiroit pas.  
Corinthe pousse au Ciel de grands cris d'allegresse,  
Sa joye en cet état redouble ma tristesse,  
Et plus ton mariage allume de plaisirs,  
Plus ce dernier malheur anime mes soupirs.  
Entre tous tes Sujets mes plus chers Domestiques  
Ne prenoient point de part à ces fêtes publiques,  
Ils cachotent leur douleur , & dans leur entretien  
Ils n'osoient m'expliquer ce que je sçavois bien ;  
Où, je le sçavois bien ce triste mariage,  
Que j'aurois oublié si j'eusse été plus sage.  
Mes feux pour l'ignorer en étoient trop blessés,  
Et jamais rien n'échape aux yeux intéressés ;  
Lors un de nos enfans qu'une ardeur de jeunesse  
Avoit fait pour te voir avancer dans la presse,  
Croyant qu'avec plaisir je verrois ton bonheur,  
S'en vint innocemment redoubler ma douleur.  
Je me frappai le sein , je déchirai ma robe,  
Faut-il que je l'adore, & qu'on me le dérobe,  
Dis-je, & que sa Creüse en ce malheureux jour,

Ait triomphé de moi, de Mars & de l'Amour ?  
 Je voulois par mes cris troubler toute la fête,  
 T'ôter ces belles fleurs qui couronnoient ta tête,  
 Et j'eus peine à calmer un mouvement jaloux,  
 Qui fans cesse à ma voix demandoit mon époux,  
 Peuple, que je trahis quand je trahis mon pere,  
 Je dois un sacrifice aux manes de mon frere,  
 Il étoit votre Prince, il étoit de mon rang,  
 Et son sang épanché me demande du sang.  
 Il est assez vengé par le peu de constance  
 D'un époux dont l'amour fit toute mon offense,  
 D'un époux que j'aimois avant nos differens,  
 Et plus que mes sujets, & plus que mes parens.  
 Tu me quittes, Jason. & quand j'ai par mes charmes  
 Triomphé des Taureaux, de Mars & des Gensd'armes,  
 Mon Art qui fait trembler les Cieux & les enfers,  
 N'a pû garder un cœur que j'avois mis aux fers.  
 L'amour ne peut souffrir que le charme le flate,  
 Il ne veut rien devoir aux mysteres d'Hécate,  
 Il a presque toujours ses intérêts à part,  
 Et seul de tous les Dieux il échape à mon Art.  
 Le jour me semble obscur, & n'a plus rien que j'aime;  
 La nuit, je ne scaurois le donner à moi-même  
 Ce repos, que mon charme inspiroit au Dragon;  
 Et je suis sans pouvoir si je ne fers Jason.  
 Quoi ! je l'aurai sauvé pour enrichir Creüse !  
 Pour la voir triompher d'un cœur qu'on me refuse !  
 Et quand j'ai tout quitté pour suivre mon époux,  
 Creüse, vous voulez qu'il me quitte pour vous:  
 Peut-être tirez-vous de cet Amant volage,  
 Avec la trahison, le mépris & l'outrage.  
 Peut-être qu'il vous dit qu'il eût besoin de moi,  
 Lorsque dans mes Etats il me donna sa foi.  
 Peut-être qu'il vous dit que je ne suis pas belle,  
 Qu'il n'a jamais brûlé pour une criminelle,  
 Que seule il vous adore, & qu'il se plaint des Dieux  
 D'avoir pû jusqu'ici vous dérober des vœux,  
 Riez entre ses bras de cette perfidie,

Je ſçaurai vous punir quand j'en aurai l'envie ;  
 Et ſi de mon Jaſon le cœur eſt arrêté,  
 Des feux vous l'ôteront comme ils me l'ont ôté.  
 Tant qu'il eſt du poiſon dans toute la Nature,  
 Il en eſt pour vanger ce qu'on me fait d'injure,  
 Il en eſt pour aider à mon reſſentiment ;  
 Mais il en eſt ſur-tout pour me rendre un Amant.  
 Jaſon, à te prier j'abaiffe mon courage,  
 De mon Sexe pour toi je trahis l'avantage,  
 Et loin de te traiter d'un air impérieux,  
 Je me jette à tes pieds, Jaſon, ſi tu le veux.  
 Medée eſt toute prête à te rendre ſon ame,  
 Ecoute la nature auſſi bien que ma flâme,  
 Ecoute ces enfans que tu vas expoſer  
 A tout ce que Creuſé eſt capable d'oſer.  
 Ils ont tant de rapport aux traits de ton viſage,  
 Qu'on les prendroit pour toi ſ'ils étoient de même âge.  
 Hélas ! qu'en les baiſant j'ai répandu des pleurs !  
 Et que ce ſouvenir m'a coûté de douleurs !  
 Je te prie à mon tour par les Dieux de la Grece,  
 Par ce qui m'a reſté de ton peu de tendreſſe,  
 Par le grand Papeüs , & par le Dieu du jour,  
 Ou donne-moi la mort, ou rends-moi ton amour,  
 J'ai tout quitté pour toi, j'ai trahi ma naiſſance,  
 Pour moi fais à ton ame un peu de violence,  
 Pour toi j'ai mépriſé l'Empire de Colchos,  
 Perds celui de Corinthe, & nous ſommes égaux.  
 Je ne demande point que contre des Gens d'armes  
 Ou contre des Taureaux tu me donnes des charmes,  
 Je ne demande point des effets de valeur,  
 Je ne veux point ton ſang, je ne veux que ton cœur ;  
 Je ne veux que Jaſon, qui me fuit & que j'aime,  
 J'ai crû me devoir moins qu'à mon amour extrême,  
 Quelqu'autre à plus haut prix auroit mis la Toiſon,  
 Et tu dois à Medée un peu plus qu'à Jaſon.  
 Demandes-tu ma dot, traître, tu l'as reçûe ;  
 Au milieu des hazards dont tu craignois l'iſſue ;  
 Ma dot eſt ton ſalut, ma dot eſt ton retour,

Ma dot est la Toison, ma dot est mon amour,  
Ma dot sont tous ces Grecs, ma dot sont tous ces  
Princes,

Que mon Art a rendus à leurs cheres Provinces :  
Consulte un peu l'objet dont ton cœur est épris,  
Et vends-lui, si tu peux, ton amour à ce prix.  
Tu me dois tes États & ta nouvelle épouse,  
Tu me dois le pouvoir de me rendre jalouse ;  
Tu me dois tous tes jours, tu me dois tous tes biens,  
Tu me dois en un mot tes crimes & les miens.  
Ah ! j'en aurai raison. Mais que fert la menace ?  
Le châtement prévu tient presque lieu de grace ;  
La colere éloquente est d'un foible secours,  
Et jamais un grand feu ne s'explique en discours.  
Il faut à mon courroux de plus hautes maximes,  
Pour punir un ingrat j'ira jusques aux crimes,  
Et je me servirai des forfaits de Colchos  
A surmonter l'horreur d'en faire de nouveaux.  
J'aurai quelques remords peut-être après la chose,  
Jafon, de mon courroux tu sçais assez la cause ;  
Mais tu ne devois pas en apprendre l'effet,  
Qu'un succès plus heureux n'eût rempli mon fouhait.  
Le Dieu qui me l'inspire en aidera la chute ;  
Pour t'avoir trop aimé je suis à tous en butte ;  
Mais puisque mon amour fait mes abaissemens,  
Je sçaurai m'élever à d'autres sentimens.  
Je t'ai bien conservé : Par la même puissance  
Je pourrai travailler à ma juste vengeance,  
Et je ne trouverai dans l'état plein d'appas  
De refuser ton cœur quand tu me l'offriras.

---



---

## D I D O N A E N E' E.

**A**insi chante le Cygne aux rives du Méandre,  
Lorsqu'à son sort funeste il est prêt de se rendre,  
Et

Et confondant son souffle au souffle des Zéphirs,  
 Donne une voix mourante à ses derniers soupirs.  
 Dans un pareil état si j'anime mes larmes,  
 Ne crains rien pour ton cœur, ce sont de foibles armes,  
 Mon mal n'est pas de ceux que le Ciel peut guérir,  
 Ingrat, je veux me plaindre & non pas t'attendrir.  
 Après avoir perdu cette chaste innocence  
 Que je ne pus sauver de ton impatience,  
 Si je perds des soupirs, ce n'est pas un malheur,  
 Lorsque je me prépare à mourir de douleur.  
 Tu peux donc me quitter après m'avoir charmée,  
 Ingrat, je n'ose dire après m'avoir aimée,  
 Tu peux donc me quitter, traître, & les mêmes vents  
 Vont emporter ta flotte & tes vœux inconstans :  
 Oui, tu vas sur les eaux malgré ta foi donnée  
 Eteindre les flambeaux d'un si saint hymenée,  
 Pour te livrer en proie à ton ambition  
 Qui n'examine pas si c'est illusion ;  
 D'un Royaume en idée une flateuse image  
 Efface de ton cœur l'Empire de Carthage,  
 Et lorsqu'absolument tu peux y commander,  
 Ce qui t'a peu coûté ne vaut pas le garder.  
 Tu fais un bien acquis, tu ne veux pas qu'on t'aime,  
 Un Héros veut devoir sa Couronne à soi-même.  
 L'Italie a pour toi de surprenans appas,  
 Mais prends garde qu'aussi tu ne la trouves pas.  
 Quand tu le trouverois ce Trône imaginaire,  
 Qui t'assujettiroit une tête étrangère ?  
 Quel Roi voudroit quitter son empire pour toi ?  
 Quel peuple pour t'avoir voudroit quitter son Roi ?  
 Mais Énée a des yeux, avec même prudence  
 Ils viendront au secours de ton peu de puissance ;  
 Tu feras au besoin de nouvelles amours,  
 Et qui trompe une foi peut tromper tous les jours.  
 Si quelqu'autre à t'aimer abaisse son courage,  
 Qui pourroit à tes pieds soumettre une Carthage ?  
 Traître, si l'on le peut, oses-tu préférer  
 Qu'avec une Carthage on s'abaisse à t'aimer ?

Tout cruel, tout ingrat, je t'aime, & dans mon ame  
 Mes desirs font l'encens d'une si pure flâme ;  
 Le jour ne m'entretient que de ce beau trompeur,  
 La nuit toujours l'idée en revient à mon cœur.  
 Cependant tu me fuis, & si j'étois plus sage,  
 Je m'instruirois d'exemple à devenir volage ;  
 Vers l'infidélité c'est un foible retour,  
 Qui fait naître la plainte & se rend à l'amour.  
 Venus, en ma faveur changez le cœur d'Enée ;  
 Amour, fais-lui garder la foi qu'il ma donnée :  
 Qu'il vienne à mes genoux pour reprendre son bien,  
 Mériter mon amour & rallumer le sien.  
 Pourquoi de la Déesse implorer l'assistance ?  
 Ce n'est pas de Venus que tu tiens ta naissance :  
 Tu serois le premier à m'offrir tous tes vœux,  
 Et la mere d'amour t'auroit fait amoureux.  
 C'est plutôt, infidèle, une bête farouche  
 Qui t'a donné ce cœur que jamais on ne touche,  
 Ou la mer dont les eaux trop contraires au feu  
 Te l'on fait allumer pour en prendre si peu.  
 L'on voit ce que tu fus par ce que tu veux être,  
 C'est cette mer émue, ingrat, qui t'a fait naître,  
 Dans des flots irrités tu trouves des appas  
 Que dans tout mon visage on ne remarque pas.  
 La rigueur de l'hyver s'oppose à ton voyage,  
 Laisse-moi, cher Enée, en tirer avantage :  
 J'aimerois beaucoup mieux ne le devoir qu'à toi ;  
 Mais je vois dans les vents plus de douceur pour moi.  
 Peut-être qu'à présent je ne vaux pas la peine,  
 Qu'on se sauve pour moi d'une mort inhumaine,  
 Et tu n'aurois pour toi qu'une indigne pitié,  
 S'il t'en coûtoit pour moi des marques d'amitié :  
 Tu ne t'amuses pas à des terreurs paniques,  
 Ta haine t'est bien chère & des plus héroïques.  
 Me quitter pour se perdre est un coup de grand cœur,  
 Et c'est-là, comme on dit, mourir au lit d'honneur.  
 Quoi ! tu veux à ce prix te voler ta conquête,  
 Attens, cruel, attens la fin de la tempête ;

Attens

Attens que les Tritons sur les flots appaisés  
Ouvrent à tes vaisseaux des chemins plus aisés.  
Les vents n'ont pas toujours la même violence,  
Plût aux Dieux que ton cœur eut autant d'inconstance,  
Par le même retour que Didon l'a perdu,  
S'il n'est plus dur qu'un chêne, il lui seroit rendu.  
Si tu ne sçavois pas ces horribles naufrages,  
Que l'on fait sur la mer dans de pareils voyages,  
L'on pourroit t'excuser, mais depuis tes travaux  
Il n'est point arrivé de changement aux eaux.  
La mer, quoique tranquille, est toujours dangereuse,  
Un moment la voit calme, un moment orageuse;  
L'apparence nous trompe, & je tremble pour toi  
Lorsque je me souviens que tu manques de foi.  
Toujours la perfidie y trouve son salaire,  
Et Venus qui des eaux prit toute sa lumière,  
Pour se vanger des feux indignement éteints,  
Se sert de leur contraire à punir les humains.  
Quoi ! ma haine un moment peut-être suspendue,  
Je n'oserois te perdre après m'être perdue,  
Je crains de voir mourir l'auteur de mon trépas,  
Je m'en dois la vengeance, & je ne la veux pas.  
Vis, pour mieux satisfaire à ma flamme outragée,  
Laisse-moi mourir seule & je serai vangée.  
Ta mort seroit trop douce & l'on meurt à son choix,  
Quand pour un pareil crime on ne meurt qu'une fois.  
Figure-toi, pressé d'une horrible tempête,  
Les ondes en courroux & la mort toute prête,  
Lorsqu'il te souviendroit que tu m'as fait périr,  
Que tu mourrois de fois avant que de mourir !  
Dans tout ce que la nuit a d'horribles figures,  
Tu verrois de mon sort les sanglantes peintures :  
Lors faisant vers Didon des retours superflus,  
Tu me rendrois un cœur que je ne voudrois plus.  
Tu serois effrayé de la moindre tempête,  
Le foudre à tout moment gronderoit sur ta tête,  
Et lorsqu'il puniroit ton infidélité,  
Tu dirois, mais trop tard, je l'ai bien mérité.

Fais par pitié pour toi que je fois plus aimée;  
 Encore un peu de tems & la mer est calmée;  
 Mais puisqu'à t'émouvoir je trouve peu de jour,  
 Ecoute-la nature au défaut de l'amour.  
 Epargne ce cher fils dont la tendre jeunesse  
 Promet de réparer le crime de la Grèce:  
 Je consens que ton cœur ne me conte pour rien;  
 C'est assez de mon sang sans te charger du tien.  
 Qu'a fait Ascanius, qu'ont fait les Dieux de Troye,  
 Qu'importe de périr par l'une ou l'autre voye ?  
 Sont-ce là les encens qui leur sont réservés,  
 Et te veux-tu punir de les avoir sauvés ?  
 Mais tu n'en portes point; ni tes Dieux, ni ton Pere  
 N'ont trouvé dans tes bras l'apui de leur misere,  
 Et je ne suis pas seule à qui tes faux sermens  
 Ont arraché pour toi de tendres mouvemens.  
 De ces illusions tu te moques dans l'ame.  
 Si l'on veut s'informer de ta premiere femme,  
 Son mari l'a laissée à la rigueur du feu  
 Et pour l'en garantir il y en avoit trop peu.  
 Tu m'as traitée ainsi; mais las ! ce qui m'afflige,  
 C'est que l'on me punit lorsque l'on me néglige,  
 Et quelque soin qu'un maitre ait pris de m'affliger,  
 C'est moins blesser les Dieux que ce n'est les venger.  
 Je me flâte pourtant que piqués de la rage,  
 En punissant mon crime ils puniront l'outrage,  
 Et depuis sept hyvers les ondes en courroux  
 De leur juste fureur portent les premiers coups.  
 Affoibli de la mer, battu de la tempête,  
 Je t'ai fait de Carthage un Pais de conquête,  
 Et depuis que mon cœur s'est si peu soutenu,  
 Tu l'as plutôt conquis que je ne t'ai connu.  
 Mais dans tout mon malheur j'aurois sauvé ma gloire,  
 Si je n'avois été ta premiere victoire,  
 Et si tes yeux vainqueurs de ma simplicité  
 M'eussent laissée à moi quand ils m'ont tout ôté.  
 Que j'eus peu de rigueur, que je fus peu discrete,  
 Lorsqu'en ce lieu sauvage où nous fimes retraite,

Nous liâmes de nœuds , mais de nœuds inégaux,  
Un Hymen dont l'Enfer alluma les flambeaux !  
Je crus dans les plaisirs qu'un faux bien nous envoie,  
Que les Nymphes des bois en éclatoient de joye ;  
Mais c'étoit d'Alecto l'horrible sifflement  
Qui de mon sort funeste étoit le truchement.  
Si tu m'aimois encor, je serois consolée :  
Pudeur, par mon amour lâchement violée,  
Que tu me punis bien d'avoir manqué de foi  
A celui qui jamais n'en a manqué pour moi !  
Je lui fais tous les jours quelque offrande nouvelle,  
J'ai fait en son honneur bâtir une Chapelle,  
Dont, pour la garantir, les dessus sont voilés  
Des toisons des agneaux qui lui sont immolés.  
J'ai trois fois entendu mon aimable Sychée,  
Dont mon ame est toujours si vivement touchée ;  
Qui trois fois m'a parlé du fond de son tombeau,  
Pour aller avec lui faire un Hymen nouveau.  
Je donne seulement des soupirs à mon crime,  
Crime que tes sermens ont rendu legitime  
Crime, dont le sujet étale tant d'appas,  
Que j'aurois cru pécher à n'en commettre pas.  
Je crus que de l'Amour se vantant d'être frere,  
Qu'aux rigueurs de la flamme ayant ravi son pere,  
Ces marques de sa gloire & de sa pieté  
Me répondoient assez de sa fidelité.  
Si l'amour m'engageoit à perdre un peu d'estime,  
Vous ne pouviez, mes yeux, commettre un plus beau  
crime,  
Et s'il m'étoit utile autant comme il m'est cher,  
Mon cœur n'auroit plus rien qu'il vous pût reprocher.  
Je ne peux m'étonner de ce qu'a fait Enée,  
Je sens de pareils coups depuis que je suis née,  
Et le destin pour moi n'ayant point de retour,  
J'en ai vu la malice aussi-tôt que le jour,  
Mon frere assassina mon Epoux dans un temple,  
Lui-même fut puni d'un forfait sans exemple :  
Et je me vis réduite en cet état cruel

A pleurer pour le crime & pour le criminel,  
 Mais j'ai mis trop de peine à sauver une vie  
 Que de tant de malheurs je voyois pour suivie;  
 Je m'exilai moi-même, & fuyant le courroux  
 D'un frere qui pour moi n'avoit rien de si doux,  
 J'abordai cette terre, en achetai l'azile,  
 Malgré tous mes voisins j'y bâtis une Ville.  
 Et pourquoi te le dire, ingrat, tu le sçais bien;  
 Tu fus maître de tout quand je t'eus fait le mien.  
 J'ai de tous les côtés des ennemis en armes,  
 Pour me défendre, hélas! je n'ai plus que des charmes,  
 Encore en ai-je assez si je veux défarmer  
 Ceux que pour mon malheur je ne sçaurois aimer.  
 Mille Amans ont pour moi témoigné tant de flamme,  
 Qu'au défaut de l'amour je les plaignoïs dans l'ame,  
 Et je dois craindre enfin leur dépit amoureux,  
 De voir qu'un étranger triomphe de leurs vœux.  
 Tu peux pour me livrer au Roi de Gétulie,  
 Joindre des fers à ceux dont mon amour me lie;  
 Mon frere me poursuit: viens me sacrifier,  
 Puisque mon seul trépas te peut justifier;  
 Par un crime plus grand viens effacer ton crime,  
 Traître, j'en fus l'objet, que j'en sois la victime;  
 Et ce service, ingrat, me tiendra lieu de soins,  
 Si tu peux m'obliger à t'aimer un peu moins.  
 Quitte tes Dieux, perfide, ils n'aiment point un traître,  
 Et si pour un service où tu croyois paroître,  
 Tu veux les obliger à recevoir tes vœux,  
 Tu ne leur as prêté que des bras odieux;  
 Mais si pour t'émouvoir tes Dieux ont peu de force,  
 Si ce que j'ai d'apas n'est qu'une foible amorce,  
 Ecoute toi toi-même, ou du moins ta moitié,  
 Ecoute le seul fruit de ton peu d'amitié:  
 Voudrois-tu l'étouffer sans qu'il vit la lumiere?  
 Voudrois-tu t'en montrer l'assassin & le pere?  
 Non, non, je le vois bien tu n'y peux consentir,  
 Tu peux tout effacer avec un repentir.  
 Ecoutes, cher ingrat, une flâme si pure,  
 Ascanius t'en prie, écoute la nature,

Épargne, épargne-lui, Pere trop inhumain,  
 L'horreur de voir mourir son frere de ta main.  
 Vous dites que d'un Dieu la prudente conduite,  
 Vous fait, pour m'éviter, recourir à la fuite ;  
 Plût au Ciel que ce Dieu ne vous eût point guidé  
 A porter en ces lieux un bien si peu gardé.  
 C'est ce Dieu, c'est ce Dieu voleur de ma conquête  
 Qui ne peut vous parer des coups de la tempête ;  
 C'est ce Dieu qui conduit si bien votre vaisseau,  
 Qu'il soumet tous vos Dieux aux caprices de l'eau.  
 Si du vivant d'Hector avec les mêmes peines  
 Il falloit retourner sur les rives Troyennes,  
 Que même à cet effet le Ciel voulut parler,  
 La prudence auroit peine à vous le conseiller ;  
 Ce n'est pas votre but qu'une terre si chere,  
 C'est un thrône en idée, un titre imaginaire,  
 Où quand bien après tout vous seriez parvenu,  
 L'on ne vous traiteroit que comme un inconnu.  
 Vous cherchez un País qui s'éloigne sans cesse,  
 Et les Troyens chargés du poids de leur vieillesse,  
 Si de vous le cacher le Ciel prend même soin,  
 Quand vous arriverez, n'en auront plus besoin.  
 Venez ici chercher un trésor plus solide,  
 Vous pouvez y regner si mon cœur en décide ;  
 Et ce noble projet digne de tous vos vœux,  
 Vous est également facile & glorieux :  
 L'empire des Troyens peut revivre à Carthage,  
 Et si tu veux montrer ce que peut ton courage,  
 Si tu veux de ton fils voir l'invincible ardeur  
 Dans les travaux de Mars soutenir sa grandeur,  
 Nous avons des moyens d'affurer sa mémoire :  
 Et quand tu nous mettras à l'abri de ta gloire,  
 Nous verrons la Fortune & les destins jaloux,  
 Par force ou par amour se déclarer pour nous.  
 Nos peuples que Jarbas ne pût jamais abbatre,  
 Sçauront également obéir & combatre,  
 Et tu verras briller même feu dans les cœurs  
 A recevoir tes loix & les porter ailleurs.

Pose donc te prier par l'ombre de ton Pere,  
 Par les Dieux des Troyens, par les traits de ton frere,  
 Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,  
 Fais pour mois quelque chose, ou plu-tôt fais pour  
 tous.

Souffre que tes Soldats fatigués de la guerre,  
 Goûtans un plein repos dans cette aimable terre,  
 Souffrent qu'Ascanius remplisse heureusement  
 Le préface assuré d'un beau commencement:  
 Ou pour mieux t'inspirer des mouvemens si tendres,  
 De ton Pere, cruel, ne troubles point les cendres,  
 Près de toi mon amour ne peut-il rien pour moi?  
 Près de moi-même, hélas! ne puis-je rien pour toi?  
 Mon Epoux contre Troye a-t'il porté les armes?  
 Quelqu'un de ma maison t'a-t'il coûté des larmes?  
 Mes yeux-seuls, cher perfide, auroient dû te blesser:  
 Conserve donc au moins, pour me récompenser,  
 Didon pour son Etat, ou son Etat pour elle:  
 Peut-être qu'à vos yeux je paroiss criminelles,  
 Et c'est ce crime, hélas! qui devoit vous charmer,  
 Puisqu'il n'est après tout que de vous trop aimer:  
 Peut-être voulez-vous avoir une autre Epouse,  
 Aimez moi seulement, je ne suis point jalouse;  
 Et quoique j'attendisse un traitement plus doux,  
 Je fais assez pour moi si je puis être à vous.  
 Je sçais tous les retours de la mer où nous sommes  
 Quand elle veut s'ouvrir ou se fermer aux hommes,  
 Et je puis t'assurer que sur mon jugement  
 Tu ne peux dans ce choix te tromper d'un moment.  
 Tu pourras, quand le vent te sera plus propice,  
 Sur des bords étrangers porter ton injustice:  
 Mais tu vois bien qu'encor la mouffe fait aux eaux  
 Un rempart assuré contre tous tes vaisseaux.  
 Puisque c'est de mes maux le seul bien qui me reste,  
 Quand même ton départ ne deviendroit funeste,  
 Je veux bien me soumettre encor à t'avertir  
 Quand viendra la saison que tu pourras partir.  
 Tes vaisseaux tous brisés, si la mer les arrête,

Ne

Ne pourront soutenir l'effort de la tempête.  
Tes gens sont fatigués & tu répondras d'eux ;  
Pour être pitoyable il faut être amoureux.  
Jamais aux maux d'autrui la pitié n'intéresse  
Que des cœurs prévenus d'une forte tendresse ;  
Diffère donc , Enée , un si funeste jour ;  
Par pitié pour les tiens , & pour moi par amour.  
Mes services passés te font assez connoître  
Ce que je fus toujours & ce que je veux être ;  
N'affecte plus d'avoir une injuste rigueur ,  
Et donne-moi le tems de rassurer mon cœur.  
Peut être que mon feu dont tu n'as rien à craindre ,  
Se pourra tous les jours préparer à s'éteindre ;  
Mais si ton cœur se vole à de si justes vœux ,  
Si tu ne veux ici rester un mois ou deux ,  
Mon amour ne s'osant venger sur ce que j'aime ,  
Pour se venger sur moi se venge sur lui-même.  
Oui , je vais dans la mort trouver mes sûretés ,  
Contre l'injuste effet de tant de cruautés ,  
Et faire voir aux cœurs assez forts pour me suivre ,  
Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de vivre.  
Ah ! si tu me voyois dans l'état où je suis ,  
Dans les derniers soupirs de mes derniers ennuis ,  
Que tu plaindrois le sort d'une amitié trompée ;  
Des pleurs que je répands je baigne ton épée ;  
Mais las ! pour soulager de si vives douleurs ,  
L'amour me le dit bien, c'est trop peu que des pleurs.  
Cette épée est pour moi d'un plus fidele augure ,  
Et bien-tôt de mon sang va prendre la teinture.  
Certes , ce beau présent vient assez à propos  
Pour finir les ennuis qui troublent mon repos ;  
Et quoique sa pitié ne soit qu'un bien funeste ,  
Elle est toujours d'Enée , & c'est ce qui me reste.  
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Enée a sçu blesser  
Un cœur qui de ses traits ne se pouvoit lasser ;  
Souviens-toi des sujets de tes ingratitude ,  
Plus ils étoient charmans, plus ils deviennent rudes ,  
Et l'amour qui cent fois me perça de tes coups ,

M'en

M'en rendra le dernier plus funeste & plus doux ;  
 Chere sœur , de mes maux unique confidente ,  
 Qui seule eûtes pitié des douleurs d'une Amante ,  
 Didon s'en va mourir , & vous l'aimez assez ,  
 Si l'on se peut flater des services passés ,  
 Pour lui rendre un devoir en sœur vraiment touchée ,  
 Ne me traitez donc point d'Epouse de Sychée ;  
 Enée en me quittant m'a fait un fort nouveau ,  
 Et faites seulement graver sur mon tombeau ,  
 Afin que tout le monde apprenne de la sorte ,  
 Pour qui je voulois vivre , & pour qui je suis morte ;

\* \*

\*

*Didon , dont l'Univers connoit assez le rang ,  
 N'est plus . Et cet Enée illustre en perfidie ,  
 Qui par son peu d'amour lui fit haïr la vie ,  
 Lui prêta son épée à répandre son sang .*

---

FLEURS D'ENÉE  
 SUR LA MORT  
 DE DIDON.  
 ELEGIE.

Q'U'ai-je entendu , grands Dieux ! est - ce une  
 illusion ?

Puis-je croire un effet de tant de passion ?

Et mon destin funeste a-t'il eu tant d'envie ,

De priver l'Univers d'une si belle vie ?

Je savois que l'amour avoit des embarras ,

Mais qu'il eût des tombeaux , je ne le sçavois pas ,

Et

Et mon cœur mal instruit avoit cru que ses armes,  
Sans aller jusqu'au sang ne s'étendoient qu'aux  
larmes.

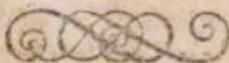
Je pourrois alléguer contre son désespoir  
Qu'il n'est jamais honteux de faire son devoir,  
Que le Ciel me pressoit d'employer mes années  
A suivre heureusement le cours des destinées ;  
Que je devois aux miens un établissement,  
Plus du bras d'un Héros que du choix d'un Amant :  
Que mes Soldats charmés de cette aimable terre,  
Se défaccoûtumoient du métier de la guerre ?  
Que la gloire en nos cœurs se fait un prompt retour !  
Mais peut-on s'excuser de n'avoir point d'amour ?  
J'étois banni de Troye , & mon destin contraire  
M'avoit chargé des Dieux, des Troyens, de mon pere,  
J'étois donc sans secours, qui me pût assurer  
Mes Dieux à soutenir & Troye à réparer ?  
Je ne voyois pour moi ni Monarque ni Prince :  
J'errois de mer en mer , de Province en Province ,  
En butte à tous les vents , aux caprices des eaux,  
Sans fin & sans espoir de finir mes travaux ,  
Quand Didon me reçut avec une tendresse ,  
Certes toute d'Amante & toute de Princesse.  
De quoi qu'on soit tenu vers ceux de notre Sang ,  
Je voyois que son feu parloit plus que son rang ,  
Chaque jour à mes yeux se découvroit sa flamme ,  
Sans lire sur son front je lisois dans son Ame ,  
Et mon cœur dans l'excès de son trop de bonté  
Distinguoit son amour de sa civilité.  
Je ne fus point ingrat , je soupirai comme elle.  
Je lui fis des sermens d'être toujours fidelle ,  
Et dans un lieu sauvage à la face des Dieux ,  
J'obtins qu'un nœud sacré nous uniroit tous deux ;  
Pour ne pas l'accorder , elle étoit prévenue  
D'une amitié trop tendre & trop mal reconnue ;  
Et lorsqu'elle me traite avec tant de douceur ,  
Je puis l'abandonner à toute sa douleur.  
Est-il, grands Dieux ! est-il un supplice assez rude

Pour

Pour tant de perfidie & tant d'ingratitude ?  
 Amour, ne peux tu rien ? Ciel n'as tu plus de bras ?  
 Destins ! Didon est morte & je ne le suis pas ?  
 A moins que Jupiter veuille m'ôter la vie,  
 Si je puis voir Didon, plus pour moi d'Italie.  
 Mais je ne pousse ici que des cris superflus,  
 Puisque je vis encor & que Didon n'est plus.  
 Didon sçavoit aimer sans sçavoir me connoître :  
 Un cœur n'est pas toujours tout ce qu'il veut paroître ;  
 Et lorsqu'un feu volage étale ses apas,  
 Il inspire souvent tout ce qu'il ne veut pas.  
 Ce feu me possédoit sans posséder mon ame,  
 J'étois plus ébloui que je n'avois de flâme,  
 Et d'un bien si charmant qui s'est si-tôt rendu,  
 L'on ne connoît le prix qu'après l'avoir perdu.  
 L'Amour dans les plaisirs ne sçauroit être extrême,  
 S'il ne languit au cœur, il languit de lui-même,  
 Et le plus doux succès des amoureux desirs  
 Veut du moins aux Amans coûter quelques soupirs :  
 Comme le Dieu d'amour ne se plaît qu'aux Miracles,  
 Son pouvoir ne paroît qu'à forcer les obstacles,  
 Nous aimons le succès de notre engagement,  
 Mais il est ce qu'on nomme un feu d'empressement :  
 On y voit ce qu'on aime, & l'amour se redouble :  
 L'on n'aime presque point quand on aime sans  
 trouble :

Un beau feu plus il croît, plus il a d'embaras,  
 Et l'on le sent bien mieux lorsqu'on ne se sent pas :  
 Dès mon premier abord Didon toute charmée,  
 M'aima presque aussi-tôt qu'elle se crut aimée,  
 Et mon cœur que ses traits ne pouvoient enflammer,  
 Ne l'aima presque point quand il s'en vit aimer.  
 Mais si je ne l'aimois, la devois-je contraindre  
 A satisfaire un feu qui ne sçavoit que feindre ?  
 Ou devois-je contraindre à tant dissimuler  
 Un feu, qui dans son cœur ne devoit que brûler ?  
 Tu meurs Didon, tu meurs pour trop aimer Enée,  
 Aimes moi, je le veux, aimes ma foi donnée,

Sans me faire un présent trop funeste pour moi,  
 Et donnes moi le tems de mourir avant toi.  
 Tu fais voir aux grands cœurs assez forts pour te suivre,  
 Quand on aime un ingrat, qu'il n'est plus beau de vivre,  
 Et c'est me dire assez dans un si triste état,  
 Qu'il n'est plus beau de vivre alors qu'on est ingrat.  
 Heureux qui pût trouver sous les murs de Phrigie  
 La fin de ses douleurs dans celle de sa vie,  
 Et par un beau trépas seul se pût acquérir  
 Le bien de ne plus vivre & de ne plus mourir.  
 Je me dois à moi même une mort généreuse,  
 Faisons du moins autant qu'une femme amoureuse,  
 Je verrai mon soleil si je quitte le jour :  
 Ai-je moins de valeur ? non, mais j'ai moins d'amour.  
 J'ai moins d'amour ? hélas ! j'en rougis en moi-même,  
 Nous devoit-on jamais dire que l'on nous aime,  
 Et le Sexe galant peut-il venir au point  
 De donner de l'amour, & de n'en prendre point ?  
 Mourons, mais si je meurs, je meurs indigne d'elle,  
 Je meurs sans meriter une amitié si belle :  
 Allons ; allons plutôt chercher dans les combats  
 Le pardon de mon crime & l'honneur du trépas.  
 C'est-là qu'en sa faveur l'Univers doit connoître  
 Que, si j'étois aimé, j'étois digne de l'être,  
 Et qu'il faut démentir tout le Peuple Africain  
 Du crime de mes yeux par les coups de ma main.  
 Laisse moi libre, Amour, la faveur n'est pas grande ;  
 C'est pour si peu de tems que je te la demande,  
 Et lorsque le Dieu Mars ne pourra rien pour nous,  
 Nous te rendrons un cœur tout percé de tes coups.



## ARIADNE A THESE'E.

**N**On *Thesée*, il n'est point de Bête si sauvage,  
 Qui s'armant contre moi n'eût montré moins  
 de rage;

Et pour fuir le courroux & d'un Pere & d'un Roi,  
 Je ne pouvois plus mal me confier qu'à toi.  
 Ces lignes que tu lis, & qu'exprès j'ay tracées  
 Pour expliquer l'horreur de mes tristes pensées,  
 Viennent des mêmes bords, d'où, sans m'en avertir,  
 Pendant que je dormois, il t'a plu de partir.  
 O nuit! funeste nuit dont le profond silence  
 Avec ta lâcheté se fit d'intelligence!  
 Son ombre & mon sommeil dont tu choisiss le tems,  
 Rendirent tout facile à tes feux inconstans.

Le moment approchoit où nous voyons paroître  
 Les premieres lueurs que l'Aurore fait naître,  
 Et déjà les oiseaux sous les feuilles cachez  
 De joye en gazouillant en paroissoient touchez.  
 Je ne sçai si pour lors j'étois bien éveillée,  
 Ou si de quelque Songe en dormant travaillée,  
 Pour en faire cesser l'inquiet embarras,  
 J'avancai vers ta place & te tendis le bras:  
 Plus pour moi de *Thesée*; interdite & tremblante  
 J'étais la main par-tout, cherche encore, me tour-  
 mente,

Mais hélas! de nouveau je vois mon soin trompé,  
 Plus pour moi de *Thesée*, il s'étoit échappé.  
 C'est lors que du sommeil pleinement degagée,  
 Je m'apperçois du gouffre où je me suis plongée;  
 L'ame toute remplie & de trouble & d'effroi,  
 Je saute hors du lit pour courir après toi.  
 Dans le vif desespoir où tout à coup me jette  
 Le sensible remords de ma fuite indiscrette,  
 Je me frappe le sein, & d'un oubli si prompt,  
 M'arrachant les cheveux, venge sur moi l'affront.

La Lune éclairoit lors, j'observe le rivage,  
 J'écoute s'il n'est rien dont le bruit me soulage;  
 Mais j'entends seulement le murmure de l'eau,  
 Et ne vois sur le bord Pilote ni Vaisseau,  
 M'abandonnant entiere à l'ennui qui m'accable,  
 Sans ordre & sans dessein je traverse le sable:  
 S'il peut me retarder, il ne m'arrête pas.  
 Je vais, je cours, j'avance, & reviens sur mes pas.  
 Cependant la douleur de me voir abusée  
 Me faisant à hauts cris nommer par-tout Thésée,  
 Frappez de ce lugubre & déplorable son  
 Les rochers à l'envi me renvoyoient ton nom,  
 Si j'implorois ton aide en ce besoin extreme,  
 Soudain les lieux voisins l'imploroient tout de même,  
 Comme si ton oubli par ma voix publié  
 Les eût rendu pour moi capables de pitié.

Là d'un mont, où par-tout il faut que l'on gravisse,  
 S'avance un large roc qui pend en precipice,  
 Et sous qui par l'effort de l'orage & du vent  
 A force de bondir les eaux gronde et souvent.  
 J'y monte à pas pressés; le malheur qui m'y force  
 M'en donne le courage aussi-bien que la force;  
 Je gagne le sommet, & là de toutes parts  
 Promène sur les flots mes timides regards.  
 C'est là que ma disgrâce & redouble & s'achève,  
 J'apperçois ton Vaisseau qu'un vent rapide enlève,  
 (Car pour favoriser ton manquement de foi,  
 Tout, même jusqu'au vent, se ligue contre moi)  
 Soit que je l'eusse vu, soit qu'une fausse image  
 Eblouissant mes yeux eût glacé mon courage,  
 Je tombe de foiblesse, & mes sens confondus  
 Entre vivre & mourir demeurent suspendus.  
 Mais l'horreur que me cause un sort si déplorable  
 Ne souffre pas long tems la langueur qui m'accable,  
 Ma pamoison finit, & pour dernier recours  
 J'appelle de nouveau Thésée à mon secours.  
 „ Reviens, ingrat, reviens, où fuis-tu? m'écriai-je,  
 „ L'amour pour te toucher est il sans privilege?

„ Détournant ton Vaisseau daigne écouter ma voix ,  
 „ Puis qu'Ariadne y manque, il n'a pas tout son poids.  
 Ces mots faisoient de loin entendre mon martire ,  
 Et ce que mes sanglots ne me laissoient pas dire ,  
 Ma main que contre moi j'étois prompte à tourner,  
 L'expliquoit par le coup que j'osois me donner.  
 Si pour me faire ouïr j'étois trop éloignée ,  
 Ma peine à me montrer ne fut pas épargnée ;  
 Je fis signe sur signe , & mes bras étendus  
 Par leur prompt mouvement durent être entendus.  
 Enfin pour satisfaire à ma flame inquiète  
 Je mis un voile blanc au bout d'une baguette ,  
 Et crus par ce secours te faire souvenir  
 Que m'ayant oubliée il falloit revenir.  
 Mais je ne te vis plus , & l'excès de ma rage ,  
 Qui des pleurs jusques là m'avoit ôté l'usage ,  
 M'en laissa le cours libre , & déchargeant mon cœur ,  
 Dissipa tout à coup ma stupide langueur.  
 Quand à mes tristes yeux ta diligence extreme  
 Eut ravi le Vaisseau qui portoit ce que j'aime ,  
 Quel emploi pour ces yeux qu'on te vit adorer  
 Pouvoit être plus doux que celui de pleurer ?  
 Tantôt j'erre partout, telle qu'une Bacchante  
 Qu'agite de son Dieu la fureur violente ,  
 Et les cheveux épars je paroïs imiter  
 Les effroyables cris qui la font redouter.  
 Tantôt pour voir la Mer, d'une ame plus tranquille  
 M'assessant sur le roc j'y demeure immobile ,  
 Comme si ce m'étoit assez de le toucher  
 Pour prendre sa nature , & devenir Rocher.  
 Combien de fois reviens-je où fut ce lit funeste,  
 Dont enfin je me vois le deplorable reste ?  
 Ce lit qui de mon feu laisse l'espoir decû,  
 Et qui ne me rend pas tout ce qu'il a reçu.  
 Pour soulager ma peine & flatter ma disgrâce ,  
 Je le touche, je me jette où tu prenois ta place ,  
 Et l'arrosant de pleurs ; „ Celui qui tient ma foi  
 „ Fut icy, m'écriai-je , „ hélas ! montre-le moi

„ Pourquoi, puis qu'en ce lieu le nœud qui nous  
assemble,

„ Nous a fait venir deux, n'en partir pas ensemble ?

„ Ah lit ! qu'à mon amour tout doit rendre odieux ,

„ Parle, qu'est devenu ce que j'aime le mieux ?

A quoi me refoudrai je, Amante infortunée ?

Cette Ile ainsi que moi paroît abandonnée ,

Et mon œil qui decouvre assez d'objets affreux ,

N'y voit aucun travail ni d'hommes ni de bœufs.

C'est peu de tous côtez que la Mer l'environne ,

Il semble que l'accès n'en est libre à personne ;

Tant ce qu'on y connoit d'écueils & de rochers ,

En a rendu l'abord redoutable aux Nochers.

Mais que me serviroit d'avoir tout l'équipage ,

Que pour sortir d'icy demande un long Voyage ?

Quel azyle chercher ? quel Prince ? quels Etats ?

Mon Pere dans les siens ne me recevra pas.

De l'amour à ses loix j'ay préféré l'empire ,

Ainsi quand j'aurois tout & Pilote, & Navire ,

Que la Mer seroit calme & les vens sans fureur ,

L'exil seroit toujourns le prix de mon erreur.

Je ne vous verrai plus ô Campagnes fertiles !

O Crete qu'à l'envi font renommer cent Villes !

Et qui voyez encor tout l'Univers jaloux

De ce que Jupiter daigna naître chez vous.

Ces lieux où de Minos la puissance adorée

Fait de son regne à tous souhailer la durée ,

En faveur de ma flamme indignement trahis,

Après ce que j'ai fait, ne font plus mon Païs.

Tu t'en souviens, ingrat, que tremblant de ta perte,

A la pitié pour toi j'eus d'abord l'ame ouverte ,

Et te mis dans les mains un fil dont le secours

Te fit du Labyrinthe éviter les détours.

Alors tu me disois , „ Ouï, Divine Ariane,

„ Par ces mêmes perils où le sort me condamne,

„ Si j'en puis échaper je te jure ma foi ,

„ Que tant que nous vivrons je vivrai tout à toi.

Nous vivons cependant , par-tout j'aime à te suivre ,

Et ce n'est plus pour moi que tu te plais à vivre,

Si pourtant il est vrai qu'après ton noir forfait  
Vivre comme je fais ce soit vivre en effet.

Ah! que n'ai-je péri par la même massue,  
Sous qui le Monstre a vû sa fureur abattue!  
Le sort du Minotaure étoit digne de moi,  
Et mon trépas du moins eût dégagé ta foi.  
C'est peu que dans le cours de ma triste aventure  
J'envisage les maux qu'il faudra que j'endure:  
L'horreur de mon destin me vient encore offrir  
Tout ce qu'on fut jamais capable de souffrir.  
Mille genres de mort qui me frappent sans cesse,  
Par leur funeste image étonnent ma foiblesse,  
Et quelque coup qui doit achever mon tourment,  
J'en crains moins la rigueur que le retardement.  
Je pense à tous momens voir des loups dont la rage  
Vient faire de mon corps un horrible carnage,  
Et quand de ces objets je puis me dégager,  
Ma crainte à mon esprit offre un autre danger.  
Au moindre son confus dont ces lieux retentissent  
Je m'imagine ouïr des lions qui rugissent,  
Et pour me déchirer j'attens de toutes parts  
Des Tigres en furie, ou de fiers leopards.  
Même on dit que la Mer jette sur ces Rivages  
Des Monstres que craindroient les plus fermes  
courageux.

Et qui peut empêcher que de ma trahison  
Minos jusqu'en ce lieu ne se fasse raison?  
Tu peux dire où je suis, & c'est fait de ma vie.  
Dieux, qui de tant de maux la voyez poursuivie,  
Si la fureur du sort veut sur moi s'affouvir,  
Épargnez moi du moins la honte de servir.  
Outre que Jupiter a fait naître mon Père,  
Je descends du Soleil du côté de ma Mère,  
Et ce qui m'est encor un souvenir plus doux  
Thésée a pris un tems le nom de mon Époux.  
De tant d'honneurs divers le brillant avantage  
Dans le rang que je tiens répugne à l'esclavage,  
Et je me plaindrai peu du plus rude revers,

Pour-

Pourvû que le destin m'affranchisse des fers.  
 Si dans le defespoir qui me livre la guerre  
 Je regarde la Mer, le Rivage, ou la terre,  
 D'une égale menace & la terre & les eaux  
 M'annoncent tour à tour quelques malheurs nou-  
 veaux.

Je crains jusques au Ciel, où le courroux des Astres  
 Semble me préfager les plus sanglans defastres,  
 Je me vois sans de fense, & pour comble de maux  
 Prête à servir de proye aux plus fiers animaux.

Cette Ile, je le veux, n'est point inhabitée:  
 Loin que d'aucun espoir j'en puisse être flattée,  
 Il n'est personne, hélas! qui sçache mieux que moi,  
 Combien des étrangers on doit craindre la foi.  
 Plût aux Dieux qu'Androgée encore plein de vie  
 A moi-même pour lui me la pût voir ravie,  
 Ou qu'Athenes du moins pour expier sa mort  
 N'eût point soumis Thesée au triste choix du fort!  
 Mais plutôt il faudroit que l'ingrat que j'adore  
 N'eût pû venir à bout de l'affreux Minotaure,  
 Ou que pour le tirer de cent confus detours  
 Mon trop credule amour l'eût laissé sans secours.

Je ne m'étonne point, amant lâche & sans gloire,  
 Qu'on t'ait vû sur le Monstre remporter la victoire,  
 Et que le Minotaure à tes pieds abatu,  
 Ait servi de triomphe à ta fausse vertu.  
 Aux autres combatans ses cornes trop à craindre  
 Sans pouvoir te percer, ne pouvoient que t'atteindre;  
 Pour te mettre à couvert de toute sa fureur,  
 C'étoit assez pour toi d'être armé de ton cœur.  
 C'est là, c'est dans ce cœur qu'Ariadne abusée  
 Voit qu'avec toi par-tout tu portes un Thesée,  
 Qui plus dur que la pierre ou que les Diamans  
 Demeure impénétrable à la foi des Sermens.  
 Dur & trompeur Sommeil par qui je fus seduite!  
 En me fermant les yeux pour me cacher sa fuite:  
 Quand s'échapan dans l'ombre il s'embarque sans  
 bruit,

Que ne les fermois-tu pour l'éternelle nuit !  
 Et vous, Vents, dont le soufflé à ses vœux favorable  
 M'a volé le soutien de mon sort déplorable,  
 Sçachant ce qu'à mon feu sa fuite alloit ravir,  
 Falloit-il vous montrer si prompts à le servir ?

Par quel aveuglement, d'amour trop combattu,  
 Ay-je reçu, Parjure, une main qui me tué,  
 Et pour ma sûreté demandé que ta foi  
 Me repondit d'un cœur qui n'étoit pas à moi ?  
 Cette foi, le Sommeil, le Vent pour toi propice  
 Contre une fille seule ont usé d'artifice ;  
 Dans ton crime tous trois ils t'ont favorisé ;  
 Il n'en falloit pas tant pour te le rendre aisé.

Quoi donc, prête à mourir, c'est en vain que  
 j'espere

De voir couler sur moi les larmes de ma Mere ;  
 Et je n'aurai personne en ces sauvages lieux  
 Qui songe après ma mort à me fermer les yeux ?  
 Dans un air étranger mon ombre infortunée  
 Volera sans repos, errante, abandonnée,  
 Sans qu'une main amie en ce triste besoin  
 Daignant oindre mon corps, en prenne quelque soin ?  
 Les oiseaux dont ce corps sera la nourriture,  
 Seront vus sur mes os restez sans sepulture,  
 Et c'est là le tombeau que pour prix de ma foi  
 Après mille bienfaits j'ay mérité de toi.  
 Il n'en faut point douter : tu reverras Athenes,  
 Les palmes de triomphe y sont pour toi certaines,  
 Et mille cris de joye élèvent jusqu'aux Cieux  
 Suivront de toutes parts ce retour glorieux.  
 Là tu raconteras avec quel avantage  
 Tu fis contre le Monstre éclater ton courage,  
 Et scûs te degager de ces confus detours,  
 Où tant de malheureux ont terminé leurs jours.  
 Mais sur-tout vante-toi d'avoir causé ma perte,  
 Dis que tu m'a laissée en une Ile deserte ;  
 Ariane trahie est aux yeux des ingrats

Un exploit assez beau pour ne le taire pas.  
 Triomphe impunement de ma flamme outragée !  
 Non, tu ne forts du sang ni d'Æthra ni d'Ægée ;  
 Les Rochers & la Mer qui n'eut jamais de foi  
 Ont pû produire seuls un Monstre tel que toi.  
 Que n'as tu pû me voir lorsque sur le rivage  
 Mes cris de ma douleur rendirent témoignage ?  
 Tout ce qu'elle a d'affreux sur mon visage peint,  
 De pitié malgré toi t'auroit sans doute atteint,  
 Mais si ce n'est des yeux, du moins vois de pensée  
 Dans quel gouffre de maux ta fuite m'a laissée.  
 Vois moi sur un Rocher, sous qui grondent les flots,  
 Gémir sans esperance, & languir sans repos.  
 Regardé mes cheveux épars sur mon visage  
 De mon amour trahi te reprocher l'outrage,  
 Negligez, abatus ; tandis que mes habits  
 De pleurs que je répands restent appésantis.  
 D'une secrete horreur qui sans cesse m'agite  
 Le vif saisissement tient mon ame interdite,  
 Tout mon corps en frémit ; c'est ainsi que souvent  
 Les moissons tout à coup tremblent au gré du vent.  
 Tu verras de ce trouble une preuve certaine  
 Dans les traits mal-formez, dont cette lettre est pleine.  
 Ma main en t'écrivant a peine à soutenir  
 Ce que pour les tracer l'amour m'a sçû fournir.  
 Quand je tâche à flechir ton ame trop ingrate,  
 Ce que j'ay fait pour toi n'est pas ce qui me flatte ;  
 La tendre & prompte ardeur qui sçut lors m'inspirer,  
 M'a trop mal réüssi pour en rien esperer.  
 Mais soit, je n'en merite aucune recompense,  
 Qu'ai-je fait qui me doive attirer ta vengeance ?  
 Je n'ai point, si tu veux, changé ton mauvais sort,  
 Mais t'ai-je donné lieu de me causer la mort ?  
 Vois mes mains au delà des Mers qui nous separent,  
 T'appeller dans les maux que les Dieux me preparent,  
 Ces mains qui se lassant de me meurtrir le sein,  
 Implorent ton secours, & l'implorent en vain.  
 Mes cheveux arrachez marquent mon deuil funeste,

Tu peux de ma fureur sauver ce qui m'en reste.  
 Par ces maux que de toi j'ai si peu meritez,  
 Par ces pleurs que déjà ton depart m'a coutez,  
 Reviens cher fugitif, le vent t'est favorable,  
 Viens finir les ennuys dont ta fuite m'accable.  
 Si ma mort les termine, & prévient ton retour,  
 Prenant soin de mes os, tu plaindras mon amour.

## LEANDRE A HERO.

**R** Eçois de ton Amant le salut qu'il t'envoie.  
 Le plaisir de te voir eut fait toute sa joie ;  
 Mais la Mer en courroux ne sçauroit consentir  
 Que d'Abide pour Seste il s'expose à partir.  
 Au succès de mon feu si les Dieux s'interessent,  
 Tu deviendras sensible aux ennuis qui me pressent,  
 Et liras à regret ce qu'à te protefter  
 Il t'eut été plus doux de pouvoir écouter.  
 Mais que fais-je, insensé ? ces Dieux que je reclame,  
 Ne se montrent-ils pas ennemis de ma flame ?  
 Puisque troublant la Mer ils ne permettent pas  
 Que je fasse valoir l'adresse de mes bras ?  
 Tu vois le Ciel par-tout obscurci de nuages,  
 Prêt à faire éclater les plus fâcheux orages,  
 Les vents fondent sur l'Onde avec rapidité,  
 Et les Vaisseaux à peine ont quelque sûreté.  
 Un seul Pilote, ( encor le croit-on temeraire )  
 De ces Vens mutinez dédaigne la colere,  
 Il va quitter le Port, & c'est par son moyen  
 Que j'obtiens avec toi ce muet entretien,  
 Il te rendra ma Lettre, & j'eusse été moi-même  
 T'assurer avec lui de mon amour extrême ;  
 Mais courant m'embarquer, quelqu'en fût le hazard,  
 J'ai vû toute la Ville observer son depart.  
 A suivre cette ardeur j'eusse trahi ma flame,

Mes Parens malgré nous eussent lû dans mon ame ,  
 Et le commerce heureux d'un amour si discret ,  
 S'ils m'eussent vû partir , n'eût plus été secret.  
 Ainsi je viens t'écrire , & regardant ma Lettre  
 Qui va jouir du bien que j'osois me promettre ,  
 Je ne puis sans soupirs songer au doux emploi ,  
 Qui la rendra bien-tôt plus heureuse que moi.  
 C'est peu qu'en la prenant ta belle main la touche ,  
 Je la crois déjà voir s'attacher sur ta bouche ,  
 Quand pour rompre le sçeau tes vœux impatiens  
 Te feront employer le secours de tes dents.  
 Mais que sert d'envier ce qu'il faut que je cede ?  
 Me priver de ta vûë est un mal sans remede ,  
 Il faut de mon destin suivre les dures loix  
 Et que ma main te parle au defaut de ma voix.

Ah ! qu'au lieu de tracer ces tristes caracteres  
 Ne peut-elle en nageant vaincre les Vents contraires ?  
 Et m'ouvrir un chemin vers cet heureux séjour  
 Où déjà tant de fois m'a fait voler l'amour !  
 Quoi qu'en te promettant l'ardeur la plus parfaite  
 Elle soit de mon cœur une seure interprete,  
 Elle sçait mieux encor , pour seconder ma foi ,  
 M'aider à fendre l'Onde , & m'approcher de toi.  
 Déjà depuis sept nuits, nuits trop infortunées ,  
 Qui toutes m'ont paru de cruelles années ,  
 La Mer à peine ouverte à l'art des Matelots  
 Bouillonne de fureur , & fait mugir les flots.  
 Si pendant tout ce tems mon amour en allarmes  
 M'a de quelque repos laissè goûter les charmes ,  
 Puisse cette fureur dont j'ai tant murmuré  
 Durer encor autant qu'elle a déjà duré.  
 Assis sur un Rocher , l'ame toute abatüe ,  
 Vers Seste en soupirant je detourne la vûë ,  
 Et regardant un lieu pour moi si plein d'appas ,  
 Je fais aller mon cœur où mon corps ne va pas.  
 Même au haut de la Tour où tu daignes m'attendre,  
 J'apperçois le flambeau qui m'éclaire à m'y rendre ,  
 Ou du moins trop rempli de l'ardeur de te voir ,

Séduit

Séduit par mes desirs , je crois l'appercevoir.  
 Dans cet empressement le chagrin qui m'accable  
 M'a fait laisser trois fois mes habits sur le sable,  
 Et trois fois me livrant à la merci des flots ,  
 J'ai cherché les moyens d'assurer mon repos ;  
 Mais en vain j'ay tâché de braver la tempête ,  
 La vague à m'engloutir m'en a paru plus prête ,  
 Et la Mer en courroux de ma temerité ,  
 Malgré moi vers le bord m'a toujours rejeté.

O toi de tous les Vents le plus impitoyable ,  
 Qui fais bruire les airs, & rends l'onde implacable ,  
 Que t'ay je fait , Borée , & par quelle rigueur,  
 Faisant bondir les flots, m'arraches-tu le cœur ?  
 Ce soufle impetueux que ta bouche déploie ,  
 Trouble bien moins la Mer qu'il ne trouble ma joye,  
 Que ferois-tu de plus contre moi , si jamais  
 Ton cœur n'avoit connu ni l'amour , ni ses traits ?  
 De quelques froids glaçons que se couvre ta face ,  
 Souviens toi qu'autrefois tu ne fus pas de glace ,  
 Et que d'un bel Objet les charmes trop puissans  
 Forcerent ta raison d'applaudir à tes sens,  
 Dans cette passion pleinement ressentie  
 Lors que tu fis dessein d'enlever Orithie ,  
 Quel desespoir au tien auroit pû s'égalier,  
 Si l'on t'eût interdit le passage de l'air ?  
 De grace , prends pitié d'un Amant qui te prie ,  
 Soufle pour l'épargner avec moins de furie,  
 Ainsi jamais Æole abusant de ses droits ,  
 Ne songe à t'imposer de trop severes loix.  
 Mais en vain de mes maux je te fais la peinture ,  
 Mes prieres ne font qu'augmenter ton murmure ;  
 Et les vagues toujours avec même fureur  
 D'un sifflement aigu font retentir l'horreur.

Ah , que pour soulager des peines si cruelles ,  
 Dedale à mes desirs ne prête-t'il des ailes !  
 Cette Mer, qui d'Icare a conservé le nom,  
 Auroit beau de sa chute avertir ma raison.  
 D'un semblable destin l'étonnante menace

Mettroit un foible obstacle à ma bouillante audace,  
 Si mon corps, quoi qu'enfin il m'en pût arriver,  
 Dans l'air malgré son poids, se pouvoit élever.  
 Cependant au défaut de la joie excessive,  
 Dont trop long-tems déjà la tempête me prive,  
 Pour calmer les foudres de mon cœur agité,  
 Je rêve aux premiers tems de ma félicité.

La nuit ( Ah qu'il m'est doux d'en garder la mémoire )

Preparoit par son ombre un trophée à ma gloire,  
 Quand pour me l'assurer, plein d'un brûlant transport,  
 Je m'échapai d'Abide, & courus sur le Port.  
 Là, sans que le peril ébranlât mon courage,  
 M'étant mis en état de passer à la nage,  
 Je m'élançai dans l'Onde, & mes bras étendus  
 Sur les flots, tour à tour resterent suspendus.  
 Dans cette dangereuse & mobile carrière  
 La Lune me prétoit sa tremblante lumière,  
 Comme si, pour l'amour me voyant tout oser,  
 Elle eût pris intérêt à me favoriser.

Levant les yeux vers elle, „ O charmante Déesse,  
 „ Accorde ton secours à l'ardeur qui me presse,  
 Lui dis-je, „ & souviens-toi qu'avec moins de repos  
 „ Tu cherchas autrefois les Rochers de Latmos.  
 „ L'amour qu'Endimion alluma dans ton ame,  
 „ T'engage à te montrer favorable à ma flame ;  
 „ Tandis qu'elle m'expose à d'aimables hazards,  
 „ Sur moi, pour me guider, détourne tes regards.  
 „ Quand tu quittois le Ciel pour un amour si tendre,  
 „ Ce n'étoit qu'un Mortel qui t'en faisoit descendre ;  
 „ Et dans le digne Objet qui tient ma liberté,  
 „ Je ne cherche rien moins qu'une Divinité.  
 „ D'un éloge si haut ne sois point offensée,  
 „ L'envie à le souffrir elle-même est forcée.  
 „ Je ne parleray point des nobles sentimens  
 „ Qui reglent de son cœur les moindres mouvemens.  
 „ Du sang des Dieux par là c'est peu qu'elle soit digne,  
 „ Sa beauté rend pour elle un témoignage insigne,

Et

» Et fait connoître assez par son brillant amas  
 » Qu'à moins qu'être Déesse on n'a point tant d'ap-  
 pas.

» Hors toi seule & Venus, il n'est point d'Immortelle  
 » Qui pût en la voyant garder le nom de Belle,  
 » Mais enfin n'en crois point le rapport d'un Amant,  
 » Jette les yeux sur elle, & vois-là seulement.  
 » Autant que ta clarté, quand elle brille entiere,  
 » Des Astres de la nuit surpasse la lumiere,  
 » Autant de sa beauté l'éclat impérieux,  
 » L'emportant sur tout autre, est le charme des yeux,  
 » De cette vérité si tu n'es convaincuë,  
 » Des tiens mal éclairez le raport t'a decuë,  
 » Ou craignant qu'à toi-même on ne l'ose égaler,  
 » Convaincuë en secret, tu veux dissimuler.

C'est ainsi que flotant sur les humides plaines,  
 De mon corps fatiguë je soulageois les peines,  
 Et m'avançois toujours vers ce Rivage heureux,  
 Qui retenant mon cœur attiroit tous mes vœux.  
 De la Lune sur l'eau l'image reflexie  
 Rayonnant tout autour sembloit l'avoir blanchie,  
 Tel en étoit l'éclat que le jour reproduit,  
 Chassant de toutes parts les ombres de la nuit.  
 Hors le bruit que mes bras faisoient à fendre l'onde  
 La Mer étoit par-tout dans une paix profonde,  
 Et le Vent respectant ce plein calme des flots,  
 D'aucun souffle importun n'en troubloit le repos.  
 Seulement le chagrin par de vives atteintes  
 Tiroit des Alcions je ne sçai quelles plaintes,  
 La mort de leur Ceix-aimé si chèrement  
 Les obligeoit fans doute à ce gémissement.  
 Enfin quoique pour moi ce trajet eût d'amorces,  
 Sentant pour l'achever que je manquois de forces,  
 Je tâchai, me tenant élevé sur les flots,  
 De me donner au moins un moment de repos.  
 Ce fut lors que de loin ayant vû la Lumiere  
 Qui me traçoit ma route, & bornoit ma carriere,

„ C'est là dis-je, c'est là, dans cette chere Tour ,  
 „ Que m'attend la Beauté que cherche mon amour.

Soudain charmé d'un soin si tendre & si fidelle  
 Je sentis dans mes bras une vigueur nouvelle ,  
 Et l'eau qu'ils ne pouvoient qu'à peine repousser  
 Me parut tout à coup plus douce à traverser,  
 Son extreme froideur à d'autres eût pû nuire ,  
 Mais je portois un feu qui sçavoit la détruire ,  
 Et ne permettoit pas qu'elle pût pénétrer  
 Dans un cœur où l'amour faisoit gloire d'entrer.  
 Ainsi plus j'approchois de l'aimable Rivage  
 Où de ce pur amour j'allois t'offrir l'hommage ,  
 Plus de ma passion l'impatiente ardeur  
 Pour me faire avancer m'inspiroit de vigueur.  
 Ah, qu'elle s'augmenta, quand t'ayant apperçûë,  
 Je crus que tu pouvois jeter sur moi la vûë !  
 Si de mes bras d'abord j'eus à me defier ,  
 Ta presence acheva de les fortifier.  
 Aussi pour mieux nager redoublant mon adresse  
 Je m'efforçois de plaire à ma belle Maitresse ,  
 Et m'élançant vers toi d'un air victorieux ,  
 Je semblois étaler mon triomphe à tes yeux.

Quelle fut la douceur quand tu me me parus prête  
 A venir dans la Mer recevoir ta conquête !  
 Vers moi pour t'y plonger tu courois à grand pas ;  
 Et jé ne vis que trop que tu ne feignois pas.  
 Quoique pour t'arrêter ta Nourrice pût faire ,  
 A tes empressemens tu voulus satisfaire ;  
 Et malgré cet obstacle aussi foible que vain  
 Tu te mouillas le pied pour me tendre la main.  
 De tes embrassemens la flatteuse tendresse  
 M'apprit combien ton cœur dans mon sort s'intresse.  
 Pour goûter ce qu'alors elle eut pour moi d'appas ,  
 Quelles Mers , justes Dieux ! ne passeroit-on pas ?  
 Ton voile detaché, quand je fus sur le sable ,  
 Me fut contre le froid un secours favorable ,  
 Et dans tes belles mains que je pus lors toucher  
 Tu pressas mes cheveux , & les voulus secher.

Je ne dis rien du reste ; il suffit que la joye  
Aux transports les plus doux livra nos cœurs en  
proye ,

Et les fit s'attacher à mille tendres soins ,  
Dont la nuit & la tour furent les seuls témoins.  
Tout repondit pour nous d'une constance extreme ,  
Tu m'en fis les sermens, je te les fis de même ,  
Et compterois plutôt le sable de la Mer  
Que toutes les douceurs qui nous scûrent charmer.  
Moins nous avons de tems à nous voir, à nous dire  
Ce que l'amour sur nous s'étoit aquis d'empire ,  
Plus nous avons de soin que ces heureux momens  
Satisfissent l'ardeur de nos empressemens.  
Enfin voiant du jour l'importune menace ,  
Nos tendresses, nos ris , aux regrets firent place ,  
Et nous étant cent fois à la hâte embrassez ,  
„ Les nuits, criames nous, ne durent point assez.

Je m'arretois toujours, toujours charmé dans l'ame  
Par de nouveaux adieux je soulageois ma flamme ,  
Quand ta Nourrice enfin nous venant avertir,  
Malgré toi, malgré moi, me força de partir.  
Nos pleurs aiant marqué notre douleur profonde ,  
J'abandonnai la Tour, me replongeai dans l'Onde ,  
Et tant que je le pus tenant sur toi les yeux ,  
M'éloignai lentement de ces aimables lieux.

Que je me trouvai lors different de moi-même !  
J'avois nagé vers toi dans une joye extreme ,  
Et chagrin au retour, comme peur d'y périr ,  
Je voyois mon naufrage , & croiois y courir.  
Ouy, lors que j'entreprens d'atteindre ton Rivage ,  
La Mer semble m'ouvrir d'elle-même un passage ,  
Et je ne vois par-tout , quand il te faut quitter ,  
Qu'une montagne d'eau qui s'offre à surmonter.  
Ainsi, quelque pouvoir qu'ait sur nous la Patrie ,  
De la mienne en mon cœur la memoire est flétrie ,  
J'y retourne avec peine , & plutôt au Ciel, hélas !  
Que les vents irritez ne m'y retinssent pas.

Par quel fatal decret, par quel ordre barbare  
 Faut-il qu'unis d'esprit, un peu d'eau nous separe,  
 Et que n'ayant qu'un cœur, des lieux si differens  
 Fournissent de matiere à nos soupirs errans ?  
 Que Seste dans ses murs pour toujours me retienne,  
 Ou fais de ta Patrie un échange à la mienne.  
 Abyde en qui pour moi tu prens quelque interêt,  
 Ne te plairoit pas moins que ta Ville me plaît.  
 Que je suis malheureux ! je crains le moindre orage.  
 Les flots sont-ils émus, mon cœur l'est davantage ;  
 Le vent ne peut souffler sans me remplir d'effroi :  
 Ce souffle est peu de chose, & c'est tout contre moi.  
 Les Dauphins qui souvent sur l'onde se promenant,  
 Ne connoissent que trop quels interêts m'y menent,  
 Ils m'ont dans ce trajet observé tant de nuits,  
 Qu'à force de me voir, ils sçavent qui je suis.  
 Jamais aucune Mer ne fut tant traversée ;  
 Aussi déjà ma route y demeure tracée,  
 De même que l'on voit sur la terre imprimé  
 L'étroit enfoncement que la rouë a formé.  
 J'ay murmuré cent fois, quelle que fut ma joye,  
 De n'avoir pour te voir que cette seule voye,  
 Et c'est pour mon amour un dur surcroit d'ennui  
 De voir qu'à mes desirs elle manque aujourd'hui.  
 Tout l'Hellespont blanchit de vagues qui bondissent ;  
 Leurs sifflemens dans l'air fierement retentissent,  
 Et l'on voit s'entr'ouvir tant d'affreux goufres d'eaux,  
 Que jusques dans le Port on craint pour les Vaisseaux.  
 Lors que sur cette Mer Hellé faisant naufrage,  
 Lui laissa de son nom le funeste avantage,  
 Tels sans doute les vents de fureur agitez,  
 Pour la mettre en courroux, souffloient de tous côtez,  
 Ce lieu par cette mort est assez remarquable  
 Sans que la mienne encor le rende plus coupable :  
 Mais quoique pour te plaire il épargne mes jours,  
 Le nom \* qu'il a gardé le nourrira toujours.

\* *Hellespont.*

Ah qu'au fort de Phryxus je dois porter envie !  
 Son injuste Marâtre en vouloit à sa vie ,  
 Il en fuyoit la haine, & sur ces mêmes flots  
 Un Belier au besoin le porta sur son dos.  
 Pour me rendre où mon cœur à tous momens aspire ,  
 Je ne veux aujourd'huy ni Belier , ni Navire ,  
 Pourvû que de la Mer le courroux adouci  
 De mes vœux inquiets soulage le fouci.  
 Qu'elle relâche un peu de sa fureur extreme ;  
 Je n'ay pour la passer besoin que de moi-même ,  
 Et mes bras aussitôt, par un art tout nouveau,  
 Me servent de Pilote ainsi que de Vaisseau.  
 On ne me verra point, pour mieux regler ma course,  
 Attacher mes regards sur l'une ou sur l'autre Ourse ;  
 Des Astres si communs où chacun a recours  
 Seroient pour mon amour un trop foible secours.  
 Que tout autre à son gré, quand le besoin l'ordonne,  
 D'Ariadne avec soin observe la Couronne,  
 Qu'à chercher Andromede il se montre empressé,  
 Et suive Calisto vers le Pole glacé ;  
 Calisto dans son Pole, Ariadne, Andromede,  
 N'ont aucunes clartez dont l'éclat ne te cede,  
 Et leur brillant, utile à tant de Matelots,  
 Ne me servira point de guide sur les flots.  
 Pour ne m'y laisser pas errer à l'avanture,  
 Il est une lumiere & plus vive & plus sûre,  
 Et qui dans l'ombre même éclairant mon amour,  
 Ne lui prête jamais les lueurs d'un faux jour.  
 Tant que je la verrai, j'irai plein de courage  
 Jusqu'où la Mer Scythique étend son froid rivage,  
 Et passerai sans peine où le fameux Jason  
 Mena tant de Heros conquerir la Toison.  
 Quoique pour bien nager Palemon ait d'adresse,  
 Avec un tel secours j'en vaincrai la vitesse,  
 Et laisserai celui \* qu'un fuc mystérieux  
 Tout à coup autrefois mit au nombre des Dieux.

\* *Glaucus.*

Souvent, quoique les flots à mes bras obéissent,  
 Par l'effort du travail je les sens qui languissent,  
 Et semblent refuser à l'ardeur de ma foi  
 La vigueur qu'il me faut pour aller jusqu'à toi ;  
 Mais quand de ce travail si rude & si pénible,  
 Je leur ay dit quel prix est pour eux infailible,  
 Et qu'un heureux destin pour les récompenser  
 Leur donnera bien-tôt ton beau col à presser,  
 Soudain de cet espoir les sensibles amorces  
 Ranimant leur vigueur, rétablissent leurs forces,  
 Et les font s'élaner avecque plus d'ardeur  
 Que dans les jeux de course on n'en voit au Vain-  
 queur.

C'est donc toi que j'observe afin de me conduire,  
 O charmante Beauté, qui pour moi daignes luire,  
 Et qui dès icy bas digne de mille autels  
 Devrois être placée entre les Immortels.  
 Le Ciel dont tant d'éclat tire son origine,  
 Est sans doute un séjour que le sort te destine ;  
 Mais ne te hâte point de nous abandonner,  
 Ou m'apprens quel chemin m'y peut aussi mener.  
 Hélas ! les Dieux sur terre ont fixé ta demeure,  
 A d'autres yeux qu'aux miens tu brilles à toute heure,  
 Et tel est de mes maux le triste enchaînement,  
 Qu'à peine il m'est permis de te voir un moment.  
 Que me sert que la Mer, qui cause ma disgrâce,  
 Ne nous separe point par un trop long espace,  
 Si dans ce court trajet à nos desirs fatal  
 Mon amour impuissant trouve un spectacle égal ?  
 Je voudrois quelquefois, quand les vents enflent  
 l'onde,

Que nous fussions chacun à l'un des bouts du monde:  
 Cet obstacle invincible à l'ardeur de te voir  
 Ne m'en souffriroit pas l'impatient espoir.  
 Plus je suis près de toi, plus mon ame enflâmée  
 Sent croître le beau feu dont elle est consumée:  
 Et ne pouvant aller où tendent mes souhaits,  
 L'esperance m'en tue, & ne se perd jamais.

Aussi nous sommes nez si voisins l'un de l'autre,  
 Qu'il m'est aisé de voir ton rivage du nôtre ;  
 La distance est petite , & flatte mes desirs ,  
 Et c'est ce qui souvent redouble mes soupirs.  
 Languir ainsi sans cesse est une peine égale  
 A tout ce qu'on nous peint du tourment de Tantale ,  
 Et la soif qui le presse , & l'onde qui le fuit  
 N'ont rien qui ne se trouve au malheur qui me fuit.

Quoi , je ne te verrai que quand la Mer tranquille  
 M'ouvrira dans ses flots un passage facile ;  
 Et tant que la tempête étonnera mes vœux ,  
 Il faudra me refoudre à vivre malheureux ?  
 Quoi , rien n'étant moins seur que tout ce qui se fonde  
 Sur la trompeuse attente & du vent & de l'onde ,  
 On me tiendra réduit à voir le plus souvent  
 Dépendre mon espoir & de l'onde & du vent ?  
 Je les entens encor gronder tous deux ensemble ,  
 Et si leurs fiers débats font qu'aujourd'hui je tremble ,  
 Que ne craindray-je point dans ces tems odieux  
 Où la Mer est sujette aux Astres pluvieux ?  
 J'ay mal sçû jusqu'ici , quand l'amour est sincere ,  
 Combien pour ce qu'on aime on devient temeraire ,  
 Ou brulant de te voir , pour en venir à bout ,  
 Rien ne me pourra lors empêcher d'oser tout ,  
 Mais enfin ne crois pas que d'une fausse audace  
 Pour un tems éloigné j'affecte la menace.  
 Je sçaurai te montrer par d'assez prompts effets  
 Que je ne manque à rien de ce que je promets.  
 Pour peu de nuits encor que dure la tempête ,  
 A braver le peril ma passion s'apprête ,  
 Et le vent en furie , & les flots mugissans  
 Feront pour m'arrêter des efforts impuissans.  
 Ou d'un heureux succès mon audace suivie  
 M'obtiendra le seul bien pour qui j'aime la vie ,  
 Ou la Parque inflexible , en me privant du jour ,  
 Finira les ennuis qui troublent mon amour.  
 Tout ce que je demande en ce triste naufrage ,  
 C'est que je fois au moins jetté sur ton rivage ,

Et que mon corps vers Seste après ma mort poussé  
 Par celle que j'adore ait l'heur d'être embrassé :  
 Car tu ne voudras plus dissimuler ta flâme ;  
 Tu feras éclater le secret de ton ame ,  
 Et diras en plaignant la rigueur de mon sort ,  
 „ Je puis bien le pleurer , c'est pour moi qu'il  
 „ est mort.

Sans doute en cet endroit tu changes de visage ,  
 Ma Lettre te déplaît par ce facheux présage ,  
 Et tu ne peux souffrir qu'un vain pressentiment  
 Te fasse envisager la perte d'un Amant.  
 Esperons mieux du Ciel, j'y consens pour te plaire :  
 Mais afin que la mer appaise sa colere ,  
 Tâche par mille vœux à te faire accorder  
 Ce qu'en vain jusqu'ici j'ay scû lui demander.  
 Si mon amour aspire à voir cesser l'orage ,  
 Ce n'est qu'autant qu'il faut pour gagner ton rivage.  
 Quand je l'aurai touché , qu'ainsi qu'auparavant  
 L'onde soit exposée à la fureur du vent.  
 Quoi que pour la troubler il ait de violence ,  
 Ce lieu pour ma nacelle est un lieu d'assurance ,  
 Et dans toutes les Mers j'aurois peine à choisir  
 Un Port plus favorable à remplir mon desir.  
 Que pour m'y renfermer l'impetueux Borée  
 Livrant la guerre aux flots en cherche la durée ;  
 Alors plein de reserve , & timide à nager ,  
 Je ferai vanité de craindre le danger.  
 On ne m'entendra point d'un accent pitoyable  
 Reprocher à la Mer qu'elle est inexorable ;  
 Et je verrai la nuit quitter la place au jour  
 Sans chagrin de trouver obstacle à mon retour.  
 Mais c'est peu que le vent à m'y forcer s'emploie ,  
 Trouve à me retenir une plus douce voye ,  
 Et pour mettre le comble à ma felicité  
 Fais par tes bras charmans que je sois arrêté.

Si tôt qu'un peu de calme aura suivi l'orage ,  
 Je hazarderai tout pour cet heureux passage.  
 Prends bien soin seulement d'allumer dans la Tour

Le flambeau que sur l'onde observe mon amour.  
 Cependant pour calmer les ennuis de ton ame,  
 Ma Lettre ira pour moi te parler de ma flâme ;  
 Et plaise au fier destin qui combat mes souhaits  
 M'accorder le bonheur de la suivre de près.

## HERO A LEANDRE.

**L**E salut obligé que Leandre m'envoie  
 Dans son éloignement, m'est un sujet de Joye ;  
 Mais pour avoir tout l'heur qu'il peut me sou-  
 haier,

Il faudroit qu'en personne il vint me l'apporter.  
 Tout ce qui d'un grand bien suspend la jouissance,  
 Nous fait un long tourment de notre impatience,  
 Je t'aime, & s'il est beau de t'en faire l'aveu,  
 Mon cœur suffit à peine à l'ardeur de mon feu.  
 Je veux pour mon repos présumer dans ton ame  
 Le même empressement qui fait agir ma flâme :  
 Mais enfin je suis fille, & je connois trop bien  
 Que mon sexe à souffrir est moins fort que le tien,  
 Nos esprits de nos corps partageant la foiblesse,  
 Ont sans doute en aimant plus de délicatesse,  
 Et pour peu qu'à me voir tu puisses differer,  
 Je ne te repons pas de ne point expirer.

Vous autres, esprits forts, vous sçavez dans l'absence,  
 Contre ses noirs chagrins armer vôtre constance ;  
 Et cent amusemens qui touchent votre cœur,  
 Vous en font aisément oublier la rigueur.  
 Le plaisir de la chasse, ou d'un voyage à faire,  
 Fournit dans le besoin assez de quoi vous plaire,  
 Et selon que la gloire occupe vos esprits  
 Vous cherchez dans la lutte à remporter le prix ;  
 Tantôt par des filets dont vous couvrez la terre  
 Vous faites aux oiseaux une innocente guerre,

Tan-

Tantôt cachant sous l'eau de subtils hameçons,  
 Vous en offrez l'amorce aux credules poissons.  
 Quelque-fois d'un cheval exerçant la vitesse,  
 A le faire tourner vous montrez votre adresse,  
 Et le soir couronnant vos divertissemens  
 Vous trouvez dans le vin d'agreables momens.  
 A toutes ces douceurs mon sexe étant contraire,  
 J'aime, & ne vois pour moi rien autre chose à faire.  
 Et quand ce que tu vaux m'auroit scû moins charmer,  
 Je me verrois bornée au seul emploi d'aimer.  
 Je m'en acquitte bien, & c'est peu que je t'aime  
 Avec toute l'ardeur qui rend l'amour extreme,  
 Je vay même au-dela tout ce que ta foi  
 Te pourroit inspirer de sensible pour moi.  
 Ton absence me tûe, & dans ce dur supplice  
 Parlant de toi sans cesse avecque ma Nourrice,  
 Je fais en soupirant un long raisonnement  
 Sur le triste sujet de ton retardement.  
 Puis regardant la Mer, que la vague écumeuse,  
 A force de bondir, ne rend que trop affreuse,  
 Je me plains comme toi de son trop de rigueur,  
 Et reproche à ses flots le trouble de mon cœur.  
 Pour peu dans ces momens que la tempête cesse,  
 J'impute mes ennuis à ta seule paresse,  
 „ S'il veut traverser l'Onde, il le peut, mais hélas !  
 „ Je crains bien, dis-je alors, qu'il ne le veuille pas.  
 Dans cette impatiente & dure défiance  
 Mes pleurs de mon amour marquent la violence :  
 Ma Nourrice en soupire, & les voyant couler,  
 Par l'espoir le plus doux cherche à me consoler.  
 Souvent pendant le jour je tâche à reconnoître  
 Les endroits du rivage où je t'ay vû paroître,  
 Comme si de tes pas les vestiges tracez  
 Après un si long tems n'étoient point effacez.  
 Pour s'informer de toi ma passion avide  
 Observe si quelqu'un n'est point venu d'Abyde,  
 Ou brulant de t'écrire, en ce doux embarras  
 Je demande avec soin si quelqu'un n'y va pas.

Pourrois-je t'exprimer avec quelles caresses  
 Je baise à tous momens les habits que tu laisses,  
 Quand après mille adieux dont le terme est trop  
 prompt,

Il te faut en nageant repasser l'Hellespont ?  
 C'est dans ces tendres soins que tout le jour se passe,  
 Et la nuit plus propice à peine prend sa place,  
 Que je cours avec hâte allumer le flambeau,  
 Qui du haut de la Tour te doit guider sur l'eau.  
 Là par quelque travail ma flâme impatiente  
 Cherche à tromper l'ennui d'une trop longue attente,  
 Et l'aiguille à la main j'applique ce loisir  
 Aux emplois qu'une Fille est reduite à choisir.  
 Ne me demande point ce qu'alors je peux dire,  
 Leandre a tout mon cœur, pour lui seul je respire,  
 Et comme il fait ma joye & mon souverain bien,  
 Je parle de Leandre ou ne parle de rien.

„ Dis, Nourrice, & m'apprens ce qu'il faut que  
 j'espere;

„ Crois tu qu'il soit sorti du logis de son Pere ?  
 „ Ou les siens aujourd'hui veilleront-ils si tard  
 „ Qu'ils puissent toujours mettre obstacle à son  
 depart ?  
 „ Voicy l'heure où, s'il trouve un moment favorable,  
 „ Il s'ira promptement depouiller sur le sable,  
 „ Dans les pressans desirs dont il est combattu  
 „ Il s'apprete à partir, Nourrice, qu'en crois-tu ?

C'est ainsi que ma flâme avec elle s'explique ;  
 Un branlement de tête est toute sa replique,  
 Et ce signe müet dont se flate mon feu  
 De tout ce que je dis paroît être l'aveu.  
 Ce n'est pas toute-fois qu'elle m'ait écoutée,  
 Mais comme la vieillesse à dormir est portée,  
 Le Sommeil de ses sens déjà victorieux  
 Lui fait baisser la tête en luy fermant les yeux.  
 A quelque tems de-là, „ je n'en fais aucun doute,  
 „ Il commence à nager, il prend vers nous sa route,  
 Lui dis-je, „ & de ses bras la vive agilité

„ Travaille en fendant l'onde à ma félicité.  
 A peine ay-je encor fait cinq ou six tours d'aiguille,  
 Qu'empreslée en amante, & raisonnant en tille,  
 „ Si l'amour, ajoutai-je, est son unique objet,  
 „ Crois-tu pas qu'il doive être au milieu du trajet?  
 Là quittant mon ouvrage, & sur la Mer émûë  
 Vers le lieu dont tu parts ayant fixé ma vûë,  
 Je conjure les Dieux, pour finir mes soucis,  
 De rendre l'onde calme, & les vents adoucis.  
 Alors de tems en tems l'amour qui toujours veille  
 Pour sçavoir si tu viens me fait prêter l'oreille,  
 Et sur le moindre bruit qui résonne vers moi,  
 „ Je l'entens, m'écriai-je, ah, c'est lui, je le voy.  
 Après que dans ces soins qui m'ont appesantie,  
 J'ay passé de la nuit la plus grande partie,  
 Que déjà de l'aurore on attend le reveil,  
 Mes yeux las de s'ouvrir succombent au sommeil.  
 C'est lors qu'un songe heureux me fait voir ce que  
 j'aime

Croiray-je que ce soit en dépit de toi-même,  
 Et que la douce erreur dont je goûte l'appas  
 Te force de paroître où tu ne te plais pas?  
 Tantôt je te crois voir tout proche du rivage  
 Etaler à mes yeux ton adresse à la nage,  
 Tantôt fortir de l'onde, & courant m'embrasser  
 Oublier ta fatigue, & t'en recompenser.  
 J'ay soin de mon côté de ce qui te regarde,  
 Par la rigueur du froid ta santé se hazarde,  
 Déjà dans le trajet tu l'as dû trop sentir,  
 Et je t'apporte exprés de quoi t'en garantir.  
 Je ne te diray point avec quelle tendresse  
 Je t'explique l'ardeur du beau feu qui me presse,  
 Tu l'as scû quand la Mer t'a permis de venir:  
 Mes transports te plaisoient, tu dois t'en souvenir.  
 Mais, las! que ces douceurs sont de peu de durée!  
 Leurs charmes ont beau plaire à mon ame égarée,  
 Le sommeil qui les forme est un fragile appuy,  
 Il t'oblige à paroître, & tu fuis avec lui.

C'est trop, que de ma joye un vain songe décide,  
 Nous voyant en effet, cherchons un heur solide,  
 Et ne permettons pas que nos sens abusez  
 Prennent pour de vrais biens des plaisirs supposez.

Par quelle rigoureuse & dure destinée

Faut-il que tant de nuits je sois abandonnée ?  
 Et depuis si long-tems quel oubli de ta foy  
 T'accoutume au chagrin d'être éloigné de moy ?  
 Il est vray qu'aujourd'huy la Mer trop agitée  
 S'oppose à ton audace, & la tient arrêtée,  
 Mais hier le vent moins fort devoit peu t'allarmer,  
 Et pour ne le pas craindre, il ne falloit qu'aimer.  
 Pourquoi, voyant que l'onde étoit assez traitable,  
 Ne t'être pas servi d'un tems si favorable,  
 Et n'avoir pas prévu qu'à differer un jour  
 L'orage s'augmentant trahiroit notre amour ?  
 Je veux que, dans l'ardeur d'en reparer la perte,  
 La même occasion te soit encor offerte,  
 L'autre étoit la première, & c'est pour un Amant  
 Perdre toujours beaucoup que de perdre un moment.  
 „ Ce beau tems, diras-tu, ne fut qu'en apparence,  
 „ L'orage en moins de rien en fit voir l'inconstance.  
 Helas! quand il te plaît d'en faire un prompt emploi,  
 Il ne t'en faut pas tant pour venir jusqu'à moi.

Que ne te vois - je ici ? dans l'accueil qu'on  
 t'apprête

Tu n'aurois pas sujet d'y craindre la tempête,  
 Nous en ririons ensemble, & contre son courroux  
 Mes bras te serviroient d'un azyle assez doux.  
 Alors, certes alors j'entendrois avec joye  
 Ces souffles mugissans que l'Aquilon deploye,  
 Et si j'avois encor quelques vœux à former,  
 Ce seroit que les flots ne se pussent calmer.  
 Cependant je ne puis concevoir qu'avec peine  
 D'où te vient aujourd'hui cette frayeur soudaine,  
 Et par quelle prudence un peu trop réservé  
 Tu crains ce que cent fois ton amour a bravé.  
 Si tu l'as oublié, j'en garde la memoire,

Affronter le péril faisoit toute ta gloire ,  
 Et je t'ay vû venir à ce cher rendez-vous ,  
 Dans un tems où la Mer n'avoit rien de plus doux.  
 T'appercevant de loin , „ Dieux quelle est son  
 audace ,

M'écriois-je , „ à ma crainte est-ce ainsi qu'on fait  
 grace ,

„ Et Leandre peut-il feindre encor d'ignorer  
 „ Que hazarder ses jours c'est me desesperer ?  
 Cette audace contraire à tant de retenüe ,  
 Aujourd'huy tout à coup qu'est-elle devenüe ?  
 Et quel prompt changement fait si mal à propos  
 Trembler ce grand nageur qui meprisoit les flots ?  
 Sois timide pourtant plutôt que temeraire ,  
 Ta vie à mon amour est precieuse & chere ,  
 Et pour peu que le tien aspire à m'obliger ,  
 Tu choisiras toujours le calme pour nager.  
 J'auray sujet encor de vivre assez contente  
 Si ta flame demeure & fidelle & constante ,  
 Et si ce pur amour entre nous établi  
 Sous la cendre jamais ne reste enféveli.  
 Quelque obstacle à mes vœux que mette un long  
 orage ,

Cene sont pas les vents que je crains d'avantage ,  
 Mais que pour moi ton cœur inconstant & leger  
 De même que le vent ne soit prompt à changer.  
 Peut-être croiras-tu que le don de mon ame  
 Ne vaut pas les perils où t'expose ta flame ,  
 Et qu'un peu de Beauté dont l'éclat t'a surpris  
 Pour tes empressemens n'est pas un digne prix.  
 Te le diray-je encore ? Seste où j'ay pris naissance  
 Semble de ton hymen me ravir l'esperance ,  
 Et je la crois d'Abyde assez voir au-dessous  
 Pour n'oser quelque-fois y prétendre un Epoux.  
 Il n'est pourtant malheur ni cruelle aventure  
 Que je ne fusse prête à subir sans murmure ,  
 Plûtôt que de sçavoir qu'un honteux changement  
 Auprès d'une Rivale arretât mon Amant.

Done

Donc un nouvel amour seroit la fin du notre ?  
 Je pourrois te souffrir entre les bras d'une autre ,  
 Et te voir lâchement au mépris de ta foy  
 Porter ailleurs des vœux qui ne font dûs qu'à moi ?  
 Ah ! puiffay-je perir avant qu'un tel outrage  
 Me livre au defefpoir dont il m'offre l'image !  
 Le plus affreux trépas qui pût m'être apprêté  
 Me plairoit beaucoup mieux que ta legereté.  
 Je ne dis point cecy sur aucune apparence  
 Qui t'ait fait voir d'humeur à manquer de constance.  
 Quoi qu'on m'ait dit de toy , je n'en ay rien appris ,  
 Qui pour tout autre objet ne marque ton mépris.  
 Mais à le croire en vain je tâche à me contraindre ;  
 Quand on aime beaucoup, on trouve tout à craindre,  
 Et l'amour doit n'avoir que de foibles appas  
 Pour qui peut être absent , & ne s'alarmer pas.

Heureufe mille fois celle dont la presence  
 Ne souffre ni trop peu ni trop de confiance ,  
 Qui s'instruit par ses yeux, voit ses biens & ses maux,  
 Pénètre le vrai crime, & n'en craint point le faux.  
 C'est là ce qui pour moi rend l'absence cruelle ,  
 Quand je te crois constant tu peux m'être infidele ,  
 Et peut-être à mon tour je soupçonne ta foi  
 Dans un tems où ton cœur s'unit le plus à moi.  
 Ainsi tes trahifons échappant à ma vûë ,  
 Souvent une chimere & m'accable & me tuë ,  
 Et selon que l'erreur tient mon cœur agité  
 Je crains ma défiance ou ma credulité.  
 Viens vite m'affranchir du trouble où tu me jettes ,  
 Ou s'il faut dans Abyde encor , que tu t'arrêtes ;  
 Que les ordres d'un Pere , ou la fureur du vent  
 Soient l'unique fujet de ton retardement.  
 Si tu me negligeois pour quelqu'autre maîtresse ,  
 Crois-moi , le connoiffant, j'en mourrois de tristesse,  
 Mais quand l'amour te rend l'arbitre de mon sort ,  
 Serois-tu si cruel que de vouloir ma mort ?  
 Non, tu ne la veux point , & mon ame abattüe  
 De ces jaloux soupçons est en vain combattüe ,

Il n'est aucun Ob et qui te pût retenir,  
 Et l'orage lui seul t'empêche de venir.  
 Dieux, qu'il est violent ! que de flots qui bouillonnent !  
 Nos Rivages battus de toutes parts resonnent !  
 Déjà le Ciel se cache, & le jour qui s'enfuit,  
 Abandonne la terre à l'horreur de la nuit.  
 Peut-être Nephelé, cette Mere affligée,  
 Vient pleurer dans les flots sa fille submergée,  
 Et de sa chere Hellé regrettant les destins,  
 Communique son deuil à tous les lieux voisins.  
 Ou plutôt c'est Ino, qui changée en Déesse,  
 A cette même Hellé cherche à nuire sans cesse,  
 Et de fiere Marâtre affectant le renom,  
 Aime à troubler la Mer qui conserve son nom.  
 Les filles doivent bien redouter ce passage,  
 Il est fatal sans doute à celles de mon âge,  
 De la Sœur de Phryxus il trompa les desseins,  
 C'est là qu'elle périt, c'est de là que je crains.

O toi, qui sur les eaux te rends si redoutable,  
 Neptune, tu devrois m'être plus favorable,  
 Et ne pas oublier que l'amour autrefois  
 Pour plus d'une Beauté t'affervit sous ses loix.  
 Si ce qu'on dit est vray de Tyro, d'Amymone,  
 Des soins où t'obligea la brillante Alcyone,  
 Ton cœur plein de tendresse, & prompt à s'enflâmer  
 Ne fût pas insensible à la douceur d'aimer.  
 Au temple de Pallas c'est toi que l'on accuse  
 D'avoir usé de force à corrompre Meduse,  
 Ses cheveux en Serpens changez pour la punir,  
 Nous font de ton amour garder le souvenir.  
 Je ne te diray point qu'une pareille flâme  
 Soumit à Celeno l'empire de ton ame,  
 Et que d'Iphidamie ayant vu les appas,  
 Tu ne les pûs connoître & ne l'adorer pas.  
 Tant d'autres dont les noms conserves d'âge en âge,  
 Ont du tems jusqu'à nous évité le ravage,  
 Nous font de leurs témoins des troubles languissans  
 Que causoit dans ton cœur la surprise des sens.

Ayant

Ayant scû tant de fois par ton experience  
 Jusqu'où va de l'amour la douce violence,  
 Du bonheur de nos feux qui te rend si jaloux  
 Que soulevant les flots tu t'armes contre nous ?  
 Si des vents revoltez l'interêt te travaille  
 Choisis de vastes Mers pour leur champ de Bataille,  
 Ce détroit resserré, témoin de leurs débats,  
 N'a point de quoi suffire à tant d'affreux combats.  
 Toy-même, si tu veux étaler ta puissance,  
 Vas des plus grands Vaisseaux forcer la résistance,  
 Cherche par leur débris à la faire éclater,  
 Noye une flotte entiere, & fais-toi redouter.  
 Mais que d'un jeune Amant qui s'expose à la nage  
 Le grand Maître des eaux étonne le courage,  
 C'est sans doute un triomphe indigne de ton rang  
 Et que refuseroit le Dieu du moindre Etang.

J'avoueray que celui pour qui je m'interesse  
 Du plus illustre sang fait briller la noblesse ;  
 Mais pour apprehender qu'il te soit odieux,  
 Ulyse que tu hais n'est point de ses Ayeux.  
 Epargne deux Amans en sauvant ce que j'aime,  
 Leandre, tu le sçais, est une autre moy-même ;  
 Et sur ces mêmes flots où tu le vois nager,  
 Tant qu'il reste en peril, ma vie est en danger.

Cependant du flambeau qui m'éclaire à t'écrire  
 La meche en petillant fait que mon cœur respire,  
 Ce bruit inopiné, dans l'ardeur de mes feux  
 Si j'en crois ma Nourrice, est d'un présage heureux.  
 Voila qu'avec du vin répandu sur la flâme  
 Affermissant l'augure, elle en flatte mon ame,  
 Boit ensuite, & riant, „ il n'est que trop certain,  
 Dit-elle, „ j'en répons, nous serons trois demain.  
 Fais qu'elle dise vray, toy, la charmante cause  
 Du beau feu qui pour toy de tout mon cœur dispose,  
 Et surmontant l'orage & les vents ennemis  
 Tâche à remplir l'espoir que je me suis permis.  
 C'est trop souffrir sans toy que ma flâme languisse,  
 C'est trop abandonner une aimable milice,

Pour

Pour peu qu'à fendre l'eau tu puisses voir du jour,  
 Reviens, cher deserteur dans le camp de l'Amour,  
 Ose, & sur le succès que rien ne te confonde;  
 Venus en prendra soin, elle est fille de l'onde,  
 Et voudra pour sa gloire & pour notre repos  
 Te conduire elle même, & t'aplanir les flots.

Déjà plus d'une fois j'aurois malgré l'orage  
 Essayé de franchir ce dangereux passage,  
 Si par le nom qu'il a, je ne connoissois bien  
 Que ton Sexe y court moins de peril que le mien.  
 Quand à suivre Phryxus Hellé se vit reduite,  
 Sur le même Belier tous deux prirent la fuite,  
 Et par un sort divers que chacun éprouva,  
 La triste Hellé périt où Phryxus se sauva.

Peut-être qu'à ceder à l'amour qui t'attire  
 Tu crains pour le retour de ne pouvoir suffire,  
 Et qu'en si peu de tems tu doutes si tes bras  
 A ce double travail ne succomberont pas.  
 Et bien, pour t'épargner un peril dont je tremble,  
 Au milieu du trajet rencontrons-nous ensemble,  
 Et là dans la douceur de mille embrassemens,  
 D'une importune absence oublions les tourmens.  
 Ainsi chacun de nous fatisfait de ses chaînes  
 Remporthera chez soi l'heureux fruit de ses peines,  
 Nous en pourrions, sans doute, attendre un plus  
 grand bien,

Mais au moins si c'est peu, ce sera plus que rien.

Ah, que cette pudeur dont je suis le scrupule  
 Ne peut-elle ceder à l'ardeur qui me brûle !  
 Ou que les durs combats que me livre l'honneur  
 Ne l'ont-ils fait déjà triompher de mon cœur !  
 Pour quel parti montrer une ame prévenue ?  
 La forte passion hait trop de retenuë,  
 Je les sens toutes deux m'attaquer tour à tour,  
 L'une pour mon devoir, l'autre pour mon amour.

Que Jason fut heureux dans la secrete flâme  
 Que la fiere Medée alluma dans son ame !  
 Pour jouir des douceurs de son enlèvement

Il ne vint à Colchos qu'une fois seulement.  
 Une fois seulement Paris charmé d'Helene  
 Vint à Sparte jadis lui parler de sa peine,  
 Et dans sa passion il trouva tant d'appuy,  
 Qu'il emmena soudain sa conquête avec luy.  
 Toy seul me rends sans fruit de pénibles visites,  
 Chaque fois que tu viens, chaque fois tu me quittes,  
 Et quand pour les Vaisseaux chacun craint le danger,  
 Qu'on les retient au Port, tu te plais à nager.  
 Quoique déjà l'amour dans ce fâcheux passage  
 Ait pû t'accoutumer à dédaigner l'orage,  
 Regler si bien l'ardeur qui hazarde tes jours  
 Qu'en méprisant les flots tu les craigne toujours.  
 Malgré l'art qu'on employe à bâtir des galeres,  
 On les voit chaque jour ceder aux vents contraires,  
 Et pour leur resister tu prétens que tes bras  
 T'acquierent un pouvoir que leurs rames n'ont pas.  
 Ce dessein de nager que tu prens sans contrainte,  
 Les Matelots surpris le prennent avec crainte,  
 Quand la vague trop rude entr'ouvrant leurs Vaisseaux  
 Abandonne leur vie à la mercy des eaux.

Fut-il peine jamais à la mienne pareille ?  
 Moi-même je combats ce que je te conseille,  
 Et quand à mes avis je te veux voir ceder,  
 Je sens bien que je crains à te persuader.  
 N'y defere donc point, & ne croi que toy-même,  
 Pourvû qu'un heureux sort m'amene ce que j'aime,  
 Et que tes bras vainqueurs de l'obstacle des flots  
 Puissent entre les miens trouver quelque repos.  
 Je ne puis toutefois sur la Mer agitée  
 Tenir ma triste vûë un moment arrêtée,  
 Qu'aussi-tôt je ne sente une secrete horreur  
 Accabler ma raison & confondre mon cœur.  
 Même la nuit dernière une funeste image  
 D'un tel trouble en rêvant a rempli mon courage,  
 Qu'un sacrifice offert n'a pû calmer l'effroy  
 Qu'un songe si fâcheux m'a fait naitre pour toy.

Le flambeau qu'en la Tour j'allume à ta priere  
 N'avoit plus qu'une foible & mourante lumiere,  
 Et l'Aurore déjà nous ramenoit le tems  
 Où d'ordinaire on voit les songes importans;  
 Quand de mes doits lassez mon aiguille échapée  
 Mettant fin au travail qui m'avoit occupée,  
 Je m'approchay du lit, & m'y laissant tomber  
 Avec joye au sommeil me sentis succomber,  
 J'esperois qu'il sçauroit suspendre mes alarmes:  
 Mais à peine j'en eus goûté les premiers charmes,  
 Qu'exposée en dormant à des troubles nouveaux  
 Je crus voir un Dauphin qui nageoit sur les eaux  
 Il montra par cent bonds une adresse incroyable,  
 Mais la vague en fureur l'entraînant vers le sable,  
 Je l'y vis tout à coup jetté si rudement,  
 Qu'à peine il le toucha qu'il fut sans mouvement.

Ce songe m'épouvante, il m'abat le courage,  
 Crains-en, ainsi que moy, l'infortuné présage,  
 Et quelque empressement que te donne l'amour,  
 Daigne d'un heureux calme attendre le retour.  
 Si le soin de tes jours n'a rien qui te retienne  
 Souviens-toy que ta vie est l'appuy de la mienne,  
 Et qu'après les sermens d'une immuable foy,  
 Il ne t'est plus permis de disposer de toy.

192 *H E R O A L E A N D R E.*

Esperons toutefois; déjà la Mer s'apprête  
A finir les horreurs qu'excita la tempête.  
Les flots semblent avoir plus de tranquillité,  
Et tu pourras bien-tôt partir en sûreté.  
Attendant que les Vents te le veuillent permettre,  
Oppose à ton chagrin les douceurs de ma lettre,  
Et tâche d'y trouver quelque adoucissement  
A la triste rigueur de ce retardement.

*Fin de la première Partie.*



OEUVRES  
GALANTES  
ET  
AMOUREUSES  
D'OVIDE  
*SECONDE PARTIE.*



ELEGIES AMOUREUSES  
D' O V I D E.

PREMIERE ELEGIE.

*Il est obligé de quitter les Combats qu'il avoit  
commencé d'écrire, & de reprendre les  
matières amoureuses qu'il avoit quittées.*

**T**ATIGUR' de remplir chaque jour mes  
Ecrits  
Des plaintes de Didon & des feux de  
Paris,  
J'étois prêt de chanter cette cruelle  
guerre

Qui menaça les Cieux des forces de la terre.  
Je voulois des Titans écrire les combats ;  
Mais on veut sans succès ce qu'Amour ne veut pas :  
D'un air malicieux ce Dieu de la nature  
Rompt du second vers les nœuds & la mesure ,  
Et je me vis réduit presqu'insensiblement  
A quitter le Héros & reprendre l'Amant.  
Comment, dis-je en courroux, Dieu des secretes  
flames ,  
N'es-tu pas satisfait de regner sur nos ames ?

Veux-tu

Veux-tu sur le Parnasse étendre ton pouvoir ?  
Veux-tu borner l'esprit & régler le sçavoir ?  
Tous les lieux sont pour toi des lieux d'obéissance,  
Les Muses n'en ont qu'un soumis à leur puissance ;  
Tu ne peux leur ôter sans inhumanité  
Ce reste précieux de vaine autorité.  
Si Venus de Pallas vouloit prendre les armes,  
Si Pallas de Venus empruntoit tous les charmes,  
Quelle confusion du Mirthe & du Laurier ?  
Que feroit l'Amoureux, que feroit le Guerrier ?  
Si Cerès s'attachoit aux plaisirs de la chasse,  
Et si Diane aussi vouloit prendre sa place,  
Les bois pour voyager seroient-ils assurés ?  
Les champs pour nous nourrir seroient ils labourés ?  
Apollon tout brillant d'une beauté divine,  
Une pique à la main auroit-il bonne mine ?  
Et le Dieu des combats pourroit il dans ce choix  
Marier une Lyre aux accords de sa voix ?  
Tel est le triste état où tu vas nous réduire ?  
Veux-tu tyranniser notre bel Art d'écrire ?  
Et le Luth d'Apollon si soumis à ta Loi,  
Est-il une conquête assez digne de toi ?  
Amour, pourquoi viens-tu quand je suis en haleine,  
Avec tant de malice interrompre ma veine ?  
Mon esprit est à moi, prends mon cœur, cher Amour,  
Et du cœur à l'esprit ne fais point de retour.  
Encor si tu m'offrois quelque belle matière ?  
Si tes feux m'inspiroient ta celeste lumière,  
Mars n'auroit plus pour moi des charmes assez doux,  
Et j'aurois de la peine à rabattre tes coups.  
Je me plaignois encor quand par un prompt miracle,  
L'Amour tout irrité de trouver un obstacle,  
Choisit un de ses traits, & me perçant le cœur,  
Bel esprit, me dit-il, plains-toi de ma rigueur.  
J'ai trop souffert pour toi. Ta longue résistance  
Méritoit un effet de ma juste vengeance ;  
Mais ceux que j'ai blessés sont toujours innocens,  
Ovide, & si tu peux écris ce que tu sens.

Ce que je sens, Amour, hélas ! comment l'écrire ?  
 Je sens je ne sçai quoi, que je ne sçauois dire,  
 Qui me plaît & me tuë, & dont tous les apas  
 Ne font voir à mes yeux que ce qu'ils ne font pas.  
 Adieu Mars, je te quitte, il est tems de me rendre,  
 Amour, tu m'as surpris, laisse-moi te surprendre,  
 Et souffre que ta voix m'aide à bien exprimer  
 Ce qu'on ne peut connoître, & qu'on appelle aimer.

### SECONDE ELEGIE.

*Il parle plus au long de la victoire qu'Amour  
 a remportée sur lui.*

**P**ourquoi, si le sommeil a de si fortes armes,  
 Souffre-t'il que mes sens triomphent de ses char-  
 mes ?  
 Et mon corps languissant qui cherche à lui céder,  
 Tout prêt d'être vaincu peut-il l'intimider ?  
 La nuit des beaux plaisirs sûre depositaire,  
 Me prive sans pitié du repos ordinaire ;  
 Sa longueur m'embarrasse, & dans cet embarras  
 Je me cherche moi-même & ne me trouve pas.  
 Je voudrois t'accuser, Amour, & je ne l'ose,  
 Si tu m'avois blessé j'en sçauois quelque chose :  
 J'en sçauois quelque chose ? Eh, ne sçais-je pas bien  
 Que tu portes tes coups sans qu'on en sçache rien ?  
 C'étoit avec raison, Tyran des belles ames,  
 Que je me défois de tes secrettes flâmes :  
 Mais de ta cruauté pour arrêter le cours,  
 La raison que j'avois est d'un foible secours.  
 Pour émousser tes traits, pour vaincre l'Amour même ;  
 Il faut du moins qu'un cœur ne sente pas qu'il aime,  
 Et je le sens si bien que ma nouvelle ardeur  
 M'ôte à chaque moment le soin d'être vainqueur.  
 Si l'on pouvoit guérir de tes douces folies,

Amour

Amour, comme on guérit des autres maladies,  
 J'attendrois le remède & souffrirois un peu ;  
 Mais j'ai peine à vouloir éteindre un si beau feu.  
 Je me plais dans mon mal & j'aime ma foiblesse,  
 Si je veux résister, un assaut de tendresse  
 Détruit ma résistance, & me met en état  
 De pleurer le desir que j'avois du combat.  
 Si je cède, l'Amour de mon peu de courage  
 Dans son raffinement sçait tirer avantage :  
 Ainsi nul des deux choix ne peut me secourir,  
 Ainsi je n'ose vaincre & je ne puis souffrir.  
 Souffrons, peut-être enfin que mon amour extrême  
 Dans sa propre chaleur s'étouffera lui même ;  
 Qu'il s'enfvelira sous son dernier effort,  
 Et qu'il fait de grands pas pour courir à la mort.  
 Pour vaincre à notre tour souffrons par impuissance,  
 L'amour est irrité du trop de résistance :  
 Il est maître ou tyran ; & pour faire obéir,  
 Le Dieu qui fait aimer, se fait presque haïr.  
 Amour, je ne suis pas de ces ames communes  
 Qui te mettent au rang des mauvaises fortunes,  
 Mon cœur sous ton empire est prêt de s'engager,  
 Et je baise les fers dont tu veux me charger.  
 Attens, je ne veux pas te vendre ta victoire,  
 À vaincre avec douceur l'on triomphe avec gloire,  
 Souffre que librement je cède à tes apas,  
 Et si tu veux regner ne tyrannise pas.  
 Si tu te fais honneur d'une foible conquête,  
 Prends un myrthe amoureux & couronne ta tête :  
 Si tu veux que Venus triomphe également,  
 Joins ses petits coursiers au char de son Amant.  
 Le peuple admirera tes traits pleins de lumière,  
 Tu donneras l'effort aux oiseaux de ta mere,  
 Et l'aimable Venus rira de voir son fils  
 Suivi pompeusement des Graces & des Ris.  
 Cent beaux Adorateurs de nos jeunes Romaines  
 Porteront devant toi la gloire de tes chaînes,  
 Et cent jeunes Beautés sensibles à nos vœux,

Rendront à ta puissance un hommage amoureux.  
 Je veux à cœur ouvert être de l'avanture,  
 Et tant j'aurai de grace à montrer ma blessure,  
 Ton plus fier ennemi se laissera flatter  
 Du desir de ces fers qu'il me verra porter.  
 Ces monstres insolens à visages terribles,  
 Obstacles à l'amour, quelquefois invincibles,  
 Dont l'austere fierté fait la guerre aux plaisirs,  
 Et qui dans leur naissance étouffent nos soupirs,  
 Ces vertus au beau Sexe à contre temps données  
 Aux pompes de ton char se verront enchainées;  
 Et le peuple amoureux bravera sans danger  
 La pudeur immolée à l'heure du Berger.  
 Les Jeux & les Plaisirs, enfans de ton caprice,  
 De cent cœurs devant toi feront le Sacrifice;  
 Et tu seras gardé de ces troubles secrets,  
 Qui blessent tous les jours & n'offensent jamais.  
 C'est par ces traits mêlés de plaisirs & de guerre  
 Que tu fais tes captifs du Ciel & de la terre,  
 Et si je n'avois l'art d'affliger en plaisant,  
 Ton charme en sa douceur deviendroit languissant.  
 Venus qui t'a cédé, quoiqu'elle soit ta mere,  
 Te couvrira des fleurs qui naissent dans Cythere;  
 Et de tes blonds cheveux on verra les beautés  
 Disputer au Soleil ses timides clartés.  
 Pour peu qu'en cet état tu pousses sur le tendre  
 La même cruauté n'osera s'en défendre;  
 Tu peux facilement ne nous pas rendre heureux,  
 Mais non pas t'empêcher de nous faire amoureux.  
 Quoique tu sois le Dieu qui montre comme on aime,  
 Quelquefois malgré toi l'on prend Loi de soi-même,  
 Et d'un penchant si doux lorsqu'on est attiré,  
 L'on n'examine pas si tu l'as inspiré.  
 Tu vas chez les Romains triompher avec gloire:  
 Telle étoit de Bacchus la célèbre victoire,  
 Quand sur un Char doré paroissant aux Mortels,  
 Il se fit sur le Gange élever des Autels.  
 Amour, je n'en puis plus, tu connois mes foiblesses;  
 Mais

Mais regne avec douceur, Dieu des belles tendresses,  
 Et si tu veux semer un charme pour le cœur,  
 Ne fais point de vaincu qui craigne son vainqueur,  
 Fais comme l'Empereur, dont la toute-puissance  
 Ne fert que de beau jour à sa haute clémence,  
 Et qui de son pouvoir méprisant les apas,  
 Paroit en bien user comme n'en usant pas.

## TROISIEME ELEGIE.

*A sa Maitresse.*

AH Ciel, qu'elle est aimable ! Ah, la belle Maitresse !  
 Qu'elle est digne en effet de toute ma tendresse ;  
 Mais si cette beauté veut long tems me charmer,  
 Il faut qu'elle aime autant qu'elle se fait aimer :  
 Qu'elle m'aime : Eh ! Comment aurois-je pû lui plaire ?  
 C'est assez qu'elle souffre un amour téméraire,  
 C'est assez que Venus mere des beaux plaisirs  
 Lui fasse quelquefois agréer mes soupirs.  
 Corinne, je vous offre un Amant plein de zèle,  
 Un Amant consumé d'une flâme si belle,  
 Qu'il n'est plus à lui-même, & que son dernier jour  
 Ne peut avec sa vie éteindre son amour.  
 Si mon sang ne voit pas dans ses illustres marques  
 Des titres de Héros, des suites de Monarques,  
 Si je ne puis vanter mes biens & mes Ayeux ;  
 Je parle comme un Dieu quand je suis amoureux.  
 Bacchus me connoît fort, Apollon est mon Maître,  
 Je suis plus vertueux que je ne devois l'être,  
 Et quoi qu'à mes desirs demande mon ardeur,  
 Mon amour ne sçait point s'immoler la pudeur.  
 Je ne m'attache pas aux sottes amourettes,  
 Je ne suis point changeant, dites-moi si vous l'êtes ;  
 Si vous voulez changer ne vous engagez pas :

Si vous voulez aimer, aimez jusqu'au trépas.  
 Pendant que vous vivrez, vous verrez ma constance  
 Digne d'amour, d'estime & de reconnoissance ;  
 Et lorsque vous mourrez, vous me verrez mourir  
 Avec le seul regret de ne vous pas guérir.  
 J'ai dans mon cabinet une Muse causeuse,  
 Fort propre à se mêler d'une intrigue amoureuse ;  
 De ses belles humeurs l'esprit est tout charmé ;  
 Mais elle ne rit point si je ne suis aimé.  
 Elle a déjà pour vous témoigné tant d'estime  
 Que vous ne pouvez rien lui refuser sans crime,  
 Et le crime doit être un supplice éternel  
 A qui fuit le plaisir pour être criminel.  
 Celles que Jupiter a choisi pour Maîtresses,  
 N'ont-elles pas gardé le titre de Déeses ?  
 Goutons si vous voulez des plaisirs aussi doux ;  
 Et par même moyen faisons parler de nous.

### QUATRIÈME ELEGIE.

*Il avertit sa Maîtresse de ce qu'elle doit faire  
 le soir qu'ils souperont ensemble, & de  
 quelle maniere il faut tromper son Mari.*

**L'**Amour est un méchant, jamais le petit traître  
 Ne nous fait des faveurs, qu'il ne les fasse en  
 maître.

Et que sous les apas de ses fausses douceurs,  
 Ses traits envenimés n'empoisonnent les cœurs.  
 Que je me crus heureux quand je scûs chez Photine  
 Que je devois ce soir souper avec Corinne !  
 Mais qu'avec de douleur j'appris qu'à ce repas  
 Certain s'y trouveroit qu'on n'y demande pas.  
 Votre Epoux au chagrin livre mon ame en proie ;  
 Grands Dieux ? que ce festin soit sa dernière joye ?

Et

Et s'il veut m'obliger en me faisant du mal ,  
 Qu'il meure du plaisir d'affliger son rival.  
 Non , il ne mourra point d'une fausse allégresse ,  
 Corinne , entre vos bras il mourra de tendresse.  
 Verrai-je fans douleur ce commerce amoureux ?  
 Ou, pour ne le pas voir, fermerai-je les yeux ?  
 Je verrai ce brutal dans le sein de la femme ,  
 Eteindre tous ses feux , verser toute son ame ;  
 Et je regarderai comme un Amant discret ,  
 Ce qu'il ne m'est permis de faire qu'en secret.  
 L'on doit peu s'étonner si pour Hyppodamie ,  
 Les monstres autrefois se mirent en furie ;  
 Je ne suis pas un monstre , & contre votre Epoux  
 Je sens tout ce qu'un monstre a senti de courroux ;  
 Mais je ne pousse ici qu'une ardeur inutile ,  
 L'Amant pour être heureux doit être plus tranquille ,  
 Et lorsqu'à triompher il trouve peu de jour ,  
 Il cède pour un tems , & c'est vaincre en amour ;  
 Enfin j'ai pris conseil de toute ma tendresse ,  
 Corinne , c'est à vous d'appuyer mon adresse ;  
 A lui donner succès nos feux sont engagez ,  
 Et nous sommes perdus si vous la négligez ;  
 Au festin préparé vous viendrez la premiere ,  
 Je ne sçai pas encor ce que nous pourrons faire ;  
 L'amour nous fournira des conseils là-dessus ,  
 Et pour ne pas mentir je ne dis rien de plus.  
 Quand près de votre époux vous irez prendre place ,  
 Marchez - moi sur le pied pour flatter ma disgrâce :  
 Et que je sçache au moins par ce signe amoureux  
 Qu'on quitte assez souvent ce qu'on aime le mieux.  
 Nous ferons de nos yeux passer jusqu'à nos ames  
 Un commerce secret de soupirs & de flâmes ,  
 Et ces beaux truchemens d'une fidelle ardeur ,  
 Passeront dans nos yeux avec même douceur.  
 Mes doigts pour vous parler du beau feu qui me  
 touche ,  
 Feront avec du vin l'office de ma bouche :  
 Et vous pourrez entendre un langage si doux ,

Si vous fentez pour moi ce que je sens pour vous.  
 Si l'amour vous inspire un mouvement trop tendre,  
 Rougissez en secret, tachez de vous défendre ;  
 L'on ne peut condamner un charme si puissant,  
 Mais lorsqu'il est public, il n'est plus innocent.  
 Si vous pensez à moi, de votre ame blessée,  
 Votre main pourra seule expliquer la pensée ;  
 Et quoique vous disiez de tous ces petits soins ;  
 On les comprend bien mieux quand on les entend  
 moins.

Si je vous divertis par un mot agréable,  
 Faites de votre bague un signe favorable :  
 Mais quand votre mari prendra le même emploi,  
 Ne voyez plus en lui ce qui vous plaît en moi.  
 Refusez ce jaloux s'il vous présente à boire,  
 De ce refus sur moi tournez toute la gloire :  
 Donnez-moi votre verre & vous verrez mes feux  
 Voler sur ce beau gage un baiser amoureux.  
 Si votre Epoux vous sert comme il le voudra faire,  
 Ne prenez rien de lui, la cause en est legere ;  
 Moi-même en vérité je ne puis l'exprimer,  
 Mais vous la sçavez bien si vous sçavez aimer :  
 Sur-tout de ses baisers avec délicatesse,  
 Sauvez ce que pour moi vous avez de tendresse,  
 Et ne lui souffrez point ce doux saisissement  
 Qui sied moins au mari qu'il ne sied à l'Amant.  
 Vous verrez éclater, si vous osez lui plaire,  
 Je ne sçai quoi mêlé d'amour & de colere :  
 Et me voyant ravir le seul bien qui m'est dû,  
 Je croirai tout permis quand j'aurai tout perdu :  
 Peut-être que l'habit couvrira sa fortune,  
 Ces soupçons n'entrent pas dans une ame commune :  
 Mais de ma passion quand le cœur est atteint,  
 Il craint tout ce qu'il croit, & croit tout ce qu'il craint.  
 N'approchez point de lui. Que dis-je ? quoi, je n'ose,  
 Je ne sçai, mais enfin je craindrois quelque chose ;  
 La science en amour fait bien mal son devoir,  
 Et ces cruels soupçons viennent d'en trop sçavoir.

J'ai

J'ai vaincu tant de fois par mon impatience  
 De nos jeunes beautés la foible résistance ;  
 Et tant de fois aussi me laissant emporter ,  
 A force de plaisir j'ai pensé me l'ôter :  
 Tant de fois des habits les innocens complices ,  
 Sous un charmant nuage ont caché mes délices ,  
 Que je ne puis vous voir couverte d'un manteau ,  
 Sans m'en faire à moi-même un reproche nouveau.  
 Quittez-le , je vous prie , il est peu nécessaire ;  
 Je sçai que vous m'aimez , que vous voulez me plaire ;  
 Que j'ai de votre amour des gages assurés ,  
 Mais les yeux d'un Amant veulent être éclairés ;  
 Des baisers du jaloux songez à vous défendre ,  
 Mais donnez lui du vin tant qu'il en voudra prendre ;  
 Et lorsque le sommeil l'aura sçu captiver ,  
 Coulez-vous dans la presse & venez me trouver.  
 Nous ne prendrons conseil alors que de nous-mêmes,  
 De nos douces langueurs, de nos desirs extrêmes ;  
 Et si je m'en raporte à mon cœur amoureux ,  
 Nos langueurs, nos desirs voudront ce que je veux ;  
 Mais dans ce triste état que me sert mon adresse ,  
 Si la nuit vient m'ôter l'objet de ma tendresse ?  
 Et que peut le bon sens dire de mon amour  
 Quand on le voit réduit à souhaiter le jour ?  
 Votre Epoux de mes feux me ravit l'avantage ,  
 La nuit de l'Hymenée est le charmant partage ;  
 Il va vous emmener ce brutal , ce jaloux :  
 Je le suivrai , Corinne , & ne suivrai que vous.  
 Mon plus grand ennemi peut prendre avec audace  
 Ce qu'on me donneroit si j'étois en sa place ;  
 Vous pouvez du plaisir lui voler vos apas ;  
 Qu'il le prenne s'il veut , mais ne lui donnez pas :  
 Enfin s'il faut céder à son amour extrême ,  
 Donnez-lui le plaisir sans le prendre vous-même ,  
 Ou si vous le prenez , oubliez-le si bien ,  
 Que demain dans vos yeux je n'en connoisse rien :  
 Ou si par un malheur ces beaux yeux vous trahissent ,  
 Dans leurs demi regards si les plaisirs languissent ,

Trahissez-les vous-même, & pour me rendre heureux,  
Jurez qu'il ne faut pas s'en raporter aux yeux.

## CINQUIEME ELEGIE.

*Jouissance.*

**L**E chaud que le Midy fait naître sur la terre,  
Aux plaisirs d'exercice avoit livré la guerre,  
Quand je m'allai jeter tout fatigué, tout las,  
Sur un lit de repos qui ne m'en servit pas.  
J'attendois la Beauté dont mon ame est charmée,  
Ma fenêtre n'étoit ouverte ni fermée;  
Et ces deux changemens se cedant tour à tour,  
Laissoient voir un combat de la nuit & du jour.  
L'on voit dans les forêts de ces sombres lumieres  
Qui ne sont ni clartés ni ténèbres entieres;  
Et tels sont du Soleil les timides flambeaux,  
Lorsqu'il vient sur la terre ou qu'il va sous les eaux.  
Tel est le tems obscur qu'il faut donner aux Dames,  
De peur que la clarté ne trahisse leurs flammes.  
L'Amour est un enfant qu'on nous a peint sans yeux,  
Et ce Dieu veut toujours être aveugle en ses vœux.  
Après quelques momens je vis entrer Corinne;  
Sous l'habit de plaisir qu'elle avoit bonne mine!  
Un linge délicat de ses rares beautés,  
Dans un petit nuage étouffoit les clartés,  
Il faisoit à ma vûë entiere violence,  
Sans sauver mes desirs de leur impatience;  
Et les cheveux poussés d'un mouvement jaloux,  
Cachotent toute la gorge à des transports si doux.  
Corinne valoit bien qu'ils me fissent querelle;  
Jamais Semiramis n'avoit paru si belle,  
Et ceux qui de Laïs cédèrent aux attraits,  
N'avoient jamais tant vû ni fait tant de souhaits.  
Le linge me déplût, quoi qu'assez favorable,

J'en fis avec Corinne un combat agréable ;  
 Sa main vint au secours, mais je lûs dans ses yeux  
 Que son cœur & sa main se trahissoient tous deux.  
 Sa vertu vouloit faire une honnête retraite :  
 Ses efforts languissans demandoient sa défaite ;  
 Et je vis peu d'obstacle en ce plaisir égal,  
 A vaincre un ennemi qui se défendoit mal,  
 Quand son voile échapé la laissa toute nuë.  
 Jamis rien de si beau ne s'offrit à ma vûë,  
 La nature sans fard fit honte aux ornemens ;  
 Jamais de si beaux bras n'unirent deux Amans.  
 Jamais de deux couleurs gorge si bien mêlée,  
 Ne fut par les baisers doucement accablée ;  
 Et jamais les voisins de ce qu'on ne dit pas  
 N'étalèrent aux yeux de si charmans apas.  
 Je regardai long-tems, mais en pareil mystere  
 L'on ne peut pas toujours regarder sans rien faire :  
 Je fis donc ce qu'on fait lorsqu'on est sans fâcheux,  
 Et lorsque les Amants le veulent bien tous deux.  
 Quand j'eus fait mon devoir en homme de courage,  
 Corinne pour dormir me prêta son visage.  
 Je pris quelque repos sur ce lit de corail,  
 Mais certes le repos ne vaut pas le travail.  
 Grands Dieux, qui me voyez peut-être avec envie,  
 Laissez-moi me choisir les plaisirs de la vie ;  
 Je renonce au Sommeil, & le milieu du jour,  
 Comme il est le plus chaud, est plus propre à l'amour,

### SIXIE' ME ELEGIE.

*Il prie le Portier du logis de sa Maitresse  
de lui donner entrée.*

**T**Iran de nos désirs, bourreau de ma tendresse,  
 Esclave malheureux, qui gardez ma Maitresse,  
 Ouvrez un peu la porte, & donnez quelque jour

Aux vœux impatiens d'un si fidel amour :  
 Il ne demande pas une entiere ouverture ,  
 A sa subtilité ce seroit faire injure ;  
 Il sçait donner aux corps l'art d'éblouir les yeux ,  
 Et l'on passe par-tout quand on est amoureux.  
 Couvert de son adresse & fort de sa puissance ,  
 J'ai souvent des jaloux trompé la vigilance :  
 Lui seul me sert d'escorte , & lui seul me conduit ,  
 Tout aveugle qu'il est , sur les pas de la nuit.  
 J'ai vû que je craignois dans l'erreur des lieux sombres ,  
 Ce qu'ont de plus affreux les spectres & les ombres.  
 Le Dieu qui fait aimer se mocqua de ma peur ,  
 Et triompha de moi pour rassurer mon cœur.  
 Depuis qu'il m'a vaincu je suis dans les ténèbres  
 Intrépide au milieu de cent objets funèbres ,  
 Et les coups les plus sûrs du plus cruel trépas ,  
 Tout prêts d'être portés, ne m'ébranleroient pas.  
 Toi seul fais aujourd'hui le sujet de ma crainte ,  
 Tu peux seul en produire ou repousser l'atteinte.  
 Tu tiens le foudre en main, tu peux me secourir,  
 Veux-tu me laisser vivre ou me faire mourir ?  
 Ta porte plus sensible à mes tristes alarmes ,  
 Par son humidité semble donner des larmes ;  
 Et toi que j'ai sauvé d'un rude châtement ,  
 Cruel, tu ne veux pas l'ouvrir pour un moment ;  
 Accorde cette grace à mon impatience ,  
 Par bonté toute pure ou par reconnoissance ;  
 Et sans plus differer répons à mon souhait ,  
 Ou pour ce qu'il faut faire , ou pour ce que j'ai fait ,  
 Si dans l'obscurité mon dessein n'est facile ,  
 Ton secours à la fin me seroit inutile :  
 Le Soleil va paroître & le tems se changer ,  
 Ouvre pour un moment si tu veux m'obliger.  
 Faut-il de mon malheur accuser ta paresse ,  
 Ou plutôt n'est-ce point le sommeil qui te presse ?  
 Que ne dors-tu toujours , & que ne dormois-tu  
 Lorsque j'avois dessein de duper ta vertu :  
 Mais peut-être qu'aussi dans les bras de ta Belle ,

Tu goûtes les plaisirs d'une amour mutuelle :  
 Et que ce beau retour des travaux d'aujourd'hui  
 T'empêche de songer aux affaires d'autrui ;  
 Pour avoir pareil fort en pareille disgrâce,  
 Je voudrois de grand cœur être esclave en ta place.  
 Le Soleil va paroître & le tems se changer ,  
 Ouvre pour un moment si tu veux m'obliger,  
 Si d'un apas flateur ma flame n'est deçue,  
 Les gonds font quelque bruit & la porte remuë.  
 Ce n'est qu'un peu de vent qui trahit mon espoir ,  
 Sans presque me donner le loisir de l'avoir.  
 S'il te souvient encor de ta chere Orithie ,  
 Borée, en ma faveur prends toute ta furie ;  
 Abbats-moi cette porte & fais briller le jour ,  
 Qu'au milieu de la nuit on refuse à l'amour.  
 Tout est calme à présent & la nuit sous ses voiles  
 Ne laisse de clarté que celle des étoiles ;  
 Mais le jour va paroître & le tems se changer :  
 Ouvre pour un moment si tu veux m'obliger,  
 Si tu n'ouvres , mon feu te va réduire en cendre ,  
 Il peut prendre au logis ne sçachant où se prendre ,  
 Et l'amour avec moi d'accord de ce dessein  
 Pressera mon courroux , & conduira ma main.  
 Un peu de vin m'anime & soutient ma colere :  
 Dans l'état où je suis juge ce qu'on peut faire.  
 L'obstacle ne plait pas alors qu'on aime bien ,  
 Et tu dois craindre tout si tu n'accordes rien.  
 Je ne puis t'émouvoir par mes tendres prieres ,  
 Et quoique je te prenne en toutes les manieres :  
 Quand ta porte est sensible aux douleurs que je sens ,  
 Je ne pousse vers toi que des vœux impuissans :  
 Tu n'a pas le talent de garder une Belle ,  
 La garde d'un cachot seroit mieux à ton zele :  
 Pour ne point voir d'Ament , ta Dame a trop d'appas ,  
 Et la servir si bien c'est ne l'obliger pas.  
 Mais déjà le matin par sa naissance au monde  
 Prépare du Soleil la course vagabonde ;  
 Déjà le coq s'éveille au premier jour qui luit ,

Il combat le silence & rappelle le bruit,  
 Adieu, Portier ingrat. Deviens aussi sincere  
 A conter mes douleurs que fidèle à les faire :  
 Adieu porte cruelle, Adieu verroux cruels,  
 De mon malheur extrême innocens criminels :  
 Et toi de ma souffrance unique témoignage,  
 Couronne qu'à l'amour je laissè ici pour gage,  
 Demeure à ma Corinne, & dis - lui que mes feux  
 Sont toujours dans mon cœur ce qu'ils sont dans ses  
 yeux.

## SEPTIEME ELEGIE.

*Il veut appaiser sa Maitresse qu'il avoit  
 maltraitée.*

**S**I le cruel forfait qu'aujourd'hui j'ai commis,  
 En m'ôtant la raison m'a laissé des amis,  
 Qu'on apporte des fers pour lier un coupable,  
 A présent que je suis un peu plus raisonnable ;  
 Et qu'on donne à mes mains le juste châtement,  
 D'avoir traité si mal un objet si charmant.  
 Je ne puis m'excuser d'avoir trahi ma gloire ;  
 Mon cœur m'explique assez une action si noire :  
 Et Corinne en ses pleurs me peignant sa douleur,  
 Par ce langage adroit la reproche à mon cœur.  
 J'eusse en ce grand courroux poussé mon insolence  
 Jusques à violer les droits de la naissance ;  
 J'eusse frappé mon pere, & mon bras furieux  
 N'eut pas même épargné les plus saints de nos Dieux.  
 Mais pourquoi m'affliger de ce que j'ai pu faire ?  
 Ajax eut il regret de son trop de colere,  
 Lorsqu'il se fût vengé sur d'innocens troupeaux  
 De la perte d'un prix qui fit tant de rivaux ?  
 Oreste en poignardant sa mere criminelle,  
 N'eut-il pas pour son pere une pitié cruelle ?

Par un forfait nouveau crut il pas partager ,  
 Et n'époufa-t'il pas son fang pour se venger ?  
 Je peux donc fans pitié rompre fes tresses blondes  
 Dont l'amoureux Zephir fait de petites ondes ;  
 Et dans ce triste etat Corinne fans cheveux ,  
 Fit voir je ne ſçai quoi de plus doux dans ſes yeux.  
 Son viſage meurtri languiffant de triffefſe ,  
 Ne perdit jamais rien de ſa délicateſſe ,  
 Et l'amour s'obſtinant à punir mon courroux ,  
 La fit paroître encor plus belle ſous les coups.  
 Telle fut dans les bois Atalante enhardie  
 A livrer le combat aux bêtes d'Arcadie ,  
 Qui ſembloient, par l'aveu d'une ſi belle mort,  
 Connoître en expirant la gloire de leur fort.  
 Telle fut Arianne en ce triffte rivage ,  
 Où l'amour la força de pleurer un volage ,  
 Et telle fut encor dans le ſein des Autels ,  
 Caſſandre violée aux yeux des Immortels.  
 Tous ceux qui de mon crime ont eu la connoiſſance ,  
 M'ont blâmé juſtement de trop de violence ,  
 Et Corinne outragée avec tant de rigueur ,  
 N'a point fait en diſcours éclater ſa douleur :  
 Mais j'ai vû dans ſes pleurs un charme inévitable ,  
 Me bleſſer en Amant , m'accuſer en coupable ,  
 Et n'ai pû me ſauver du juſte châtimement  
 Que ſon trop de bonté m'a fait adroitement.  
 Que n'étois-je ſans bras dans ce cruel divorce ,  
 J'euffe été plus heureux ſi j'euffe eu moins de force ;  
 Mes mains m'ont mal ſervi de me ſervir ſi bien ,  
 Et j'euffe pû beaucoup ſi je n'euffe pû rien ;  
 Reprens tes premiers ſers, main impie, inhumaine ,  
 Eſclave révolté contre ta Souveraine ;  
 Et faiſant à Corinne un traitement plus doux ,  
 Sers auſſi bien mon feu que tu ſers mon courroux.  
 Du moindre des Romains l'on puniroit l'outrage :  
 Et contre ma Maitreſſe ai-je plus d'avantage ?  
 Puis-je offeñſer l'objet dont mon cœur eſt charmé ?  
 Et dois-je le punir de m'avoir trop aimé ?

Triomphons, Diomede, & vantons nos foiblesses,  
 Nous avons sans respect attaqué deux Déeses ;  
 Venus fut par tes coups traitée indignement,  
 Et Corinne aujourd'hui l'est par ceux d'un Amant.  
 Nos crimes sont égaux, quoiqu'avec difference,  
 Le mien est pur outrage, & le tien est vaillance.  
 Tu servois ton pays contre des Dieux jaloux,  
 Et contre mon amour j'ai servi mon courroux.  
 Pour cet exploit si beau, cette illustre victoire,  
 Le triomphe m'est dû si Rome m'en veut croire,  
 Et jusqu'au Capitole il faut porter aux Dieux  
 De grands remercimens d'un coup si glorieux.  
 On entendra les cris de mille voix Romaines,  
 Me mettre au rang fameux de nos grands Capitaines ;  
 Et chacun sous l'apas d'un hommage moqueur,  
 Vengera ma Maitresse en me faisant honneur.  
 Corinne aux yeux de Rome exposée en victime,  
 Aux pompes de mon char attachera mon crime,  
 Et me reprochera dans un si triste état  
 Les coups d'un téméraire, & les feux d'un ingrat.  
 J'en devois mieux user ; pour me bien satisfaire,  
 Il falloit sur son sein décharger ma colere,  
 Et lui faire sentir ce doux empressement,  
 Qui n'offense jamais quand il part d'un Amant ;  
 Ou si je me portois à quelque violence,  
 Il falloit dans ma plainte étouffer ma vengeance,  
 Lui déchirer sa robe, & sur un faux courroux  
 Faire un prétexte adroit à mes vœux les plus doux ;  
 Mais loin de me servir d'un si grand avantage,  
 Je tirai ses cheveux, je frappai son visage,  
 Qui blessé de mes coups, & peint de sa douleur,  
 Devint blanc comme un marbre & perdit sa couleur,  
 Corinne en cet état ne me pût satisfaire,  
 Je redoublai les traits d'une injuste colere,  
 Et je la vis trembler sous des coups si cruels,  
 Comme sous les boureaux tremblent les criminels,  
 Pareille aux peupliers pressés dans leur foiblesse ;  
 Pareille à ces épis qu'un doux Zéphir caresse,

Et plus semblable encore à ces flots agités,  
 Que deux vents ennemis poussent de deux côtés ;  
 Dans son étonnement sa douleur suspenduë  
 Ne pouvoit se donner toute son étenduë,  
 Mais enfin de ses pleurs le cours impetueux  
 Creva ce beau nuage & passa dans ses yeux.  
 Ce fut là que ses traits reprirent tous leurs charmes,  
 Que j'eussè de mon sang voulu payer ses larmes,  
 Et qu'Amour s'obstinant à pareille rigueur,  
 Me fit voir tout mon crime & faisit tout mon cœur.  
 J'attachai par trois fois aux pieds de ma Maitresse,  
 Ce qu'a de plus touchant le retour de tendresse,  
 Et toutes les trois fois deux beaux yeux animés  
 Attacherent sur moi des regards enflâmés.  
 Corinne, s'il est doux de venger un outrage,  
 Pour punir ma fureur prenez toute ma rage :  
 Ce sera m'obliger en me faisant souffrir,  
 Frappez pour satisfaire, & blessez pour guérir.  
 Si le sexe impuissant trahit votre querelle  
 Votre ressentiment sera moins infidelle,  
 Et l'amour soutiendra la force de vos coups  
 Contre moi par justice, ou par bonté pour vous.  
 Ou si de mon forfait vous perdez la mémoire,  
 Rajustez vos cheveux pour conserver ma gloire,  
 Et ne me laissez plus un cruel souvenir  
 Dont vous m'accableriez sans me vouloir punir,

### HUITIÈME ELEGIE.

*Contre une femme qui vouloit débaucher sa  
 Maitresse.*

SI quelqu'un veut connoître une femme sujette  
 A pousser galamment une intrigue secrette,  
 C'est la vieille Dipsa qui sert fort bien l'amour,  
 Et qui fait à Bacchus exactement sa cour.

Elle a comme Circé de ces sombres lumieres,  
 Qui suspendent le cours des plus grosses rivieres,  
 Qui changent la nature & contraignent les eaux  
 A rentrer dans leur source & tarir les ruisseaux.  
 La terre est de ses traits la complice innocente ;  
 Par le secours forcé des herbes qu'elle enfante  
 Dypsa sçait ce qui naît dans toutes les saisons,  
 Elle connoit l'esprit & le tems des poisons.  
 Par le charme secret de son art invincible,  
 Elle rend le Soleil ou plus ou moins visible,  
 Porte l'obscurité dans le jour qui nous luit,  
 Et reporte le jour dans le sein de la nuit.  
 Elle fait à la Lune entiere violence:  
 Elle en tire du fang au milieu du silence,  
 Et lors par les chemins que son art tient ouverts,  
 Tout le poids de son corps s'éleve dans les airs.  
 Dans chacun de ses yeux elle a double paupiere,  
 Et l'on en voit fortir une double lumiere,  
 Qui pour examiner perce de toutes parts,  
 Qui partage sa vûe & suspend ses regards.  
 Elle va quelquefois dans les Royaumes sombres,  
 Demander du secours & consulter les ombres,  
 Arrache ses Ayeux des sèjours éternels,  
 Et fait la guerre aux morts pour la faire aux mortels.  
 Elle avoit fait dessein de tromper l'innocence  
 De celle que j'adore avec tant de constance,  
 Et d'un piège si fort pour éviter l'apas,  
 Il faudroit des vertus que les femmes n'ont pas.  
 De peur de lui voler ce qu'elle avoit à dire,  
 J'allai sans être vû me cacher pour m'instruire ;  
 Et lors je l'entendis contrefaisant sa voix,  
 Commencer sa harangue en ces termes adroits :  
 Mon enfant , vous sçavez que votre beau visage  
 Hier du jeune Romain captiva le courage.  
 Consultez en vos yeux, ils vous diront assez  
 De quels traits tous les cœurs peuvent être blessez,  
 On vous trouve partout la plus belle du monde :  
 Mais la beauté n'est rien si l'art ne la seconde,

Et si de vos appas l'éclat majestueux  
Ne brille en vos habits aussi bien qu'en vos yeux.  
Si la fortune en croit le mérite & mon zèle,  
Sans doute vous serez aussi riche que belle,  
Et vous n'oublierez pas les soins que j'ai de vous,  
Quand vous recevrez d'elle un traitement plus doux.  
Tous les Dieux aux mortels ne sont pas favorables,  
Les Astres tous les jours ne sont pas équitables,  
Et la seule Venus peut faire en un moment  
Ce que Mars à vos yeux refuse injustement.  
De toute sa beauté peignant votre visage,  
Elle a fait avec vous un illustre partage,  
Et vous donne un Amant qui veut jusqu'à la mort  
Combattre par ses biens l'injustice du sort.  
Il a tant de douceur & tant de gentillesse ;  
Il jure qu'il vous aime avec tant de tendresse,  
Que s'il étoit à prix il faudroit le flâter,  
Et bien loin de se vendre il vous veut acheter.  
A ce mot d'acheter, mon aimable Corinne  
Fit voir sur son visage une rougeur divine ;  
Mais Dypsa de sa honte interrompit le cours,  
Et poursuivit ainsi son funeste discours :  
Je ne vous dirai pas que la honte est un crime,  
Pour se faire prier, c'est la belle maxime ;  
Mais de quelque façon que vous puissiez agir,  
Si vous ne voulez feindre, il ne faut point rougir.  
Jamais de vos beaux yeux ne baissiez la lumière,  
Que pour voir les présens qu'on vous aura pû faire :  
Prenez dans vos Amans un intérêt égal,  
Et décidez toujours pour le plus libéral.  
Surtout n'imitiez pas ces Sabines austeres,  
Dont la vertu fait honte aux siècles de nos peres,  
Et qui du genre humain rompant les beaux accords,  
Ménageoient leurs faveurs comme de grands trésors.  
Cela n'est plus du tems, tout a changé de face,  
A des combats plus doux Mars a quitté la place :  
Rome enfanté aujourd'hui les Graces & les Ris,  
Et la seule Venus régne où régnoit son Fils.

La plus rude vertu peut être humiliée,  
 Qui ne se donne point n'a point été priée :  
 Et si dans notre sexe il ne falloit souffrir,  
 Les hommes n'auroient plus la peine de s'offrir.  
 On aime en tous états, en tout tems, en tous âges,  
 Ce n'est qu'à soixante ans que les femmes sont sages,  
 Et blâment un plaisir si doux à recevoir,  
 Quand l'âge les condamne à ne le plus avoir.  
 Avec sa prud'hommie & sa délicatesse,  
 Penelope autrefois divisoit sa tendresse,  
 Et donnoit les faveurs que demande un Amant,  
 A qui joignoit un arc le plus adroitement.  
 Si nous étions toujours dans nos jeunes années,  
 Notre Sexe pourroit braver les destinées ;  
 Mais tout cède au pouvoir de l'âge ou de la mort,  
 Si nous ne prévenons les caprices du fort.  
 L'airain perd son éclat s'ils n'est mis en ouvrage ;  
 N'user pas un habit c'est l'user davantage,  
 Et laisser sa maison déserte d'habitans,  
 C'est vouloir l'exposer à l'injure du tems.  
 Ce grand Maître de tout moissonnera vos charmes,  
 Si l'amour contre lui ne vous prête ses armes.  
 Il faut pour vieillir tard vieillir dans les plaisirs.  
 Il faut beaucoup d'Amans pour remplir vos desirs.  
 Suivez les pas du Loup qui ménage sa joie,  
 Lorsque sur un grand nombre il enleve sa proie ;  
 Ainsi de vingt Galans vous aurez sans gêner  
 Ce qu'un tyrannisé ne vous pourroit donner.  
 Vous avez de l'amour pour les beaux Vers d'Ovide :  
 Bagatelles du tems qui n'ont rien de solide !  
 Je le remercirois de ses doctes Ecrits,  
 Et payerois d'esprit Messieurs les beaux Esprits.  
 Apollon tout grand Dieu n'auroit rien de lui-même,  
 J'aurois pour un Homere une froideur extrême,  
 Et je me servirois des Vers qu'il me feroit  
 A couvrir les présens qu'un autre m'offriroit.  
 D'un illustre affranchi regardez la richesse  
 Comme l'éclat pompeux d'un titre de Noblesse,

Et ne regardez plus quand son fort est changé,  
 Ce crime du destin dont il s'est dégagé.  
 Si quelqu'un veut vanter les titres de sa race,  
 Quelqu'autre se parer d'un peu de bonne grace,  
 Sans flatter leurs desirs renvoyez les tous deux,  
 L'un à son alliance & l'autre à ses beaux yeux.  
 N'obligez pas d'abord à beaucoup de dépense,  
 D'un feu mal allumé conservez la puissance ;  
 Mais d'un cœur abbattu faites votre soutien ;  
 Et quand vous pourrez tout ne ménagez plus rien.  
 Il est bon quelquefois qu'un homme qui vous aime  
 Se flatte un peu de tems d'être aimé pour lui-même,  
 Sans qu'il serve d'exemple à mille Amans fâcheux,  
 Qui se réglant sur lui n'aimeroient que pour eux.  
 Pour les congédier feignez un mal de tête,  
 Ou bien que vous voulez célébrer une fête.  
 Et que de vous les Dieux sont trop bien adorés  
 Pour partager les jours qui leur sont consacrés.  
 Mais prenez garde aussi qu'une feinte obstinée  
 N'accoutume à souffrir une flamme gênée ;  
 Et qu'un cœur devenu moins sensible à son tour  
 Par un juste mépris ne venge son amour,  
 Fermez exactement votre porte aux paroles,  
 Ouvrez tout votre cœur à l'éclat des pistoles,  
 Et laissez triompher l'Amant favorisé  
 Du malheur de celui qui sera refusé.  
 Une fausse colere après deux jours d'absence  
 Vous remettra tous deux en bonne intelligence,  
 Et des pleurs ménagés feront adroitement  
 D'un crime avantageux le foible châtement.  
 Ne vous engagez pas à garder vos promesses ;  
 Les vertus en amour ne sont que des foiblesses,  
 Et quand vous tiendrez mal un serment amoureux,  
 Venus vous répondra de la bonté des Dieux.  
 De vos nécessités si vous n'osez instruire,  
 Faites que vos valets prennent soin de les dire ;  
 Qu'ils demandent pour eux, mais sans examiner  
 La valeur des présens qu'on leur voudra donner.

Il est bon quelquefois que vos sœurs, votre mere  
 Caressent vos Amans, prennent soin de leur plaisir;  
 Pour de jeunes Galans, ce sont pieges certains,  
 Et l'on fait bon butin quand on a tant de mains.  
 Si vous voulez encor user de stratagème,  
 Quand vous verrez venir un homme qui vous aime,  
 Il faut pour l'exciter à d'amoureux desirs,  
 Du jour où vous ferez faire un jour de plaisirs,  
 Votre ame toute égale & toujours divisée,  
 Ne doit jamais paroître une conquête aisée,  
 L'amour croit par l'obstacle, & dans la passion  
 La guerre des Amans fait la forte union.  
 Des dernieres faveurs si quelque Amant vous presse,  
 Dites-lui ce qu'un autre a pour vous de tendresse,  
 Montrez-lui les présens que vous aurez reçûs,  
 Afin que son amour se règle là-dessus;  
 S'il ne vous donne rien sur cette conjoncture,  
 Priez-le d'acheter quelque belle parure;  
 Et si vous le trouvez rebelle à vos souhaits,  
 Empruntez hardiment pour ne rendre jamais.  
 Mais qu'on ne lise point jusqu'au fond de votre ame,  
 Pour donner de l'amour montrez beaucoup de flâme,  
 Et par la flaterie engageant tous les cœurs,  
 Cachez un vrai poison sous de fausses douceurs:  
 De ce que je vous dis j'ai quelque expérience,  
 Il ne faut pour cela qu'un peu de connoissance.  
 Si vous voulez me croire, & sans vous étonner  
 Si vous prenez le tour que je vous veux donner,  
 Vous me souhaiterez pendant toute ma vie  
 De tranquilles plaisirs, des biens dignes d'envie,  
 Et lorsque je mourrai vous ferez tous les ans  
 Les vœux accoutumés pour mes Manes errans.  
 Elle parloit encor quand je me fis connoître,  
 Avec beaucoup de crainte elle me vit paroître,  
 Je pouvois justement lui donner mille coups;  
 Mais enfin le respect fit taire mon courroux.  
 Il est tems qu'il éclate, esprit plein d'artifice,  
 Le Ciel puisse à ton crime éгалer ton supplice,

Que

Que la faim , que la soif te suivent en tons lieux ;  
Et que tes jours soient longs pour être malheureux.

## NEUVIÈME ELEGIE.

*Il prouve par la comparaison du Soldat & de l'Amant , que l'Amour demande autant de soin que la guerre.*

A Ttique, croyez moi, les Amans sont guerriers,  
L'Amour a ses combats, le Myrrhe a ses  
Lauriers ;

Et le Dieu des plaisirs comme le Dieu des armes ,  
A son champ de bataille au milieu de ses charmes ,  
La vieillesse affoiblit le Soldat & l'Amant :  
La jeunesse en tous deux triomphe également.  
Tous deux sont sans honneur quand ils sont sans  
courage ,

Et si je m'en rapporte à ce qu'en dit l'usage ,  
Je sçai qu'en galant homme on fait pareil effort ,  
Et pour donner la vie , & pour donner la mort.  
Aussi ne voit - on point un sage Capitaine  
Choisir un vieux Soldat trop sensible à la peine :  
Aussi ne voit - on point les Reines de nos cœurs  
Choisir un vieil Amant insensible aux douceurs.  
Tous deux veillent sans cesse , & couchés sur la terre ,  
Font avec le sommeil un éternelle guerre.

L'un assure à son Chef le retour des travaux :  
L'autre de sa Maitresse observe le repos.  
Le Soldat ne craint rien sur la terre & sur l'onde ,  
Avec son Capitaine , il verroit tout le monde ;  
Et l'Amant attaché par d'invisibles fers ,  
Suivroit celle qu'il aime au bout de l'Univers.  
Il verroit sans frayeur inonder les campagnes  
Par la neige fondue au sommet des montagnes ;

Et prêt de s'engager dans des périls nouveaux,  
 Par l'ardeur de sa flamme il combattroit les eaux,  
 Lorsqu'il faudroit de l'onde effuyer l'inconstance,  
 De Venus à Neptune il feroit différence,  
 Et loin de s'excuser sur les vents en fureur,  
 Il ne consulteroit que l'astre de son cœur.  
 Des rigueurs de l'Hyver qui pourra se défendre,  
 S'il n'est ou foible, ou fort, ou généreux, ou tendre?  
 Et du froid de la nuit qui pourra se parer,  
 S'il n'a donné son cœur ou ne le veut montrer?  
 L'un peut aux ennemis par l'ordre de son Maître,  
 Se rendre adroitement pour les mieux reconnoître,  
 Et tel à son Rival fait prudemment sa cour,  
 Qui veut sur un faux zèle endormir son amour.  
 Le soldat va sans crainte assiéger une Ville,  
 Examine d'abord si la prise est facile,  
 Puis il force l'obstacle: & voit de toutes parts  
 Sous leurs foibles apuis s'écrouler leurs remparts.  
 C'est ainsi qu'un Amant fait triompher sa flamme,  
 D'abord il fait la ronde au logis de sa Dame,  
 Puis il donne dedans, & lassé du desir,  
 Il voit son ennemi tomber sous le plaisir.  
 Souvent lors qu'à la guerre on n'a pas l'avantage,  
 D'un vaillant Adversaire on trompe le courage,  
 Et l'on croit son sommeil par un puissant effort  
 Qui change en vérité l'image de la mort.  
 C'est ainsi que Rhæsus eut la tête coupée:  
 Qu'on joignit tous les gens à sa valeur trompée,  
 Et qu'Ulisse à la nuit consacrant leur trépas,  
 Trouva des ennemis sans trouver des soldats.  
 Ainsi l'Amant profite en faveur de sa flamme,  
 Du sommeil de Monsieur pour parler à Madame.  
 Et pendant son repos on le dupe si bien,  
 Qu'on s'érige en Mari sans qu'on en sçache rien.  
 Le Soldat d'un Camp doit forcer la sentinelle,  
 Lorsqu'il veut signaler sa valeur & son zèle,  
 Et l'Amant doit tromper la garde d'un Jaloux,  
 Lorsqu'il veut s'affurer des plaisirs les plus doux.

L'un & l'autre est peu sûr de faire ses conquêtes,  
 Les calmes apparens nous cachent les tempêtes,  
 Et quelquefois aussi tel qu'on croira perdu,  
 Se trouve dans le port sans l'avoir attendu.  
 Ainsi c'est sans raison & sans expérience  
 Qu'on refuse à l'amour les soins & la prudence;  
 Et quoiqu'un insensible en veuille présumer,  
 Pour apprendre à souffrir, il faut sçavoir aimer.  
 Regardez comme Achille abandonne une Armée  
 Pour suivre Briseïs dont son ame est charmée:  
 Et comme sous sa flamme étouffant ses soldats,  
 Il expose leurs biens, & permet leur trépas.  
 Voyez comme d'Hector la femme toute en larmes,  
 Ne pouvant l'arrêter, lui veut donner ses armes:  
 Et le voyant armé, par ses embrassemens  
 Dérobe à sa valeur de tendres mouvemens.  
 Voyez Agamemnon qui brûle pour Cassandre,  
 Tout vaillant, tout vainqueur, il ne peut s'en  
 défendre;

Et de ce changement désespéré, confus,  
 Il se cherche en lui-même, & ne se trouve plus.  
 Ajoutez qu'à cela après la jouissance,  
 D'un Mari peu rusé Mars souffrit la vengeance,  
 Lorsque l'art de Vulcain fit voir aux yeux de tous  
 Dans l'affront du Galant la honte de l'Epoux.  
 Ainsi c'est en amour qu'on souffre davantage;  
 Moi-même avant d'aimer j'avois peu de courage,  
 Mes yeux se laissoient vaincre aux douceurs du  
 sommeil,

Et ne pouvoient goûter les charmes du Soleil.  
 Mais depuis que mon cœur brûle pour ma Maîtresse,  
 Je fais de ma langueur triompher ma tendresse,  
 Et je renoncerois aux plus doux de mes vœux,  
 S'ils donnoient à Corinne un Amant paresseux.  
 Avant que d'un beau feu je sentisse l'atteinte,  
 J'usurpois sur le jour pour dormir sans contrainte,  
 Et depuis que mon ame a fait ce grand retour,  
 J'usurpe sur la nuit pour donner à l'amour.

Je suis cômme un soldat sous un grand Capitaine ,  
 Qui sans se rebuter s'endurcit à la peine ;  
 Si l'on veut m'imiter , qu'on aime constamment ;  
 Et pour ne pas languir , qu'on languisse en aimant.

### DIXIEME ELEGIE.

*Il veut inspirer à Corinne un Amour dés-  
 intéressé.*

Cette adorable Helene en qui toute la terre  
 Vit un fameux sujet & d'amour & de guerre ,  
 Cette illustre Leda dont les traits merveilleux  
 Ont métamorphosé le plus puissant des Dieux ;  
 La charmante Amymone à nulle autre seconde ,  
 Qui fit d'un feu si doux brûler le Dieu de l'onde ,  
 Et bien d'autres encor que je n'ai pas nommé ,  
 Paroissoient vous céder lorsque j'étois charmé.  
 Je craignois dans l'ardeur d'une flamme si pure ,  
 Que pour vous Jupiter ne changeât de figure ,  
 Et tout ce que de lui l'amour fit autrefois ,  
 Me faisoit sur Corinne appréhender son choix.  
 Je suis, graces aux Dieux, revenu de mes craintes ;  
 Mon feu n'a plus pour moi que de foibles atteintes ,  
 Et je trouve en mon cœur contre tous vos apas ,  
 D'invincibles soutiens que je n'y trouvois pas.  
 Vous n'auriez pas raison de m'appeller volage ;  
 A donner des présens vous voulez qu'on s'engage ,  
 Et cette raison seule a fait pour me venger ,  
 Que mon cœur de ses fers s'est voulu dégager.  
 Pendant que vous aviez toute votre innocence ;  
 Je ne me croyois point capable d'inconstance ;  
 Mais depuis que votre ame a fait ce grand retour ,  
 Je me trouve pour vous incapable d'amour.  
 L'Amour est un enfant simple & sans artifice ,  
 Il aime les doucours , mais il fuit l'avarice ;

Et lorsque des Amans il unit les desirs ,  
Il bannit l'interêt de ses plus doux plaisirs.  
Il n'est pas comme Mars , il ne fait point de course ,  
Venus qui frappe au cœur ne coupe point la bourse.  
Il ne seroit pas bien à ces Dieux du beau feu  
De vendre des douceurs qui leur coûtent si peu.  
Ne sçavez-vous pas bien qu'une femme de joye  
Cherche ainsi tous les jours quelque nouvelle proye ,  
Et ne voyant qu'au gain de sensibiles apas,  
Prend souvent des plaisirs qu'elle ne goute pas.  
Encor est ce pour plaire en bonne politique,  
A ces femmes de bien qui conduisent l'intrigue,  
Et la nécessité la force à demander  
Le prix que sans besoin vous forcez d'accorder.  
Ecoutez la raison ou l'exemple des bêtes ,  
A donner leurs faveurs elles sont plus honnêtes ;  
Et dans une douceur soumise à leurs Amans :  
Ne se font point payer de leurs embrassemens.  
Les femmes sont d'argent seules infatigables :  
La raison ne leur sert qu'à les rendre coupables ,  
Et seules pour le gain oubliant leur devoir,  
Font un prix au plaisir qu'elles vont recevoir.  
Se doit-on du retour des choses qu'on partage ?  
N'ont-elles pas au jeu toujours même avantage ?  
Si l'un & l'autre en doit également goûter ,  
Comment le peut-on vendre , & comment l'acheter ?  
Pourquoi gagnerez-vous si la chose est égale ?  
J'aurois pour mon malheur la main trop liberale ,  
Et c'est sauver un crime à vos vœux mal fondez ,  
Que de ne pas donner ce que vous demandez.  
Les témoins subornés que l'argent fait paroître ,  
Ne peuvent s'excuser des malheurs qu'ils font naître ;  
Et le Juge attiré par l'espoir de gagner ,  
Ne vend point sans remords l'Arrêt qu'il va donner.  
Il est toujours honteux & jamais raisonnable  
De commettre un forfait pour sauver un coupable ;  
Un Tribunal doré s'attire des mépris.  
Et plus il a d'éclat , plus il perd de son prix ;

Il est bien plus honteux d'accroître ses richesses  
 Par le partage adroit de ses fausses tendresses,  
 Et c'est de la nature éteindre les clartés,  
 Que vendre au plus offrant ses libéralités.  
 Nous devons quelque chose aux femmes qui se  
 rendent,

Mais nous ne devons rien à celles qui se vendent ;  
 Et lorsqu'on a payé les dernières faveurs,  
 On les peut appeller les dernières rigueurs.  
 Beau Sexe , qui tenez le notre sous vos chaînes,  
 Triomphez de nos cœurs sans nous vendre leurs  
 peines ;

Ce gain est dangereux , & son mortel apas  
 Fait souvent des profits qui ne profitent pas.  
 Celle qui des Sabins assura la puissance ,  
 Ne put souffrir le poids de leur reconnoissance ,  
 Et de leurs brassellets l'impétueux effort  
 Dans l'objet de ses vœux lui fit trouver la mort.  
 Celle dont d'un bijoux la malheureuse envie,  
 Força de son époux à s'immoler la vie ,  
 Sentit son propre fils venger son peu d'amour ,  
 Et tomba sous un bras qui lui devoit le jour.  
 J'approuve toutefois la prudente conduite  
 De forcer les Cræsus , d'acheter leur poursuite :  
 Faire trop bien pour eux , ce seroit faire pis ,  
 Et dans un beau jardin ne manger point de fruits.  
 Il faut prendre sur eux avec délicatesse  
 Ce que vous donnerez aux payeurs de tendresse ;  
 Et quand ils sont blessés , sauvez adroitement  
 Sur les biens d'un Ami les faveurs d'un Amant.  
 Pour moi je n'ai qu'un cœur que l'amour vous destine :  
 J'expliquerai mon feu d'une façon divine :  
 Je sçai l'art de conduire à l'immortalité ,  
 Et de voler au tems les traits d'une Beauté.  
 L'or & les beaux habits, les pierres précieuses ,  
 Sont de ce grand Tiran les victimes fameuses :  
 Mais lorsque dans mes Vers j'ai donné des encens ,  
 Ce Tiran n'a contr'eux que des traits impuissans.

Ce n'est pas qu'à vos vœux je ne veuille souscrire :  
 Je vous satisferai , mais cessez de m'instruire ;  
 Et pour ne pas forcer mes libéralités ,  
 Laissez moi deviner ce que vous souhaitez.

ONZIÈME ELEGIE.

*Il prie Napé de porter une Lettre à sa  
 Maîtresse.*

**N**apé, qui sçais si bien tresser de beaux cheveux,  
 Qui conduis galaïment le commerce amoureux ;  
 Du silence éloquent adroite Confidente ,  
 Qui peux rendre la vie à ma vertu mourante :  
 Et par un long récit de mes tristes soupirs ,  
 Forcer adroitement ma Corinne aux plaisirs ;  
 Fais pour moi quelque chose , & porte à ma Maîtresse  
 Ce fidèle témoin d'une forte tendresse ,  
 Ne souffre en cette affaire aucun retardement :  
 Et pour mieux obliger , oblige promptement.  
 J'espère que pour moi tu prendras cette peine ,  
 Le Ciel ne t'a pas fait l'ame trop inhumaine ,  
 Et l'on voit dans tes yeux briller je ne sçai quoi  
 Qui trahit ta naissance , & dément ton emploi.  
 Oui, ma chere Napé, si j'en crois l'apparence ,  
 Ton cœur a de l'amour éprouvé la puissance ,  
 Et si je ne m'abuse à lire dans tes yeux ,  
 Sous mêmes étendarts nous combattons tous deux.  
 Si de ce que je fais Corinne veut s'instruire ,  
 Dis lui que l'espérance adoucit mon martyr ,  
 Que si je perds la nuit , je vais perdre le jour ,  
 Et puis laisse à ma Lettre expliquer mon amour.  
 Attens pour la donner qu'elle soit sans affaire ,  
 Fais enforte pour lors qu'elle la lise entière :  
 Force-la sans respect , presse-la sans prier ,  
 Et ne lui donne point le tems de l'oublier.  
 Examine-la bien , regarde son visage ,

Le dehors du dedans sçait percer le nuage,  
 Et lors qu'un beau commerce est entre deux Amans,  
 Le cœur fait dans les yeux passer ses mouvemens.  
 Sur-tout fais que Corinne à mes vœux favorable,  
 Me fasse long discours & réponse agréable :  
 J'aime fort la longueur dans les Lettres d'amour,  
 Et l'espace oublié n'y laisse qu'un faux jour.  
 Il faut pour mon bonheur que les lignes pressées  
 Me laissent à demi deviner ses pensées,  
 Et que sur chaque mot cette difficulté  
 Puisse arrêter un cœur si doucement flatté.  
 Pourquoi laisser sa main ? ce seroit faire un crime ;  
 Je ne veux pour tout prix de l'ardeur qui m'anime  
 Que le commandement d'aller entre ses bras  
 Goûter de nos plaisirs les sensibles apas.  
 Je prétens à Venus, si ma joye est parfaite,  
 Consacrer de mes feux ce fidèle Interprète ;  
 Et pour mieux en porter le nom dans l'Univers,  
 J'y veux en lettres d'or faire graver ces Vers :  
 Vous n'étiez que de bois, mais changeant de nature,  
 Vous devenez sensible au tourment que j'endure,  
 Et par votre moyen je goûte une douceur  
 Dont vous seriez jaloux si vous aviez un cœur.

## DOUZIE' ME ELEGIE.

*Il se plaint du mauvais succès de sa Lettre.*

**S**I j'ai quelques amis, qu'ils pleurent ma disgrâce,  
 Corinne pour mes feux a le cœur tout de glace,  
 Et me mande aujourd'hui que du plus doux plaisir,  
 Son malheureux Amant n'aura que le desir.  
 Je l'avois bien prévu ce funeste message,  
 Napé par un faux pas commença son voyage,  
 Et l'amour me fit voir dans ce triste moment

Que

Que la fin répondroit à ce commencement,  
Napé, hors de chez moi quand vous aurez affaire,  
Sortez plus doucement si vous voulez me plaire,  
Et jusqu'à ce retour qui détruira mes vœux,  
Laissez-moi me flatter d'un succès plus heureux.  
Vous bois infortuné, malheureuses tablettes,  
Ne foyez de mon cœur jamais les Interprètes;  
Vous Cire qui portez l'Arrêt de mon trépas,  
Rentrez dans le néant, ou ne m'approchez pas,  
La nature en naissant vous avoit confondue  
Au miel empoisonné des fleurs de la Ciguë,  
Et la couleur du sang dont on vous a fait part,  
Etoit pour mon malheur un présage de l'art.  
Veuille le juste Ciel, lignes infortunées,  
Qu'à perir sans honneur vous soyez condamnées,  
Que le poids d'une rouë en ce malheureux jour  
Punisse votre crime & venge mon Amour.  
Celui qui vous donna la seconde naissance,  
Avoit assurément souillé son innocence,  
Et je puis assurer qu'il déplaisoit aux Dieux,  
Lorsqu'il a mis au jour un fils si malheureux.  
Sans doute votre mere étoit par trop cruelle,  
Qui de mille trépas se sentoit criminelle,  
Un arbre qui prétoit son secours aux bourreaux,  
Qui servoit de retraite aux plus tristes oyseaux:  
Qui pour nous affliger leur donnoit la lumiere,  
Qui servoit aux Vautours d'une seconde mere,  
Et qui voyoit souvent, sans plaindre mes douleurs,  
Les Hiboux assemblés prédire mes malheurs.  
Et sans considerer que vous me pouviez nuire,  
Je vous ai donné l'art d'expliquer mon martyre,  
Je vous ai de mon feu confié les tributs,  
Pour en être puni par un cruel refus.  
Vous eussiez mieux servi de truchemens fidèles  
A tout ce que Thémis fait naître de querelles;  
Vous eussiez mieux servi ces désordres d'esprit  
Que donne au riche avare un conte sans profit.  
Quand je vous achetai, comme vous étiez doubles,

Je ne pus m'empêcher d'en prévoir quelques troubles,

Et ce nombre perfide, & peu chéri des Dieux,  
Fut un sinistre augure au succès de mes vœux.

Que puis-je souhaiter pour venger ma tendresse ?

Que vous sentiez un jour le poids de ma vieillesse,

Et que vous ne passiez jamais en d'autres mains,

Si les Dieux n'ont dessein de punir les humains.

### TREIZIÈME ELEGIE.

*Il prie l'Aurore de retarder la venue du jour.*

L'Aurore de Titon étant mal assortie  
Vient prendre à mes dépens les plaisirs de la vie,  
Et voulant à Céphale inspirer de l'amour,  
Se pare des rayons qui font naître le jour.  
Arrête un peu ta course, adorable Déesse ;  
Il n'est pas encor tems de quitter ma Maitresse.  
Il n'est pas encor tems de répandre tes pleurs,  
D'éclairer les mortels & d'arroser les fleurs.  
Veuillent les justes Dieux pour assurer ta gloire,  
Que l'oiseau de Memnon s'immole à sa mémoire,  
Pourvu que ta bonté laisse croître les nuits ;  
Quand tu me trouveras dans l'état où je suis.  
Je suis sur un beau sein dans une joye égale  
A celle que souvent tu donnes à Céphale :  
Tout semble conspirer au plaisir que je sens ;  
L'air est humide & froid, les oiseaux languissans,  
L'organe du destin, la voix de la nature  
Flatte de mes desirs l'agréable imposture ;  
Toi qui es trop sensible à des transports si doux,  
Tu prends à nos dépens ce qu'elle donne à tous.  
Cruelle, n'est-ce pas commettre une injustice ?  
Diffère tes plaisirs, retarde mon supplice,  
Ne mêle pas encor dans nos champs azurés

Les perles de ton char à l'émail de nos près,  
 Le Pilote sçavant compose mieux ses voiles  
 Lorsqu'il est éclairé par les feules étoiles ;  
 Et dans l'obscurité, la malice des eaux  
 Ne peut de son dessein écarter ses vaisseaux.  
 Regarde quelle joye apporte une lumiere,  
 Qui fait au voyageur reprendre sa carriere,  
 Qui force le Soldat de se rendre au danger,  
 Qui près de son troupeau rappelle le Berger,  
 Qui montre au Vigneron la peine préparée,  
 Trouble du Laboureur la paix mal assurée,  
 Et le fait de ses Bœufs rompre le doux sommeil,  
 Pour aller sous le joug attendre le Soleil ;  
 Qui ravit aux enfans que le travail accable,  
 Les charmes innocens d'un repos agréable ;  
 Et pour un faux bonheur les rendant malheureux,  
 Les remet sous les loix d'un Maître rigoureux ;  
 Qui pour expédier des affaires pressées,  
 Enleve les maris aux femmes mal baisées,  
 Et c'est pour bien juger de ces foibles vainqueurs  
 Ce qui cause souvent leurs mauvaises humeurs.  
 Ce jour des Avocats avance le martyre ;  
 Celui qui veut plaider pense à ce qu'il doit dire,  
 Et celui qui consulte, examine tout bas  
 Ce qu'il faudra répondre ou ne répondre pas.  
 Ce jour ne laisse point de paix dans les familles,  
 Les femmes au matin reprennent leurs aiguilles,  
 Et voulant s'acquitter des plaisirs de la nuit,  
 Font un partage égal du trouble qui la suit.  
 Encor si son retour me laissoit ma Maîtresse,  
 Mes yeux plus éclairés te verroient sans tristesse,  
 Mais pour de cet éclat n'être point allarmé,  
 Il faut ou n'aimer pas, ou n'être pas aimé.  
 Tant de fois du repos j'ai conjuré la mere  
 De faire à ses flambeaux combattre ta lumiere,  
 Et tant de fois du Ciel j'ai prié les flambeaux  
 D'empêcher tes rayons de m'ôter le repos.  
 J'ai cent fois désiré que malgré ta puissance,

## 194 XIII. E L E G I E

Ton char ne pût du vent souffrir la violence,  
 Ou que de tes chevaux la divine clarté  
 Ne pût du Ciel couvert vaincre l'obscurité,  
 Quoi ! tu chasses la nuit ? Ne fois pas si cruelle,  
 Souviens-toi de Memnon, qu'il étoit noir comme  
 elle,

Et cette couleur noire en ce fils trop pleuré,  
 Etoit de ta rigueur un présage assuré.  
 Tu voudrois nous cacher le secret de ton ame,  
 Si tes divins rayons ne trahissoient ta flâme,  
 Et si l'on s'en rapporte à ce qu'on peut sçavoir,  
 Cephale de Tithon fait ici le devoir.  
 Comme un mari toujours est le premier à croire,  
 Je voudrois à Tithon en apprendre l'histoire ;  
 Je suis bien assuré qu'on riroit dans les Cieux,  
 Et que tu deviendrois la coquette des Dieux.  
 Quand tu fuis un vieillard dont l'ardeur impuissante,  
 De tes jeunes desirs ne peut remplir l'attente,  
 Tu vas entre les bras du mari de Procris,  
 Rire des charités qu'on prête aux vieux Maris.  
 Ah ! si pendant la nuit, Déesse trop cruelle,  
 Tu goûtois les plaisirs d'une ardeur mutuelle ;  
 Je suis sûr que ton cœur pour arrêter ses pas,  
 Feroit les mêmes vœux que tu n'écoutes pas.  
 Si tu n'as pas ton fait, hélas ! est-ce ma faute ?  
 Si tu vis sans douceur, est ce moi qui te l'ôte ?  
 Et t'ai-je conseillé de prendre ce Héros  
 Qui te laisse toujours un si cruel repos ?  
 Le sommeil aux Amans est toujours favorable,  
 La Lune te vaut bien & n'est pas moins aimable ;  
 Cependant elle endort son cher Endimion,  
 Tant elle aime à cacher sa douce passion.  
 Voi comme Jupiter le Maître du tonnerre,  
 Pour voir la seule Alcmene, enveloppe la terre,  
 Et pour te dérober ses amoureux desirs,  
 Fait croître de deux nuits la nuit de ses plaisirs.  
 La Déesse du jour écouta ces paroles,  
 Sans trop s'embarrasser de mes plaintes frivoles ;

Je

Je la vis en rougir, mais je la vis toujours  
Se mocquer de ma flame, & poursuivre son cours.

---

### QUATORZIE'ME ELEGIE.

*Il veut consoler sa Maitresse de la perte de  
ses cheveux.*

JE vous avois prédit votre triste aventure :  
Laissez de vos cheveux le soin à la nature,  
Difois je, quand pour eux vous épuifiez le fard,  
Votre tête à présent n'a plus besoin de l'art.  
Si j'en eusse été cru, vos tresses fans secondes,  
Pourroient jusqu'à vos pieds pendre en petites ondes,  
Et de nos cœurs charmés ce doux enchainement  
Seroit de vos apas le plus rare ornement.  
Ces beaux cheveux avant leur perte infortunée,  
Etoient plus déliés que le fil d'araignée,  
Plus déliés encor que ce que font les vers,  
Lorsqu'ils mélent leur foye en mille plis divers,  
Ils n'étoient blonds ni noirs. Leur couleur animée  
Etoit de toutes deux également formée,  
Et ce trouble formoit une agréable erreur  
Qui valoit pour le moins l'une & l'autre couleur.  
Tels sur le mont Ida, les cédres à la vûë  
Cachent de long filets de couleur ambiguë ?  
Et les veulent fans fruit montrer à l'œil humain,  
Si la hache en deux parts ne leur ouvre le sein.  
Ah ! comment pouviez vous, adorable Inhumaine,  
Gâter ces beaux cheveux qui se frisoient fans peine,  
Qui fans vous faire mal vous faisoient regarder,  
Et vous embelliffoient fans vous incommoder ?  
Vous ne vous devez pas plaindre de vos aiguilles,  
Des peignes encor moins, encor moins de vos filles :  
Vos peignes vous servoient avec dextérité,

196 *XIV. ELEGIE.*

Vos aiguilles jamais ne vous ont rien gâté :  
 J'ai souvent admiré l'esprit de vos Suivantes,  
 Lorsqu'elles vous faisoient des tresses si charmantes,  
 Et je n'ai jamais vû votre bras furieux  
 Leur reprendre l'aiguille & venger vos cheveux.  
 Quelquefois au matin je vous ai rencontrée  
 Sur un lit de repos plus belle que parée ;  
 Vos cheveux négligés, vos yeux tous languissans,  
 Faisoient avec le jour des combats innocens.  
 Je vous voyois semblable à ces belles furies,  
 Qui cédant au sommeil & quittant les orgies,  
 Vont les cheveux épars dans la belle saison,  
 Reposer mollement sur un lit de gazon.  
 Ces cheveux si charmans, quoiqu'ils fussent si tendres,  
 Ont bien souffert avant d'être réduits en cendres ;  
 Et lorsqu'ils vous servoient à croître vos apas,  
 Dans leur obéissance ils trouvent leur trépas.  
 Le feu n'avoit à vaincre aucune résistance,  
 Ils souffroient sans courroux toute sa violence ;  
 Et lorsqu'avec le fer il falloit les friser,  
 Ils couroient au-devant loin de s'y refuser.  
 Souvent dans les transports de mon amour extrême,  
 Je m'écriois, hélas ! épargnez-vous vous même ;  
 Ayez pour vos apas un peu plus de douceur,  
 Et traitez vos cheveux avec moins de rigueur.  
 Vous reconnoissez mal leur aimable service :  
 Loin de les embellir, le feu fait leur supplice ;  
 Vous ne leur donnez rien en leur donnant du fard,  
 Et toujours la nature est au-dessus de l'art.  
 Vous ne les avez plus ces cheveux admirables,  
 A qui ceux d'Apollon ne sont pas comparables,  
 Et que le Dieu Bacchus heureux de vos mépris,  
 Auroit pû desirer sans perdre de son prix.  
 Telle on nous peint Venus, lorsque fortant de l'onde,  
 Elle fit admirer sa beauté sans seconde,  
 Et vit mille Zéphirs blessés de ses beaux yeux,  
 Se couler sur sa gorge & baiser ses cheveux.  
 Pour mieux vous épargner une plainte frivole,

Oubliez

XIV. E L E E G I E. 197

Oubliez ce bonheur que votre main nous vole,  
 Et ne regardez plus ce fidele miroir  
 Qui s'acquitte trop bien d'un funeste devoir.  
 Quand vous conserverez cette triste mémoire,  
 Vous aurez plus d'ennui, plus vous eûtes de gloire,  
 Vous ne vous pouvez plaire avec ce souvenir,  
 Et ce qui vous charma ne sert qu'à vous punir.  
 Je ne vous ai point vû de fièvre assez cruelle  
 Pour vouloir triompher d'une tresse si belle,  
 Et jamais du poison les mortelles rigueurs  
 Ne vous ont dérobé ces chaînes de nos cœurs.  
 Jamais une Rivale instruite en la magie,  
 N'a de l'art contre vous poussé la tyrannie,  
 Ni l'eau Theffalienne abatu vos cheveux,  
 Ni les mots enchantés n'ont détruit ces beaux nœuds.  
 C'est de vos propres mains que vous devez vous  
 plaindre

Cruelle, vos cheveux n'avoient que vous à craindre,  
 Et loin qu'à leur beauté le fard ait répondu,  
 Plus vous leur en donniez, plus ils en ont perdu.  
 Puisque de Germanie on a fait la conquête,  
 De cheveux étrangers couronnez votre tête,  
 Et rendez grace aux Dieux du bonheur des Romains  
 Qui sert à réparer le crime de vos mains.  
 Lorsqu'on admirera votre tresse imitée,  
 Que vous goûterez peu cette gloire empruntée !  
 Et que vous rougirez d'un mouvement jaloux  
 Qu'on regarde le plus ce qui n'est pas à vous !  
 Que vous direz ; hélas ! ce n'est pas moi qu'on loue,  
 Sous ces fausses douceurs peut-être qu'on se joue.  
 Et je ne me souviens que j'en eus d'aussi beaux,  
 Que pour mieux voir l'horreur d'en prendre de nou-  
 veaux.

Ah ! que j'ai de douleur de voir couler vos larmes,  
 De voir votre rougeur combattre tous vos charmes,  
 Et votre main cacher ce qui reste d'apas ,  
 Pour soustraire au désir ce qui n'y reste pas.  
 Hélas ! dans votre sein qui n'en fait pas d'estime,

Vous

## 198 XIV. ELEGIE.

Vous voyez vos cheveux parler de votre crime :  
 Ce n'est pas là leur place, & ce triste ornement,  
 De toute sa beauté n'est plus qu'un chatiment ;  
 Mais on verra bientôt orner votre visage,  
 Vos cheveux renaissant avec cet avantage,  
 Que les ayant perdus avec tant de douleur,  
 Vous les ménagerez avec plus de douceur.

## QUINZIE' ME ELEGIE.

*Il prend le parti de la Poësie, & s'oitient  
 qu'il n'y a point d'occupation plus glo-  
 rieuse.*

**J**E ne croirai jamais que des ames bien nées  
 Puissent me reprocher l'emploi de mes années.  
 Nos Critiques font bruit, & mes Vers font  
 pour eux,

D'un loisir criminel les enfans odieux.

Ils disent, pour couvrir ce qu'ils me font d'outrage,  
 Qu'il faut de mes Ayeux imiter le courage,  
 Et que la République en l'âge où je me vois,  
 Pourroit utilement me donner un emploi.

Que je dois adorer l'étude ou la vaillance,  
 Que je suis propre à suivre, ou Mars, ou l'Eloquence,  
 Et qu'il faut pour se mettre au nombre des grands  
 cœurs,

Ou bien sçavoir nos Loix, ou les porter ailleurs.

Ceux qui parlent ainsi connoissent peu la gloire ;

Ils veulent pour un tems assurer leur mémoire,

Et moi de mon destin je ferois peu de cas,

Si je n'étois connu que jusques au trépas :

Dans les siècles suivans je veux que l'on estime

Ce que mes ennemis font passer pour un crime,

Les Poëtes font sûrs de l'immortalité,

Et

Et je m'en suis instruit par ceux qui l'ont été.  
 Tant que le Mont Ida fera parler le monde,  
 Tant que le Simois verra couler son onde,  
 Tant que de Tenedos le nom fera si beau,  
 Homere & ses écrits n'auront point de tombeau.  
 Tant que le Dieu Bacchus donnera ses richesses,  
 Tant qu'on verra Cerés nous faire ses largesses,  
 Le grand nom d'Hésiode aura par ses beaux Vers  
 Ce que par leurs présens ils ont dans l'Univers.  
 Quoique dans Callimaque on ait peu de pensées,  
 On y voit de beaux tours d'expressions aisées.  
 Et puisque c'est par là qu'on charme les esprits,  
 Ses Vers sont trop galans pour perdre de leur prix ;  
 La gloire de Sophocle est si bien assurée,  
 Qu'il peut à l'Univers égaler sa durée,  
 Et du grand Aratus l'ouvrage sans pareil,  
 Aura chez nos neveux le destin du Soleil.  
 Le valet trop rusé, le pere insupportable,  
 La femme de plaisir, la vieille charitable,  
 Ne peuvent oublier ces portraits merveilleux  
 Dont l'illustre Ménandre a charmé ses neveux.  
 Ces Vers qui d'Ennius ont reçu la naissance,  
 Se défendront toujours contre la médifance,  
 Et du grave Accius les termes éclatans  
 Ont de quoi se sauver des injures du tems.  
 Qui pourra de Jason oublier le voyage ?  
 Qui pourra de Varron ne pas lire l'ouvrage ?  
 Jason fit le premier flotter une maison,  
 Varron fut le premier qui parla de Jason.  
 Lucrece périra lorsqu'on verra la terre  
 Rompre des élémens & la paix & la guerre ;  
 Quand on verra les Cieux ne se pas soutenir,  
 Et le Soleil caché pour ne plus revenir.  
 Pendant que sous nos loix on verra tous les Princes,  
 Virgile s'étendra dans toutes les Provinces,  
 Et jusqu'à ce que Rome ait passé dans les fers,  
 Le nom de ce grand homme aura peu de revers.  
 Tibulle, dont les Vers ont trouvé l'art de plaire,

## 200 XV. ELEGIE.

Le tems n'a contre toi qu'une foible colere.  
 Pour n'aimer pas toujours, l'amour a trop d'apas  
 Et tant qu'on aimera, l'on ne t'oubliera pas.  
 Gallus si bien connu dans l'Egypte & dans Rome.  
 Peut même après sa mort passer pour un grand  
 homme,

Et de tout son amour les illustres débris  
 Revivront dans les Vers qu'il fit pour Lycoris.  
 Il n'est ni bois ni fer que le tems ne terrasse ;  
 Les membres sont sujets à pareille disgrâce ;  
 Mais la mort a borné son pouvoir rigoureux  
 Jusques à respecter le langage des Dieux.  
 Les Rois doivent céder à ce bel art d'écrire.  
 Quatre Vers bien tournés valent mieux qu'un Empire,  
 Et tout l'or que le Tage enferme sous les eaux,  
 Ne peut d'un bel esprit égaler les travaux.  
 Qu'on soupire ici bas pour un éclat vulgaire ;  
 J'ai le cœur moins rampant, & l'ame moins grossiere,  
 Et si pour m'engager, je veux choisir un Roi ;  
 Tout autre qu'Appollon est indigne de moi.  
 Je veux sur le Parnasse aller boire en son verre,  
 Renoncer sur le Mirthe aux grandeurs de la terre,  
 Et lorsque contre Amour j'entendrai murmurer,  
 J'instruirai les Amans de l'art de soupiner.  
 On goûte peu sa gloire, & le feu de l'envie  
 S'attache obstinément à la plus belle vie ;  
 Mais lorsque sous la mort on nous voit succomber,  
 Le nom soutient encor ce qui vient de tomber :  
 Si l'on hait la personne, on ne hait point la cendre :  
 C'est un devoir sacré que chacun se doit rendre ;  
 Et l'on devrait chercher des supplices nouveaux,  
 Pour les ressentimens qui percent les tombeaux.  
 Lorsque mon tour venu je quitterai la vie,  
 Je laisserai de moi la meilleure partie :  
 Mes Ecrits de la mort braveront la rigueur,  
 Et j'attens le trépas pour vivre avec honneur.

## SEIZIEME ELEGIE.

*Il avoit repris sa Gigantomachie, qu'il est obligé de quitter pour retourner à ses Amours.*

**S** j'ai de mon país mal soutenu la gloire,  
 Si mon feu ne vaut pas que j'en fasse une histoire,  
 Qu'on s'en prenne à l'Amour, cet aimable vainqueur,  
 Qui se sert de ma plume aux dépens de mon cœur.  
 Ennemis du plaisir, vieux triomphes de l'âge,  
 Je ne vous prierai point de lire mon Ouvrage,  
 Où vous ne verriez plus qu'un reste languissant  
 D'une douceur amère & d'un charme impuissant.  
 Mais ce sont les beautés qui commencent à naître,  
 Qui doivent dans mes Vers apprendre à se connoître,  
 Et devant leurs Maris les lire adroitement,  
 Pour exciter leur flame aux devoirs d'un Amant.  
 Ce sont ces jeunes cœurs qui péchent en tendresse,  
 Ces gens qui font encor leur premiere Maitresse,  
 Qui doivent prudemment se régler sur mes feux,  
 Et reconnoître en moi ce qu'ils sentent en eux.  
 Ils verront, en lisant mes disgraces passées,  
 Que par les mêmes traits leurs ames sont blessées;  
 Et chaque Amant croira qu'on lui fait sa leçon,  
 Ou qu'on aime toujours de la même façon.  
 Je chantois cette guerre impie & criminelle,  
 Où Gigès de cent bras appuya sa querelle,  
 Et je ne manquois pas de termes généreux  
 Pour porter comme lui sa force dans les Cieux.  
 Je chantois le combat & la foible vengeance  
 Où la terre en courroux montra son impuissance,  
 Et fit sur de grands Monts un inutile assaut

Pour voir tous ses enfans renversés de plus haut,  
 Je peignois Jupiter qui voyoit sous le foudre  
 Lequel des ennemis il réduiroit en poudre ;  
 Et je croyois encor porter les mêmes coups,  
 Qui firent sur la terre éclater son courroux,  
 Corinne de mes Vers assez mal satisfaite,  
 Me dit avec mépris que je fisse retraite :  
 Je quittai les combats, & dans ce triste jour,  
 Mon cœur de tous les Dieux ne connut que l'Amour.  
 Pardonnez, Jupiter, mon crime est excusable ;  
 Votre foudre pour moi n'avoit rien d'agréable,  
 Et celui de Corinne étoit prêt de porter  
 Des coups que votre bras ne pouvoit écarter ;  
 C'est pourquoi j'ai repris le stile d'Elegie ;  
 Lui seul est mon appui contre mon ennemie,  
 Et d'un tendre discours les efforts amoureux  
 Ne trouvent point d'obstacle aux plus doux de mes  
 vœux.

La Magie a toujours sa puissance assurée :  
 Elle arrache la Lune à la voute azurée,  
 Et suspend du Soleil le cours accoutumé,  
 Pour lui voler les feux dont il est animé :  
 Par sa voix un serpent divisé sans blessure,  
 Vit en tous ses débris pour braver la nature,  
 Et les torrens forcés de servir sa fureur,  
 Combattent leur penchant pour en suivre l'erreur.  
 Mon charme plus puissant grossit sous sa contrainte ;  
 Le fer & les ressorts cèdent à son atteinte,  
 Et jamais de Corinne on n'a vû la fierté  
 Se défendre des coups que mon cœur a porté,  
 Lorsque j'aurai d'Achille assuré la mémoire,  
 Pourra-t'il sur Corinne assurer ma victoire ?  
 Et quand des deux Ajax j'aurai dit les beaux faits,  
 Verrai-je sa douceur terminer mes souhaits ?  
 Lorsque j'aurai d'Ulisse écrit toute l'adresse,  
 En ferai-je bien mieux auprès de ma Maitresse ?  
 Et du vaillant Hector le redoutable bras,  
 Pour vaincre ses rigueurs croitra-t'il mes apas ?

Pour

Pour défarmer Corinne il ne faut que du tendre,  
 Pour goûter les plaisirs, l'obliger à les prendre;  
 Et par la flatterie attaquant son orgueil,  
 Faire à sa résistance un illustre cercueil.  
 Quand je l'aurai louée, à mon amour extrême  
 Elle voudra pour prix se donner elle même,  
 Et se laissant surprendre à ce charme trompeur,  
 Sa vanité flattée entrainera son cœur.  
 Ainsi pour les Héros, je ne veux plus écrire,  
 Leur gloire est impuissante à finir mon martyre,  
 Et l'Amour contre nous s'irrite justement,  
 Lorsque nous confondons le Guerrier & l'Amant.  
 C'est pour vous que j'écris, beaux Tyrans de nos ames,  
 Apprenez dans mes vers à gouverner nos flames,  
 Connoissez-y l'Amour, & recevez les coups,  
 Qu'il porte dans mon cœur pour aller jusqu'à vous.

## DIX-SEPTIEME ELEGIE.

*Il prie l'esclave Bagoüs de ne pas garder  
 si sévèrement sa Maitresse.*

**B**agoüs, dont les soins volent à ma Maitresse  
 Le tems de satisfaire au desir qui me presse,  
 Ecoute sans parler, & croi que mes discours  
 Nous doivent à tous deux être d'un grand secours.  
 Hier j'aperçus Corinne en cette galerie,  
 Où du Roi Danaüs les filles en furie,  
 Semblent percer encor ces Princes amoureux,  
 Que les derniers plaisirs rendirent malheureux.  
 Pressé de mon amour, je pressai cette Belle  
 De permettre la nuit que j'allasse chez elle;  
 Et l'on me répondit par un refus mortel,  
 Qui tenoit du timide autant que du cruel.  
 Corinne s'excusoit sur ta garde severe,  
 Ce qu'elle appréhendoit ne pouvoit lui déplaire,  
 Et de deux passions son esprit combattu

Souffroit que la terreur rappellât sa vertu.  
 Si tu veux éviter son courroux & ta peine,  
 Cesse, cher Bagoüs, de mériter sa haine;  
 Un grand cœur hait l'obstacle, & lorsqu'il est contraint  
 Il aime à voir périr les personnes qu'il craint,  
 Sans cause à cet emploi son Mari te destine:  
 On ne lui peut voler ce qu'il a de Corinne.  
 Et quand de la garder il t'ôteroit l'ennui,  
 Elle est toujours la même, & la même pour lui.  
 Il devroit moins l'aimer, ou l'aimer sans caprice:  
 Croire qu'on l'aime trop pour lui faire injustice;  
 Et sans examiner ce qui ne lui plaît pas,  
 Jurer que sa vertu répond à ses apas.  
 Tu peux te gouverner avec plus de sagesse,  
 Romps pour briser tes fers, les fers de ta Maîtresse,  
 Et surtout souviens-toi que de ta liberté  
 Les nœuds sont attachés à sa captivité.  
 Si tu veux au commerce être d'intelligence,  
 Le secret sur Corinne assure ta puissance,  
 Et sur toi quand l'Epoux viendrait à tout sçavoir,  
 Rien ne peut de Corinne assurer le pouvoir.  
 Lorsqu'on lui donnera quelque lettre étrangere,  
 Ou crois, ou dis toujours qu'elle vient de sa mere,  
 Et ne t'empresse point, si l'on vient lui parler,  
 A connoître un Galant qui se voudra céler.  
 Si quelqu'un va passer la journée avec elle,  
 Et comme Medecin rend visite à la belle  
 Aide à ce stratagème, & fais que le Mari  
 Laisse à ce Médecin le tems d'être guéri.  
 Pendant qu'ils goûteront les plaisirs de la vie,  
 Dors tant que tu voudras, & jamais ne t'ennuye:  
 Et sans les interrompre, attens dans le repos,  
 Que l'amour épuisé finisse leurs travaux.  
 Souffre que quelquefois Corinne sans obstacle  
 Aille prier les Dieux ou voir quelque spectacle,  
 Et croi toujours, sans prendre aucune autorité,  
 Que c'est dévotion ou curiolité.  
 Jamais un Confident n'a de part à l'orage,

Quoi.

Quoique du bon succès il ait tout l'avantage ,  
 Et pourvu qu'il se taife , il est presque assuré  
 D'être seul excusable , & seul considéré.  
 Il a dans la maison le soin de toute chose :  
 Le Maître l'aime seul , sur lui seul se repose ,  
 Et la femme obligée à leur commun accord,  
 Répare avec éclat l'injustice du sort.  
 Ainsi tous réunis sous des couleurs gardées ,  
 Ils ôtent au Mari ses jalouses idées ,  
 Qui s'assure bien plus sur ce déguisement ,  
 Que s'il falloit garder sa femme étroitement.  
 Quand l'Epoux de Corinne aura par son adresse  
 Purgé son cœur jaloux de toute sa foiblesse ,  
 Dans le ménage adroit d'un moment sans témoins  
 Corinne en obtiendra de quoi payer tes soins ;  
 Ce n'est pas qu'entre vous pour couvrir les affaires ,  
 De petits différens ne soient fort nécessaires ,  
 Il faut vous quereller , & feindre une douleur  
 Dont le ressentiment n'aille pas jusqu'au cœur.  
 Le reproche éclatant d'une faute excusable  
 Couvrira le secret du crime véritable ,  
 Et l'éclaircissement d'un courroux sans effet  
 Détruira les soupçons de ce qu'on aura fait.  
 C'est là le seul moyen de braver ta naissance ,  
 D'avoir ta liberté , d'assurer ta puissance ,  
 De mettre sous tes loix Corinne & son Epoux ,  
 Sans qu'il t'en coute rien qu'un traitement plus doux.  
 Mais si le prix est grand , le supplice est extrême :  
 Comme on paye un Esclave on le punit de même ,  
 Et cent autres du sort éprouvant les revers ,  
 Pour avoir trop parlé gémissent dans les fers.  
 C'est par cette raison que l'indiscret Tantale ,  
 Sent croître à tous momens sa peine sans égale ,  
 Que la faim est extrême auprès d'un fruit si beau ,  
 Et qu'il a toujours soif quoiqu'il nage dans l'eau ;  
 C'est par cette raison que ce Garde severe ,  
 Argus , sentit les coups d'une auguste colere ,  
 Et celle dont Junon lui confioit les pas ,

Triompha dans les Cieux de son juste trépas,  
 Mais sans tirer de loin des vérités certaines,  
 Je connois un esclave, & l'ai vû dans les chaines,  
 Pour avoir à son maître appris sans differer  
 Des crimes qu'un Epoux veut toujours ignorer,  
 Il méritoit encor des peines plus cruelles ;  
 Il nuisoit à tous deux par ses rapports fidelles,  
 Et déchiroit ainsi par son discours flateur  
 L'une à son infamie, & l'autre à sa douleur.  
 Croi-moi, toujours un homme est affligé dans l'ame,  
 Lorsqu'on lui va parler des crimes de sa femme,  
 Et comme un nœud si doux aime à se conserver.  
 Il en cherche souvent plus qu'il n'en peut trouver,  
 S'il n'aime pas sa femme, il vit sans défiance,  
 Il reçoit les avis avec indifférence ;  
 Et s'il a cet amour qu'on ne peut se ravir,  
 Qui l'instruit, l'assassine en croyant le servir ;  
 De plus, sur leurs maris les femmes sont puissantes,  
 A peine croiroit-on les preuves convainquantes :  
 Et dans le cœur du Juge en de telles saisons,  
 La beauté parle mieux que toutes les raisons.  
 On se démentiroit de peur de lui déplaire,  
 Quand on verroit la chose, on croiroit le contraire,  
 Et l'on s'accuseroit de peur de condamner  
 Ce charme, ce poison, qui force à pardonner.  
 Si la femme pleuroit, on répandroit des larmes,  
 On prendroit contre tout le parti de ses charmes,  
 Et des donneurs d'avis les sinceres discours  
 Paroitraient un outrage au lieu d'un grand secours.  
 D'un combat inégal crains la funeste issuë,  
 Ton espérance enfin pourroit être déçuë,  
 Et si tu ne fais pas ce que Corinne veut,  
 Regarde son visage, & juge ce qu'il peut.  
 Un moment de plaisir peut t'ôter ta puissance,  
 Tu sentiras les coups de sa juste vengeance,  
 Au lieu que si tu veux finir ta cruauté,  
 Tu connoistras pour toi ce que peut sa bonté.  
 Lorsque dans ta maison je demande une entrée

XVIII. ELEGIE. 207

De mon grand ennemi la vie est assurée ;  
 Ne crains point le poison , ni le fer de ma part :  
 Qui veut donner la mort se met en grand hazard.  
 Je ne veux que goûter les plaisirs de la vie,  
 Pourvû que ta douceur seconde mon envie;  
 Et juge si jamais je puis rien demander  
 Qu'avec plus de raison on me doive accorder.

DIX-HUITIEME ELEGIE.

*Il continue le sujet de l'Elegie précédente.*

**J**E me consolerois de te voir chez Corinne ,  
 Dans le fâcheux emploi qu'un Epoux te destine ,  
 Si l'on ne t'avoit pas dérobé les plaisirs ,  
 Et devant leur naissance étouffé les desirs.  
 Mais d'aucun sexe en toi l'on ne voit l'avantage ,  
 Ta vie à la nature est un sensible outrage ,  
 Et depuis le berceau tu n'as plus le pouvoir ,  
 De donner les plaisirs ni de les recevoir.  
 Plût au Ciel que celui qui le premier dans Rome  
 Trouva l'art de laisser & de détruire l'homme ,  
 Pût sentir le premier , sans souffrir le trépas ,  
 Toute l'horreur d'être homme , & de ne l'être pas.  
 Il eût été plus doux , & toi plus favorable ,  
 Et faisant à mes vœux un retour équitable ,  
 Ton amour refroidi pourroit juger en moi  
 Ce que dans son ardeur il eût pû faire en toi.  
 Au grand nom de Soldat tu ne dois rien prétendre ;  
 Tes bourreaux t'ont ôté le vaillant & le tendre ,  
 Et t'ont également fermé dans même jour ,  
 Le chemin de la gloire , & celui de l'amour.  
 Laisse aux hommes parfaits & la force & l'adresse ;  
 Il ne faut t'attacher qu'auprès de ta Maitresse ,  
 C'est la seule douceur que tu peux espérer ,  
 Et c'est la seule gloire où tu dois aspirer.

Par des soins indulgens mets-toi bien auprès d'elle ;  
 Il faut pour l'obliger n'avoir pas tant de zèle ,  
 Tu verras autrement que tu pers par tes soins  
 Un bien, si tu voulois, qui te coûteroit moins.  
 De plus en ton visage on remarque des charmes  
 Qui contre le Beau Sexe ont de puissantes armes,  
 Et je puis t'affurer sans éclaircissement,  
 Que tu feras aimé si tu veux être Amant.  
 Peut-être que tu crois n'avoir pas la puissance ,  
 De goûter les plaisirs que fait la jouissance ;  
 Mais comme tout le monde est soumis à la loi,  
 L'Amour a ses douceurs pour des gens comme toi ;  
 Ainsi prens les plaisirs , ou laisse-moi les prendre ,  
 Je t'ai prié deux fois , & tu devrois m'entendre :  
 Pareille occasion ne vient pas tous les jours ,  
 Et tu perds ton bonheur , si tu perds mes amours.

---



---

DIX-NEUVIEME ELEGIE.

*Il s'accuse d'inconstance.*

**J**E ne veux point défendre un crime inexcusable,  
 Peut-être en le cachant je me rendrois coupable ;  
 Peut-être en l'avouant je le réparerai ,  
 Et l'on m'excusera quand je me jugerai.  
 Je veux toujours changer , quoiqu'avec répugnance,  
 Et je ne suis constant que dans mon inconstance :  
 Qu'un cœur comme le mien est digne de pitié,  
 Lorsqu'il veut quelque chose , & ne veut qu'à moitié ?  
 Je regarde un objet sans en voir le mérite ;  
 L'amour à la vertu dérobe ma conduite,  
 Je suis , & ne suis plus , semblable à ces vaisseaux  
 Qui sont toujours soumis aux caprices des eaux.  
 Le Beau Sexe a pour moi des armes incertaines ;  
 Quelquefois un moment serre & brise mes chaînes :  
 Mon ame tous les jours reçoit un nouveau coup ,

Et

XIX. ELEGIE. 209

Et j'aime trop d'objets pour les aimer beaucoup.  
 Si je vois quelque Belle à mes yeux tout de flamme  
 Dérober ses regards pour me cacher son ame,  
 J'ai du respect pour elle autant que pour les Dieux,  
 Et suis forcé d'aimer l'obstacle de mes vœux.  
 J'aime qu'on m'envisage avec beaucoup d'audace,  
 Les yeux sont peu hardis quand le cœur est de glace :  
 Mais si pour les plaisirs il a quelque penchant,  
 La vue est assurée, & le regard touchant.  
 Si quelqu'autre est cruelle, & pour croître ma peine,  
 Se pare austèrement de la vertu Romaine ;  
 Je croi qu'elle se gêne en voulant refuser,  
 Et que rien n'est facile à moins de tout oser.  
 J'adore les appas d'une Spirituelle,  
 Je l'aime sans esprit, pourvû qu'elle soit belle ;  
 Les talens du Beau Sexe ont peu d'attraits pour nous,  
 Et l'esprit ne lui sert qu'à repousser nos coups.  
 Si quelque Connoisseuse en lisant mon Ouvrage,  
 A mes Vers amoureux refuse son suffrage,  
 Je quitte mon parti, je me range du sien,  
 Pourvû que son amour veuille écouter le mien.  
 Quelqu'autre lit mes Vers avec indifférence,  
 Sans en voir le beau tour, sans aimer leur cadence,  
 Ce n'est pas un malheur, pourvû qu'en ce moment  
 D'avec le bel esprit on distingue l'Amant.  
 Qu'on se mocque de l'un pour se donner à l'autre,  
 Qu'on outrage l'amour pour contenter le nôtre,  
 Que le sort de mes Vers soit utile à mon cœur,  
 Et que le grand mépris étouffe la rigueur.  
 Celle qu'on voit marcher avec délicatesse,  
 M'inspire par présage une forte tendresse ;  
 Qu'une autre ait l'air plus rude & le corps moins léger,  
 Je crois que les plaisirs la veulent corriger.  
 Lorsque quelque Beauté mêle avec avantage,  
 Les accords de la voix aux charmes du visage,  
 Sa bouche me fait naître un desir de sçavoir,  
 Si la mienne en baissant feroit bien son devoir.  
 Quand de deux belles mains heureusement unies

## 210 XIX. ELEGIE.

Le Luth est bien pincé dans toutes ses parties,  
 L'amour, ce doux Tiran qui frappe avec douceur,  
 Fait des cordes du Luth les chaînes de mon cœur.  
 Quand je vois quelque Belle empoisonner ses armes,  
 Animer sa beauté, posséder tous ses charmes,  
 Ménager dans sa taille un désordre charmant,  
 Par espoir d'être aimé je deviens son Amant.  
 L'on doit peu s'étonner si j'adore un mérite  
 Qui pousseroit à bout la vertu d'Hypolite,  
 Et Phédre qui l'aimoit avec tant de beauté,  
 L'eut fait penser deux fois aux vœux de chasteté.  
 Rien ne s'offre à mes yeux que mon cœur ne s'ap-  
 plique ;

La force d'un grand corps me paroît héroïque :  
 Tout m'en plaît, tout m'en charme, & je voudrois la  
 nuit

Mesurer sa longueur à celle de mon lit.  
 La taille médiocre est jolie, est aisée,  
 Enfin des deux côtés mon ame est divisée,  
 Et mon cœur sans amour charmé de toutes deux,  
 Aime à se reposer sur le choix de mes yeux.  
 Si je vois quelque Belle avec peu de parure,  
 J'admire les beautés qu'elle a de la nature,  
 Et quelqu'autre plus leste étale des apas  
 Qu'un visage sans fard ne lui donneroit pas.  
 J'aime en tous les objets la beauté différente ;  
 La Brune a du brillant, la Blonde est languissante,  
 Et l'amour de mes vœux triomphe également  
 Dans sa délicatesse, & dans son enjouement.  
 La Nympe aux noirs cheveux me charmant le cou-  
 rage,

Me paroît de Léda posséder l'avantage,  
 Et dans le beau desir de vivre sous ses loix  
 Le plus grand de nos Dieux autorise mon choix :  
 Quand les cheveux dorés surprennent ma foiblesse,  
 Je croi faire à l'Aurore un don de ma tendresse ;  
 Ainsi des Dieux vaincus par un je ne sçai quoi,  
 L'Histoire ne dit rien que je ne trouve en moi.

Je

Je donne à la jeunesse & mes feux & mes crimes ;  
 La vieillesse en partage a mes vœux légitimes,  
 Et de deux passions puissamment combattu,  
 Si j'aime les plaisirs , j'adore la vertu.  
 Enfin toutes les fois qu'on parle d'une Belle,  
 Sur un simple rapport mon cœur brûle pour elle,  
 Et par son changement se voulant ménager,  
 S'engage tous les jours pour ne pas s'engager.

VINGTIEME ELEGIE.

*Il accuse sa Maitresse d'infidélité.*

**A** Mour , dont j'ai senti la douce violence,  
 Tu n'as plus contre moi qu'une foible puissance:  
 Je ne sçaurois plus vivre accablé de mon sort,  
 Et vivre avec l'horreur de souhaiter la mort.  
 Oui , je l'ai souhaitée en voyant que ma flame  
 Ne pouvoit de Corinne embraser la belle ame.  
 Mais je l'ai souhaitée avec empressement  
 Quand j'ai vû que Corinne aimoit le changement.  
 Ce n'est pas d'un Billet le discours infidelle,  
 Qui porte un feu jaloux dans une ardeur si belle,  
 Ni tous ces petits soins , ni ces regards surpris,  
 Qui font parler deux cœurs lorsqu'ils sont bien unis.  
 Hélas ! dans les douleurs dont mon ame est atteinte,  
 Je suis trop foible encor , & trop juste en ma plainte,  
 Mon cœur est trop charmé pour tenter un retour,  
 Et j'ai de trop bons yeux pour flater mon amour.  
 Heureux qui prévenu d'une forte tendresse,  
 Peut contre ses soupçons défendre sa Maitresse,  
 Et lorsque ses raisons soutiennent ses apas,  
 Heureux qui peut la croire & n'examine pas.  
 Mais malheureux l'Amant & cruel à soi même,  
 Qui volt le crime entier de la Beauté qu'il aime ;  
 Malheureux le triomphe où son cœur est réduit,  
 Lorsque pour s'excuser il est trop bien instruit.

Vous

Vous croyez par le vin que vous m'aviez fait boire,  
 Que mes yeux éblouis ou mon peu de mémoire,  
 Aideroient vos apas à vous justifier ;  
 Mais l'Amour peut tout voir & ne rien oublier.  
 J'ai vu de vos regards la muette éloquence  
 Se faire de vos feux entiere confidence ;  
 Vos transports animer cent timides soupirs,  
 Vos gestes amoureux expliquer vos desirs,  
 Vos doigts avec du vin confier à la table  
 Les tendres mouvemens d'un commerce agréable,  
 Et ce langage adroit envoyer à vos yeux  
 Les signes destinés à parler de vos feux :  
 Et comme les Amans ne sont pas sans lumiere,  
 Lorsque sur vos secrets retournant la matiere,  
 Vous n'avez pu cacher à l'amour dédaigné  
 Le véritable sens d'un discours éloigné,  
 Quand le repas fini chassa la compagnie,  
 Les uns pour le sommeil quittèrent la partie,  
 D'autres firent un cercle à la fin du régal,  
 Où l'on ne vous vit point ni vous ni mon Rival.  
 Lors je vous vis donner des baisers l'un à l'autre,  
 Vous recevoir le sien, lui dérober le vôtre,  
 Mais l'avoir, mais le prendre avec cette douceur  
 Qui fit toute ma joye & toute ma douleur.  
 Vos baisers n'étoient pas de ceux que la nature  
 Employe à conserver l'union toute pure,  
 Mais de ceux où l'amour fait de tendres efforts,  
 Que n'a point la nature en ses foibles transports.  
 Ils n'étoient pas de ceux que Diane & son frere  
 Prennent pour truchement d'une amitié sincere,  
 Mais de ceux dont Venus animant ses apas  
 Fait triompher son fils dans le Dieu des combats ;  
 Hélas ! dis-je en courroux, que fait celle que j'aime,  
 Est-ce là cet amour qui devrait être extrême,  
 Et ne craignez-vous point que mes feux irrités  
 Se veuillent rassasier du bien que vous m'ôtez ?  
 L'amour nous fait goûter ce qu'il a de plus tendre,  
 Mais vous le détruisez pour en vouloir trop prendre,

Et

## XX. ELEGIE. 213

Et jamais on n'a vû ses charmantes douceurs  
 Sans perdre de leur prix unir plus de deux cœurs.  
 Corinne qui voyoit sa faute toute entiere  
 Connoissant mon amour approuva ma colere,  
 Et dans ce triste état ne pouvant m'oublier,  
 Tâcha par sa rougeur à se justifier.  
 Telle on voit tous les jours l'Aurore en sa naissance ;  
 Telle est d'une Beauté la timide présence,  
 Quand on montre à son cœur sans choix & sans desir,  
 L'Époux que ses parens ont voulu lui choisir.  
 Telle est auprès du lys une rose apportée,  
 Telle est la Lune au Ciel par un charme arrêtée,  
 Tel est l'habit des Rois le sceau de la grandeur,  
 Lorsque dans la Syrie il a pris sa couleur.  
 Telle étoit la couleur qui peignit son visage :  
 Ce petit accident l'embellit davantage,  
 Et je lus dans ses yeux qui me rendoient sa foi,  
 Dépit contre elle même, & tendresse pour moi.  
 Pour m'en donner encor des marques plus certaines,  
 Sa main de ses cheveux rompit les belles chaînes,  
 Et jusqu'à son visage osa porter les coups  
 Qui vouloient m'arracher un traitement plus doux.  
 Corinne dans l'excès d'une douleur pressante,  
 Lorsqu'elle s'accusa me parut innocente,  
 Et je ne la pus voir se faire un châtiment,  
 Sans prendre son parti contre son jugement.  
 J'avois avant ses pleurs un courroux équitable :  
 Quand je la vis pleurer je me crus le coupable,  
 Et lors je la priai de soulager mon mal  
 Par les mêmes douceurs qu'avoit eu mon Rival,  
 Je la vis d'un souris m'expliquer sa tendresse,  
 Puis me ferrer la bouche avec délicatesse,  
 Et me faire goûter ces plaisirs amoureux,  
 Qui font à Jupiter abandonner les Cieux.  
 Souvent lorsque je songe a ce baiser si tendre ;  
 Je ne puis endurer qu'un autre ait pû le prendre,  
 Et dans le souvenir d'avoir été baisé,  
 Je sens toute l'horreur d'un plaisir divisé.

## 214 XXI. ELEGIE.

Je ne goûtai jamais tant de joye avec elle,  
 Mais elle fut pour moi trop douce & trop cruelle ;  
 Et dans ce doux baiser si plein de faux apas,  
 Je trouvai des plaisirs que je ne cherchois pas.  
 Le mélange charmant de nos lèvres unies,  
 Me fit connoître enfin toutes tes perfidies.  
 Et je ne puis douter qu'aux dépens de ta foi  
 Tu ne fies en douceur mieux instruite que moi,  
 Bagatelle, un baiser n'est pas ce qui m'irrite,  
 Ah ! si cette faveur n'avoit point eu de fuite,  
 Je serois consolé, mais ce qu'on m'a fait voir  
 Ne m'a que trop appris ce qu'on peut en sçavoir ;  
 Celui qui du baiser te donna le mystere,  
 Ne fit pas à demi tout ce qu'il sçavoit faire,  
 Et ce Maître galant, si j'en crois mes soupçons,  
 Eut bien d'autres faveurs pour prix de ses leçons.

## VINGT-UNIE ME ELEGIE.

*Sur la mort d'un Perroquet.*

**L'**Oiseau le plus charmant qu'on pût voir dans  
 le monde,  
 Mon fameux Perroquet de beauté sans seconde,  
 N'a pû se dérober avec tous ses apas,  
 A la nécessité de souffrir le trépas.  
 Oiseaux, qui dans ce jour voyez finir sa vie,  
 Rendez-lui les devoirs où sa mort vous convie,  
 Et comme ses amis, donnez à son malheur  
 Tous les empressements d'une forte douleur.  
 Outragez-vous le sein, comme c'est la coutume ;  
 N'ayant point de cheveux, arrachez votre plume,  
 Et pour chants funéraires poussez quelques soupirs  
 Qui puissent dans les airs porter vos déplaisirs.  
 D'un tyran autrefois vous eûtes à vous plaindre,  
 Mais, Philomèle, enfin ce grand feu doit s'éteindre ;

Et

Et votre sœur Progné si ferme à se punir,  
 Doit de la mort d'Ithys perdre le souvenir.  
 Dans ses commencemens la douleur a des charmes,  
 Vos maux ont trop vieilli pour demander des armes;  
 Mais puisque vous avez habitude à pleurer,  
 Pleurez pour cet oiseau qui ne fait qu'expirer.  
 Pleurez, pleurez sur-tout, aimable Tourterelle,  
 Pleurez les nœuds rompus d'une ardeur si fidelle,  
 Et faites par respect d'une tendre amitié  
 Ce que d'autres oiseaux vont faire par pitié.  
 Vous aviez l'un pour l'autre une forte tendresse,  
 Tous deux pareille joye & pareille tristesse,  
 Toujours en même état, jamais d'éloignement  
 Que celui dont la mort rompt votre attachement.  
 On vante l'union de Pylade & d'Oreste :  
 Tels vous étiez tous deux avant ce jour funeste,  
 Tels vous seriez encor sans change & sans retour,  
 Si la mort n'eût brisé les chaînes de l'amour.  
 Cher Oiseau, ta constance est-elle un avantage ?  
 Que te sert ta beauté, ta couleur, ton langage ?  
 Que te sert d'être aimé de l'objet de mes feux  
 Quand le fort te ravit un bien si précieux ?  
 Par tes belles couleurs divinement mêlées,  
 Les pierres de grand prix paroissoient égalées,  
 Et dans ce que ta langue eut de facilité,  
 L'homme le plus sçavant se voyoit imité.  
 Tes jaloux à leur haine ont limité ta vie ;  
 Ton trépas est sans doute un effet de l'envie ;  
 Tu n'outrageois personne, & ton foible desir  
 Bornoit toute sa gloire à donner du plaisir.  
 Les Faucons élevés dans une humeur cruelle,  
 Font avec les Perdrix une guerre éternelle :  
 Ils vivent cependant avec plus de bonheur  
 Que si toute leur vie ils avoient ta douceur.  
 Toi seul aimois la paix, & qui le pourroit croire ?  
 Deux ou trois gouttes d'eau te suffisoient pour boire,  
 Quelques noix pour manger avec quelques pavots  
 Qui pussent doucement t'inspirer le repos.

Le Milan, le Vautour sont toujours à la proye,  
 Là toute leur adresse, & là toute leur joye,  
 Et mille autres encor qu'on a peine à bannir,  
 Sont laissés dans le monde afin de le punir.  
 Toi de tous les Oiseaux qui fus le plus aimable,  
 Par ta rare beauté, par ta langue admirable,  
 Tu n'as si peu vécu que pour croître l'ennui  
 Que nous pouvons avoir pour te perdre aujourd'hui.  
 Ah! plaignons nous aux Dieux que les plus belles  
 vies

Sont toujours par la mort les premières ravies,  
 Et que leur choix au nôtre opposant tous leurs soins,  
 Nous laisse trop long tems ce qui nous plait le moins.  
 Par ton peu de valeur Therfite en assurance,  
 Vit de Protefilas expirer la vaillance,  
 Et les freres d'Hector pleurent sur un trépas,  
 Qu'éloignés du péril ils ne redoutoient pas.  
 Je ne parlerai point des vœux que ma Corinne  
 Fit pour te conserver à la bonté Divine:  
 Ce seroit rappeler un souvenir fâcheux,  
 Qui coûte à sa priere un refus odieux.  
 Ton mal que tous les jours croissoit ta destinée,  
 Devenu plus cruel la septième journée,  
 Te fit envisager dans ce moment pressé,  
 Ce qu'a de plus horrible un trépas avancé;  
 Lors tu fis un effort sur ta propre foiblesse,  
 Pour d'un mourant adieu consoler ta Maitresse;  
 Et l'on vit que ton ame avoit peine à sortir  
 Sans lui faire un présent de ton dernier soupir.  
 Sur un petit côteau dans les Champs Elisées,  
 Se voit un grand amas d'arbres entre-lasées,  
 Où l'humide cristal d'un aimable ruisseau  
 Rend l'herbe toujours verte, & le lieu toujours beau.  
 Là de tous les Oiseaux trouvent leur récompense,  
 Ceux qui chez les Mortels vivent dans l'innocence;  
 Mais dans ce lieu charmant on ne voit point entrer  
 Ceux qui sont ici bas pour nous faire endurer.  
 C'est-là qu'on voit le Cygne & l'unique du monde,

XXII. ELEGIE. 217

Le Phoenix étaler sa beauté sans seconde ;  
 Que l'Oiseau de Junon par ses belles couleurs,  
 De la diversité dispute avec les fleurs.  
 C'est-là que du Pigeon les flammes mal éteintes  
 Renouvellent encor leurs premières atteintes,  
 Et qu'avec la Colombe il goûte innocemment  
 Les plaisirs épurés d'un amour si charmant.  
 C'est-là qu'un Perroquet, que sa chère Maîtresse  
 L'adorable Corinne, aimoit avec tendresse,  
 Peut tantôt divertir, & tantôt peut troubler  
 Les Oiseaux empesés à l'entendre parler.  
 Le corps où sa belle ame étoit si bien unie,  
 Fut mis sous une pierre à la fin de sa vie,  
 Et du bruit de son nom pour remplir l'Univers,  
 On fit sur son tombeau graver ces quatre Vers.

*Cy git qui n'étant qu'un Oiseau,  
 Se fit entendre comme un Homme,  
 Il fut la merveille de Rome,  
 Et charma ce que Rome eut jamais de plus Beau.*

VINGT-DEUXIÈME ELEGIE.

*Il se justifie à Corinne du soupçon qu'elle avoit  
 contre sa fidélité.*

Q Uoi toujours sans raison m'accuser d'incon-  
 stance !  
 Je puis facilement prouver mon innocence :  
 Mais quel qu'en soit le prix, je ne la goute pas  
 S'il la faut acheter par de si grands combats.  
 Quand dans les jeux publics où Rome est sans seconde,  
 Je jette sans dessein les yeux sur tout le monde,  
 De toutes ces beautés votre cœur affligé  
 Vous fait un choix jaloux où je n'ai pas songé.  
 Lorsque de quelque objet aimé de la nature

P

Je

Je surprens quelquefois un regard d'avanture,  
 Vos soupçons mal fondés trouvent par ce regard  
 Un amour concerté dans un jeu de hazard.  
 Si je loue une Belle, elle a toute ma flâme,  
 On voit dans mes discours le secret de mon ame,  
 Et si j'ai du mépris pour ce qu'on doit louer,  
 C'est pour couvrir un feu que je n'ose avouer ;  
 Quand mon visage est gai, c'est par indifférence ;  
 Lorsqu'il est languissant, il pleure quelque absence.  
 Sans consulter mon choix, vous donnez mon ardeur,  
 Et vous prenez pour vous ce que j'ai de froideur.  
 Plût aux Dieux que je fusse un peu moins excusable,  
 Je souffrirais sans peine en me sentant coupable ;  
 Et pour les grands forfaits le supplice appelé,  
 N'est jamais d'un grand poids lorsqu'on l'a mérité.  
 Je suis trop innocent ; par mes soins à vous plaire,  
 Je détruis le crédit qu'auroit votre colere ;  
 Et par de faux soupçons vous laissant abuser,  
 Vous me justifiez au lieu de m'accuser.  
 Vous êtes trop adroite à vous gêner vous même,  
 Vous ne pouvez douter de mon amour extrême ;  
 Cependant vous cherchez les raisons d'un courroux,  
 Dont toute la rigueur ne va pas jusqu'à vous.  
 Cypassis, qui toujours vous a si bien servie,  
 Cypassis est l'objet de votre jalousie ;  
 Et si l'on vous en croit, elle a tous mes soupirs,  
 Et si l'on vous en croit, elle a tous vos plaisirs.  
 Si je voulois pécher, je choisirois un crime  
 Qui pût avec mon feu conserver mon estime,  
 Et pour faire éclater des desirs soupçonnez,  
 J'aurois de meilleurs yeux que vous ne m'en donnez.  
 Pourrois je soupirer pour de honteuses chaînes,  
 Qui souvent à l'amour déroberoient mes peines !  
 Et pourrois-je, étant libre, attacher à mon choix  
 De deux captivités l'insupportable poids ?  
 Et pourrois-je à ce point trahir ma propre gloire ?  
 Quand de tous ses conseils je ne voudrois rien croire,  
 Vous aimez Cypassis, elle vous aime aussi,

J'aurois

J'aurois dans mon amour dignement réuſſi,  
 Que pourrois-je eſperer, que promettre à mon ame,  
 Qu'un trop juſte refus de mon injuſte flamme ?  
 Et qu'alors votre joye à ſçavoir mon malheur  
 Combattroit puiffamment la perte de mon cœur.  
 Si ce raifonnement ne vous peut ſatisfaire,  
 Je jure par l'amour, je jure par ſa mere,  
 Que je ſuis innocent, & que juſqu'au trépas  
 J'aurai la même ardeur pour les mêmes apas.

VINGT - TROISIE'ME ELEGIE.

*A Cypaſſis Suivante de Corinne.*

**A** Imable Cypaſſis, qui par des foins fidèles  
 Trouvez l'art d'embellir les beautés naturelles,  
 Digne qu'une Déeſſe implore ton ſecours,  
 Pour mettre en ſes cheveux mille petits amours ;  
 Qui me fers auſſi bien par ta beauté divine,  
 Que tu fers par ton art les cheveux de Corinne :  
 Inſtruite galamment dans l'un & l'autre emploi,  
 Propre pour une Dame & plus propre pour moi :  
 Qui peut de ſon malheur & de notre tendreſſe  
 Avoir ſi bien inſtruit ta jalouſe Maitreſſe ?  
 Ce n'eſt point mon défordre, ou ces empreſſemens,  
 Que les derniers plaiſirs font entre les Amans.  
 J'ai toujours ſoutenu que les ames bien nées  
 Ne pouvoient ſ'abaiffer aux beautés enchainées ;  
 Et je ſçavois pourtant que l'amour autrefois  
 N'en fit pas une règle invincible à ſon choix :  
 Je ſçavois que l'honneur du généreux Achille  
 Fit contre Hypodamie un effort inutile,  
 Et que d'Agamemnon le cœur bien amoureux  
 Fit ſoumettre à des fers ſon bras victorieux.  
 J'ai cru par ces Héros ma foibleſſe excuſée,  
 Mon amour à couvert & ma gloire apaiſée,

Et de fausses clartés si je suis combattu,  
 Le péché d'e deux Rois vaut bien une vertu,  
 Quand Corinne sur toi hazardoit sa colere,  
 Ta rougeur trahissoit ce que tu voulois taire ;  
 Et moi qui voyois bien le secret de ton cœur,  
 Je faisois des sermens pour trahir ta rougeur.  
 Tu connois à quel prix ce service t'engage,  
 L'on ne peut trop payer un pareil témoignage,  
 Et pour te délivrer d'un reproche éternel,  
 Tu me dois les douceurs qui m'ont fait criminel.  
 Quoi, tu rougis encor, & tu feins une crainte !  
 Croi-moi, renonce aux feux dont ton ame est at-  
 teinte,

Le plaisir divisé peut toujours éclater,  
 Qui partage l'amour ne sçait pas le goûter.  
 Si ton ame à mes vœux ne devient favorable,  
 Afin de t'accuser je me rendrai coupable,  
 Et nous condamnerai tous deux également,  
 Pour punir le refus d'un crime si charmant,  
 Je ne laisserai point de jour à l'innocence ;  
 Je montrerai le lieu de notre intelligence ;  
 Enfin de nos plaisirs j'irai dire aujourd'hui  
 Ce qu'on en peut sçavoir sur le rapport d'autrui.

VINGT - QUATRIEME ELEGIE.

*Il fait voir à Gracinnus par son expérience qu'on peut aimer deux personnes à la fois.*

**J**E t'ai vû soutenir avec empressement  
 Qu'un Amant partagé n'aimoit que foiblement,  
 Et qu'un cœur trop pressé d'une seule foiblesse,  
 Ne pouvoit en deux lieux engager sa tendresse.  
 Ou tu n'as pas connu ce que tu me disois,  
 Ou tu ne m'as pas dit ce que tu connoissois.

XXIV. ELEGIE. 221

Je me trouve surpris dans mon peu d'assurance,  
 Ou de ta perfidie, ou de ton ignorance ;  
 Et je ſçai qu'aujourd'hui deux objets m'ont charmé,  
 Sans ſçavoir qui des deux fera le plus aimé.  
 Deux Beautés à mes yeux paroiffent admirables,  
 La nature les fit toutes deux adorables :  
 Et l'art d'intelligence avec le ſoin des Dieux,  
 Partagé comme moi les ſoutient toutes deux.  
 La préſente eſt toujours plus belle que l'abſente ;  
 L'abſente à ſon retour devient auſſi charmante.  
 Je croirois faire un crime à fixer un deſir,  
 Et deux choix oppoſés m'empêchent de choiſir.  
 Ainſi que d'un vaiſſeau la conduite ordinaire,  
 Pour ſuivre le bon vent combat le vent contraire :  
 Mon cœur trop engagé dans ce malheureux jour,  
 De ſon engagement diſpute avec l'Amour.  
 N'étoit-ce pas aſſez, Déeſſe impitoyable,  
 Que je fuſſe amoureux ſans être miſérable ?  
 N'étoit-ce point aſſez de ne point réſiſter,  
 Sans perdre dans l'amour ce qui le fait goûter,  
 Sans jeter de mes feux une nouvelle flamme,  
 Dont la fauſſe lumière éteint l'autre en mon ame,  
 Et qui de deux objets flattant mon foible cœur,  
 Pour gêner le vaincu ne fait point de vainqueur ?  
 J'aime mieux toutefois vivre en inquiétude,  
 Que jouir du repos que fait la ſolitude ;  
 Et l'amour diviſé me ſemble encore plus doux  
 Que le triſte pouvoir de parer à ſes coups.  
 Paſſent mes ennemis des nuits déſagréables  
 Sans donner à leurs ſens leurs ſouhaits équitables ;  
 Mais que de mon ſommeil le cours reſpectueux,  
 Me laiſſe des plaiſirs le tems délicieux !  
 Que l'Amour quelquefois par ſa bonté divine  
 Me mette entre les bras l'adorable Corinne,  
 Ou même pour m'ôter tout-à-fait le repos,  
 Qu'il faſſe à deux Beautés partager mes travaux.  
 Sans trop m'incommoder je les puis ſatisfaire,  
 Le plaiſir fortifie un Amant qui veut plaire,

## 222 XXV. ELEGIE.

Lorsqu'ils faut travailler je ne suis jamais las,  
 Et j'en nommerois bien qui ne s'en plaignent pas.  
 J'ai quelquefois passé des nuits toutes entières  
 A faire mon devoir sur certaines matieres ;  
 Et souvent j'ai trouvé bien loin de me lasser,  
 Que j'étois le matin prêt à recommencer.  
 Heureux qui peut mourir sur le sein d'une femme !  
 C'est là qu'avec plaisir on rend toute son ame :  
 Et c'est là que le Ciel dans de douces langueurs  
 Me devoit de la mort adoucir les rigueurs.  
 Que le Soldat flatté d'une vaine apparence,  
 Ait d'un riche butin la trompeuse esperance ;  
 Que le riche , soumis au caprice de l'eau,  
 S'enferme avec son or dans le même tombeau.  
 Que chacun à son gré sur son erreur se fonde :  
 Pour moi je veux sortir doucement de ce monde,  
 De mon dernier soupir faire un soupir d'amour,  
 Expirer en faisant ce qui donne le jour ;  
 Et lors quelqu'un dira , peut-être avec envie :  
 Il a trouvé la mort aux douceurs de la vie.

---



---

 VINGT-CINQUIEME ELEGIE.

A CORINNE.

*Sur le péril du voyage qu'elle veut entreprendre.*

**L**Es Héros de la Grece & les fils de ses Princes,  
 Pour aller à Colchos, quitterent leurs Provinces,  
 Et furent les premiers, sous les loix de Jason,  
 Qui firent sur les eaux floter une maison.  
 Le succès attendu remplit leurs destinées ;  
 La Toison dans leurs mains trompa les Cyanées ;  
 Et de deux grands rochers le choc impétueux,  
 Ne put leur enlever un bien si précieux.  
 Les Dieux pour nous ôter le péril de l'orage,  
 Devoient à ce vaisseau préparer un naufrage,

Et

Et non pas avec soin lui donner un appui  
 Aussi traître pour nous qu'infaillible pour lui,  
 Corinne que j'adore avec tant de constance,  
 Quitte pour naviguer le lieu de sa naissance,  
 Et restant insensible aux plus doux de mes vœux,  
 Pour se livrer aux eaux, m'abandonne à mes feux.  
 Hélas de quels ennuis je vais être la proie !  
 Tous les vents tour à tour viennent troubler ma joye,  
 Et sur votre péril ne pouvant me flatter,  
 Je sens déjà les coups qu'ils peuvent vous porter.  
 Vous ne trouverez point de Forêts ni de Villes,  
 Qui contre leur courroux vous offrent des aziles,  
 Même objet loin de vous, même objet sous vos pas,  
 Toujours incertitude ou frayeur du trépas.  
 Là vous ne verrez point ces Coquilles charmantes  
 Qu'embellit un amas de couleurs différentes ;  
 L'eau vous les cachera : mais on peut sur les bords  
 Admire la nature en ses foibles efforts.  
 C'est là que quelquefois les Ames bien charmées  
 Se vont entretenir des personnes aimées ;  
 Mais depuis qu'un Navire a pris le large en mer,  
 Il éloigne toujours ce qui la fait aimer.  
 Lorsqu'on nous vient instruire avec exactitude  
 De tout ce que les vents étalent de plus rude,  
 De ces fameux rochers dans la mer avancés,  
 Qui sont présens au cœur quand on les a passés,  
 De ceux qui tous les jours y périssent sans nombre,  
 D'un danger éloigné nous ne voyons que l'ombre ;  
 Et ce récit nous fait dans un état si doux,  
 Plus de pitié pour eux que de crainte pour nous.  
 Mais lorsqu'on a voulu s'engager au voyage,  
 Envain de son pais on rappelle l'image :  
 Envain le cœur pressé de ses foibles desirs,  
 Pousse vers le retour d'inutiles soupirs ;  
 Tantôt vous entendez gronder sur votre tête  
 Ce qu'a de plus affreux une horrible tempête,  
 Et tantôt sous vos pieds il semble que dans l'eau,  
 Vos yeux peints de frayeur choisissent un tombeau.

## 224 XXV. ELEGIE.

Si le moindre Triton de ces grottes profondes,  
 Sortant avec éclat fait bouillonner les ondes,  
 Votre sang en tumulte autour de votre cœur,  
 Ira de vos apas lui porter la couleur.  
 Vous mettrez ce voyage au nombre de vos crimes.  
 Que vous ferez aux Dieux espérer de victimes !  
 Et que vous enverrez le repos assuré  
 De ceux qui dans leur terre ont toujours demeuré !  
 Vaut-il pas mieux régler votre façon de vivre ?  
 Le jour pincer un luth, ou voir quelque beau Livre,  
 Et quelquefois la nuit accorder à mes vœux  
 Ce qu'ont de plus charmant les besoins amoureux ?  
 Mais si de mes conseils vous fuyez la conduite,  
 Veillent les justes Dieux conduire votre fuite,  
 Et ne vous pas réduire à cette extrémité  
 Que votre peu d'amour n'a que trop mérité.  
 Vous, Nymphes de la mer, n'immolez pas sa vie  
 Aux aveugles transports de votre jalousie :  
 Vous Neptune, songez qu'on met entre vos mains  
 La plus rare Beauté qui soit chez les Romains.  
 Quittez-moi, j'y consens, pourvu qu'il vous souvienne  
 De dérober aux eaux votre flamme & la mienne ;  
 Allez, & que les vents vous poussant tour à tour,  
 Pressent votre départ pour presser le retour.  
 Quelquefois sur les bords, de mon impatience  
 J'irai du grand Nérée implorer l'assistance,  
 Le prier que des eaux le cours impétueux,  
 Par votre prompt retour aime à servir mes feux.  
 Pour avancer l'effet d'une juste prière,  
 Demandez aux Zéphirs le secours nécessaire,  
 Et si notre union ne les peut émouvoir,  
 Vous même enfilez la voile afin de me revoir.  
 Lorsque vous reviendrez établir votre empire,  
 Je serai le premier qui verrai le Navire :  
 Je serai le premier qui d'entre les humains  
 Connoitrai ma Déesse & les Dieux des Romains.  
 J'irai dans le vaisseau vous prendre avec tendresse :  
 On aime à se charger du poids de sa Maîtresse ;

Et

XXVI. E L E E G I E. 225

Et dans ce qu'un retour produit d'empressement,  
 Je ferai les larcins que se font les Amans ;  
 J'accomplirai les vœux que ce bonheur mérite ;  
 Nos cœurs seront sans crainte , & nos discours sans  
 suite ,

Et, couchés sur les bords, nous ferons un festin  
 Qui n'aura pour tous mets que l'amour & le vin.  
 Vous me raconterez comme dans le voyage  
 Cent fois votre Vaisseau s'est soustrait au naufrage ,  
 Dans le même danger cent fois est retombé ,  
 Et cent fois au péril s'est encor dérobé.  
 Vous direz, pour flater le foible de mon ame ,  
 Que les vents & les eaux respectoient votre flamme ,  
 Et que tous vos malheurs vous donnoient peu d'effroi,  
 Quand ce qui les causoit vous approchoit de moi.  
 Que ce soit votre amour, que ce soit une feinte ,  
 Tout pourra de mon cœur favoriser l'atteinte ,  
 Et c'est avec raison qu'une si belle ardeur  
 Aidera l'apparence à faire son bonheur.  
 Veuille le Dieu des eaux presser ce jour de gloire ,  
 Ce jour qui dans mes fers assure ma victoire ;  
 Veuille le juste Ciel changer en vérité  
 Les tendres mouvemens d'un peu de vanité.

VINGT-SIXIÈME ELEGIE.

*Il triomphe des faveurs qu'il a reçues de  
 sa Maîtresse.*

**D**igne prix d'un Héros, foyez-le d'un Amant.  
 Lauriers, ceignez ma tête en cet heureux  
 moment,  
 Quoiqu'ait fait mon destin dans sa rigueur extrême,  
 Je viens de triompher de la Beauté que j'aime :  
 Elle est entre mes bras, & sa facilité  
 Commence à me payer ce qu'elle m'a coûté.  
 Celle que d'un jaloux l'exacte vigilance,  
 Déroboit aux efforts de ma persévérance,

Et que tant d'ennemis me cachotent tour à tour ,  
 Préfère à leur faux zèle un véritable amour.  
 Quel que soit un triomphe, il a beaucoup de gloire ;  
 Mais lorsque sans péril on gagne une victoire ,  
 Sans bruit , sans acheter l'avantage qu'on prend ,  
 Plus l'adresse y paroît , plus le triomphe est grand.  
 Je n'ai point attaqué de petites merveilles  
 Que je n'aye senti des douceurs sans pareilles ;  
 Quand dans les champs de Mars de lauriers couronné  
 Je courois au devant de l'immortalité ;  
 Mais ces douceurs souvent confument les entrailles ,  
 Et font le foible prix de mille funérailles.  
 J'ai borné mes desirs à prendre mon vainqueur  
 Dans le piège amoureux qu'il tendoit à mon cœur.  
 Lorsque d'Agamemnon la célèbre vaillance ,  
 Après dix ans d'effort mit Troye en sa puissance ,  
 Il partageoit sa gloire avec tant de Rivaux ,  
 Qu'à peine il connoissoit le fruit de ses travaux.  
 Pour moi je me dois tout. Personne ne partage  
 Ce qu'Amour aujourd'hui m'a donné d'avantage ;  
 Il rougieroit pour moi de me voir secourir ;  
 Je rougierois pour lui s'il pouvoit le souffrir.  
 Je suis dans mon combat l'unique Capitaine ,  
 J'en suis le seul Soldat , j'en ai toute la peine :  
 J'ai seul de mon dessein couru tous les hazards ,  
 Et j'ai seul combattu sous mes seuls étendarts.  
 Ce n'est pas le destin ni mon incertitude  
 Qui donnent le succès à mon inquiétude ,  
 C'est moi qui dans mon cœur trouvant assez d'effort ,  
 Fais triompher mes feux même en dépit du fort.  
 L'on doit peu s'étonner d'un mouvement si tendre ,  
 Pour jouir d'une femme on peut tout entreprendre ,  
 Jamais le monde entier n'eût fait tant de combats ,  
 Si Paris n'eût d'Helene adoré les apas.  
 Ces monstres ambigus , dont le regard farouche  
 Marquoit l'ame insensible au beau feu qui nous touche ,  
 N'eussent pas fait tumulte au festin préparé ,  
 Si l'Amour dans leurs cœurs n'en eût point inspiré.

Les Troyens fatigués d'une cruelle guerre ,  
 N'eussent point par le sang conquis une autre terre ,  
 Si Turnus trop soumis à l'Empire amoureux ,  
 N'eût mieux aimé sa mort que celle de ses feux .  
 Le Sabin qui vivoit dans une paix tranquille ,  
 N'eût pû dans sa naissance attaquer notre Ville .  
 S'il avoit pû se taire ou s'unir d'amitié  
 A ceux qui lui voloient sa plus belle moitié .  
 L'Amour est un grand Maître: Un jour sous sa Puissance,  
 Deux Taureaux combattoient avec même assurance ,  
 Avec même fierté, mêmes empressements  
 Qu'en pareille rencontre auroient fait deux Amans .  
 L'on ne peut donc blâmer un homme raisonnable ,  
 S'il tâche à posséder ce qu'il trouve agréable :  
 Je l'ai fait , j'ai vaincu , j'ai rempli mes desirs  
 Sans qu'il m'en ait coûté que de foibles soupirs .

---

VINGT-SEPTIEME ELEGIE.

*Il prie la Déesse Isis que Corinne accouche  
 heureusement.*

**P**endant que ma Corinne en sa rigueur extrême,  
 Trop sensible à la gloire , & cruelle à soi-même,  
 Veut refuser la vie au fruit de notre amour ,  
 Je crains que mon bonheur ne lui coûte le jour .  
 Je voudrois éclater contre sa tyrannie ,  
 Mais par sa propre faute elle est trop bien punie ,  
 Et quand je vois languir ce que j'aime le mieux ,  
 Son crime est effacé puisqu'il est malheureux :  
 J'ai des Rivaux aimés qui peut-être ont pû faire  
 L'enfant dont aujourd'hui je crois être le Pere :  
 Aussi je le puis être , & lorsqu'on est Amant ,  
 L'apparence qui plaît persuade aisément .  
 Isis, dont les grandeurs sont si bien adorées  
 Dans tout ce que le Nil arrose de contrées ,  
 Par le Dieu que l'Egypte a voulu pour appui ,  
 Et par toi-même enfin , je t'invoque aujourd'hui ;

Ainsi

228 *XXVII. ELEGIE.*

Ainsi paroisse Apis pour célébrer ta fête ;  
 Qu'on y voye Osiris les palmes sur la tête ;  
 Et ton fameux serpent par ces divins efforts  
 Puisse ainsi de ton Temple assurer les trésors.  
 Jette les yeux sur nous, & vois comme deux vies  
 Sont ici l'un à l'autre étroitement unies ;  
 Corinne veut devoir la sienne à ton secours,  
 Et c'est de son salut que dépendent mes jours.  
 Ta bonté pour Corinne est assez raisonnable ;  
 Elle ne peut mourir sans te rendre coupable ;  
 Sa perte à tous momens iroit te reprocher  
 Que son zèle pour toi te devoit plus toucher.  
 Et toi qui sçais si bien sauver toutes les femmes  
 De ce fruit dangereux que produisent nos flâmes,  
 Qui ravit en naissant ce qu'il va recevoir,  
 Qui coûte assez souvent le jour qu'on lui fait voir :  
 Déesse si puissante, adorable Lucine,  
 Dans un péril si grand répons-moi de Corinne ;  
 Tu peux la soulager, & tu ne pourrois pas  
 Voir périr sans secours tant de divins apas.  
 Son mérite sans moi parle assez pour lui-même ;  
 Mais rien ne parle mieux que mon amour extrême :  
 Agis, & tu verras bien tôt sur tes Autels  
 Les encens les plus purs que t'offrent les mortels.  
 Lors je veux dans ton Temple assurer cette histoire,  
 Par une inscription ou de Marbre ou d'ivoire,  
 Et j'y ferai graver que tu rends en ce jour  
 Ma Déesse à la vie & mon cœur à l'amour.  
 Mais pour presser l'effet de ma juste promesse,  
 Presse la guérison de ma chere Maitresse.  
 Vous, cruelle Beauté, si, lorsque je vous plains,  
 J'ose vous préparer contre ce que je crains,  
 Réglez-vous désormais sur votre expérience,  
 N'irritez point la mort dans toute sa puissance ;  
 Et soyez satisfaite après ce grand malheur,  
 De l'avoir combattue avec tant de valeur.



## VINGT-HUITIEME ELEGIE.

*Il reproche à sa Maitresse le crime qu'elle a commis en donnant la mort à son enfant lorsqu'il étoit prêt de lui devoir le jour.*

**Q**ue nous sert d'effuyer tout le péril des armes,  
Pour mettre le beau Sexe à couvert des allarmes?  
Que nous sert de souffrir que ces foibles vain-  
queurs

Sans s'exposer à rien, triomphent de nos cœurs ?  
Si l'on voit chaque jour des vertus criminelles  
Contre leurs sûretés armer leurs mains cruelles,  
Et les faire chercher jusqu'en leur propre flanc,  
Dans le fruit de nos feux le plus beau de leur sang ?  
Celle qui la premiere inventa l'artifice  
De mettre son honneur à couvert sous le vice,  
Méritoit d'expirer sous l'exemple honteux  
Que son trop de vertu donnoit à ses neveux.  
Quoi, vous pourrez ainsi, pour cacher la grosseffe,  
Eteindre en votre sang toute notre tendresse,  
Et de nos doux efforts ensevelir l'éclat  
Aux dépens du beau lieu qui reçoit le combat ?  
Du moment qu'eut regné cette horreur sans seconde,  
Sans doute il eût fallu pleurer la fin du monde,  
Ou d'un Deucalion emporter les trésors,  
Qui scût forcer une ame à reprendre son corps.  
Si Thetis affectant ce scrupule inutile,  
Eut à tout l'Univers volé le grand Achille,  
La Grece eût à Priam coûté moins de combats,  
Et n'eût point sous sa chute écrasé ses Etats.  
Si Rhéa qui pour Mars fouilla son innocence,  
Eût aux Freres jumeaux refusé la naissance,  
Que seroit devenu cet esprit glorieux,  
De nous donner un Chef qui fût un de nos Dieux ?

## 230 XXVIII. ELEGIE.

De ce charme trompeur , si Venus trop éprise ,  
 Eût souillé de son sang son Amour pour Anchise ,  
 Comment eût-elle pû réparer, de quel prix  
 Nous payer les Césars que l'on doit à son fils ?  
 Hélas ! si votre mere eût eu cette foiblesse ,  
 Ovide n'auroit pas sa divine Maitresse ;  
 Si la mjenne eût suivi le même sentiment ,  
 Corinne auroit perdu son plus fidèle Amant.  
 N'est-ce pas se noircir d'un crime sans excuse  
 Que d'arracher un fruit quand l'arbre le refuse ?  
 Et le bon goût qu'il a dans sa maturité  
 Ne peut-il nous payer de l'avoir souhaité ?  
 Par la même rigueur que vous faites paroître ,  
 Votre fruit perd le jour même avant que de naître.  
 Cette fausse clarté le fait évanouir ,  
 Et pour l'avoir trop tôt, il ne peut en jouir.  
 Medée en sa fureur a commis bien des crimes ,  
 Mais son feu paroissoit les rendre légitimes ,  
 Jusqu'à ce que son cœur lassé de son amour ,  
 Voulut de ses enfans l'immoler à son tour.  
 La vertu de Progné n'eût point été souillée :  
 Si la mort de son fils ne l'avoit ébranlée ;  
 Cependant toutes deux, pour punir leur époux,  
 Ne prétoient que des bras à leur juste courroux.  
 Avez-vous pour couvrir votre action cruelle ,  
 Un Thérée à punir, un Jason infidelle ?  
 Et vous souffrira-t'on sans cause une fureur ,  
 Qui juste en apparence a causé tant d'horreur ?  
 Pour l'intérêt du sang dans les monstres d'Afrique ,  
 Avec plus de douceur la Nature s'explique :  
 Votre sexe est le seul dont l'injuste courroux  
 Craint de faire éclater ce qu'il trouve si doux.  
 Vous aimez les plaisirs sans en vouloir la peine :  
 Mais aussi fort souvent une Mere inhumaine  
 Se punit en péchant, & l'enfant outragé  
 Par le coup qui le blesse est quelquefois vengé.  
 Après ces deux trépas le peuple qui s'assemble  
 Au bucher préparé les va porter ensemble ;

Et dans ce triste état on partage son cœur ,  
 De pitié pour l'enfant, pour la Mere d'horreur.  
 Ce préface odieux est un foible Interprète ,  
 Qui croyant ce qu'il craint , cache ce qu'il souhaite :  
 Veuille le juste Ciel en détourner l'effet ,  
 Et tromper ma terreur pour remplir mon souhait !  
 Dieux ! Corinne a rendu sa peine légitime ,  
 Mais ne la lui donnez qu'après un second crime :  
 Oubliez un courroux qui tout prêt d'éclater ,  
 Doit mesurer ses coups avant de les porter.

VINGT-NEUVIEME ELEGIE.

*Sur une Bague dont il fait présent à sa  
 Maitresse.*

**A** Nneau , qui vas t'unir à ma belle Maitresse,  
 Qui dois toute ta gloire à ma seule tendresse,  
 Sois reçu de Corinne avec tant de bonté ,  
 Qu'elle brûle aussi-tôt de te voir arrêté.  
 Dans ton cercle doré quelque doigt qu'elle enchaîne  
 Consulte mon amour pour y couler sans peine ;  
 Que ton obéissance à flater son dessein  
 Lui fasse présumer qu'on te fit pour sa main.  
 Que tu vas être heureux sans trouble & sans allarmes,  
 Quoique de ton bonheur tu goûtes peu les charmes ;  
 Tu vas être touché par l'objet de mes feux ,  
 Et je vais t'envier ces momens bienheureux.  
 Si par l'art de Circé , si par l'art de Prothée  
 Je pouvois me parer de figure empruntée ,  
 Me changer en Anneau , que j'aurois de plaisir  
 A le faire moi-même , à pouvoir le choisir !  
 Corinne ne pourroit flater son beau visage ,  
 Que je n'eusse avec joye un pareil avantage ,  
 Ni chatouiller son sein que son petit Anneau

Ne s'égarât souvent dans un objet si beau.  
 Quoique bien engagé, quelquefois par surprise  
 Je quitterois son doigt, j'ouvrerois sa chemise,  
 Et j'irois m'attacher si fort à ce qu'on sçait,  
 Qu'avant qu'on pût m'ôter, je serois satisfait.  
 De plus, à cacheter je serois nécessaire,  
 Et pour mieux à la cire unir mon caractère,  
 Elle me fuceroit avec ce beau corail  
 Dont la vive couleur feroit honte à l'émail,  
 Elle me mouilleroit dans ses lèvres charmantes,  
 Je sçaurois bien goûter ces faveurs innocentes :  
 Heureux, si mon bonheur ne m'étoit point vendu  
 Par celui d'un Rival qui feroit attendu.  
 Pour conferyer ma pierre à mille maux sujette,  
 Lorfqu'on voudroit me mettre au fond d'une cassette,  
 Je me retrecirois avec tant de vigueur,  
 Que le doigt trop gêné presseroit mon bonheur.  
 Je dirois en secret à la Beauté que j'aime,  
 Pourquoi me voulez-vous éloigner de moi-même ?  
 Votre honneur avec moi ne fera point blessé :  
 Le doigt que j'embellis n'en peut être offensé.  
 Si vous êtes mon cœur, si vous êtes ma vie,  
 Laissez moi tous les jours vous faire compagnie,  
 Souffrez que dans le bain j'admire les trésors  
 Qu'épuifa la Nature à former un beau corps.  
 Peut-être que mon feu découvroiroit ma feinte ;  
 De trop d'émotion je sentirois l'atteinte ;  
 Et je crains que l'Anneau dans un si doux moment  
 Ne voulût s'acquitter des devoirs de l'Amant.  
 Mais pourquoi me flater d'un dessein téméraire,  
 Fais, trop heureux Anneau, ce que je ne puis faire,  
 Va trouver ma Corinne, & si dans ton bonheur  
 Elle veut s'informer de l'état de mon cœur :  
 Réponds-lui que ce cœur lui veut être fidelle,  
 Et t'unis à son doigt pour m'unir avec elle.



## TRENTIÈME ELEGIE.

*Il prie Corinne de l'aller trouver dans sa maison de Campagne.*

J'Ai quitté le séjour où nait l'inquiétude ;  
 Sulmone est à présent ma belle solitude ,  
 Le terrain est petit , mais fort sain par ses eaux ,  
 Qui font en mille endroits serpenter des ruisseaux.  
 Au milieu des chaleurs de la saison présente ,  
 Lorsque la Canicule est la plus véhémente ,  
 L'eau contre le Soleil est un si bon soutien ,  
 Qu'il ne peut malgré lui nous faire que du bien.  
 Tout y rit , tous les prez y sont peints de verdure ,  
 Qu'on voit prendre des eaux sa fraîche nourriture.  
 Vous voyez d'un côté que les champs azurés  
 Ont caché leur azur sous leurs épis dorés :  
 D'un autre les raisins pendans en abondance.  
 Où le bled ne croit point, l'olivier prend naissance ;  
 Mille herbes sous les pas dont la vive couleur  
 Du charme de nos sens dispute avec l'odeur.  
 Dans l'humide vallon la fraîcheur & l'ombrage  
 Ont du tendre gazon bordé tout le rivage ;  
 Enfin , pour notre joye , il semble que les Dieux  
 N'ont rien voulu laisser d'inutile en ces lieux.  
 Que me servent ces biens que le Ciel nous envoie ?  
 N'ayant plus mon amour , je perds toute ma joye ;  
 Mais que dis-je ? mon cœur est toujours enflammé  
 Autant qu'on peut aimer sans voir l'objet aimé.  
 Si l'on vouloit m'ôter ce que j'ai de tendresse ,  
 Me mettre au rang des Dieux sans vous faire Déesse ,  
 J'aimerois mieux les fers que je porte ici-bas ,  
 Que toute l'Ambrosie où vous ne seriez pas.  
 Ceux qui selon leur gré divisèrent la Terre ,  
 Méritoient de souffrir une cruelle guerre ,



# XXXI. E L E E G I E. 235

Qui nous porte d'aimer nôtre pays natal.  
 Sans vous tout est contraire au repos de ma vie :  
 Sans vous dans mon pays je crois être en Scythie ,  
 Ou sur ce grand Rocher qui d'un sang criminel  
 Se fait par sa rougeur un reproche éternel.  
 De l'Orme & de la Vigne unis par la nature ,  
 Rien ne peut diviser l'union toute pure ;  
 Et pourquoi de l'absence avaler le poison ,  
 Moi qui brûle d'un feu qu'alluma la raison ?  
 Vous m'aviez assuré d'une grace divine ,  
 Que jamais sans Ovide on ne verroit Corinne ;  
 Oui, vous m'aviez juré par nos tendres Amours ,  
 Par vos yeux, mes Soleils, de m'éclairer toujours ;  
 Mais hélas ! votre sexe a souvent la foiblesse ,  
 Si-tôt qu'il a promis, d'oublier sa promesse ;  
 Dans les vents, dans les eaux, plus de stabilité  
 Que ces foibles vainqueurs n'ont de fidélité :  
 Hélas ! si vous voulez que mon feu se console ,  
 Commencez, ma Déesse, à lui tenir parole ;  
 Venez, prenez en main les rênes des chevaux  
 Pour presser le remède où pressent tant de maux.  
 Rendez en la voyant votre premier hommage ,  
 Montagnes , baissez-vous pour lui faire un passage :  
 Vallons, élevez-vous, & ne permettez pas  
 Qu'on voye humilier tant de divins appas.

## TRENTE-UNIE' ME ELEGIE.

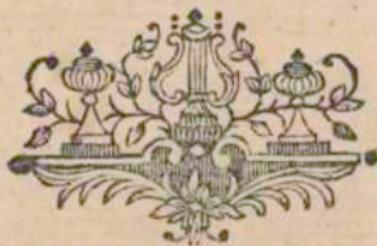
*Il tache d'adoucir la fierté de Corinne par des protestations de fidélité.*

**S**I quelqu'un donnant tout au faux jour de l'estime,  
 Veut que dans un grand cœur l'amour soit un  
 grand crime,  
 Pour le défavouer, le mien est trop pressant ,

Et je ne voudrois pas être plus innocent.  
 Que je fois un méchant, que je fois un infame,  
 Pourvû que de Venus l'impérieuse flame,  
 Ce grand air de charmer, cet orgueilleux pouvoir  
 Satisfasse mes sens, s'il séduit mon devoir.  
 Que je serois heureux du choix de ma Maitresse !  
 Que je m'applaudirois d'une illustre foiblesse,  
 Si j'avois dans l'objet qui regne sur mon cœur,  
 Avec tant de beauté trouvé tant de douceur !  
 Avec tant de rigueur, hélas ! elle est trop belle ;  
 Avec tant de beauté, pourquoi se connoit-elle ?  
 Ne peut-on lui cacher que ses divins attraits  
 Ont droit de tout brûler sans qu'ils brûlent jamais ?  
 J'ai beau lui découvrir le secret de mon ame,  
 Son miroir détruira tout ce que fait ma flâme :  
 Aussi ne lui sert il qu'après que ses beautés  
 Ont reçu le secours des charmes empruntés.  
 Parce que vous avez dans votre beau visage  
 Le secret d'ébranler le plus ferme courage,  
 Que pour nos libertés c'est un écueil fatal,  
 Est-ce un juste sujet de me traiter si mal ?  
 Croyez-vous pour cela que mon feu ne doit être  
 Qu'un objet de mépris pour ce qui l'a fait naître ?  
 L'amour sçait tout unir, & sans trop se flater,  
 Il sied bien de descendre à qui ne peut monter.  
 La Nymphe Calipso ne fut pas si sévère ;  
 Et loin que d'un mortel le feu pût lui déplaire,  
 Elle retint Ulysse à qui la voix des Dieux  
 Déroboit les souhaits du commerce amoureux.  
 Thétis de son Pelée adorant la basseffe  
 Sacrifia pour lui le grand nom de Déesse,  
 Et Numa qui s'est vû le second de nos Rois  
 Sur la Nymphe Egerie en étendit les droits.  
 Vulcain de tous les Dieux le plaisir & l'injure,  
 Dont la taille fait rire, & blesse leur nature,  
 Quelques défauts qu'il eût, fit dans sa passion  
 Avec la Beauté même une tendre union.  
 Des Vers qui de mon feu vous peignent la constance,

XXXI. ELEGIE. 237

Le second de cinq pieds cède à l'autre en cadence ,  
 Et cependant tous deux ils sont si bien unis ,  
 Que le premier sans lui ne seroit d'aucun prix.  
 Ainsi recevez-moi sous des loix moins cruelles ;  
 Il faut que votre cœur finisse nos querelles.  
 Il faut, pour accorder sa gloire & mes desirs,  
 Etablir votre empire au milieu des plaisirs.  
 Mes yeux seuls de mon feu seront les Interprètes ;  
 Je n'éventerai point nos intrigues secretes ,  
 Et je sçaurai si bien vous feindre des rigueurs ,  
 Qu'un Rival me plaindra quand j'aurai vos faveurs.  
 Mais si sur cet espoir vous ne rendez les armes ,  
 Pourrez-vous resister à mes Vers pleins de charmes ?  
 Rien ne les vaut au monde , & plus d'une Beauté  
 Voudroit de leur destin flater sa vanité.  
 J'en connois une , mais . . . une Beauté divine ,  
 Qui se croit mon objet sous le nom de Corinne ,  
 Qui s'en vante par tout ; pour lui plaire en ce point ,  
 Qu'en aurois-je , ou plutôt que n'en aurois-je point ?  
 Mais ainsi qu'un canal formé pour une source  
 Ne peut de deux torrens favoriser la course ,  
 Mon feu qui pour mes Vers a fait un si beau choix ,  
 Ne peut à deux Beautés les donner à la fois ,  
 Vous seule êtes l'objet qui causez mon martyre ,  
 Vous seule êtes l'objet à qui je le puis dire ,  
 Et mes vers amoureux ont un sort assez doux ,  
 S'ils vous donnent pour moi ce que je sens pour vous ,



---

 TRENTE-DEUXIEME ELEGIE.
 

---

*Il écrit à Macer , qui est un Poëte de ses Amis , qu'il ne peut quitter les matières amoureuses.*

**P**endant que tes beaux Vers affurent la mémoire  
 D'Achille, ce Héros qui trainoit la victoire,  
 Et que dans tes Ecrits les plus vaillans Guerriers,  
 Sous l'horreur du tombeau retrouvent des Lauriers ;  
 Je suis dans un repos qu'inspire aux foibles ames  
 Ce tumulte des sens , ce commerce des flames.  
 La gloire a beau parler , l'Amour , sûr de ma foi,  
 Triomphe avec éclat de la gloire & de moi.  
 J'ai fait quelques efforts pour quitter ma Maîtresse ;  
 Mais d'un air de reproche ensemble & de tendresse,  
 Je l'ai vûe en mes bras demander un aveu  
 Qui reprit contre moi le parti de mon feu.  
 Je disois qu'un grand cœur n'étoit pas toujours tendre,  
 Et que je rougissois de n'oser me défendre :  
 Hélas ! répondoit-elle , en poussant un soupir ,  
 Quand on sçait bien aimer, on n'en sçait point rougir.  
 Puis voyant que mon ame étoit irrésolue ,  
 Ses baisers du combat régloient toute l'issue.  
 Tout mon cœur se perdoit, mais avec tant d'apas ,  
 Qu'il n'eût pû souhaiter de ne s'y perdre pas.  
 Enfin mon foible effort demeurant inutile,  
 L'esprit à défarmer n'étoit pas difficile.  
 Il quittoit les Héros , & rendoit tous ses soins  
 A ces tendres combats qui n'ont point de témoins.  
 Ce n'est pas qu'après tout je n'aye eû quelque envie  
 D'élever mon esprit jusqu'à la Tragédie ,  
 Et sans trop me flater de mes foibles travaux,  
 J'avois les sentimens dont se forme un Héros ;

Mais

Mais un je ne sçai quoi qui s'attache aux personnes ,  
 M'ôta le grand pouvoir de donner des Couronnes ;  
 Et l'Amour m'exposant à de tristes revers ,  
 Me vint jusqu'à mon Trône accabler de ses fers.  
 Je voudrois, mais en vain, lui refuser les armes ,  
 Dans les yeux de Corinne il trouva tant de charmes ,  
 Que mon cœur languissant, battu de toutes parts ,  
 Laisa mon Sceptre en proye à ses moindres regards.  
 L'art d'aimer & de plaire est toute mon étude ;  
 Je ne l'ai pas appris sans en faire habitude ;  
 Et c'est à mes dépens que je sçai le secret  
 De triompher sans vaincre ou de vaincre en effet.  
 J'ai pour ma Penelope écrit à ce grand Prince ,  
 Dont la cruelle absence ébranloit ma Province ,  
 Et j'ai de ma Philis, si juste en mes desirs ,  
 Pour trouver son perfide, animé les soupirs.  
 J'ai douté pour Helene & pleuré pour Canace ;  
 D'Hypsipile à Jason j'ai porté la disgrâce ,  
 Et de Phédre traitée avec tant de rigueur ,  
 J'ai caché tout le crime & peint toute l'ardeur ;  
 J'ai dit ce que Didon dit avec cette épée ,  
 Qui bien-tôt dans son sang devoit être trempée ,  
 Et pour peindre à Phaon ses plus vives douleurs ,  
 Aux soupirs de Sapho j'ai donné des couleurs.  
 Sabinus a pour moi beaucoup de complaisance ;  
 Pour courir tout le monde il a fait diligence ;  
 Et m'a dans peu de tems de mes Princes ingrats  
 Apporté des Billets que je n'attendois pas.  
 Penelope y connoit le tendre caractère  
 D'un cœur bien amoureux & d'une main bien chere :  
 Phédre y voit de ses feux l'indigne traitement ,  
 Qui n'est pas ordinaire à ce Sexe charmant ;  
 Enée à sa Didon immole après sa vie ,  
 D'un trop lent repentir sa dureté suivie ;  
 Et de Demophon Philis sçait, mais trop tard ,  
 Qu'à sa longue tristesse il prend beaucoup de part :  
 Hypsipile y recoit la funeste nouvelle  
 Que Jason aime encor, mais que ce n'est pas elle.

Et Sapho dont Phaon n'écoute pas les vœux ,  
 Se jette dans les eaux pour éteindre ses feux.  
 Le moyen qu'à l'amour on refuse de plaire !  
 Tu ne peux l'éviter quoique tu puisses faire ,  
 Et même dans le sang on voit que ta raison  
 N'est pas en sûreté contre sa trahison.  
 Au milieu des combats dont tu fais la peinture ,  
 D'Helene avec Paris tu décris l'aventure.  
 Macer, en vérité, te peux-tu garantir  
 De ce je ne sçai quoi que tu lui fais sentir ;  
 Si je te connois bien , ces sortes de matieres  
 T'échauffent un peu plus que tes humeurs guerrieres,  
 Si c'est avec plaisir que tu te vois contraint  
 A peindre les combats dont ton cœur est atteint.

TRENTE-TROISIE'ME ELEGIE.

*A un Mari trop commode.*

**M**ari le plus benin des Maris débonnaires ;  
 Si tu sens une pente à souffrir les affaires ,  
 Pour irriter mon feu, pour en presser l'ardeur,  
 Du moins ne souffres pas avec tant de douceur.  
 Quand on peut ce qu'on veut, le plaisir est sans force :  
 Un peu de violence en ranime l'amorce :  
 Et les gens de bon goût ont peu d'avidité  
 Pour ces tièdes douceurs qu'ils n'ont pas acheté.  
 Il faut que par l'espoir un beau feu se soutienne ;  
 Mais il faut que la crainte y mêle un peu de peine,  
 Et qu'un refus contraint des plus heureux soupirs,  
 Pour en croître la joye en croisse les desirs.  
 Pour moi j'aime à languir , j'aime à m'y voir con-  
 traindre ;  
 A brûler dans ma flame avant que de s'éteindre,  
 Et je ne puis aimer un plaisir accordé,  
 Sans qu'il soit attendu , ni presque demandé.

Corinne;

### XXXIII. E L E G I E. 241

Corinne , qui ſçavoit le foible de mon ame,  
 Se ſervoit du pouvoir de ménager ma flame,  
 Et faisoit quelquefois à mes feux irrités  
 Une neceſſité de ſes moindres bontés.  
 Ses maux , qui dans le calme excitant la tempête,  
 Paſſoient ſous ſon aveu du cœur juſqu'à la tête,  
 Me faiſoient plus ſonger par un juſte retour,  
 A plaindre ſes douleurs qu'à guérir mon amour ;  
 Pour couvrir ſes refus d'une fauſſe apparence,  
 Souvent elle attaquoit ma timide innocence,  
 Et l'accabloit d'un crime où je ne ſongeois pas,  
 Pour me faire approuver l'Arrêt de mon trépas.  
 Enfin , lorsque ſon ame en cette incertitude  
 Avoit aſſez jouï de mon inquiétude,  
 Pour jouïr du retour de mes vœux ſatisfaits,  
 Elle m'abandonnoit ce qu'on ne dit jamais.  
 Que d'aimables langueurs ! que de tendres careſſes  
 Quels baiſers, quels combats ! que de douces foibleſſes !  
 Et que j'étois heureux dans de ſi beaux momens,  
 De ne l'avoir été qu'après de longs tourmens !  
 Ainſi, divin objet, pour qui mon cœur ſoupire,  
 Par des pièges adroits conſervez votre empire ;  
 Laiſſez moi dans l'eſpoir, n'accordez rien de plus  
 Qu'après que vous m'aurez laſſé de vos refus.  
 Si quelquefois la nuit je viens à votre porte,  
 L'aveuglement pour guide, & l'amour pour eſcorte,  
 Jamais à me l'ouvrir ne donnez votre aveu,  
 Que le froid n'ait été l'épreuve de mon feu.  
 C'eſt ainſi qu'on eſt sûr de ma perſévérance,  
 L'obſtacle en nos deſirs en croit la violence,  
 Il tient lieu de mérite à l'objet qu'on chérit ;  
 Il ne plaît pas d'abord, mais l'amour ſ'en nourrit :  
 Au lieu que ce grand feu dont une ame eſt charmée,  
 S'il devient trop puiffant ſur la perſonne aimée,  
 Ne voit dans les plaiſirs qu'une fade douceur  
 Qui pique tous les ſens, mais dégoute le cœur.  
 Si l'on avoit ſouffert ſans des rigueurs extrêmes,  
 Les vœux de Danaé ſe répandre d'eux mêmes,

## 242 XXXIII. ELEGIE.

Le Dieu qui l'adoroit n'eût pas caché ses feux  
 Sous l'éclat d'un faux or qui ne brilloit qu'aux yeux.  
 Si Junon n'avoit pas à sa jalouse envie,  
 Immolé sa Rivale en lui laissant la vie,  
 Le même Jupiter n'eût pas avec ardeur  
 A ce grand sacrifice immolé sa grandeur.  
 L'on voit peu de beauté dans les arbres vulgaires,  
 L'on n'estime point l'eau des communes rivieres,  
 Ainsi pour chaque chose on n'a que du mépris,  
 Quand la difficulté n'en fait pas tout le prix.  
 Une femme qui veut conserver son empire,  
 Doit charmer un Amant, le mitonner, s'en rire.  
 Peut-être que d'avis je suis bien libéral  
 Pour en faire sur moi le coup d'essai fatal :  
 Hélas ! si mes conseils avançoient ma ruine ;  
 Quoi qu'en puisse arriver, la douceur m'affassine :  
 Je suis tout ce qui m'aime, & je ne sçai pourquoi  
 J'aime tout ce qui fuit de vivre sous ma loi.  
 Toi, Mari trop benin, qui poussé d'un beau zèle,  
 Prens trop de sûreté sur la foi d'une Belle,  
 Commande que la nuit on ferme ta maison  
 Avec autant de soin qu'on ferme une prison.  
 Si quelqu'un doucement vient frapper à la porte,  
 Demande *qui va là* d'une voix un peu forte.  
 Si les chiens font du bruit, éveille tes valets,  
 Ne souffre point écrire ou prendre des Billets.  
 Si ta femme se plaint d'une douleur de tête,  
 Veut faire lit à part, prends bien garde à la bête,  
 Qu'un Monsieur le galant ne trouve à la guérir  
 D'un mal que tu plaindras sans qu'il ait à souffrir.  
 Que ce chagrin pour toi devienne insupportable  
 Que ton extérieur n'en soit pas connoissable ;  
 Et que ta jalousie offre ainsi quelque jour  
 A faire pratiquer ce qu'on sçait en amour.  
 Triompher des faveurs de ces femmes habiles,  
 Qui n'ont point dans le jour de momens inutiles,  
 C'est tirer avantage & se faire estimer  
 Du sable qu'on a pris sur le bord de la Mer.

Je veux bien par pitié t'avertir de ma peine ;  
 Si tu ne garde mieux la Beauté qui m'enchaîne ;  
 Je ne puis plus l'aimer fans qu'on dise aujourd'hui,  
 Que quand je fais un sot , je suis plus sot que lui.  
 J'ai souffert trop long-tems. J'avois quelque espérance,  
 Que je pourrois enfin lasser ta patience,  
 Et je me préparois contre une cruauté  
 Dont mon cœur amoureux s'étoit déjà flatté.  
 Mais tu n'es que trop bon, rien ne touche ton ame,  
 Tu ne contes pour rien les crimes de ta Femme :  
 Que ne te régles tu sur les Maris jaloux ?  
 Va, je n'ai plus d'amour si tu n'as du courroux.  
 Quoi , je pourrois toujours fans te mettre en cervelle,  
 Avoir dans ta maison quelque douceur nouvelle ?  
 J'irai baiser ta Femme , & même entre tes bras ?  
 J'irai te découcher , & tu le souffriras ?  
 Et quand j'aurai goûté ce plaisir qu'on doit taire,  
 Je prendrai du repos sans craindre ta colere ?  
 Et tu ne feras rien contre un si triste fort,  
 Qui me fasse vingt fois te souhaiter la mort ?  
 Quel triomphe pour moi de vaincre une prudence,  
 Qui pourroit au besoin être d'intelligence ?  
 Ta douceur met obstacle à celle du plaisir,  
 Que j'aime à dérober & non pas à choisir.  
 Si tu veux tout souffrir avec même foiblesse,  
 Cherche en d'autres Galans moins de délicatesse,  
 Et pour moi, si tu veux que je sois ton Rival,  
 Fais m'en venir l'envie en me traitant plus mal.

TRENTE - QUATRIEME ELEGIE.

*A sa Maîtresse, pendant qu'il assistoit avec elle à des jeux publics.*

**J**E ne viens pas ici pour être contenté  
 D'un simple mouvement de curiosité,

Pour

## 244 XXXIV. ÉLÉGIE

Pour voir qui des Romains animés par la gloire,  
 Rempotera des jeux l'innocente victoire ;  
 J'aimerois cependant à voir vaincre celui  
 Qui dans vos vœux secrets trouve un secret appui.  
 Je viens pour vous parler du beau feu qui me presse,  
 Pour me mettre avec joie aux pieds de ma Maîtresse ;  
 Et si d'un entretien je ne vois point le jour,  
 Pour faire à mes soupirs expliquer mon amour.  
 Suivant notre dessein, nous n'avons pas le même,  
 Regardez les combats avec un soin extrême,  
 Sur vous incessamment j'attacherai mes yeux ;  
 Ainsi chacun verra ce qu'il aime le mieux.  
 Heureux le Chevalier dont l'adroite conduite,  
 Vous fera d'un souhait honorer son mérite,  
 Se pourroit-il qu'un homme avec tous ses exploits  
 Eût assez de bonheur pour vous prescrire un choix ?  
 Si j'étois assuré de cette préférence,  
 J'entrerois dans la lice avec pleine assurance ;  
 Mes chevaux sembleroient traîner avec éclat  
 Le Char de mon triomphe, & non pas du combat ;  
 Tantôt précipités dans des courses legeres,  
 Ils iroient jusqu'au bout sans heurter les barrières,  
 Tantôt cette chaleur pourroit se refroidir,  
 Pour donner aux Romains le tems de m'applaudir.  
 Si de quelques regards vous honoriez mes peines,  
 J'arrêteroîs ma course, & quitterois les rênes,  
 Et l'heur de triompher aux yeux de l'Univers,  
 Ne vaudroit pas pour moi la gloire de mes fers.  
 Aimable Hippodamie ! avec tout son courage  
 Pelops étoit forcé de céder à l'orage ;  
 Et par Ænemaüs eût été prévenu,  
 Si vos soins amoureux ne l'avoient soutenu.  
 Vous fîtes de ses feux une preuve bien tendre ;  
 Tout le Sexe n'est pas si facile à surprendre :  
 Mais il est bon qu'il traite avec moins de courroux  
 Un mal qu'il peut guérir, & qu'il prend comme nous,  
 Hélas ! que faites-vous, adorable inhumaine,  
 Pourquoi vous éloigner d'une place certaine ?

Vous

XXXIV. E L E G I E. 245

Vous me ferez plaisir de ne bouger d'ici,  
 Vous êtes à votre aise, & mon amour aussi.  
 Vous qui l'incommodez, voisin peu nécessaire,  
 Eloignez votre main si vous me voulez plaire.  
 Vous qui de si près nous regardez les combats,  
 Vos genoux seroient mieux, s'ils ne nous tou-  
 choient pas.

Corinne, prenez garde à n'être point crotée,  
 Votre robe pend trop, & peut être gâtée ;  
 Relevez la vous même, ou souffrez sans chagrin  
 Que pour la relever je lui prête la main.  
 Robe, qui couvrirez des jambes blanches, rondes,  
 Pourquoi nous envier des beautés sans secondes ?  
 Ce bonheur avoit-il tant de quoi vous flatter ?  
 Vous n'en pouvez jouir, & vouliez nous l'ôter.  
 Telles étoient jadis les jambes d'Athalante,  
 Qui prenoient dans les bois une joie innocente,  
 Et son Melanion qui l'aimant tendrement,  
 Eut souffert sans murmure un fardeau si charmant.  
 Telles on peint encor celles de la Déesse,  
 Qui court dans les forêts avec tant de vitesse,  
 Et quand quelque mortel voit cet objet puissant,  
 S'il est fait comme moi, il sçait bien ce qu'il sent.  
 Quand j'en entends parler, mon ame est toute émuë,  
 Quand l'objet est présent, que faire à cette vûe ?  
 Et comment souffrirois-je une pareille ardeur  
 Si je brûle en idée avec tant de fureur ?  
 Et comme les Amans sont gens à conjectures,  
 Ces jambes sans défaut font tirer mille augures  
 D'un lieu. . . comment nommer un lieu plein de  
 beauté,

Que vous privez du jour sans qu'il l'ait mérité ?  
 Puisqu'aucun Chevalier n'est encore au passage ;  
 Voulez-vous rafraichir un peu votre visage ?  
 Et qu'avec l'éventail j'invite les Zéphirs  
 A combattre le chaud par leurs tendres soupirs ?  
 Ce chaud vient moins de l'air qu'il ne vient de  
 ma flame ;

## 246 XXXIV. ELEGIE.

Il se venge sur vous en fortant de mon ame,  
 D'avoir quitté vos yeux, cet aimable séjour,  
 Où regnent la fierté, les Graces & l'Amour.  
 Pendant que sur mon feu je pousse la matiere,  
 Je viens sur vos habits de voir quelque poussiere :  
 Sors, noir larcin des vents, tu ne te connois pas  
 Quand tu veux te mêler à de si doux apas.  
 Je voi des Combattans la Troupe qui s'avance ;  
 De mille cris de joie honorons leur vaillance :  
 Pour applaudissement faisons à notre tour  
 Ce que donnent leurs bras aux pompes d'un grand jour:  
 Déesse du succès, adorable Victoire,  
 Jusqu'à ce qu'on te force à l'Arret de la gloire,  
 Viens donner par pitié le secret à mon cœur  
 De se vaincre lui-même, ou vaincre son vainqueur.  
 Ceux qui s'aiment dans l'eau, qu'ils courtisent Neptune;  
 Pour moi je ne veux point y faire ma fortune,  
 Je troave sur la terre où je suis tout posté,  
 Un peu moins d'inconstance, & plus de sûreté.  
 Que Mars ait des soldats un éternel hommage :  
 Pour moi, je ne me bats jamais sans avantage,  
 C'est-à dire en plein calme éclairé par un Dieu  
 Qui n'a point de lumiere, & qui met tout en feu.  
 Que la Lune aux Chasseurs, Phœbus à la science,  
 Minerve aux Ouvriers offre son assistance :  
 Puisse les Laboureurs enrichir leurs Guerets  
 Par l'aide de Bacchus, & l'amour de Cerés :  
 Que Pollux dans la lute ait un pouvoir suprême !  
 A dompter un cheval, que Castor ait de même !  
 Qu'ils exigent tous deux un respect singulier,  
 Et du vaillant Athlete, & du bon Cavalier !  
 Pour moi, c'est à Vénus, à son fils plein de charmes  
 Qu'avec gloire & plaisir je veux rendre les armes.  
 Déesse, qui voyez le secret de mon cœur,  
 Je cède sans combat, triomphez sans rigueur.  
 Faites que ma Corinne aujourd'hui se souviene  
 D'avoir quelque foiblesse, ou de souffrir la mienne.  
 Venus qui se rendit à des vœux si puissans

## XXXIV. E L E G I E. 247

Me promet le remède aux douleurs que je sens.  
 L'en voudrez-vous dédire, adorable Corinne ?  
 Je dois tout, je l'avoue, à sa bonté divine,  
 Mais je devrai bien plus, pour finir mes ennuis,  
 A qui m'aura payé, qu'à qui m'aura promis.  
 Quand Venus par vos feux se fera dégagée,  
 Veuillent les justes Dieux que vous soyez vengée,  
 Si vous n'êtes l'objet de mes vœux les plus doux ;  
 Si mon dernier soupir n'est encor tout à vous.  
 Si les pieds vous font mal, appuyez-les sans crainte ;  
 Le Cirque est déjà plein autour de son enceinte ;  
 Les Combattans sont prêts, chaque parti rangé,  
 Les chevaux attelés, le Soleil partagé.  
 Celui-là vous plait fort, la gloire qui l'inspire  
 Est trop bien avec vous pour vouloir vous dédire.  
 Il vaincra ; ses chevaux semblent même à la fois  
 Voir tous deux votre cœur, s'entendre avec son choix.  
 Le Ciel en sa faveur exauce vos prieres ;  
 Mais que vois-je ? son Char s'écarte des barrières :  
 Il prend mille détours loin de s'en approcher ;  
 Soutiens mieux un parti qui nous devient si cher,  
 Si ton propre intérêt n'est pas considérable,  
 Fais triompher Corinne à tes vœux favorable,  
 Et retiens tes chevaux d'un air si véhément  
 Qu'ils n'osent plus tromper un appui si charmant.  
 Le lâche nous trahit, & se trahit soi-même ;  
 Mais voyons si du sort la rigueur est extrême :  
 Déjà tous les Romains pour le voir ranimé,  
 Font avec leurs habits le signe accoutumé.  
 De peur que la poussière avec un avantage,  
 Ne veuille insolemment souiller votre visage,  
 Mettez-le dans mon sein ! à le bien recevoir,  
 Répondez-vous pour lui qu'il fera son devoir.  
 Pour donner aux vaincus encore quelque ressource,  
 Tout semble préparé pour la seconde course,  
 Et déjà les Guerriers partagent tous les cœurs  
 Par la diversité de leurs belles couleurs,  
 Vous pour qui ma Maitresse a fait voir tant d'estime,

Dans

## 248 XXXV. ELEGIE.

Dans ce dernier combat réparez votre crime,  
 Et ne nous laissez plus les reproches secrets  
 D'avoir formé pour vous d'inutiles souhaits.  
 Corinne a triomphé, je suis seul sans victoire!  
 Celui qu'elle a choisi vient d'assurer sa gloire,  
 C'est à moi maintenant à me faire choisir  
 Pour nous unir tous deux dans le même plaisir.  
 Corinne d'un souris m'a fait une promesse  
 Qui me peut assurer de toute sa tendresse;  
 Pour en presser l'effet j'attendrai les momens  
 Destinés à payer les dettes des Amans.

TRENTE-CINQUIEME ELEGIE.

*Il accuse les Dieux de trop d'indulgence  
 pour l'infidélité de sa Maitresse.*

**C**Roirai - je aveuglément ce qu'on nous dit des  
 Dieux ?  
 Corinne avoit promis de ménager mes feux,  
 De m'aimer constamment, de flâter mon martyr ;  
 L'ingrate m'a trahi, quoiqu'elle m'ait pû dire,  
 Et le Ciel n'a rien fait pour venger mon malheur,  
 Qui me pût adoucir la perte de son cœur.  
 Sa tête avec même Art dans ses tresses charmantes,  
 Tient toujours de nos cœurs les libertés flotantes,  
 Et ces vives couleurs qui m'avoient engagé,  
 N'ont pris que plus d'éclat depuis qu'elle a changé.  
 Sa taille & sa démarche en sont plus agréables :  
 Si ses yeux étoient fins, ils sont incomparables,  
 Ces beaux yeux dont la foi m'avoit trop assuré  
 D'un bonheur si charmant qui m'a si peu duré.  
 Les miens s'applaudissoient d'une fausse victoire :  
 Ils consultoient les siens, ils vouloient les en croire,  
 Et ne s'abandonnoient aux douceurs du poison  
 Que pour en mieux sentir l'injuste trahison.  
 Quoi ! ce sexe qui suit de si belles maximes,

Verra

## XXXV. ELEGIE. 249

Verra dans ses appas l'impunité des crimes ;  
 Et cette impunité dont nous sentons les coups,  
 Aura plus de pouvoir que le Ciel en courroux ?  
 Si Corinne, grands Dieux, vous a fait cette injure,  
 Par l'injuste mépris d'une flamme si pure,  
 Sur mon propre repos vengerez-vous mes feux ?  
 Et suis-je criminel pour être malheureux ?  
 Andromède eut jadis le sort qu'on me destine ;  
 Contre mes intérêts ferez-vous à Corinne,  
 A Corinne infidèle, & pour vous & pour moi,  
 Un triomphe si beau de son manque de foi ?  
 Grands Dieux, faut-il me perdre au lieu de ce que  
 j'aime ?

Faut-il, injustes Dieux, qu'on m'immole à moi même ?  
 Que vos coups, respectant l'offenseur plein d'appas,  
 Tombent sur l'offensé, pour ne se perdre pas ?  
 Ou bien le nom des Dieux n'est qu'une vaine idée,  
 Dont notre ame éblouie en aveugle est guidée,  
 Faite pour inspirer au vulgaire ignorant  
 La terreur & l'amour d'un devoir apparent :  
 Ou s'il est dans le Ciel quelque Dieu légitime,  
 Il est d'un feu qui plaît la première victime,  
 Il aime comme nous, comme nous est charmé  
 D'un sexe qui peut tout, parce qu'il est aimé.  
 Les Dieux nous font sentir leur céleste puissance,  
 L'un avec son épée, & l'autre avec sa lance,  
 Avec l'Art ou la foudre, on voit ces Toutpuissans  
 Les armes à la main demander des encens :  
 Mais lorsqu'il faut punir une Beauté parjure,  
 Tous nos Dieux ne sont plus que des Dieux en  
 peinture,

Et paroissent épris, ou foibles à ce point,  
 De craindre lâchement ce qui ne les craint point.  
 Est-il quelque homme encore après quelque injustice,  
 Qui veuille offrir aux Dieux le moindre sacrifice ?  
 Ah ! si quelque courage animoit les Mortels,  
 Ils iroient en briser jusqu'aux moindres Autels.  
 Jupiter quelquefois fait tomber le tonnerre

## 250 XXXV. ELEGIE.

Sur un arbre innocent , sur des fruits de la Terre :  
 Et lorsque d'une femme il faut percer le sein,  
 Le même Jupiter n'a plus de foudre en main.  
 Ils auroient pour plusieurs des rigueurs équitables,  
 Mais Semele a payé pour toutes les coupables,  
 Qui pour prix de son feu , par un feu véhément  
 Périt entre les bras de son fidele Amant :  
 Au lieu que si son cœur eût payé de prudence,  
 Ne se fût à l'amour rendu qu'en apparence,  
 Ce Dieu n'eût jamais fait , pour calmer ses desirs,  
 Que brûler , que se plaindre & pousser des soupirs.  
 Quand donc, injustes Dieux, aures-vous du courage ?  
 Mais que sert de leur faire un si sensible outrage ?  
 Peuvent-ils résister à des charmes si doux ?  
 Et n'ont ils pas un cœur & des yeux comme nous ?  
 Si j'étois en leur place , hélas ! je le confesse,  
 Je serois , comme ils sont , capable de foiblesse,  
 Et jamais un objet ne trouveroit en moi  
 Un juge trop exact de son manque de foi.  
 Loin de le condamner , je voudrois le défendre :  
 Je me dirois pour lui qu'il ne peut me surprendre,  
 Je serois des sermens pour m'assurer du sien,  
 Et jamais son courroux n'arrêteroit le mien.  
 Mais, comme étant mortel, j'en souffre plus d'allarmes,  
 Corinne, n'usez pas du pouvoir de vos charmes ;  
 Ou , si vous en usez , dérobez à mes yeux  
 La part qu'il me fait prendre à l'outrage des Dieux.

TRENTE-SIXIEME ELEGIE.

*La précaution dangereuse.*

**E**N vain tu fais garder ta Femme avec empire,  
 Ta cruauté ne sert qu'à croître son martyre,  
 Et le sexe inconstant en connoît peu la loi ;  
 Si sa propre vertu ne répond de sa foi.

Lors.

## XXXV. ELEGIE. 251

Lorsqu'une Femme est sage avec peu de contrainte,  
 D'un Mari bien sensé le front est hors d'atteinte ;  
 Mais quand pour vivre en paix il faut être inhumain,  
 Plus le crime est captif, plus il devient certain.  
 Fais tout ce qui pourra t'assurer de ta Femme,  
 Si tu gardes le corps, tu ne gardes point l'ame,  
 Et d'un amour contraint le dedans combattu  
 Sçait punir du dehors la timide vertu.  
 Celle qui par mes soins est chaste en apparence,  
 Pour avoir plus de peur, n'a pas plus d'innocence,  
 Et ses crimes certains de paroître innocens,  
 Se vengent sur son cœur d'échapper à ses sens.  
 Mais lorsqu'on l'abandonne à sa propre conduite  
 Sa flamme qui peut tout, n'a plus rien qui l'irrite :  
 Trop de facilité fait languir les plaisirs,  
 Et l'Amour est sans feu lorsqu'il est sans desirs.  
 Cesse, si tu me crois, de lui rendre sa force,  
 D'en croire les apas, d'en redoubler l'amorce,  
 Et sois persuadé dans ce pas dangereux,  
 Que pour n'y pas tomber il faut fermer les yeux.  
 J'ai vu d'un fier cheval l'audace généreuse,  
 Etre selon l'obstacle, ou plus ou moins fougueuse,  
 S'arrêter tout à coup si l'on ne résistoit,  
 Et ne vouloit courir que quand on l'arrêtoit.  
 Si tu sçais obéir, ta victoire est certaine ;  
 Nous aimons, nous voulons ce qui fait de la peine,  
 Et comme il est bien doux de se devoir son fort,  
 Où l'obstacle est plus grand, le desir est plus fort.  
 C'est ainsi qu'un malade à sa bisarre envie,  
 Immole obstinément tous les soins de sa vie,  
 Et trouve des plaisirs à prendre une liqueur  
 Dont un ordre opposé fait toute la douceur.  
 Argus qui de Junon appuyoit l'entreprise,  
 Se croyoit par sa vue à couvert de surprise ;  
 Mais l'Amour, ce Tyran des hommes & des Dieux,  
 Quoiqu'il soit sans lumiere, éblouit tous ses yeux :  
 Dans une tour d'airain Danaé bien gardée,  
 Etoit Mere en effet, & fort chaste en idée,

Et lorsqu'on l'accusoit de n'avoir point d'Amant,  
 Le fruit de son amour l'excusoit hautement;  
 Au lieu que Penelope au milieu de cent Princes,  
 Qui donnoient de grands cœurs & de grandes Pro-

vinces,

Ne put à tant d'Etats, au feu de tant de Rois,  
 De son premier hymen sacrifier les droits,  
 Ces soupçons inquiets, ces soins si difficiles  
 Font naître le desir de les rendre inutiles;  
 Avec empressement on veut ce qu'on ne peut,  
 Mais on ne veut plus rien quand on peut ce qu'on veut,  
 De ses propres attraits telle est désagréable,  
 Que l'amour d'un Mari fait trouver adorable,  
 Et sur son jugement on veut toujours aimer  
 Ce qui sans ses soupçons n'auroit pû nous charmer.  
 Ce n'est pas le plaisir, c'est le crime qu'on aime:  
 La beauté plaît bien moins que la rigueur extrême;  
 L'objet le plus timide est le plus dangereux,  
 Et la crainte en amour en irrite les feux.  
 Crois-tu que l'on résiste aux appas d'une femme,  
 Qui n'osant consentir à l'heur de notre flamme,  
 Ranime des plaisirs si charmans & si doux,  
 D'un, je le voudrois bien, mais je crains mon Epoux?  
 Quoi? mettre dans les fers une Beauté si rare,  
 C'est tout ce qu'on pourroit souffrir dans un Barbare;  
 Le zèle d'un Esclave est-il de si grand prix  
 Qu'il faille en l'éprouvant s'exposer au mépris?  
 C'est être ingénieux soi-même à se déplaire  
 Que de s'embarasser d'un mal imaginaire,  
 Et c'est du nom Romain emprunter peu d'appui,  
 Que de régler son sort sur les crimes d'autrui.  
 Les femmes sont sans nous constantes ou voulages:  
 Nous n'aurions point de Dieux, si toutes étoient sages,  
 Et ce sont des vertus que les crimes d'amour,  
 Depuis qu'à notre empire ils ont donné le jour.  
 Si tu voulois avoir une femme innocente,  
 Il en falloit prendre une un peu moins chatouillante,  
 Et dans le même objet on trouve rarement,

XXXVII. ELEGIE. 253

Feu pour donner l'amour, & froideur pour l'Amant,  
 Ainsi suis mes conseils avec plus d'indulgence,  
 Laisse agir la maligne ou la bonne influence,  
 Et ne t'amuse point à la garde d'un bien  
 Qu'on pourroit partager sans te priver de rien.  
 Loin de t'effaroucher montre beaucoup de zèle  
 A recevoir chez toi les amis de ta Belle ;  
 Ainsi ta patience aura le même effet  
 Que les soins qu'a pour nous l'ami le plus parfait,  
 Nous lierons avec toi d'étroites sympathies,  
 Tu feras avec nous de toutes nos parties ;  
 Et pour peu qu'à souffrir tu forces ta raison,  
 L'amour prendra le soin de fournir ta Maison.

TRENTE-SEPTIEME ELEGIE.

*Il prie un fleuve de lui donner passage pour aller voir sa Maitresse.*

**F**leuve, dont cent roseaux ont bordé le rivage,  
 Je suis pressé de voir la Beauté qui m'engage ;  
 Arrête de tes eaux le cours impétueux,  
 Pour faire dans ton sein un passage à mes feux.  
 Je ne vois point de pont qui traverse, & ton onde  
 Pour porter un bateau n'est pas assez profonde,  
 Aussi je m'en souviens, sans pont & sans bateau,  
 Souvent je t'ai passé comme on passe un ruisseau.  
 Mais la neige fondue au sommet des montagnes,  
 A pour croître ton cours roulé dans les Campagnes,  
 Et coulant dans ton lit par des canaux errans,  
 T'a mis en peu de jours au nombre des torrens.  
 Que me sert d'avoir fait si grande diligence  
 Pour venir de mon feu calmer la violence ?  
 D'avoir, pour obéir à la voix de l'amour,  
 Marché toute la nuit, & couru tout le jour,  
 Si je demeure ici sans y briser ma chaîne,

## 254 XXXVII. E L E G I E.

Sans jouir de l'Espoir qui soulageoit ma peine ;  
 Sans y trouver moyen d'aller à l'autre bord,  
 Disputer ce que j'aime aux rigueurs de mon sort.  
 Dans les vives douleurs dont mon ame est blessée,  
 Que je souhaite avoir les ailes de Persée,  
 Ou ce Char dans les airs trainé par les dragons,  
 Qui porta ces beaux grains d'où naissent les moissons !  
 Mais je fais sans raison des souhaits téméraires :  
 Pourquoi me prévaloir des songes de nos Peres ?  
 Ils ont seuls en idée admiré tous les traits  
 Des ailes de Persée & du Char de Cérés.  
 Cher fleuve, c'est à toi qu'aujourd'hui je m'adresse,  
 Sans toi, sans ton secours je n'ai plus de Maitresse,  
 Feras tu pour mon feu ce que je m'en promets ?  
 Ainsi puissent tes eaux ne te quitter jamais.  
 Quand tu m'auras volé les plaisirs de la vie,  
 Crois-tu que pour cela tu sois digne d'envie ?  
 Les Fleuves au contraire auroient quelque raison  
 De se régler sur eux pour notre guérison ;  
 Ils ne sont pas exempts d'une flâme si belle,  
 Et toute la froideur qui leur est naturelle  
 Ne peut dans leur Printems les dérober aux coups  
 D'un Dieu qui les réduit à brûler comme nous.  
 Jadis le fleuve Inache à brûlé pour Mélie ;  
 Les Grecs étoient encore occupés dans l'Asie,  
 Lorsque Xanthe à Nerée immolant son repos  
 Lui soumit avec lui l'Empire de ses eaux.  
 Que ne fit point Alphée après que d'Aréthuse  
 Il eut vû ces beautés qui lui servoient d'excuse !  
 Quels travaux & quels soins dans des climats divers,  
 Lui coûtoit tous les jours la gloire de ses fers !  
 Penée en Thessalie enferma sa Maitresse,  
 De peur que son Rival n'en surprit la tendresse ;  
 Et craignant qu'à sa flâme il ne pût l'enlever,  
 Il s'en priva lui-même afin de l'en priver.  
 Ce grand fleuve Asopus de beauté sans seconde,  
 Que Thebé fit brûler au milieu de son onde,  
 Fut il pas avec elle uni par ces beaux nœuds

Dont

## XXXVII. ELEGIE. 255

Dont le Ciel lui donna cinq gages amoureux ?  
 Le fleuve Achéloüs qu'un espoir ridicule  
 Flattoit d'un beau succès contre le grand Hercule,  
 Perdit dans le combat cet ornement fatal  
 Dont il vouloit parer le front de son Rival.  
 Jamais ni Calydon, ni toute l'Ætolie,  
 Ne forcerent ce fleuve au mépris de la vie ;  
 La seule Déjanire anima la froideur  
 D'un feu qu'on ne sent point qu'il n'ait percé le cœur.  
 Le Nil qui par son cours rend l'Égypte fertile,  
 N'avoit pour son bonheur qu'un pouvoir inutile :  
 Ses eaux qui tous les ans font beaucoup pour autrui,  
 Jamais contre Evadné ne purent rien pour lui.  
 L'Enipée à Tyro livrant toute son ame,  
 Fit diviser ses eaux pour contenter sa flame,  
 Et son lit tout glacé par mille écoulemens,  
 Perdit cette froideur pour unir deux Amans.  
 Si je ne te nommois, je te ferois injure,  
 Toi qui sçais arroser les plaines de Tibure,  
 Amoureux Anio : qui dans de creux rochers  
 Trouve de doux canaux vers des pays si chers.  
 Ilia te charma, quoique dans son visage,  
 On ne vit qu'un désordre animé de sa rage,  
 Ses beaux cheveux épars, les yeux tout languissans  
 Sembloient se reprocher des crimes innocens.  
 De son Onde & de Mars l'injuste violence  
 La tenoit sur tes bords dans un profond silence,  
 Et même elle n'osoit confier aux Zéphirs  
 D'un trop grand déplaisir les timides soupirs ;  
 Ton ame à ses beautés aussi-tôt engagée  
 Te fit prendre intérêt à la Belle affligée,  
 Lever un peu la tête, & sous l'aveu du cœur  
 Par ce tendre discours partager sa douleur.  
 Adorable Beauté, quelle est l'inquiétude  
 Qui conduit un Soleil dans cette solitude,  
 Sans suite, sans appui pour assurer ses pas,  
 Que ses vives douleurs & ses divins appas ?  
 Hélas ! qu'avez-vous fait de la belle parure,

## 256 XXXVII. E L E G I E.

Qui foutenoit en vous les soins de la nature ?  
 Pourquoi vos cheveux blonds ne sont ils arrêtés  
 Par ces pièges charmans qu'on tend aux libertés ?  
 Pourquoi faire à vos yeux répandre tant de larmes ?  
 Pourquoi persécuter votre sein plein de charmes,  
 Qui pourroit avec joie , au lieu de ces grands coups  
 Essuyer d'un Amant l'agréable courroux ?  
 La beauté pour les cœurs n'a qu'un charme inutile,  
 Si l'on vous voit pleurer d'un œil sec & tranquille,  
 Si vos tristes ennuis ne coulent à moitié  
 Dans des partis secrets d'amour ou de pitié.  
 Soulagez vos douleurs , pour soulager ma peine,  
 Venez de mon Empire être la Souveraine.  
 Et cent fleuves voisins qui coulent sous mes loix,  
 Viendront par leur hommage autoriser mon choix.  
 Vous verrez cent Beautés à mon ordre soumises,  
 Des appas de la Reine également surprises,  
 Joignant beaucoup d'estime aux règles du devoir,  
 S'empressez à la fois à vous bien recevoir.  
 Mon feu de vos ennuis veut prendre la conduite ;  
 Et, si vous l'écoutez , vous verrez dans la suite  
 Qu'un présent de ma main est d'un bien plus haut prix  
 Quand je le veux donner , que quand je l'ai promis.  
 Il tâchoit par ces mots d'adoucir sa tristesse :  
 Mais elle n'écoutoit que sa seule foiblesse ,  
 Et ses pleurs embrasés qui couloient dans son sein,  
 D'un feu qui veut charmer étouffoient le dessein.  
 Pour éviter du Fleuve & l'amour & l'audace,  
 Trois fois elle oublia sa premiere disgrâce,  
 Elle voulut s'enfuir , puis faisant un retour,  
 Trois fois elle trembla d'oublier son amour ;  
 Enfin dans l'embarras de deux vives atteintes,  
 Des flames qui naissoient , & des flames éteintes,  
 Sans nul engagement son cœur trop engagé  
 Par ce triste discours fut un peu soulagé.  
 J'aurois dans mon malheur expiré trop contente,  
 Lorsqu'il m'étoit permis de mourir innocente,  
 Et que de mes Ayeux le nom toujours si beau,

• Pouvoit

Pouvoit fans se fouïller m'en ouvrir le tombeau.  
 Puis-je être fans effroi Vestale & criminelle ?  
 Et comment recevrais-je une ardeur mutuelle,  
 Moi qui ne dois brûler que dans les tristes feux,  
 Destinés à payer un crime si honteux ?  
 Puis-je rester au monde après cette infamie  
 De voir la voix publique être mon ennemie ?  
 Mais quand à mon salut on pourroit consentir,  
 Puis-je vivre exposée aux loix de repentir ?  
 Elle fit ce discours, le désespoir dans l'ame,  
 Puis se jetta dans l'eau qui brûloit de sa flâme.  
 Le Ciel dans ce torrent pour un objet si beau,  
 Destinoit un empire, & non pas un tombeau.  
 Le Fleuve qui l'aimoit lui conserva la vie,  
 La reçut avec joye, en passa son envie,  
 Et fit je ne sçai quoi, si doux, si plein d'appas,  
 Dont on n'est jamais soû, quand même on en est las.  
 Et toi, Fleuve insensible, aux tourmens que j'endure,  
 Tu n'es pas ennemi des tributs de nature,  
 Et dans les bois voisins quand tu vas t'égayer,  
 Bien fine qui de toi s'échappe sans payer.  
 Pendant que je m'emporte avec tant d'imprudence,  
 Ton cours loin de baïsser a crû sa violence,  
 Et ton lit naturel si sec avant ce jour,  
 N'est qu'un foible rempart pour les champs d'alentour.  
 Que fais-tu contre moi traître, quelle est ta rage ?  
 Pourquoi te divertir à rompre mon voyage ?  
 En seras-tu bien mieux si je perds des plaisirs  
 Qui m'ont jusqu'à ce jour coûté tant de soupirs ?  
 Si l'on te connoissoit, si le cours de ton onde  
 Avoit quelque talent qui fit bruit dans le monde ;  
 Le nom de l'offenseur, quoiqu'il eût fait souffrir,  
 Repareroit l'offense, ou pourroit l'adoucir.  
 Mais bien loin que ta course ait quelque privilege,  
 Tu n'as droit de courir que quand se fond la neige,  
 Et quand d'un rude hyver les humides présens  
 Raniment par pitié tes fables languissans ;  
 Tu ne sers en hyver qu'à gâter les Campagnes

## 258 XXXVIII. ELEGIE.

Par ce déluge affreux qui coule des Montagnes :  
 Tu ne fers en Eté qu'à pousser aux moissons,  
 Cette eau qui meurt en poudre & s'exhale en poisons.  
 Est-il un voyageur qui dans tout ton empire  
 Ait jamais de la soif adouci le Martyre ?  
 Et qui t'ait souhaité dans ses vœux satisfaits  
 Le sensible bonheur de ne sécher jamais ?  
 L'on te reprochera que ton cours fait la guerre  
 Aux fruits qui font en fleur dans le sein de la terre,  
 On dira que des prez le foin est tout gâté :  
 Pour moi je ne me plains que de ta dureté.  
 Fameux Achéloüs, Nil fécond en richesses,  
 Devois-je sans succès découvrir vos tendresses ?  
 Devois-je de vos feux parler à ce brutal,  
 Qui leur fait tant d'outrage en me traitant si mal ?  
 Veuille le juste Ciel pour punir un coupable,  
 Que le Soleil d'Eté te soit insupportable,  
 Et que jamais l'hyver ne fournisse à ton lit  
 L'abondance des eaux qui te met en crédit.

## TRENTE-HUITIEME ELEGIE.

*Impuissance.*

Q Uoi ! la Nature & l'Art pour orner son beau  
 corps,  
 N'avoient-ils épuisé que de foibles Trésors ?  
 Ne voyois-je donc plus ce charme si sensible  
 Qui triomphe de tout, à qui tout est possible,  
 Et mes desirs ardens sur l'espoir d'un beau jour,  
 N'avoient-ils pas assez fait languir mon Amour ?  
 J'ai pû les contenter ces desirs tout de flamme :  
 J'ai tenu dans mes bras la Reine de mon ame,  
 Et je n'ai pas fait naître en cet heureux moment  
 Ces plaisirs mutuels qui sont tout de l'Amant,  
 Pressé de satisfaire à l'un & l'autre envie,

J'ai

## XXXVIII. E L E G I E. 259

J'ai trouvé fans chaleur ce qui donne la vie,  
 Et cette lâcheté du pere des plaisirs  
 M'a fait perdre le fruit de mes tendres soupirs.  
 Corinne, dont les feux s'expliquoient fans contrainte,  
 Tâchoit de ranimer cette vigueur éteinte,  
 Me preffoit dans ses bras, méloit par ce lien,  
 Le feu de son beau corps, à la froideur du mien.  
 Tantôt par des baisers pleins de douceurs charmantes,  
 Elle rendit la vie à mes lèvres mourantes;  
 Et tantôt me disoit, ne pouvant m'émouvoir,  
 Quoi, mon cœur, est ce ainsi que tu fais ton devoir?  
 Mais quoi qu'elle ait pû faire, & quoi qu'elle ait pû dire,  
 Ses beautés n'ont servi qu'à croître mon martyre,  
 Et comme envelopé dans un charme secret,  
 Tout mon corps a laissé mon triomphe imparfait.  
 J'ai douté de moi même en cette conjoncture:  
 Je croyois de ce corps n'avoir que la figure,  
 Et ma foible vertu qu'attaquoit le poison  
 Me rendoit tous mes sens suspects de trahison;  
 Ah! cette trahison de la fleur de mon âge  
 Me fait de la vieillesse une effroyable image;  
 Et que pourra pour moi ce reste languissant,  
 Si je trouve à languir dans l'âge tout puissant?  
 Je rougis qu'étant jeune, homme, plein de tendresse,  
 Corinne en ce beau jour n'ait, ni de ma jeunesse,  
 Ni de ce feu charmant qui cause mes langueurs,  
 Ni des devoirs de l'homme éprouvé les douceurs.  
 C'est comme le matin la personne sacrée,  
 Sort d'un paisible lit ainsi qu'elle est entrée,  
 Et tel est d'une sœur le repos allarmant  
 Lorsqu'on lui met un Frere, où sied mieux un Amant.  
 J'ai fait pâmer cent fois la blanche Philisméne,  
 Trois fois j'ai contenté l'aimable Celiméne,  
 Trois fois la blonde Iris a selon ses souhaits  
 De mes tendres efforts éprouvé le succès:  
 Souvent dans cet emploi ma valeur est divine;  
 Et même l'autre jour que j'étois chez Corinne,  
 Dans l'amour achevé trouvant de doux appas,

Neuf passés & buté ne me laisserent pas.  
 Je n'ai pû cette nuit seulement en faire une.  
 Quel secret, quel poison cause mon infortune ?  
 Ce grand Art qui peut tout sur la Terre & les Cieux,  
 A bien pû me charmer, puisqu'il charme les Dieux,  
 Quelque Magicienne a réglé mon martyre,  
 Sur le rapport affreux d'une image de cire,  
 Et d'un Art criminel ses coups ont pris la loi  
 Sur ses traits inhumains pour venir jusqu'à moi.  
 Il n'est rien qui ne cède à sa toute-puissance :  
 Cérès dans ses épis en sent la violence,  
 Et souvent les ruisseaux sont forcés d'immoler  
 Ce penchant naturel qu'ils auroient à couler.  
 La Terre perd ses fruits par cette tyrannie :  
 Elle a pû me ravir les douceurs de la vie :  
 M'ôter ce mouvement, qui sous l'heur de ses droits  
 Fait cent fois expirer, & revivre cent fois,  
 D'une injuste pudeur la loi trop écoutée  
 Acheva d'accabler une ame inquiétée,  
 Et prit droit d'élever sur mon corps abattu  
 L'empire injurieux d'une sotte vertu.  
 Je touchai ma Corinne, à mon amour soumise  
 Aussi facilement que sa propre chemise :  
 Je touchai... mais pourquoi m'expliquer là-dessus,  
 Si ce sont aux Amans des secrets si connus ?  
 Corinne a dans sa main, touchant avec adresse  
 De quoi rendre à Nestor sa première jeunesse :  
 De quoi faire à Tithon couler dans tous les sens  
 Cette jeune vigueur, ce larcin des vieux ans.  
 Corinne de son sexe avoit fait les avances,  
 Quand celui qui doit tout trompa ses espérances ;  
 Que ferai-je à présent ? qui voudra recevoir  
 Des vœux si mal instruits dans les loix du devoir ?  
 Les Dieux qui sont si sûrs de fournir leurs carrières,  
 Pourroient-ils bien d'un lâche écouter les prières ?  
 Et n'en dois-je pas craindre un juste châtement,  
 D'avoir si mal usé d'un bonheur si charmant ?

J'ai demandé l'accès, & mon amour funeste  
 A voulu l'entretien, le baiser & le reste;  
 On m'a tout accordé, le baiser, l'entretien,  
 Quelque chose de plus, dont je ne dirai rien:  
 A quoi bon ces faveurs que l'amour m'abandonne?  
 Sans l'Art de commander que sert une Couronne?  
 J'ai comme un riche avare acquis pour m'éblouir,  
 Un bien dont ma froideur m'empêche de jouir.  
 C'est ainsi que Tantale en sa douleur profonde,  
 De sa faim & sa soif avec la pomme & l'onde,  
 Ne scauroit adoucir le martyre inhumain  
 Quoiqu'il ait l'un & l'autre à deux doigts de sa main.  
 C'est ainsi qu'un Mortel ennemi de nature,  
 Qui veut offrir aux Dieux une ame toute pure,  
 Se dérobe la nuit à ce tendre poison,  
 Que je n'ai pu goûter par une autre raison.  
 De tout ce qu'on a droit d'espérer d'une Femme,  
 A-t-elle refusé quelque chose à ma flame,  
 Épargné des baisers pleins de tendres efforts,  
 Pour nous rendre à tous deux l'usage de nos corps?  
 Elle m'en a donné dont la douceur extrême,  
 Pourroit par ses appas animer la mort même;  
 Et par ce feu si doux, que j'ai si peu goûté,  
 Forcer du Diamant l'insensibilité.  
 Elle m'en a donné dont l'aimable faillie,  
 Des hommes & des Dieux satisferoit l'envie;  
 Mais pour en reconnoître & le charme & la loi,  
 Je n'étois plus vivant; ou n'étois plus à moi.  
 Que sert la belle voix, que servent les merveilles  
 D'un luth mélodieux à qui n'a point d'oreilles?  
 Et si l'on n'a des yeux, trouve-t-on des attraits  
 Dans la diversité des plus riches portraits?  
 Que n'ai-je point tenté par de douces amorces,  
 Pour remettre mon feu dans ses premières forces?  
 Dans quels emportemens des plus tendres plaisirs,  
 N'ai-je point de mon cœur élevé les desirs?  
 Tout mon corps de Corinne à trahi la querelle.  
 Elle à tout fait pour moi; je n'ai rien fait pour elle,  
Celui

## 262 XXXIX. ELEGIE.

Celui qui ne sent rien , & qui fait tout sentir,  
 Jamais à mon bonheur n'a voulu consentir.  
 Après avoir perdu l'occasion offerte,  
 Il s'offre à réparer & sa gloire & sa perte,  
 S'anime de lui même , avec un sang plus chaud,  
 Il veut insolemment retourner à l'assaut.  
 Non, non, n'espère pas que jamais j'y consente :  
 Qu'une seconde fois ta promesse me tente,  
 Que sur ce faux appas je m'expose au hazard  
 D'un pouvoir incertain qui te revient trop tard.  
 Je ne crois point de toi ce que tu fais paroître :  
 C'est assez d'une fois d'avoir trahi son Maître,  
 Que m'avoir déformé, d'avoir en même jour,  
 Perdu par ta langueur ma gloire & mon amour,  
 Corinne qui n'avoit que ses desirs à suivre,  
 Fit un dernier effort pour te faire revivre,  
 Daigna te caresser, te ferra dans sa main,  
 Tâcha de t'inspirer son amoureux dessein ;  
 Mais lorsqu'elle apperçut ta froideur invincible,  
 Qu'à toutes ses bontés tu n'étois plus sensible,  
 Que ce que prend l'amour d'empire sur les sens,  
 Ne pouvoit t'arracher que des pleurs impuissans,  
 Elle fit éclater ce qu'elle avoit sçu taire :  
 Quel est votre dessein , me dit-elle, en colere ?  
 Que prétendez-vous faire avec cette froideur ?  
 Est-ce pour insulter à mon trop de douceur ?  
 Qui vous a conseillé d'éprouver ma tendresse,  
 Pour répondre à mes feux avec tant de foiblesse,  
 De mettre dans mon lit un corps sans mouvement,  
 Qu'un commerce si beau touche si foiblement ?  
 Ou vos sens sont charmés par l'injuste puissance  
 D'un Art dont les enfers craignent la violence,  
 Ou vous ne m'apportez dans un si triste état,  
 Qu'un amour épuisé par quelqu'autre combat.  
 Je la vis à ces mots avec beaucoup de grace,  
 S'éloigner en courroux de mon corps tout de glace,  
 Puis avec un peu d'eau se laver de l'affront,  
 Que le dépit du cœur avoit peint sur le front.

---



---

 TRENTE-NEUVIÈME ELEGIE.

*Il se plaint du changement de sa Maitresse.*

**A** Près la cruauté dont Corinne est coupable,  
 Trouvera-t'on un homme assez peu raisonnable  
 Pour se faire un emploi de ces tendres talens  
 Qui font les beaux esprits, & les hommes galants ?  
 Pendant que les Mortels vivoient dans l'innocence  
 L'argent avec l'esprit n'entroient point en balance,  
 Le mérite sans lui faisoit la qualité,  
 Mais depuis le bon poids a changé de côté.  
 Dans mes Vers amoureux j'ai flatté ma Maitresse :  
 Elle a fort bien reçu ces marques de tendresse ;  
 Mais la même personne avec trop de rigueur,  
 Ouvre la porte aux Vers, & la ferme à l'Auteur.  
 Ces pompeux ornemens que je donne à ma flamme  
 Peuvent-ils me flatter, s'ils ne flattent mon ame ?  
 Et pour spirituel que je sois estimé,  
 Que me sert mon esprit si je ne suis aimé ?  
 On préfère à mes vœux un Rival téméraire,  
 Qui ne s'est dans la guerre enrichi qu'à mal faire,  
 A qui la qualité de Chevalier Romain  
 Coûte mille actions d'un courage inhumain.  
 Pouvez-vous recevoir dans vos bras pleins de char-  
 mes,

Un homme avec éclat nourri dans les allarmes ?  
 Pouvez-vous dans les siens chercher une douceur  
 Qui de ses cruautés vous rappelle l'horreur ?  
 Cette tête à présent mignardement frisée  
 D'un grand Casque autrefois étoit embarrassée ;  
 Ce côté qui vous serre avec empressement,  
 Portoit de mille morts le cruel instrument.  
 Cette main gauche où brille une marque Romaine,  
 Portoit d'un bouclier la défense inhumaine,

Sa droite abandonnée à cent crimes nouveaux,  
 Sur un sein tout de lis s'accoutume au repos.  
 Quoi, pouvez vous toucher une main si cruelle,  
 Que cent trépas divers ont rendu criminelle?  
 Que devient ce penchant pour la tendre amitié?  
 Qu'avez-vous fait d'un cœur où regnoit la pitié?  
 Regardez sur son corps les marques de sa gloire,  
 Comme il porte avec lui l'horreur de sa victoire,  
 Qui l'a fait dans le sang trouver de faux apas,  
 Pour surprendre un amour qui veut d'autres combats.  
 Pour vous faire admirer une vertu si rare,  
 Qu'il conte les exploits d'un courage barbare;  
 Mais sans l'en consulter, sa main rappelle assez  
 Le triste souvenir de ses crimes passez;  
 Pendant que ce cruel baisera ma Maîtresse,  
 Moi qui comme les Dieux explique ma tendresse,  
 Je pousserai mes Vers sur un ton de jaloux,  
 Pour faire à mon Rival un triomphe plus doux.  
 Qu'un homme bien sensé, s'il craint cette disgrâce,  
 Jamais ne sacrifie aux loisirs du Parnasse;  
 Mais que dans les combats il cherche en grand  
 Guerrier,

De quoi mettre le Myrthe à l'ombre du Laurier.  
 Qu'il s'assure un plein calme au milieu des tempêtes;  
 Qu'il prenne un Javelot... ah! dût par cent con-  
 quêtes

Ton nom de ta valeur remplir tout l'Univers,  
 Homere voudrois-tu n'avoir point fait de Vers?  
 L'intérêt cependant peut tout sur une femme:  
 Jupiter le sçavoit, quand pour cacher sa flamme,  
 Lui-même il se changea dans ce rien précieux,  
 Plus puissant que l'amour qui peut tout sur les Dieux.  
 Dans le tems qu'il n'offroit qu'une ardeur inutile,  
 Le succès de ses vœux eût été difficile:  
 Le Pere sur ce point étoit un vrai Lion:  
 La fille étoit gardée avec précaution.  
 Mais lorsqu'il fit couler cette pluye adorable,  
 L'obstacle disparut, il en fut plus aimable,

XXXIX. E L E G I E. 265

Et le pere & la fille unis de volonté,  
 Mélerent le plaisir à la civilité.  
 Lorsqu'on voyoit Saturne & sa toute-puissance  
 Couler avec douceur le siecle d'innocence,  
 Ce bien, de tous les maux le plus pernicieux,  
 N'étoit point encor ses appas dangereux.  
 Les métaux confondus dans le sein de la Terre,  
 Ne pouvoient point alors de semences de guerre;  
 La Terre sans souffrir préparoit aux Mortels  
 Dans ses fruits savoureux des festins naturels.  
 Sa libéralité prévenoit leur envie;  
 Les hommes goûtoient mieux les plaisirs de la vie,  
 Et n'avoient, détachés du commerce des sens,  
 Pour bornes de leurs biens que leurs vœux innocens.  
 La Mer, toujours sans loix & toujours inconstante,  
 Ne souffroit point encor de machine flotante,  
 Et les hommes croyoient qu'après le bord de l'eau  
 La premiere démarche eût ouvert le tombeau.  
 Nature, ton caprice aime des avantages,  
 Dont le calme apparent renferme des orages,  
 Et toute ton adresse est contre tes beautés  
 Le complice secret des destins irrités.  
 Si les hommes, sans Mars, vivoient comme des freres,  
 Pourquoi faire à la paix de si fortes barrières?  
 Pourquoi forcer la Terre à donner une fois  
 Ce que chaque saison produisoit à ton choix?  
 Pourquoi faire à la Mer une cruelle guerre?  
 Pour ton ambition c'est trop peu de la Terre,  
 Le Ciel a droit de craindre un coup de ces transports,  
 Qui te font à ta perte immoler tant d'efforts.  
 Déjà ton insolence y porte ton Empire;  
 Tu donnes les Autels, on n'ose t'en rien dire:  
 Tes Rois & tes Héros ne doivent qu'à tes vœux  
 Leur rang imaginaire au nombre de nos Dieux.  
 De quel aveuglement nous sentons-nous capables  
 Pour préférer de l'or aux fruits les plus aimables?  
 Cet or, qui d'un soldat épuise tout le flanc,  
 Et devient le seul prix du plus beau de son sang?

Les pauvres n'ont point droit d'aspirer aux offices,  
 Quoi qu'ils ayent de vertu, quels que soient leurs  
 services,

La richesse est toujours le sceau de la grandeur,  
 Et dans le Chevalier, & dans le Sénateur.  
 Que les ambitieux remplissent leur envie,  
 Que les uns au Barreau donnent toute leur vie,  
 Que d'autres dans l'Armée accordent leurs souhaits,  
 Pour l'éclat de la guerre, ou le bien de la paix;  
 Mais qu'on laisse à mon cœur ce partage si tendre,  
 Qui de l'ambition n'aime point à dépendre;  
 Et qui de la Nature a reçu le secret,  
 De mettre tout son bien dans le choix qu'il en fait.  
 Je sçai bien que Corinne est une Beauté fiere,  
 Qui croit à ses appas la rigueur nécessaire;  
 Mais ces vertus d'éclat ne sont que pour orner,  
 Et l'on peut tout avoir, quand on peut tout donner.  
 Un Esclave la tient dans sa garde assurée,  
 Le Mari s'en émeut; mais d'une main dorée  
 Je ferois renoncer & l'Esclave & l'Epoux,  
 L'un à sa vigilance, & l'autre à son courroux.  
 Ah! s'il est quelque Dieu pour venger les injures,  
 Que fait notre avarice à des flâmes si pures;  
 Qu'il réduise en poussiere un bien si mal acquis,  
 Qui semble trop payer ce qui n'a point de prix.

### QUARANTIEME ELEGIE.

*Sur la mort de Tibulle.*

**S**'Il est vrai que l'Aurore a déploré son Fils,  
 Qu'Achille a fait couler les larmes de Thétis;  
 Que la pitié des Dieux fut toujours la plus tendre;  
 Hélas! que vous avez de larmes à répandre,  
 Déplorable Elégie, en ces extrémités,

Qui

*XL. ELEGIE. 267*

Qui redoublent les droits du nom que vous portez.  
Ce Tibulle autrefois si chéri du Parnasse,  
Dans les feux d'un Bucher n'est plus qu'un corps de  
glace.

L'amour qui fait tout vivre, & qui sçait tout charmer,  
Avec son plein-pouvoir ne le peut ranimer ;  
Son cœur s'explique assez de ses tristes pensées ;  
Son Art est renversé, ses flèches sont brisées,  
Et ses divins flambeaux n'éclairent plus les nœuds,  
Que fait le Dieu d'hymen dans l'empire amoureux.  
Vous voyez que son corps ne se soutient qu'à peine ;  
Ses bras sont languissans, sa démarche incertaine,  
Et sa main criminelle avec trop de rigueur  
Venge sur son beau sein l'excès de sa douleur.  
Il donne à ses ennuis le dessus sur ses charmes,  
L'or de ses beaux cheveux est baigné de ses larmes ;  
Il sanglotte, & pressé de tant de déplaisirs,  
Il n'a plus qu'à moitié l'usage des soupirs.  
Tels furent ses transports, lorsque la destinée  
Alla jusqu'en ses bras chercher son frere *Ænée* ;  
Et Venus, affligée aussi-bien que son Fils,  
Resentit le trépas de son cher *Adonis*.  
Cependant notre esprit nous rend dignes d'envie :  
On croit que tous les Dieux ont soin de notre vie ;  
Et même on nous accorde avec trop de bonté  
Des partages secrets de la Divinité.  
La Parque a peu d'égard aux personnes sacrées :  
Elle est toujours la même en toutes les contrées ;  
A fuir ce qu'elle ordonne on trouve peu de jour,  
Et la mort est aveugle aussi bien que l'Amour.  
Que dut jadis *Orphée* à sa haute naissance ?  
Que lui servit son Pere & sa toute-puissance ?  
Que lui fit ce grand Art qu'il avoit autrefois  
D'enchaîner la Nature aux charmes de sa voix ?  
Si la mort de son Fils troubla toute sa joye,  
S'il fallut aux ennuis livrer son ame en proye,  
Et si des maux d'autrui sa voix forçant l'éclat,  
Pour adoucir les siens, n'eut qu'un silence ingrat.

Homere de son nom a rempli tout le monde :  
 On voit dans ses travaux une source féconde ;  
 Et nos esprits du tems qui n'ont que cet appui ,  
 Feroient encor des pas pour aller jusqu'à lui.  
 Il est mort cependant avec toute sa gloire :  
 Il est vrai qu'on n'en peut étouffer la mémoire ,  
 Que, quoique de nos jours le destin ait prescrit ,  
 La Mort ne s'étend point sur les droits de l'esprit.  
 Les Vers sans leur Auteur se font toujours entendre :  
 Homere a des Troyens fait revivre la cendre ;  
 Jamais on n'oubliera des restes si charmans ,  
 Ni l'art de Penelope à tromper ses Amans.  
 Ainsi ce que Tibulle a produit de tendresses ,  
 Delie & Nemesis, ses deux belles Maîtresses ,  
 Ces deux divins objets qu'il aima tour à tour ,  
 Vivront dans ses écrits sur la foi de l'amour.  
 Que nous sert la vertu , que nous sert tant de zèle ?  
 Que nous sert pour les Dieux le soin le plus fidèle ?  
 Que nous sert dans l'erreur où le peuple est réduit  
 D'immoler à leurs jours le plaisir de la nuit ?  
 Ah ! grands Dieux, pardonnez à cet aveu sincere ;  
 Quand je voi dans la mort une loi nécessaire ,  
 Et pour les criminels, & pour les innocens ,  
 Cette loi dans ma main fait trembler mes encens.  
 Soyez bon ou méchant, vous périrez de même :  
 Adorez tous les Dieux avec un soin extrême :  
 La Mort vous conduira sous l'aveu d'un ciseau ,  
 Du pied de leurs Autels dans les bras du tombeau.  
 Fiez vous aux beaux Arts ; piquez-vous de les suivre :  
 Tibulle étoit une homme assez digne de vivre ;  
 Cependant tout le feu d'un esprit si charmant ,  
 N'est plus qu'un peu de cendre en ce triste moment.  
 Tibulle, est-il possible, & qui le pourra croire ?  
 Qu'un Bucher ait dans Rome étouffé tant de gloire ,  
 Et qu'un feu criminel ait nourri son ardeur  
 De celui que l'amour alluma dans son cœur ?  
 Ah ! tous les Dieux devroient, s'ils permettoient ces  
 crimes ,

De leur timidité devenir les victimes :  
 Voir leurs Temples en proye à ces feux inhumains,  
 Ou sur le grand Tibulle arrêter leurs desseins.  
 Venus seule & son Fils détournèrent la tête,  
 Et ne purent mêler, pour sauver leur conquête,  
 Que des pleurs impuissans à des feux pleins d'horreur,  
 Dont tous les autres Dieux appuyoient la rigueur.  
 Ce n'est pas qu'après tout son sort, dont je soupire,  
 N'ait été bien plus doux à Rome qu'à Corcire :  
 Le destin contre toi, quoiqu'il ait fait d'effort,  
 Ne t'a pû dérober les plaisirs de la mort.  
 C'est beaucoup qu'un bon Fils en perdant la lumiere,  
 Ait eû les yeux fermés par les mains d'une Mere,  
 Et qu'elle ait à sa cendre en ce jour malheureux  
 Disputé par ses pleurs jusqu'à ses derniers feux :  
 C'est beaucoup qu'une sœur si chèrement aimée,  
 D'un trépas si cruel tendrement animée,  
 Ait pû rendre à son Frere en ce dernier moment,  
 Tout ce que la nature a de plus véhément.  
 C'est sans beaucoup de peine avoir perdu la vie,  
 Qu'avoir eû dans ses bras Nemesis & Délie :  
 Ces deux divins objets sur les bords du bucher  
 Ont expiré cent fois pour un Amant si cher.  
 Ah ! s'écrioit Délie, au fort de sa tendresse :  
 Je fus tes premiers soins, ta premiere Maitresse,  
 Et ton cœur mal instruit dans un si doux emploi,  
 N'apprit à soupirer qu'en soupirant pour moi.  
 Non, disoit Nemesis, j'en ai tout l'avantage :  
 Si son cœur dans vos fers fit son apprentissage,  
 Il apprit sous mes loix à brûler constamment :  
 Quoiqu'il vous ait aimée, il est mort en m'aimant.  
 Ah ! si dans l'Elisée, ainsi qu'on croit dans Rome,  
 Il reste après la mort quelque chose de l'homme,  
 Celuj que nous pleurons peut espérer des Dieux  
 Ce qu'a ce beau séjour de plus délicieux.  
 Lors on verra Calvus & le galant Catulle  
 Se jeter tendrement dans les bras de Tibulle,  
 Et tous trois de leurs jours perdant le souvenir,

EN auront les plaisirs dans celui de s'unir,  
 Gallus, si son trépas prouva son innocence,  
 Loin que de ses forfaits il fût la récompense,  
 Dans ce doux entretien, peut goûter à son tour  
 De quoi se consoler d'avoir perdu le jour,  
 Cher Tibulle, à présent dans les Royaumes sombres  
 Tu prens tous les plaisirs des innocentes ombres,  
 S'il est vrai qu'à l'esprit détaché de son corps  
 Cent plaisirs épurés tiennent lieu de transports.  
 Enfin, que ce bonheur soit faux ou véritable,  
 Je souhaite à sa cendre un repos agréable,  
 Et que d'un feu si beau ce qui nous est resté,  
 Soit au moins sur la terre avec tranquillité.

QUARANTE-UNIE ME ELEGIE.

*Il se plaint à Cerès de l'obstacle de sa Fête  
aux plaisirs des Amans.*

**E**Nfin c'est pour demain que Rome est préparée  
 Aux pompes d'un grand jour, où Cerès adorée  
 Condamne le beau Sexe à dérober nos feux  
 Aux tendres mouvemens du commerce amoureux.  
 Adorable Déesse, oseroit-on le croire ?  
 Peux-tu par nos malheurs fouiller ce jour de gloire ?  
 Peux-tu punir en nous un hommage soumis,  
 Qui touche les grands cœurs, même en leurs ennemis ?  
 On doit à ces beautés des biens dignes d'envie :  
 On te doit ces beaux grains qui soutiennent la vie,  
 Et jusqu'ici les Dieux n'ont rien fait aux Mortels  
 Qui dût plus justement mériter des Autels.  
 La terre en ses présens suivoit son seul caprice,  
 Avant que son pouvoir en réglât l'injustice,  
 Et son sein à couvert de nos coups libéraux  
 Nous cachoit jusqu'au nom de ses fruits les plus beaux.

Les Galans étoient lors la richesse du monde,  
 Les Hommes en croyoient la douceur sans seconde,  
 Et ne pouvoient goûter dans toutes les saisons  
 Qu'un repos inquiet sur des lits de gazons.  
 Nous devons à tes soins le secret de la guerre  
 Que par nécessité nous faisois à la Terre,  
 Nous te devons nos biens, nous te devons le jour,  
 Et je croirois ton cœur insensible à l'amour ?  
 Je croirois que mes pleurs, je croirois que ma flâme  
 Ne pourroient me servir jusqu'à toucher ton ame,  
 Et qu'il fût nécessaire en ce jour glorieux,  
 Pour être assez dévot, de n'être point heureux ?  
 Cela ne se peut pas. Si les champs t'ont pû plaire,  
 S'ils t'ont avec le tems rendu l'humeur sévere,  
 Ils n'ont pas empêché qu'un Dieu toujours vainqueur  
 N'allât jusqu'en leur sein triompher de ton cœur.  
 Consultons-en la Crète, elle est assez croyable ;  
 Quel que soit son raport, il sera véritable,  
 Et d'un aveu commun nous reçûmes la loi,  
 Quand le plus grand des Dieux lui donna tant de foi.  
 Pendant que Jupiter y prit sa nourriture,  
 Le soin de l'élever la rendit toute pure,  
 Et toi-même après tout ne défavouerois pas  
 Des crimes qu'on connoit & qui sont pleins d'apas.  
 Quand tu vis Jafius chasser avec adresse,  
 D'abord tu te sentis capable de foiblesse,  
 Un feu qui te plaisoit, & d'autant plus cruel  
 Qu'il n'offroit à tes sens qu'un apas criminel.  
 La pudeur & l'amour sans en régler l'issuë,  
 Tinrent assez long-tems ton ame suspenduë ;  
 Mais l'Amour triompha de ce déguisement  
 Qu'opposoit le plus noble au plus doux mouvement,  
 Lorsque tu te soumis à cette inquiétude,  
 La terre prit le tems de son ingratitude,  
 Et pour mieux triompher de ton cœur enflâmé,  
 Ne rendit qu'à moitié ce qu'on avoit semé.  
 On avoit, sur l'appas d'une chose incertaine,

Fait beaucoup de dépense, & pris beaucoup de peine,  
 Et la Terre enfermoit, contre un espoir si beau,  
 La semence & les fruits dans le même tombeau.  
 Cerès dans les Forêts commençant à se plaire,  
 Cherchoit de son amour le remède ordinaire;  
 Point d'épis sur sa tête & point à ses cheveux:  
 Tout trahissoit son cœur, tout parloit de ses feux.  
 Dans ces égaremens d'une forte tendresse,  
 Crète du monde entier possèdoit la richesse,  
 Et les Epis dorés, sans soins & sans guerets,  
 Naïssent à tous momens sous les pas de Cerès.  
 L'on dit même qu'Ida fermé de cent bocages,  
 Nourrissoit de ses bleds les habitans sauvages;  
 Et mille Sangliers dans ce Mont tout doré,  
 Trouvoient contre la faim un rempart assuré:  
 Minos, qui gouvernoit cette heureuse contrée,  
 Eût voulu voir Cerès toujours désespérée,  
 Et ne fût point allé par des vœux innocens  
 Jusqu'à lui souhaiter l'empire de ses sens.  
 Qu'eussiez vous fait alors, Déesse impitoyable,  
 Si votre heureux Amant qui vous rend si coupable,  
 N'eût pas avec plaisir soulagé votre ardeur  
 Par ce que vous m'ôtez avec tant de rigueur?  
 Quoi, quand vous trouverez une fille si chère,  
 Le Soleil des Enfers, son unique lumière,  
 Pouvez-vous endurer que dans un si beau jour  
 J'en perde la douceur en perdant mon amour?  
 Il faut se divertir, si l'on en croit mon zèle,  
 Pour rendre à tous nos Dieux un hommage fidèle,  
 Et la joye est toujours dans les cœurs des Mortels  
 Le premier des encens qu'exigent leurs Autels.

\* \*

\*

QUARANTE.

QUARANTE-DEUXIÈME ELEGIE.

*Le triomphe imparfait.*

JUſqu'ici mon ardeur, jointe à votre inconſtance,  
 N'a ſçû pouſſer à bout toute ma patience :  
 J'ai cru que ma bonté pourroit mieux vous  
 guérir ;

Mais enfin mon amour ſ'eſt laſſé de ſouffrir.  
 Si c'eſt avec effort que j'ai brifé ma chaîne,  
 L'Amour de mes douleurs en redouble la peine,  
 Et j'ai honte à préſent de mon foible courroux  
 Contre un tourment ſi rude, & qui ſembloit ſi  
 doux.

J'ai vaincu ce pouvoir qu'on croyoit invincible ;  
 Je ſens bien qu'à mon cœur ce triomphe eſt ſen-  
 ſible ;

Mais quoique ſa foibleſſe ait couru de hazard,  
 Jamais d'un mal extrême on ne guérit trop tard.  
 Pour offrir du remède, un charme à notre envie,  
 Il faut auparavant goûter la maladie :  
 Et quoiqu'il ſoit amer, l'habitude aux douleurs  
 Fait dans ſon amertume éprouver des douceurs.  
 Quoi, je pourrois ſouffrir avec tant de baſſeſſe  
 L'outrage injurieux qu'on fait à ma tendreſſe ?  
 Quand je ſuis à la porte, on m'y laiſſe à deſſein ?  
 Eſt-il pour un Amant un ſort plus inhumain ?  
 Quoi, lorsque ma Corinne au penchant d'une  
 Femme,

Aux douceurs de changer, livre toute ſon ame,  
 Je pourrai ſans horreur, dans un coup ſi fatal,  
 Servir de ſentinelle aux plaiſirs d'un Rival ?  
 Je l'ai vû fatigué d'un combat agréable,  
 Marcher dans un défordre à mes yeux trop cou-  
 pable :

## 274 XLII. ELEGIE.

Son Coté languissoit , ses timides regards  
 Sembloient, pour s'applaudir, errer de toutes parts,  
 Il me vit à la porte , & se dit tout le reste ;  
 C'est là de mon chagrin l'abattement funeste,  
 Et rien n'est plus cruel que de livrer ses feux  
 Au triomphe secret d'un Rival trop heureux.  
 Est-ce de mes bienfaits l'équitable salaire,  
 Ingrate, quand mon feu ne cherchoit qu'à vous  
 plaire ?

Que d'un aveugle soin l'impérieuse loi  
 Pour m'unir à vos pas, me détachoit de moi.  
 Quand sur la loi d'un cœur si difficile à prendre,  
 Nos Romains de vos yeux ne pouvoient se dé-  
 fendre,

Et regardoient bien plus, pour devenir Amans,  
 Ce qu'ils avoient charmé, que s'ils étoient char-  
 mans ;

Combien de faux sermens de votre belle bouche ?  
 Que vous étiez sensible au beau feu qui me touche !  
 Comment vous excuser d'avoir en même jour  
 Trahi votre devoir , les Dieux & mon Amour ?  
 Comment vous excuser de l'éloquent silence,  
 Qui fait de mes Rivaux l'heureuse intelligence ?  
 Et comment vous laver d'un commerce amoureux  
 Qui se cache si bien & s'explique encor mieux ?  
 Vous souvient-il qu'un jour, pour calmer ma ten-  
 dresse,

Vous fites la malade ? & depuis par adresse  
 J'ai scû que ce Galant, qui fait tout mon ennui,  
 Vous avoit rencontrée aussi sage que lui.  
 Ce n'est-là qu'un crayon de l'épreuve cruelle  
 Où vous avez réduit une flame si belle ;  
 Je ne suis pas d'humeur à souffrir constamment :  
 Ou changez de méthode, ou cherchez un Amant.  
 Sans m'émouvoir de rien , à l'abri du naufrage,  
 Mon ame dans le port triomphe de l'orage,  
 Et la Mer n'offre plus à mes vœux couronnés  
 Que l'inutile éclat de ses flots mutinés.

Non,

*XLII. ELEGIE. 275*

Non , ne vous flattez plus de pouvoir me con-  
traindre ,

De rallumer un feu résolu de s'éteindre ;  
C'est ce feu , cette erreur, dont l'aveugle poison  
Me fait ouvrir les yeux , & soutient ma raison.  
Je sens que dans mon cœur mon Amour & ma haine  
Préparent de mon mal la guérison certaine ;  
Je sens que je vous hais autant que . . mais hélas !  
Si je n'aimois beaucoup , je ne haïrois pas :  
Je ferai mes efforts pour m'arracher ma flâme :  
Enfin , je souffrirai tout ce que souffre une ame,  
Lorsque ce doux penchant, qui l'aide à se trahir,  
La dérobe aux raisons qu'elle auroit de haïr.  
Je suis votre inconstance , & je cours à vos char-  
mes ,

Et pressé sans apui de mes justes allarmes,  
Mon cœur , qui croit guerir par votre changement,  
A vos divins appas n'échape qu'un moment.  
Dans le triste embarras de cette inquiétude,  
Sans vous tout me déplaît, avec vous tout m'est  
rude :

Mon dépit s'en redouble , & mon feu s'en émeut.  
Il voudroit quelque chose , & ne sçait ce qu'il veut.  
Hélas ! que n'êtes-vous moins coupable , ou moins  
belle ?

Que peuvent les apas dans une criminelle,  
Dans un objet sans foi ? mais d'un autre côté,  
Que peut le plus grand crime avec tant de beauté ?  
Pardonnez ce combat à mon ame incertaine,  
Par ces tendres plaisirs qui soulageoient ma peine,  
Par ces Dieux impuissans dans leur foible courroux,  
A venger les douleurs que je souffre pour vous.  
Par les divins attraits d'un aimable visage,  
Qui des Dieux ici bas est la vivante image ;  
Par ce cœur dont le mien se croyoit tant aimé,  
Par ces yeux animés du feu qui m'a charmé :  
Je suis prêt de brûler , de souffrir sans me plaindre ;  
Ma Reine, choisissez, voulez-vous m'y contraindre,

Si

## 276 XLIII. ELEGIE.

Si mon malheur vous plaît, il n'est plus un mal-  
 heur,  
 Si mes maux vous font chers, je veux de la dou-  
 leur.  
 Il vaudroit mieux pourtant, si vous m'en vouliez  
 croire,  
 Sauver par vos bontés ma flame & votre gloire,  
 Et m'attacher à vous par le nœud des plaisirs,  
 Que laisser mon espoir dans mes foibles soupirs.

## QUARANTE TROISIE ME ELEGIE.

*Il prie sa Maitresse de sauver les appa-  
 rences.*

**D**E vos divins apas j'ai trop de connoissance  
 Pour obliger votre Ame aux loix de la conf-  
 tance :

Mais lorsqu'à mes dépens vous vous divertissez,  
 Cachez-moi pour le moins que vous me trahissez.  
 Je ne demande point qu'une foi trop sévère  
 Vous dérobe au plaisir, mais vous force à le taire,  
 Et m'épargne l'horreur de prendre contre vous  
 Le timide parti de mon foible courroux.  
 Aux Amans comme aux Rois c'est la loi la plus  
 haute,  
 Qu'on devient innocent quand on cache sa faute,  
 Et que le seul aveu du crime qu'on a fait,  
 Lorsqu'on peut s'en défendre, est le crime en effet:  
 Quelle est votre fureur, & qui le pourroit croire,  
 Que vous aidiez vous-même à vous perdre de  
 gloire,  
 Et que pour m'accabler d'un malheur qui me suit,  
 Vous mettiez en plein jour les crimes de la nuit?  
 Pour les plaisirs communs ces femmes destinées,  
 Qui font avec l'Amour d'éternels hyménées,

XLIII. E L E G I E. 277

Se déroberent au bruit, prennent leur sûreté,  
 Et veulent du secret pour être en liberté,  
 Et vous que tout le monde estimoit si prudente,  
 Lorsque dans le secret votre humeur inconstante  
 Vous a fait au plaisir donner tout votre feu,  
 A votre vanité vous en donnez l'aveu.  
 Songez que la vertu veut du moins qu'on l'imite,  
 Flatez ou mon amour ou mon peu de mérite,  
 Et mon cœur prévenu de ses tendres poisons,  
 Ira même au-devant de toutes vos raisons.  
 Faites ce qui me plaît, gardez ce qui me touche,  
 Je fermerai les yeux, si vous fermez la bouche,  
 Quelque soit le plaisir qu'en secret vous goûtez,  
 Rougissez au-dehors du feu dont vous brûlez.  
 Dans le lieu de plaisir prenez toute licence,  
 Là point de retenue, & point de bienséance :  
 Que tout y soit d'Amour ; pour irriter ses feux,  
 Montrez à vos Amans l'endroit mystérieux.  
 Montrez-lui ce beau corps qui fait honte à tout  
 autre :

Pressez également & le sien & le votre,  
 Et dans des bras si beaux enchaînez les plaisirs  
 Qui d'un amour si tendre uniront les desirs :  
 Que mille doux baisers, mille aimables faillies  
 Fassent passer vos cœurs sur vos lèvres unies,  
 Et ne laissent aux corps assoupis dans l'Amour  
 Que le choix des douleurs qu'ils prendront tour à  
 tour.

Que tantôt un *mon cœur*, que tantôt un *mon ame*  
 Raniment les ardeurs d'une mourante flâme,  
 Et vous plongent tous deux dans les charmes  
 puissans,  
 De goûter à longs traits le désordre des sens.  
 Mais en quittant le lit, quittez ce beau mystere,  
 Dont il est le témoin & le dépositaire ;  
 Et quand vous reprendrez ce qui couvre un beau  
 corps,  
 Etouffez le dedans & sauvez le dehors,

Portez

## 278 XLIII. ELEGIE.

Portez sur le visage une horreur de ce crime,  
 Dont l'ingrate douceur vous le rend légitime,  
 Et qu'un peu de pudeur, trompant mon œil jaloux,  
 Défavoue un plaisir qui vous paroît si doux.  
 Abusez tout le peuple, abusez ma tendresse ;  
 Derobez à mon cœur toute votre foiblesse ;  
 Qu'il croye aveuglément ce qu'il veut en effet,  
 Et de son trop de foi s'applaudisse en secret.  
 Pourquoi tous ces Billets, ces Lettres si fréquentes ?  
 Sont-ce de votre esprit les preuves innocentes ?  
 De votre lit foulé le muet entretien

Ne vous trahit-il pas quand vous ne diriez rien ?  
 Vos cheveux sont épars. Le sommeil peut il faire  
 Ce désordre impossible au repos ordinaire ?  
 Cette inégalité vient toute de la nuit ?

C'est sans se fatiguer que votre sein rougit ?  
 C'est peu que dans vos yeux votre crime se voye,  
 Il faut encore le dire & le dire avec joye,  
 Ah ! faites par pitié, si mon feu vous est cher,  
 Ce que votre intérêt ne vous peut arracher.  
 Helas ! quand du plaisir vous allez à l'audace,  
 Je ne suis plus moi même, & mon sang qui se  
 glace,

Fait d'autant plus d'effort par ce cruel aveu,  
 Qu'il faut pour se glacer qu'il combatte mon feu.  
 Je vous hais tout ensemble, & je vous aime en-  
 core,

Mais je hais sans succès ce qu'il faut que j'adore :  
 Je voudrois votre mort, mais je ne voudrois pas  
 Voir fermer vos beaux yeux sans souffrir le trépas.  
 Taisez-vous, empêchez votre amour de paroître,  
 Je fermerai les yeux de peur de le connoître ;  
 Je dirai que toujours l'apparence surprend,  
 Et doit à la vertu faire un éclat plus grand.  
 S'il faut que je découvre un commerce trop tendre,  
 S'il faut, par un malheur difficile à comprendre,  
 Que mon cruel destin me livre au coup fatal  
 De voir tous vos attraits dans les bras d'un Rival,  
 Traitez,

DERNIERE ELEGIE. 279

Traitez-moi de jaloux avec un air sévère ;  
Lors je me défirai de mon trop de lumière ;  
Et ce déguisement qui peut tout sur mes feux,  
Me fera démentir le rapport de mes yeux ;  
Pourvû que vous disiez que vous êtes fidelle,  
Rien ne peut à mes yeux vous rendre criminelle ;  
Et vous vaincrez sans peine une Ame sans effort,  
Qui craindroit la Victoire à l'égal de la Mort.  
Faites avec deux mots plus que la vertu même,  
Et lorsque vous verrez votre injustice extrême,  
Opposez pour me plaire & pour me prévenir  
La foiblesse du Juge aux raisons de punir.

---

DERNIERE ELEGIE.

*Il déclare à Venus qu'il ne veut plus écrire d'Élégies amoureuses.*

Dessé du beau feu , je renonce à vos loix,  
Si vous voulez parler , cherchez une autre  
voix :

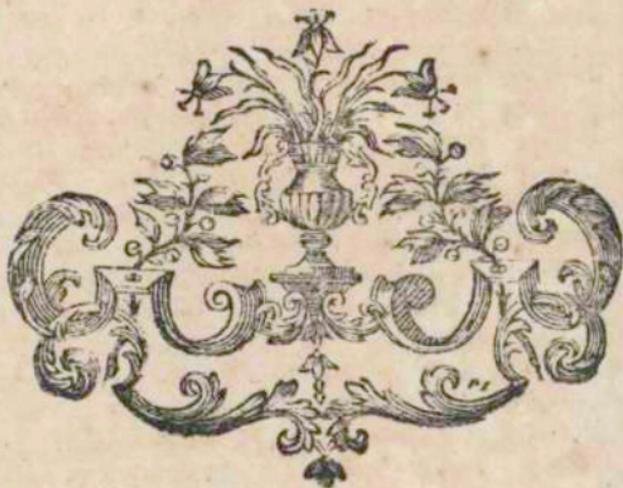
Je quitte avec plaisir ce stile tout de flame,  
Où m'avoit entraîné le penchant de mon ame ;  
Et même je puis dire avec quelque raison,  
Que j'avois le secret d'en dorer le poison,  
Quoique sorti d'ayeux dont l'illustre vaillance  
Disputoit l'avantage aux droits de la naissance,  
Jamais dans les combats je n'ai cherché l'honneur,  
Qui m'attendoit plus pur avec plus de douceur.  
Virgile a de Mantouë éternisé la gloire ;  
Camille de Veronne assura la mémoire.  
Sulmone me devra cet éclat sans égal,  
Qu'ils ont donné tous deux à leur pais natal.  
Je sçai bien qu'autrefois elle se fit connoître,  
Lorsque la liberté la força de paroître :  
Mais jamais sa valeur, quoiqu'elle ait eu du jour,

280 *D*ERNIERE *E*LEGIE.

Ne fera pour son nom ce qu'a fait mon amour.  
Quelqu'un qui dans Sulmone aura peut être affaire ,  
Rappelant de mes Vers le tendre caractère,  
S'écriera de transport, qu'un climat est heureux  
Lorsqu'il peut se vanter d'un nom si glorieux !  
Cet espoir me retient , mais c'est trop me con-  
traindre ,

Trop disputer un feu que mon cœur veut éteindre ;  
Amour , j'ai trop long-tems soupiré sous ta loi ;  
Pour prix de tes bienfaits ne te fers plus de moi.  
Bacchus est à présent le Dieu seul qui me charme,  
Je sens bien que mon feu n'a plus rien qui l'al-  
larne,

Et que mon cœur pressé de plus nobles desirs,  
L'éleve avec empire au dessus des soupirs.  
Etincelles du cœur , foibleesses du génie,  
Désordres de l'esprit, mourez pendant ma vie ;  
Mais aussi , chers travaux pour avoir votre tour,  
Vivez avec éclat quand je perdrai le jour.



**CLEF**  
 OU  
 EXPLICATION DES NOMS  
 PROPRES  
 CONTENUS AU PRESENT RECUEIL,  
 EN FORME  
 DE  
 DICTIONNAIRE MYTHOLOGIQUE.

**A**BYDRE OU ABYDOS, ville d'Asie sur l'Hellespont, & Patrie de Hero & de Léandre. Ses flos étoit vis à vis, & n'en étoit séparé que par un détroit peu large.

**ACHELOÛS**, fleuve de Thessalie, célèbre par les fables dont il a été le sujet. Les Poètes ont feint qu'acheloüs étoit un vaillant homme amoureux de Déjanire, & qu'ayant été vaincu par Hercule, il alla se cacher dans le fleuve Thoas, qui depuis porta son nom.

**ACHILLE**, étoit fils de Pelée & de Thetis, Déesse de la Mer; il fut confié dans ses premières années au Centaure Chiron, qui le nourrissoit de moëlle d'Ours & de Sangliers. Sous ce maître, il apprit à toucher de la Lire; il s'instruisit dans la connoissance des Simples, dans l'Art de lancer le Javelot; Phœnix lui enseigna les principes militaires. Thetis sa mere, sachant qu'il devoit périr au siège de Troye, le cacha parmi les filles de la Cour du Roi Lycomedes: Ulisse, Roi d'Itaque, le découvrit dans sa retraite, & le mena avec les Troupes des Grecs pour ven-

ger le rapt d'Helène. Ce eune Héros laissa à Deïdamie le petit Pirrus fruit de leurs furtives ardeurs, & partit pour Ilium, où il fut tué en trahison par le lâche Paris.

**ACONCE**, jeune Homme de l'Isle de Chio, devint épris des charmes de la belle Cydippe, quoi qu'inferieure à celle ci en naissance. Il lui presenta dans le Temple de Diane une Orange, sur laquelle étoient gravés ces mots: *je serai à Aconce*. Cydippe fit vœu dans son cœur de n'être qu'à lui, & l'épousa par l'ordre de Diane même.

**ACCURUS** Plautus, fameux Poète, dont il nous reste quelques Comédies.

**ACRISIUS**, Roi d'Argos, & Pere de Danaé, ayant appris de l'Oracle qu'il mourroit de la main d'un de ses petits-fils, enferma sa fille unique dans une tour d'airain; mais Jupiter se glissa dans la chambre de la Princesse, en se métamorphosant en pluie d'or, & en eut Persée, qui tua depuis son Grand-Pere. Voyés *Danaé & Persée*.

**ACTIUS**, fameux Augure sous le règne de Tarquin l'ancien. Il coupa une pierre à aiguiser avec un rasoir, pour prouver qu'il ne faut rien changer au culte des Dieux.

**ADME'TE**, Roi de Theffalie, dont Apollon garda les Troupeaux. Voyez *Alceste*.

**ADONIS**, fils de Cyniras & de Myrrha; ce fruit incestueux fut élevé par les Nayades; Venus, l'ayant vû à la chasse, en fut éprise & oublia le Dieu Mars, qui pour se venger fit périr sous les coups meurtriers d'un Sanglier le jeune mortel, qui avoit osé être son rival. Les Assyriens l'ont adoré comme un Dieu, & lui offroient des sacrifices appellés Adoniens.

**ÆGISTHE**, fils de Thieste & de sa fille Pelopée. L'Oracle avoit appris à ce malheureux Roi, qu'il auroit un fils de sa fille, qui tueroit Atrée & vangeroit ses crimes. Ægyshe remplit l'Oracle,

en

en immolant Atrée & massacrant plusieurs années après son fils Agamemnon, dont il avoit séduit l'épouse Clitemnestre. Il tomba enfin sous les coups du terrible Oreste.

**ÆNÉE**, Prince Troyen, fils de Venus & d'Anchise. Après la prise de Troye il se sauva la nuit, chargé des Dieux de son pays, de son Pere qu'il portoit sur les épaules, & de son fils Jule ou Ascanius qu'il menoit par la main. Après plusieurs aventures il passa dans le pays Latin, où il épousa Lavinie. Virgile, pour embellir son Eneïde, lui attribuë des amours avec Didon, en rapprochant des tems séparés par un long espace.

**ÆNEMAÛS**. Voyez *Oenomaüs*.

**ÆOLE**, fils d'Hypotès descendant de Deucalion, a passé pour fils de Jupiter & pour Dieu des vents, parcequ'il s'étoit appliqué à connoître leur nature.

**ÆROPE**, femme d'Atrée, fut enlevée par Thieste, dont elle eut un fils nommé Plifthenes; c'est cette insulte qui causa la haine d'Atrée contre son frere, & qui le porta à en tirer une vengeance, qui fit horreur au Dieu du jour.

**ÆTE**, Roi de Colchos, mari d'Hecate, & Pere de Médée. Jason lui ravit la Toison d'or, & s'en alla avec Médée, qui, pour arrêter les poursuites de son Pere, coupa son frere Absyrte en morceaux, qu'elle jetta les uns apres les autres sur la route, & Aëte s'étant arrêté à les recueillir, donna le tems aux Argonautes de se retirer.

**AGAMEMNON**, fils d'Atrée, Roi de Micènes & d'Argos, frere de Menelas. A son retour de la conquête de Troye, dans laquelle il avoit été nommé chef de l'armée Grecque, il fut poignardé par Egisthe & sa femme Clitemnestre.

**AJAX**, fils d'Oilée, Roi des Locres, fameux Héros dans la part qu'il eut au siège de Troye :

Tecmesse étoit son Epouse. Mais il merita la colere de Pallas, pour avoir fouillé son temple, en y violant Cassandre, fille de Priam, qui s'y étoit réfugiée. Il périt dans les horreurs du naufrage, frappé d'un coup de foudre.

**ALCESTE**, fille de Perilaüs, femme d'Admete Roi de Thesalie, pour qui elle s'offrit à la mort.

**ALCIDE**, est le même qu'Hercule. Voyez *Omphale*.

**ALCME'NE**, fille d'Electrion & Epouse d'Amphytrion. Jupiter en devint amoureux, & ayant pris la forme de son mari, il lui rendit visite, & en eut Hercule.

**ALCME'ON**, fils d'Amphiaraüs, tua sa mere Eriphile par ordre de son Pere, & fut obsédé des Furies & de l'ombre de sa mere. Le fleuve Phégée, pour le purifier, lui donna sa fille Arfinoë en mariage. Ensuite ayant contracté un second mariage avec Callirhoë fille d'Acheloüs, du vivant de sa premiere femme, & lui ayant donné le fameux collier d'Hermione qu'il reprit à Arfinoë, les freres de cette derniere outrés de cet affront, le poursuivirent & le tuèrent.

**ALCYME'DE**, fille de Phylax, fut femme d'Eson & mere de Jason.

**ALCYON**, petit oiseau qui signifie le beau tems, parcequ'on prétend que lorsqu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, les vents ne soufflent pas, & que la mer est tranquille dans la plus grande rigueur de l'hyver.

**ALCYONE**, fille d'Æole & Epouse de Ceix Roi de Trachine. Son Epoux ayant fait naufrage, elle se précipita de désespoir dans la mer. Les Dieux les changèrent tous deux en Alcyons.

**ALECTON**, l'une des trois Furies filles de l'Acheron & de la Nuit.

**ALLIE**, fleuve, où les Romains furent vaincus & taillés en pièces par les Gaulois, & perdirent leur ville dont ceux-ci s'emparèrent.

**ALPHÉE**, fleuve du Peloponnèse, représenté par les Poètes comme chasseur amoureux de la Nymphé Aréthuse, qu'il poursuivit pour lui faire violence. Cette Nymphé implora le secours de Diane qui la changea en fontaine. Alphée ayant aussi été metamorphosé en fleuve, & ne pouvant oublier sa tendresse pour Aréthuse, chercha à la lui témoigner en mêlant ses eaux à celle de la fontaine d'Aréthuse.

**AMIMONE**, l'une des cinquante Danaïdes, mariée à Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces. Un Satyre voulant la forcer, elle implora le secours de Neptune qui la délivra: mais il lui fit la même violence, & en eut Nauplius.

**AMPHION**, fils de Jupiter & d'Antiope; Mercure lui apprit à toucher de la Lyre; il y excelloit si admirablement, qu'au son de ses accords les murs de Thebes s'éleverent, & par ce miracle il défendit son peuple contre les fréquentes incursions des Phlégiens. Apollon, irrité de le voir plein d'orgueil sur son talent, le fit périr avec toute sa famille par une peste horrible.

**ANACREON**, Poète Grec célèbre par ses vers tendres & amoureux, Chançons à boire &c.

**ANCHISE**, Pere d'Enée qu'il eut de Venus; il fut frappé légèrement du Tonnerre pour avoir eu part aux faveurs d'une Déesse, & suivit son fils Enée en Italie.

**ANDROGÈRE**, fils de Minos Roi de Crète, fut assassiné par le Roi d'Athènes, à cause de son commerce avec les Pallantides. Minos vengea la mort de son fils, & réduisit les Athéniens à lui donner satisfaction.

**ANDROMAQUE**, femme d'Hector, qu'après la ruine de Troye, Pirrus fils d'Achille emmena en Epire, & fit épouser à Helenus, fils de Priam.

ANDROME'DE, fille de Cassiope & de Cephée, Roi d'Ethiopie: la vanité de Cassiope sa mere sur la beauté de sa fille la fit condamner par les Nereides irritées à être dévorée par un monstre marin; Persée la délivra. Voyez *Persée*.

ANIO, c'est le Teveron rivière dans la campagne de Rome qui se décharge dans le Tibre.

ANTINOÛS, un des Amans de Penelope, fut percé d'une flèche dans un festin par Ulysse dans le tems qu'il buvoit.

ANTOINE, Auguste & Lepide, fameux par le triumvirat, les cruautés qu'ils y exercerent, & les divers combats qu'ils livrerent dans le sein de la République.

APELLES, fameux peintre de l'Isle de Cos, ou de la ville d'Ephese; il fut le seul, à qui Alexandre permit de le peindre. A sa mort, on trouva dans son atelier une Venus qui n'étoit point achevée: qui que ce soit n'eut la hardiesse d'y mettre la dernière main.

APIS, Divinité des Egyptiens, honorée sous la forme d'un bœuf qu'ils nourrissoient dans l'enclos d'un Temple, qui lui étoit consacré.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone.

AQUILON, Vent du Nord représenté par les Poètes avec une queue de serpent, ayant la barbe & les cheveux couverts de neige & de glace.

ARATUS, fameux Poète natif de Soli en Cilicie, qui a composé un poème d'Astronomie intitulé les Phénomènes.

ARCADIE, Province du Peloponnèse; Orphée est nommé le Chantre d'Arcadie.

ARE'THUSE, Nymphé de Diane changée en fontaine; voyez *Alpée*.

ARGONAUTES, étoient les Heros qui, ayant Jason à leur tête, partirent pour l'expédition de Colchos, & ravirent la Toison d'or.

ARGOS, ville & Royaume d'Argolide, aujourd'hui la Romanie de la Morée.

ARGUS, fils d'Arestor; il avoit cent yeux, dont il avoit toujours cinquante ouverts lorsqu'il fermoit les autres pour dormir. Junon le commit à la garde d'Io dont Jupiter étoit amoureux, & ayant été tué par Mercure qui l'avoit endormi au son de sa flûte, Junon le métamorphosa en Paon, dont les cercles d'or semés sur sa queue font autant d'yeux, pour signifier un homme vigilant.

ARIANE, fille de Minos, Roi de Crete, qui donna un fil à Thésée, pour retrouver son chemin dans le labyrinthe, & le suivit dans sa patrie. Ce Heros volage abandonna cette tendre Princesse dans l'Isle de Naxos, où Bacchus la prit pour femme. Venus lui donna une couronne, que Bacchus plaça dans le ciel ornée de 8. Etoiles; c'est ce que les Astronomes appellent la couronne d'Ariane.

ARION, fils de Neptune & d'Opnée. Le Roi Periandre l'ayant comblé de richesses, pour récompenser son talent à toucher de la Lyre, les matelots qui le conduisoient le jetterent dans la mer, pour s'emparer de ses trésors. Un Dauphin, ravi de la douceur de ses chants, le porta sur son dos jusqu'au promontoire Tenare.

ASCANIUS, dit aussi Ilus & Julius, étoit fils d'Enée & de Créüse, & succéda à son Pere au Royaume des Latins.

ASOPUS, rivière de Béotie, fils de l'Océan. On dit que Jupiter le brûla, pour marquer que les chaleurs desséchent quelquefois son cours.

ASTRE'E, fille du géant Astræus & de l'Aurore: selon d'autres, fille de Jupiter & de Themis, qui fut appelée par son équité, Justice parmi les hommes: on l'appelle encore Vierge dans l'un des douze signes du Zodiaque.

**ATALANTE**, Arcadienne fille de Jasus, blessa la premiere le Sanglier qui ravageoit l'Étolie. Mêléagre, épris de sa beauté, l'épousa & en eut un fils nommé Parthénopée. Il y a une seconde Atalante fille de Schænée, Roi de Sciros, dont Hippomenes devint l'Époux, pour l'avoir surpassée à la course. Cybele irritée contre ces deux Amans, parcequ'ils avoient souillé son Temple, les changea en Lions.

**ATLAS**, Roi de Mauritanie, excellent Astronome. Comme il contemploit les Astres sur de hautes montagnes, les Poètes ont feint qu'il fut métamorphosé en montagne.

**ATRE'E**, fils de Pelops & d'Hippodamie, Roi de Mycènes, massacra les fils de Thieste son frere, & les lui presenta dans un repas. Par expression Patronymique, on appelle Agamemnon & Menelas les Atrides.

**AURORE**, fille de Titan & de la Terre, fut chargée par les Dieux d'annoncer tous les jours au monde la presence du Soleil. Ses amours les plus connus sont avec le jeune Cephale, avec Orion, & le beau Tithon, qu'elle transporta dans l'isle de Delos, & Py épousa.

**AUTHOMEDON**, Ecuyer d'Achille, dont Homere parle souvent.

**BACCHANTES**, femmes animées de la puissance de Bacchus, & qui le suivirent dans ses conquêtes.

**BACCHUS**, fils de Jupiter & de Sémélé; après avoir conquis l'univers & s'être enfin arrêté à l'extrémité des Indes, il enseigna aux hommes l'Art de planter la vigne & de la cultiver. Il aima Ariane fille de Minos, & la nimphe Erigone.

**BELIDES** ou **DANAIDES**, étoient au nombre de 50. & épouserent les 50. fils d'Égyptus, qu'elles poignarderent la premiere nuit de leurs noces. La seule Hypermetre sauva la vie à son mari Lincée.

- L**INCÉE. Les Danaïdes furent condamnées dans le Tartare à remplir un tonneau percé.
- B**ELLONE, Déesse de la guerre, Sœur ou compagne de Mars.
- B**IBLIS, fille de Melitus & de Cyane, brula d'un amour exécrationnable pour son frere Caunus, & se pendit de désespoir, voyant qu'il s'étoit expatrié, pour n'être plus le témoin & la cause de cette criminelle ardeur.
- B**ORRÉE, est le nom que les Grecs & les Latins ont donné au vent qui vient directement du Nord, nommé Bize par les François.
- LE BOUVIER**, Signe Celeste ainsi nommé parcequ'à la façon du Bouvier il semble conduire un char attelé de quatorze étoiles. Selon la fable il est fils de Jupiter & de Calliston.
- B**RISÉIS, fille de Brisès, qu'Achille fit captive dans le sac de Lynesse en Phrygie: Agamemnon l'enleva à ce Heros qui se tint longtems dans sa tente, sans vouloir combattre, jusqu'à ce que son cher Patrocle fût tombé sous le fer du terrible Hector.
- B**USIRIS, Roi d'Egypte, qui faisoit inhumainement égorger les étrangers, qui lui demandoient l'hospitalité; Hercule en purgea la terre, & le tua.
- C**AÏQUE, fleuve d'Asie, dans le Royaume de Pergame.
- C**ALCHAS, fameux Devin qui suivit l'armée des Grecs à Troye, & dont le nom a été rendu célèbre par Homère. Il prédit que les vents contraires ne cesseroient qu'après qu'on auroit sacrifié à Diane la fille d'Agamemnon nommée Iphigenie.
- C**ALLIMAQUE fameux Poète Grec, natif de Cyréné. Il passoit à cause de son élégance & de sa politesse pour le Prince des Poètes Elegiaques au jugement de Quintilien. Il aimoit les petits ouvrages, & c'est de lui que nous est venu le

Proverbe : Un grand livre est toujours un grand mal.

**CALLIRHOË**, fille du fleuve Acheloüs & Epouse d'Alcméon, refusa de lui laisser consommer son mariage jusqu'à ce qu'il lui eût donné le fameux collier d'or d'Hermione. Alcméon l'ayant satisfaite, & ayant été tué à cause de cela par les freres de sa premiere femme qui vivoit encore, Callirhoë pria Jupiter de faire enforte que ses fils qu'elle avoit eüs d'Alcméon, devinssent en un moment hommes pour vanger la mort de leur Pere, ce qui lui fut accordé; voyés *Alcméon*.

**CALVUS**, Orateur célèbre, ami & contemporain de Catulle. Ovide & Horace ont parlé de lui.

**CALIPSO**, Nimphe, fille de l'Océan & de Thetis habitoit une Isle dans la mer Jonienne, qui portoit son nom. Ulysse échoüa sur les écueils qui l'environnoient & fut recü par cette Nimphe immortelle, qui le retint sept ans.

**CALISTO**, fille de Lycaon & une des compagnes favorites de Diane, fut séduite par Jupiter dont elle eut Arcas. Junon la metamorphosa en Ourse, & Jupiter l'enleva dans le Ciel avec son fils, où ils forment la constellation de la grande & petite Ourse.

**CAMILLE**, un des plus grands hommes de l'ancienne Rome. Son nom est trop connu dans l'Histoire Romaine, pour en parler ici.

**CANACE'E**, fille d'Eole, eut un commerce incestueux avec son frere Macarée. Eole fit jeter son enfant aux chiens, & envoya à sa fille un poignard pour se punir elle-même.

**CAPANÈ'E**, un des sept chefs qui assiègerent Thebes; brave jusqu'à l'impiété, il osoit défier les foudres de Jupiter; il périt sous les coups de la vengeance de ce Dieu.

- CAPITOLE**, fameuse forteresse de la ville de Rome où étoit le Temple de Jupiter Capitolin.
- CASSANDRE**, fille d'Hecube & de Priam, fut aimée d'Apollon, à qui elle demanda pour le prix de ses faveurs le don de prédire l'avenir; mais comme elle lui manqua de parole, ce Dieu ajouta le malheur de n'être jamais crue dans ses prédictions: elle périt sous les coups de Clitemnestre, pendant qu'Ægiste immoloit Agamemnon.
- CASTOR & POLLUX**, freres d'Helene & de Clitemnestre, & fils de Jupiter & de Leda; ils furent placés après leur mort au Ciel au signe des jumeaux, & parceque ces deux étoiles ne se font jamais voir toutes deux à la fois, les Poëtes ont feint qu'ils mouroient & vivoient alternativement, & qu'ils partageoient l'immortalité tour à tour. Les Romains leur ont élevé des Temples & rendu un culte Divin.
- CATULLE**, Poëte galant natif de Verone, contemporain de Ciceron. Son Stile est du bon siècle; mais il est fort sale & licencieux.
- CAUCASE**, Montagne fort connue de la Colchide; elle est pleine de rochers & de précipices affreux, ce qui la fait prendre figurement pour un séjour Barbare.
- CAUNUS**, fils de Melitus & de Cyanée, voyant que sa sœur Biblis brûloit pour lui d'une flamme criminelle, abandonna sa patrie, & bâtit une ville dans la Carie, à laquelle il donna son nom.
- CEÏX**. Voyés *Alcyone*.
- CELENO**, c'est le nom d'une des Pleyades filles d'Atlas. On donne ce nom aussi à la principale des Harpyes.
- CEPHALE**, fils de Mercure & de Hersé, épousa Procris, qu'il tua à la chasse la prenant pour une Biche.

**CEPHÈRE**, Roi d'Ethiopie, pere d'Andromede, & placé parmi les constellations célestes. Voyés *Andromede*.

**CERBERE**, Chien à trois têtes, qui garde l'entrée du Tartare. Hercule, d'autres disent Thésée, le tira des enfers & le traîna en spectacle dans toutes les villes de la Grece.

**CERE'S**, fille de Saturne & de Rhée, mere de Proserpine; en cherchant sa fille que Pluton avoit enlevée, elle apprit aux pays differens qu'elle parcourut, l'Art d'ensemencer les terres & moissonner le bled. De ses amours avec Jupiter elle eut Proserpine; avec Neptune, elle eut Hera; & avec le beau Jason, Plutus Dieu des richesses.

**CHALCAS**. Voyés *Calchas*.

**CHAMPS ELYSÉES**, c'est le lieu où les anciens croyoient que les ames des Justes passoient après leur mort, pour y jouir d'un bonheur parfait.

**CHARYBDE & SCYLLA**, deux gouffres horribles en Sicile dans le détroit de Messine; ils sont assés près l'un de l'autre & très dangereux, d'où vient le proverbe: *Tomber de Scylle en Charybde*. Les Poëtes ont feint que Charybde étoit une femme de mauvaise vie, qui ayant ravi les bœufs d'Hercule, fut écrasée par la foudre & metamorphosée en goufre.

**CHIRON**, Centaure, fils de Saturne & de Phylire, d'autres disent fils d'Ixion & de la Junon supposée, inventa l'Art de la Chirurgie; il fut le Gouverneur du vaillant Achille. Voyés *Achille*.

**CHRYSES & CHRYSEIS**. Chryfés fut Prêtre d'Apollon. Sa fille Chryseïs ayant été prise par Achille, & étant échué dans le partage du butin à Agamemnon, il ne voulut pas la rendre, la trouvant plus belle que sa femme Clytemnestre. Chryfés ayant imploré le secours d'Apollon, la

peste

- peste affligea l'armée des Grecs, ce qui obligea Agamemnon à rendre Chryseis à son Pere.
- CIGUË**, plante dont on fait une boisson pernicieuse & mortelle. Socrate choisit ce genre de mort après sa condamnation.
- CINTHIE**, nom que Properce donne à sa Maitresse.
- CIRCE'**, fille du Soleil & de Perfa, inventa la Magie: elle aimâ Ulysse dont elle eut plusieurs enfans, entr'autres Telegone, qui tua son pere dans une émeute populaire.
- CIRQUE**, grande place de Rome, où le peuple s'assembloit pour voir les Spectacles.
- CLIO**, une des neuf Muses; elle étoit fille de Jupiter & de Mnemosyne, & présidoit à l'Histoire.
- CLITEMNESTRE**, fille de Leda, & Epouse d'Agamemnon. Pendant l'absence de son Epoux elle s'abandonna à Egisthe, dont elle se servit pour faire assassiner Agamemnon. Son fils Oreste vangea la mort de son Pere, en tuant Egisthe & sa Mere, à la sollicitation de sa sœur Electre.
- CLITIE**, Nimphe aimée d'Apollon & changée en Tournesol.
- CLYME'NE**, Nymphé fille de l'Océan, fut aimée du Soleil dont elle eut Phaëton, Eglé, Phébé & Lampétie.
- COLCHOS**, ville de la Colchide où se gardoit la toison d'or. C'est aujourd'hui la Mingrelie.
- COMUS**, Divinité que les Anciens faisoient présider aux Festins & aux réjouissances nocturnes.
- CORCYRE**, Ile de la Mer Jonienne, aujourd'hui Corfou.
- CORINNE**, célèbre Dame Romaine dont Ovide étoit amoureux. On ignore son véritable nom. On croit communément que c'est Julie fille de l'Empereur Auguste.
- COTHURNE**, chaussure avantageuse dont on se servoit sur le Théâtre pour donner un plus grand air aux Acteurs, surtout pour la Tragedie. *Chausser*

*ser le Cothurne*, c'est jouer ou travailler pour la Tragédie.

**CREON**, Roi de Corinthe, que Medée fit mourir avec sa fille Creüse qu'on avoit mariée à Jason. Les Poëtes en parlent souvent.

**CRE'USE**, fille de Créon, & femme de Jason, chef des Argonautes. Voyés *Jason*.

**CROESUS**, Roi de Lydie, célèbre par ses richesses & sa puissance. On se fert de ce nom pour désigner un homme riche.

**CUPIDON**, fils de Venus, assés connu sous le nom de l'Amour. On le représente comme un enfant avec des ailes, armé d'un carquois, d'un arc & de flèches.

**CYANE'E**, fille du fleuve Meandre, & mere de Caunus & de Biblis. Par Cyanées on désigne quelquefois des femmes incestueuses.

**CYPASSIS**, jeune Esclave de Corinne. Ovide étoit amoureux de l'une & de l'autre.

**CYPRIS**, c'est le nom que les Poëtes donnent quelquefois à Venus.

**CYTHE'RE**, Isle de la Grèce, près de laquelle Venus fut formée de l'écume de la mer, ce qui lui fit donner quelquefois le nom de Cytherée.

**DANAE'**, fille d'Acrisius, fut enfermée dans une tour d'airain par son Pere pour éviter l'effet d'un Oracle. Malgré cela Jupiter en jouit, s'étant transformé en pluie d'or. Voyés *Acrisius*.

**DANAIDES**. Voyés *Belides*.

**DANAÛS**, Roi d'Argos, Pere des cinquante Danaïdes. En mariant ses filles à autant de ses Neveux, il ordonna à chacune de tuër son Mari la première nuit de leurs noces. Voyés *Belides*.

**DAPHNIS**, fils de Mercure, Berger fameux par sa beauté & sa richesse.

**DEDALE**, fameux Architecte, qui bâtit le Labyrinthe de Crète, & fut obligé d'avoir recours à des ailes de cire, pour se sauver de cette Isle, où le

Roi

Roi Minos le vouloit retenir. Son fils Icare périt dans ce merveilleux voyage par sa téméraire ambition.

**DE'JANIRE**, fille d'Oenée, aimée d'Hercule qui l'épousa après avoir combattu pour elle contre le fleuve Acheloüs. Le Centaure Nessus voulant enlever Déjanire, & ayant été percé d'un coup de flèche par Hercule qui s'aperçut de son dessein, donna sa chemise teinte de sang à Déjanire, en l'assurant que tant qu'Hercule la porteroit, il ne pourroit aimer d'autre femme qu'elle. Déjanire s'étant apperçue que son Mari aimoit Jole, elle lui envoya cette chemise par Lichas. Il en devint furieux & se jeta dans le feu d'un sacrifice qu'il faisoit. Sa femme se tua de désespoir.

**DE'IDAMIE**, fille de Lycomedes, Roi de Sciros, dont Achille déguisé en fille eut Pyrius.

**DELIE**, un des surnoms de Diane.

**DEMOPHOON**, fils de Thésée & de Phédre, revenant du siège de Troie, fut poussé par la tempête sur les côtes de Thrace; la Reine Phyllis lui donna l'hospitalité & l'épousa. Il repartit pour Athenes, promettant à sa nouvelle épouse un prochain retour. Phyllis impatiente & désespérant de le revoir, après l'avoir longtemps attendu, se pendit à un amandier.

**DEUCALION**, fils de Prométhée. Les Poètes disent qu'après le déluge lui & sa femme Pyrrha jetèrent derrière eux des Pierres qui se changèrent en hommes & en femmes pour repeupler la terre.

**DIANE**, fille de Jupiter & d'Asterie, & connue sous les noms de Proserpine, d'Hécate, & de la Lune. D'autres la disent sœur d'Apollon & fille de Latone.

**DIDON**, fille de Belus Roi de Tir & femme de Sichée, que Pigmalion fit tuer par avarice; cette Reine se sauva avec ses trésors, & débarqua en  
 Afrique,

- Affrique, où elle bâtit Carthage. Hiarbas voulant la contraindre à l'épouser, elle se tua; d'autres, & entr'autres Virgile, assurent que ce fut par amour pour Ænée.
- DIOMEDE, Roi d'Étolie, fut après Achille & Ajax le plus brave des Grecs qui se trouvèrent au siège de Troye. Il combattit contre Enée & enleva le *Palladium*. Venus le métamorphosa depuis lui & ses compagnons en oiseaux blancs appelés les oiseaux de Diomède.
- DODONE, forêt dans l'Étolie, dont les chênes rendoient des oracles respectés de toute la Grece.
- DOLON, le Troyen, excellent coureur, qui s'étant offert à Hector d'aller espionner dans le camp des Grecs, si on lui promettoit les Chevaux d'Achille, fut surpris par Ulysse & Diomede, & tué par ces deux Princes Grecs.
- DULICHIE, Isle dépendante de l'Ithaque.
- EGERIE, Nymphé fort réverée chez les Romains, & avec laquelle Numa Pompilius, pour policer la ville, feignit d'avoir des entretiens secrets.
- EGIDE, est un bouclier des Dieux. Il est souvent parlé sur tout de l'Égide ou bouclier de la Déesse Minerve.
- ENDIMION, fils d'Æthlius & de Calyce, fut aimé de la Lune, qui venoit le visiter toutes les nuits sur le mont Lathmos.
- ENIPÉE, fleuve de l'Elide. Tyro fille de Salmonée en étant devenuë amoureuse, Néptune qui aimoit cette fille, prit la forme de ce fleuve pour en jouir.
- ENNIUS, Poète Romain antérieur de deux siècles à Horace & Virgile. Il est le premier qui ait employé des vers épiques ou héroïques parmi les Romains. Virgile en a pris des vers entiers qu'il nommoit des perles tirées du fumier d'Ennius.

ERATO, l'une des neuf Muses.

ERECHTHÉE Roi d'Athènes, dont la fille Orithie fut enlevée par Boreas Thracien.

ERIPHILE, femme du Devin Amphiaraus, qui par avarice montra la retraite où il s'étoit caché, & le livra pour le collier qu'Arnia fille d'Adraste lui promit. Alcméon vengea son pere & tua Eriphile.

ESCULAPE, fils d'Apollon & de la Nymphé Coronis. Il passe pour le Dieu de la Medecine.

ESON, Pere de Jason, fut rajeuni par Médée, moyennant le jus de quelques herbes que cette Magicienne jetta sur son corps, à la prière de Jason son Epoux.

ETHRA, fille de Thétis & de l'Océan, Epouse d'Atlas & mere de Hyas & de sept filles, qui furent metamorphosées en Etoiles pluvieuses, parcequ'elles avoient jetté tant de larmes à la mort de leur frere Hyas devoré par un Lion, qu'elles moururent de douleur.

ETNA, montagne connuë en Sicile par les flammes qu'elle jette la nuit.

ETOLIE, ancienne Province de Grèce, qui appartient aujourd'hui au Turc. On croit que c'est le pays nommé *il Despotato*.

EVADNE', fille de Mars & de Thébé femme d'Afopus, fut mariée à Capanée. Elle aima tant son mari, qu'ayant appris qu'il avoit été frappé de la foudre, elle se jetta dans son bucher.

EURIDICE, femme d'Orphée, aimée par Arionœus; en le fuyant & ses poursuites obstinées, elle fut piquée d'un serpent & elle périt. Orphée alla redemander Euridice à Pluton, qui la lui rendit, à condition qu'il ne tourneroit point la tête jusqu'à ce qu'il fût sur la terre. Il ne put remplir ces conditions, & perdit le fruit de son voyage & de ses peines.

298 *D I C T I O N N A I R E*

- EURITION**, un des Argonautes. Il y a eu aussi un berger de ce nom qui fut tué par Hercule.
- EUROPE**, fille d'Agenor & sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter qui se déguisa en Taureau : & l'enlevant près de la mer, la mena en cette partie de nôtre continent que nous appellons Europe de son nom.
- FAUNES**, espèce de Demi-Dieux qui habitoient les bois & les forêts. Pan est le Dieu des Faunes & des Satyres.
- FLORE**, femme de Zephyre. Les anciens la confideroient comme la Déesse des fleurs. On la nomme quelquefois Chloris.
- FORTUNE**, Déesse de toutes les affaires, représentée comme une femme aveugle & chauve, qui se tenoit de bout sur une rouë, avec deux ailes aux pieds, pour marquer son inconstance.
- GALLUS**, jeune homme confident de Mars dans ses amours avec Venus. S'étant endormi, Mars & Venus furent surpris couchés ensemble par le Soleil. Mars de dépit changea Gallus en coq.
- GALLUS**, Chevalier Romain, très bon Poète. Il étoit ami d'Ovide & de Virgile qui en parlent souvent.
- GANGE**, fleuve de l'Inde, un des plus grands & des plus confiderables du monde. Il roule avec son sable des paillettes d'or.
- GANYMEDE**, fils de Tros, fut aimé de Jupiter, & enlevé par l'aigle de Jupiter; il servit d'Echançon aux Dieux depuis le mariage d'Hebé avec Hercule. D'autres disent qu'il fut enlevé par Tantale.
- GARGARE**, montagne & ville de Troade abondante & fertile en grains.
- GE'TULIE**, grande Region de l'Afrique faisant partie du Biledulgerid.
- GLAUCUS**, Dieu marin aimé de Circé. Voyés *Circé*.

GYGÈ's, garde du corps & favori de Candaule Roi de Lydie. Candaule lui ayant fait voir sa femme toute nuë pour lui faire admirer sa beauté, & la Reine étant venuë à le savoir, elle obligea Gygès de tuer le Roi, après quoi elle épousa Gygès.

HECALE, vieille femme accablée de pauvreté, mais très vertueuse; elle a donné lieu au Proverbe des anciens: Tu ne deviendras jamais Hecale.

HECATE, fille de Jupiter & de Latone & sœur d'Apollon. On lui donne trois têtes, une de cheval, une de chien, & une de sanglier. On dit qu'elle fit mourir son Pere par le poison, après quoi elle épousa son oncle Aëtes, & fut mere de Circé & de Medée.

HECTOR, le Troyen, le plus fort rempart de cette ville, fils de Priam & d'Hecube, tomba sous les coups du terrible Achille: il avoit épousé Andromaque, dont il eut Astyanax ou Scamandrius.

HECUBE, Epouse de Priam & mere de Paris. Après avoir vomi mille imprécations contre les Grecs, elle fut métamorphosée en chienne.

HELENE, fille de Jupiter & de Leda, fut enlevée deux fois pour son extrême beauté; la première par Thésée, & la seconde par Paris, & elle causa le fameux siège de Troye, qui dura dix ans & couta tant de Héros à toute l'Asie.

HELLÈ, Sœur de Phryxus, a donné son nom à l'Hellespont, parcequ'elle s'est noyée dans ce détroit. Voyez *Phryxus*.

HERCULE, fils d'Alcmène; il fut allaité par Junon quoique sa cruelle ennemie; il se signala par des travaux sans nombre, parmi lesquels il en est douze conservés à la postérité, & qui lui valurent l'immortalité. Ses amours furent avec Déjanire, Omphale, Megare, Jole & Chalciopie.

HERMIONE, fille de Menelas & d'Helene, qui fut promise dans son enfance au jeune Oreste. Mais

300 *D* I C T I O N N A I R E

ayant épouſé Pirrhus , fils d'Achille , Creſte le poignarda , & reprit Hermione.

HESIODE , fameux Poëte Grec natif d'Aſera en Béo-tie. On dit qu'il devint Poëte en gardant ſes moutons , par une faveur particuliere des Muſes.

HIARRAS , Voyés *Jarbas*.

HIPPOCRATE , Prince des Medecins. Son nom eſt aſſés connu. Il vivoit près de 500. ans avant l'ère Chrétienne.

HIPPODAMIE , fille d'Ænomaüs , Roi d'Arcadie , à qui on avoit prédit qu'il périroit auſſitôt que ſa fille ſeroit mariée. Ænomaüs vouloit que les Amans de ſa fille fiſſent une courſe de char avec lui , où le vaincu devoit mourir. Pelops ſe préſenta & vainquit par ſubtilité : le Roi ſe tua , & Hippodamie reſta au vainqueur.

HIPPODAMIE , femme de Pirithoüs , Roi des Lapi-thes , dont la beauté cauſa le combat terrible des Centaures & des Lapithes.

HIPPODAMIE , fille de Bryſeis , Maitreſſe d'Achille.

HOMERE , le Prince des poëtes Grecs : ſon nom eſt Meleſigenes ; il fut appellé Homere , parcequ'il devint aveugle ; les ſçavans ſont dans de grandes diſputes ſur le lieu de ſa naiſſance : ſept villes de la Grece ſ'en diſputoient l'honneur ; ſçavoir, Smir-ne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Ar-gos, & Athenes. Parmi ſes ouvrages , il en eſt deux toujours admirés, l'Iliade & l'Odyſſée.

HYBLA , montagne de Sicile abondante en Thym & célèbre pour ſon excellent miel.

HYLAS , fils de Théodamas , aimé d'Hercule ; il ſuivit ce Héros à la conquête de la Toiſon d'Or ; mais en puisant de l'Eau douce ſur un rivage, il tomba dans une ſource & ſ'y noya : on dit que pour ſa beauté les Nayades l'enleverent.

HYMETTE , montagne de l'Attique , abondante en fleurs & en abeilles : on en tiroit auſſi un très beau marbre appellé Hymetien ou Cecropien.

HIP-

**HYPOLITE**, fils de Thésée & de l'Amazone Hyppolite, fut la victime des amours incestueuses de Phedre sa belle-mere. Elle l'accusa de l'avoir voulu corrompre, voyant qu'elle ne pouvoit réussir. Thésée pria Neptune de remplir la parole qu'il lui avoit donnée par le Stix; & le jeune Hyppolite fut déchiré par un monstre. Esculape, à la priere de Diane, lui rendit la vie; il le transporta dans l'Italie auprès du bois d'Aricie, & le nomma Virbius, c'est-à-dire, qui a vécu deux fois.

**HIPPOMANES**, croissance de chair, qui vient au front du poulain, dans les entrailles de la cavale, & qu'elle a soin d'arracher aussitôt qu'il en est sorti. Cet Hyppomane sert à la Magie.

**HYPHIPILE**, fille de Thoas Reine de Lemnos, aimée & abandonnée par Jason, dont elle eut deux enfans jumeaux.

**JARBAS**, Roi de Gétulie, irrité du refus que Didon faisoit de l'épouser, déclara la guerre aux Carthaginois; voyez *Didon*.

**JASON**, fils d'Eson & de Polymele, fut envoyé par Pelias à la conquête de la Toison d'Or, avec des Héros qui furent appelés Argonautes, parce qu'ils monterent le vaisseau fait par Argo. Médée se courut Jason dans son entreprise & l'épousa: il eut d'autres amours; entr'autres, il aima Hypsipile Reine de Lemnos, & Créüse fille de Créon. Médée furieuse de perdre son Epoux, laissa dans le Palais de ce malheureux Roi des traces de sa rage & de son pouvoir.

**JASUS**, Roi d'Argos & Pere d'Atalante.

**ICARE**, fils de Dédale. Son Pere lui attacha des ailes de cire; mais Icare s'étant trop approché du Soleil, la chaleur fondit ses ailes, & il tomba dans la mer Egée, nommée depuis la Mer Icarienne.

- IDA**, Montagne de la Troade. Elle est devenuë célèbre par le jugement que Pâris y rendit en faveur de la Déesse Venus.
- ILIA**, fille de Numitor Roi d'Albe. Elle étoit Mere de Romulus & de Remus. Elle est plus connue sous le nom de Rhea & de Sylvia.
- ILION**, ou Troye, appellée ainsi d'Ilus un de ses Rois. De-là le nom d'Iliade, ou Histoire du siège de Troye chanté par le divin Homere.
- INACHUS**, Roi d'Argos, & Pere d'Jo débauchée par Jupiter; voyés *Isis*.
- INO**, Epouse d'Athamas & Mere de Learque & de Melicerte. Elle traita Phryxus & Hellé enfans du premier lit de son mari en vraye marâtre, ce qu'Athamas ayant sçû, il tua de colere son fils Learque & poursuivit la Mere jusqu'à la Mer, où elle se précipita avec Melicerte son autre fils.
- JO**, fille d'Inachus, voyés *Isis*.
- JOLR**, fille d'Eurytus, Roi d'Oecalie, dont Hercule devint amoureux. Déjanire, son Epouse, lui envoya la robe teinte du sang de Nessus, croyant le guérir; mais ce Heros périt d'un embrasement intestin.
- IRIS**, fille de Thaumante & d'Electre; elle étoit à Junon ce que Mercure étoit à Jupiter: elle s'annonce à la terre sous la forme de l'Arc-en-ciel.
- IRUS**, gueux du pays d'Ithaque, qui étoit à la suite des Amans de Penelope. Ulyssé le tua d'un coup de poing. Il a donné lieu au proverbe: *Iro pauperior*.
- ISIS**, connue d'abord sous le nom d'Io, fille d'Inachus. Elle fut aimée de Jupiter, qui la changea en Vache, pour la dérober aux yeux jaloux de Junon: celle-cy mit à la garde de cette Vache le pasteur Argus qui avoit cent yeux: Mercure délivra Jupiter de cet espion, & le tua. Junon à son tour, pour vanger la mort d'Argus, inspira une fureur à Io qui la fit courir par l'univers; elle

elle traversa la mer Ionienne, qui conserva son nom, & s'arrêta en Egypte, où Junon apaisée lui rendit sa forme & la nomma Isis, Divinité que les Egyptiens adorent.

**ITYS**, fils de Thérée & de Progné, fut massacré par sa propre mere, qui le fit manger à son mari, pour se venger de ce qu'il avoit violé sa sœur Philoméle. Itys fut metamorphosé en faisan.

**JUNON**, fille de Saturne & de Rhée. Elle épousa Jupiter son frere, & fut une femme fort incommode à cause de sa jalousie, malgré un grand nombre d'enfans qu'elle eut de lui.

**JUPITER**, fils de Saturne & de Rhée, fut élevé dans la Crete, sur le mont. Ida, au milieu des Curetes ou des Coribantes, qui par leur bruit empêchoient Saturne de soupçonner sa naissance. La Chevre Amalthée l'allaita; à peine fut-il en âge, qu'il attaqua & détrôna son pere; il devint le souverain des Dieux, & partagea l'univers entre Neptune, Pluton & lui. Ses amours sont sans nombre; mais entr'autres, on compte Metis, Themis, Junon, Juturne, Leda, Europe, Niobe, Laodamie, Alcmene, Antiope, Danaë, Mnemosine & Electre.

**LAËRTE**s, Roi d'Ithaque, Pere d'Ulyse.

**LAODAMIE**, femme de Protefilas, qui ayant appris par l'oracle, que le premier qui mettroit le pied sur le rivage de Troye seroit la premiere victime de cette guerre, faulta généreusement & fut tué par Pandarus. Laodamie mourut de douleur du trépas de son mari.

**LATMOS**, montagne de Carie fameuse par l'aventure fabuleuse d'Endymion.

**LAYS**, Courtisane célèbre à Corinthe; on la croit fille d'Alcibiade & de Timandra. Ayant abandonné Corinthe, elle fut assassinée dans un Temple de Venus par des femmes jalouses de sa beauté.

**LEANDRE**, jeune homme d'Abide, qui toutes les nuits traversoit le détroit de l'Hellepont, pour voir Hero sa maitresse qui demuroit à Sestos; il fut noyé, en traversant dans un instant où l'orage étoit considérable.

**LEDA**, femme de Tindare, Roi de Laconie, & aimée de Jupiter, qui la vit sous la forme d'un Cigne: elle accoucha de deux œufs, dont sortirent Pollux & Helene de l'un, & de l'autre Castor & Clitemnestre.

**LEMNOS**, Isle Cyclade, dans laquelle fut élevé Vulcain: les femmes Lemniennes tuerent un jour tous les hommes de l'Isle, excepté Hypsipile, qui sauva son pere. Venus les punit & les rendit odieuses à toute la Grece.

**LEUCIPPE**, fille de Thestor Devin, s'étant déguisée en Prêtre pour chercher son Pere & sa sœur Théonoé, inspira de l'amour à sa sœur, & l'irrita tellement par ses refus que Théonoé la voulut faire tuer par Thestor qui fut reconnu par Leucippé, & se fit connoître à elle pour son Pere.

**LEUCIPPE**, Philosophe, Disciple de Zenon; c'est le premier qui a établi les atomes pour principes de toutes choses.

**LUCINE**, Déesse des accouchemens. On la croit la même que Diane ou Junon. Son nom vient de la fonction qu'on lui attribue, *dabat lucem*.

**LUCRECE**, Poëte Latin du siècle d'Auguste. Il mourut d'une frénésie causée par un philtre amoureux que sa femme Lucilia lui avoit donné.

**LYCORIS**, célèbre Courtisane du tems d'Auguste; Elle eut un tel ascendant sur l'esprit de Marc-Antoine, qu'on s'adressoit à elle pour obtenir les graces qu'on espéroit de ce Général.

**MACER**, Poëte Latin, qui avoit composé un poëme de la ruine de Troye pour servir de Supplement à l'Iliade d'Homère.

**MACHAON**,

**MACHAON**, fils d'Esculape; il étoit célèbre Médecin & grand chasseur.

**MALE'E**, Promontoire du Peloponnésé, qui avance dans la Mer de cinquante mille pas, aujourd'hui il Capo Malio.

**MARS**, fils de Junon fut élevé dans la Thrace; il fut épris des charmes de Venus, & surpris avec elle par Vulcain qui les enveloppa dans un filet, & donna ce spectacle à tous les Dieux. Certains Auteurs prétendent qu'il avoit pour femme Bellone.

**ME'ANDRE**, fleuve de Phrygie célèbre par ses routes obliques & tortuëuses.

**ME'DE'E**, fille d'Æete, Roi de Colchos. Voyés *Jafon*.

**MEDON**, dit le boiteux, étoit le premier Archonte perpetuël d'Athènes.

**MEDUSE**, fille de Phorcus & d'un monstre marin; elle exerça ses cruautés dans les Isles Dorcades, avec ses deux sœurs Euriale & Sthenione: mais Persée la tua. Sa tête étoit si terrible, que quiconque la voyoit, étoit changé en pierre. On les appelloit les Gorgones.

**MEGARE**, fille de Créon & femme d'Hercule, qu'un jour ce Heros tua dans sa fureur.

**MELANION**, fils d'Amphidamas, vainquit à la course la belle Atalante par le moyen de trois pommes d'or que Venus lui avoit conseillé de jeter devant les pas de cette Princesse. Le Pere d'Atalante refusant de la donner au vainqueur comme il avoit promis, elle s'échapa avec Melanion & se retira dans une caverne, où ils furent dévorés tous les deux par les Lions.

**MELANTHE**, Prince de Messéne, ayant été banni de son pays, consulta l'Oracle pour savoir où il pourroit s'établir. Il lui fut répondu que ce seroit où il ne trouveroit que des têtes & des pieds à manger. S'étant logé à Eleusine dans

une maison où l'on venoit de faire une fête, & où l'on avoit tout mangé à la reserve des têtes & des pieds des animaux, il se souvint de l'Oracle, & trouva moyen de se faire Roi d'Athènes, où il regna 37. ans.

**MELIAGRE**, fils d'Oénée Roi d'Oetolie. Voyés *Atalante*

**MELIE**, fille de l'Océan, fut enlevée par Apollon, & en eut Teñcrus & Ismenus. Elle fut aussi mere des Nymphes qu'on nomme Melies.

**MEMNON**, fils de Tithonus, frere de Laomédon & de l'Aurore, ayant amené des troupes au secours de Priam à Troye, fut tué par Achille. Son corps étant sur le bucher, fut changé à la prière de l'Aurore en l'oiseau qui porte son nom.

**MENADES**, femmes transportées de fureur, & les mêmes que les Bacchantes.

**MEMANDRE**, Poète comique natif d'Athènes. Il fut nommé le Prince de la nouvelle Comédie; il nous reste quelques-unes de ses pièces.

**MENELAS**, fils d'Atrée, frere d'Agamemnon, Roi de Sparte & mari d'Helene, qui lui fut enlevée par Paris. Voyés *Helene*.

**MENTOR**, c'est le nom que prit Minerve en conduisant Telemaque; on s'en sert d'ordinaire pour marquer un sage Conducteur ou Gouverneur.

**MERCURE**, fils de Jupiter & de Maja. La fable le fait Messager des Dieux, & lui fait porter des ailes à son chapeau & à ses talons, un Caducée à la main. Il est le Dieu du commerce & des voleurs.

**MINERVE**, Déesse de la sagesse & des arts, & la même que Pallas. Elle nâquit du cerveau de Jupiter sans l'entremise d'aucune femme. Ce Dieu feignant un mal de tête, se fit donner un coup de hache par Vulcain, & en fit sortir Minerve toute armée, pour causer quelque jalousie à Junon,

non, qui s'en vangea par la naissance de Mars qu'elle conçut sans le ministère d'aucun homme.

**MINOS**, roi de Crète; fils de Jupiter & d'Europe, épousa Pasiphaé, & bâtit le Labyrinthe. Pour sa grande justice, les Dieux le nommerent un des trois Juges des Enfers: les deux autres sont Æacus & Rhadamante.

**MINOTAURE**, Monstre né du commerce qu'eut Pasiphaé avec un taureau; il fut enfermé dans le Labyrinthe que Dédale bâtit par ordre de Minos, mari de Pasiphaé. Les Athéniens furent obligés d'envoyer tous les neuf ans sept jeunes hommes & sept filles pour être dévorés par le Minotaure, jusqu'à ce que Thésée les en délivra, en tuant ce monstre.

**MOMUS**, fils du Sommeil & de la Nuit; ce Dieu fut banni du Ciel, parce qu'aucun des Dieux & des DéesSES n'étoit à l'abri de sa cruelle Satyre.

**MORPHE'E**, Ministre du Dieu du Sommeil, qui excitoit à dormir & représentoit diverses formes dans les songes.

**MYCÈNE**, ville de l'Achaïe, bâtie par Persée & voisine d'Argos.

**MYRRHA**, fille de Ciniras, qui, embrasée d'une ardeur incestueuse pour son pere, s'introduisit dans son lit. Le pere connoissant le crime de sa fille voulut la tuer; mais elle se sauva par l'Arabie, & s'arrêta enfin dans un endroit où elle fut changée en un arbre qui porte son nom; elle accoucha d'un fils qui fut appelé Adonis.

**NAPÉES**, Nymphes des vallons, selon la croyance des Payens.

**NEMESIS**, Déesse que Jupiter a chargé de punir les crimes des hommes: elle marche couverte de fouëts, & de divers instruments pour les supplices. Nemesis & les remords font la même chose.

**NEPHELE**, femme d'Athamas, & mere de Phryxus & d'Hellé.

**NEPTUNE**, Dieu de la mer, fils de Saturne & d'Ops, frere de Jupiter & de Pluton. On le peint avec un Trident.

**NEREË**, Dieu Marin, fils de l'Océan & de Thétis, épousa sa sœur Doris, & en eut cinquante filles qu'on nomme les Nereïdes.

**NESTOR**, fils de Neleus, Roi de Pilos, qui vint à Troye avec 50. Vaisseaux. Il a vécu trois générations, & il étoit le Prince le plus prudent. & le plus respectable de l'armée Grecque.

**NIL**, fameux fleuve de l'Égypte, qui est assés connu.

**NIREË**, Roi de Naxos, qui se trouva au siège de Troye; il étoit le plus beau des Grecs, après Achille.

**NISUS**, Roi de Megare, avoit un cheveu de couleur de pourpre, dont la conservation assuroit celle de son Royaume. Scilla, sa fille, éprise de la plus vive passion pour Minos qui assiégeoit la Ville de Megare, coupa le fatal cheveu & l'envoya à ce Roi.

**NUMA Pompilius**, second Roi de Rome, qui pour policer la ville, feignit des entretiens secrets avec la Nymphe Egerie.

**NYMPHES**, Déeses filles de l'Océan & de Thétis. On les distingue en Nereïdes, Nayades, Dryades, Hamadriades, Napées & Oréades.

**OCTAVIE**, sœur d'Auguste, qu'Antoine épousa & repudia ensuite, pour plaire à Cléopatre.

**OENOMAÏUS**, fils de Mars, & pere d'Hippodamie; voyés *Hippodamie*.

**OENONE**, fille d'un fleuve de Phrygie, nommée Cébréne, & premiere femme de Paris. Elle se tua de regret d'avoir refusé de guérir son mari de la blessure qu'il avoit reçue de Philoctète.

- OLYMPÉ, montagne de Thessalie, que les Poëtes prennent souvent pour le Ciel, ou le séjour des Dieux.
- OMPHALE, Reine de Lydie Maitresse d'Hercule. On feint que ce Héros fut si follement épris de cette Princesse, qu'il quitta la massuë pour prendre la quenouille, afin de filer avec les femmes de cette Princesse.
- ORESTE, fils d'Agamemnon & de Clitemnestre, & connu par l'amitié qu'il eut pour Pylade. Il tua sa propre Mere pour vanger la mort de son Pere Agamemnon, qu'elle avoit fait assassiner par Ægiste. Il avoit déjà tué Pyrrhus fils d'Achille & ravisseur d'Hermione promise à Oreste.
- ORION, fils d'Hirée & d'Alcione, le plus grand chasseur de son tems. Il mérita après sa mort d'être placé parmi les constellations.
- ORITHYÉ, fille d'Erechthée, fut enlevée par Borée, & fut mere de Calais & de Zethés.
- ORPHE'E, fils d'Appollon & de Calliope. voyés *Euridice*.
- OSYRIS, fils de Jupiter & de Niobe, Roi d'Egypte. La fable dit qu'il épousa Jo ou Isis, que Jupiter avoit changée en vache, & qu'ayant été tué & transformé en bœuf, les Egyptiens l'adorèrent sous cette forme, sous le nom d'Apis & Serapis.
- OURSE, nom de deux constellations voisines près du Pole; on les distingue par la grande & la petite Ourse.
- PALE'MON, c'est le même que Melicerte fils d'Athamas & d'Ino. Sa mere s'étant précipitée avec lui dans la Mer, un Dauphin le reçut sur son dos & le porta sur le rivage.
- PALLAS ou Minerve, sortit du cerveau de Jupiter qui avoit dévoré sa premiere femme Metis. Elle est la Déesse de la Guerre & des Arts. Quoiqu'on l'appelle Vierge, Higiée, ou la Déesse de la santé, naquit d'elle & d'Esculape.

- PAPRÛS, c'est le nom que les Scythes donnoient à leur Jupiter, qui étoit leur premiere Divinité.
- PARIS, fils de Priam & d'Hecube; il causa la ruine de sa patrie par l'amour qu'il conçut pour Helene qu'il enleva. voyés *Helene, Andromaque*. Il eut l'honneur de terminer le differend de trois Déeses, Junon, Pallas & Vénus, pour le prix de la beauté.
- PARNASSÉ, mont dans la Phocide, consacré aux Muses, dont la fable y fixe le séjour ordinaire.
- PARQUES, trois sœurs qu'on fait Maitresses du destin de la vie des hommes; on suppose qu'elles la filent, que Clotho tient la quenouille & tire le fil, que Lachesis tourne le fuseau, & qu'Atropos coupe le fil. On les fait filles d'Erèbe & de la nuit, ou du Chaos & de la Necessité.
- PARTHENIUS, Montagne d'Arcadie; Il y a aussi une Ville de ce même nom.
- PASIPHAË, fille du Soleil & de Perfidès, femme du Roi Minos, dont elle eut Androgée, Ariane, & Phedre. Venus, irritée contre le Soleil qui avoit découvert ses amours avec Mars, résolut de poursuivre sa vengeance sur tous ses descendants. Elle inspira à Pasiphaé une ardeur monstrueuse pour un taureau: Dedale la secourut; & elle eut le Minotaure. voyez *Ariane*.
- PATROCLE, fils de Menetius de Locres, ami intime d'Achille; il le suivit au siège de Troye, où il périt sous les coups d'Hector, voyés *Achille, Briséis*.
- PELIAS, ou PELIE, fils de Neptune & de Tyro. Il fut nourri par une jument, usurpa le Royaume de Thessalie sur Eson, & engagea Jason à aller à la conquête de la Toison d'or. Médée le fit égorger par ses propres filles, en leur promettant de le rajeunir.
- PELOPS, fils de Tantale & de Taygete. Son pere impie le tua & le présenta à la table des Dieux, voulant

voulant connoître s'ils s'en appercevroient : Minerve mangea de l'épaule ; mais Jupiter fit rassembler le corps & le ranima ; il remplaça l'épaule par une d'ivoire qui guériffoit tout ce qu'elle touchoit. Tantale fut précipité au fond du Tartare. Pelops épousa Hippodamie fille d'Enomaüs. voyez *Hippodamie*.

**PENE'È**, fleuve de Thessalie, célèbre par les fictions des Poètes qui disent que Daphné sa fille y avoit été metamorphosée en Laurier.

**PENELOPE**, fille d'Icare & de Peribée, Epouse d'Ulyssé, Roi d'Ithaque, mérita par sa fidélité & sa vertu de servir de modele à toutes les femmes. Elle amusa, pendant 20. ans, les Princes qui vouloient l'épouser, jusqu'au retour de son mari Ulyssé, qui les fit tous périr. Elle est mere de Télémaque.

**PERGAME**, Ville & Royaume de Troade en Asie sur le fleuve Caïque.

**PERILLUS**, habile ouvrier Athenien, qui donna au Tyran Phalaris un Taureau d'airain, pour faire périr les hommes dans l'horreur des tourmens, en mettant du feu dessous. Le Tyran, pour le récompenser, le fit mettre dans le taureau, & fit sur lui l'essai de l'invention qu'il destinoit pour les autres.

**PERSE'È**, fils de Jupiter & de Danaé, & petit-fils d'Acrisius, qui avoit renfermé sa fille dans une tour. Jupiter y pénétra en pluye d'or. Persée fut chargé d'aller tuer la Gorgone Meduse. voyez *Meduse*, *Andromede*.

**PHÆBÈ**, nom qu'on donne à la Lune, parcequ'elle est sœur de Phœbus ou du Soleil.

**PHALARIS**, Tyran d'Agrigente, dont les cruautés ont fait passer son nom à la posterité. voyez *Perillus*.

**PHAON**, de Mytiléne, ayant passé Venus de l'isle de Chio en terre ferme avec beaucoup de vitesse

& sans lui rien demander, elle lui donna un vase d'albâtre rempli d'un onguent, dont s'étant frotté, il devint le plus beau de tous les hommes, & toutes les femmes & filles de Mitylène en furent éperdument amoureuses.

**PHASE**, fievre de la Mingrelie ou Colchide, qui prend sa source dans le Caucase.

**PHÉDRE**, fille de Minos Roi de Crete & de Pasiphaë, & femme de Thésée. voyez *Hyppolite*.

**PHÉNIX**, fils d'Amyntor Roi des Dolopes, eut les yeux crévés par l'ordre de son Pere. Le Centaure Chiron le guérit, & lui donna la conduite d'Achille, qu'il mena au siège de Troye.

**PHÉNIX**, oiseau fabuleux, qu'on dit renaitre de ses cendres.

**PHILOMÉLE**, sœur de Progné, ayant été violée par Terée mari de Progné, fut changée en Rossignol. Voyés *Progné*.

**PHINE'E**, Roi d'Arcadie, qui, à l'instigation de sa seconde femme, ayant crévé les yeux à ses fils, fut puni du Ciel qui le rendit aveugle; les Harpies venoient le tourmenter & l'empêcher de manger: mais Zéthés & Calaïs le délivrerent enfin des importunités de ces oiseaux exécrables.

**PHORBUS**, c'est un des noms qu'on donne au soleil, qu'on appelle aussi Apollon.

**PHOENIX**, Gouverneur d'Achille. voyez *Achille*.

**PHRYXUS**, fils d'Athamas, étant pret d'être immolé avec sa sœur Helle à la Cour de son Oncle, fut enlevé par un belier & transporté à Colchos, où il sacrifia ce belier à Jupiter, & en attacha la toison d'or dans une foret consacrée au Dieu Mars.

**PHYLLACIDES**. Demophoon ayant embrassé l'arbre en lequel Phyllis avoit été changée, cet arbre ressentit les caresses de son amant, & poussa des feuilles que les Grecs ont nommé Phylla, ou Phyllacides. Voyés *Demophoon*.

- PHILLIS, voyez *Démopboon*.
- PILE, ville d'Elide près du fleuve Penée.
- PISANDRE, fils de Nestor, un des Amans de Penelope.
- PLEYADES, sept filles d'Atlas, sont sept étoiles qui se trouvent sur l'épaule du Taureau, deuxième constellation du Zodiaque. Il ne faut point les confondre avec les Hyades, qui sont au tour de l'œil du Taureau.
- PLEJONE, femme d'Atlas, & mere des Pleiades.
- PLUTON, fils de Saturne & d'Ops & Dieu des enfers. Il ravit & épousa Proserpine fille de Cérés. voyés *Proserpine*.
- POLLUX, fils de Jupiter & de Leda & frere d'Hélène. voyés *Leda & Castor*.
- POLYBE, Historien Grec, Auteur d'une Histoire fort estimée, dont il ne nous reste que les cinq premiers livres & des fragmens.
- POLYMNIE, une des neuf Muses. Elle préside à l'Histoire ou à la Rhetorique.
- POMONE, Déesse des Jardins & des fruits aimée par Vertumne.
- POMPEE, surnommé le Grand, fut un des plus grands hommes à qui Rome ait donné la naissance. Il fut enfin vaincu par César, obligé de s'enfuir en Egypte, où il fut tué en trahison par Septime & Achilles, selon les ordres du jeune Ptolomée.
- PRIAM, fils de Laomédon, Roi de Troye : il eut cinquante fils, dont les principaux furent Hector, Paris, Troilus, Déiphobe, Helenus, & Polites. Il vit périr toute cette superbe famille, & périt lui-même sous les coups de Pirrus.
- PRŒCRIS, fille d'Erechtée, Roi d'Athènes. & femme de Cephale. Dans sa jalousie, elle le guetta à la chasse & se cacha derrière des arbrisseaux

pour l'épier. Cephale, croyant voir quelque bête, lança son javelot & la tua.

**PROGNE'**, fille de Pandion, Roi d'Athènes & femme de Terée, Roi de Thrace. Celui-ci devint amoureux de la sœur de Progné & la viola; craignant qu'elle ne déclarât ses crimes, il lui coupa la langue. Philomele fit tenir à sa sœur un mouchoir teint de son sang; & bientôt sa prison fut rompue par Progné & les Bacchantes. Itys fils de Terée & de Progné fut déchiré & servi à Terée. Philomele fut changée en Rossignol, Progné en Hironelle, Itis en Phaïsan, & Terée en Huppuche.

**PROGNIDE**, voyés *Progné*.

**PROPERCE**, Poète Latin du siècle d'Auguste, connu par ses galanteries.

**PROSERPINE**, fille de Cérès, fut enlevée par Pluton lorsqu'elle cueilloit des fleurs, & ne pût être renduë à sa Mere parcequ'elle avoit déjà goûté de quelques grains de grenade dans les enfers. On croit que c'est la même qu'Hecate.

**PROTE'US**, fils de Neptune & de Phœnice; il avoit le don de prédire l'avenir; mais il falloit le dompter & n'être pas étonné de toutes les métamorphoses par lesquelles il passoit. Il étoit le Pasteur des Phoques ou troupeaux marins.

**PROTESILAS**, voyez *Laodamie*.

**PSICHE'**, fille d'Apollon & d'Endelechie, étoit d'une si grande beauté, que l'Amour brûla pour elle de la plus vive ardeur & l'épousa.

**PYLADES**, fils de Strophus de Phocée, & fidele ami d'Oreste qu'il n'abandonna point dans ses fureurs, & qu'il suivit jusqu'à Tauris. Là, il s'offrit à la mort pour lui; mais Iphigénie Prêtresse de l'Autel de Diane, ayant reconnu son frere Oreste, les sauva tous les deux, & emporta la Statue de Diane, à laquelle étoit attachée la tranquillité d'esprit d'Oreste.

**PIRITHOÛS**, fils d'Ixion, Roi des Lapithes; il descendit avec Thésée aux Enfers, pour enlever Proserpine dont il étoit amoureux; mais il fut dévoré par Cerbere: il avoit épousé Hippodamie.  
Voyés *Hippodamie*.

**RHEA**, mere de Romulus. voyés *Ilia*.

**RHESUS**, Roi de Thrace, qui vint au secours de Troye avec la plus belle Cavalerie de l'univers; il fut tué par Diomedé & Ulysse pendant la nuit au milieu de son camp.

**RIPHE'ES**, montagnes sur les limites de l'Asie & de la Tartarie.

**ROMULUS**, fils de Mars & d'Ilia. Il fonda Rome, & fut adoré sous le nom de Confus ou Quirinus.

**SABINES**, filles que les Romains enlevèrent pour en faire leurs Epouses.

**SABINUS**, Poëte du tems d'Ovide. On soupçonne qu'il y a quelques Epitres de sa façon parmi celles d'Ovide.

**SAMB** ou **SAMOS**, ile & Ville sur les côtes de l'Asie mineure.

**SAPPHO**, surnommée la dixième Muse, étoit native de Mitylène; Elle est aussi décriée par son penchant à l'amour, qu'elle est célèbre par ses vers. Les mépris de Phaon dont elle étoit amoureuse, la poussèrent à se précipiter dans la Mer.

**SARPEDON**, Roi de Lycie, fils de Jupiter. Ayant mené du secours à Priam contre les Grecs, il fut tué par Patrocle.

**SATURNE**, le Pere des Dieux, étoit fils du Ciel & de Vesta, ou de l'Océan & de Thétis, & frere de Titan. Il étoit aussi frere d'Ops & de Rhéa qu'il épousa. Il passoit pour dévorer ses propres enfans, de peur d'être détroné par eux.

**SCYLLA**, fille de Nifus, étant devenuë amoureuse de Minos, trahit sa patrie en coupant à son

Pere un cheveu fatal duquel dependoit l'heureux destin de son pays. Minos ayant horreur de cette perfidie, la méprisa ; elle fut changée en a-louëtte, Voyés *Nisus*.

**SCYLLA**, rocher & écueil dans le détroit de Messine, voyés *Charybde*.

**SCYROS**, Isle de la mer Egée, dont Lycomedes étoit Roi. Voyés *Achille*, *Déidamie*.

**SÉMELE**, fille de Cadmus, Roi de Thebes, dont Jupiter devint amoureux & dont il eut Bacchus. Pour elle, trompée par Junon, demanda à Jupiter sur le ferment du Stix de venir la trouver dans la gloire qui l'environnoit ordinairement : elle fut embrasée.

**SEMIRAMIS**, femme de Ninus Roi d'Assyrie. Elle est assés connuë par sa lubricité, & par l'amour incestueux qu'elle eut pour son fils Ninias qui la fit mourir.

**SESTOS**. voyez *Abyde*.

**SICHE'E**, mari de Didon. Pygmalion Roi de Tyr le fit tuër par avarice. Voyés *Didon*.

**SIGÈE**, Promontoire & ville de la Troade, aujourd'hui Capo Jannizari.

**SIMOIS**, fleuve auprès de Troye, qui prend sa source dans le mont Ida, & va se jeter dans le Xanthe.

**SOPHOCLE**, fameux Poëte Tragique d'Athènes, nommé par quelques-uns l'Abeille, ou la Sirène Attique, à cause de la douceur de ses vers.

**SPARTE**, ville Capitale des Lacédémoniens dans le Peloponnèse.

**STYX**, fleuve des enfers, qui étoit en si grande veneration parmi les Dieux, que, quand quelqu'un avoit juré par ce fleuve, il n'osoit violer son ferment.

**SULMONE**, ville du Royaume de Naples, & patrie d'Ovide.

- SYRENES**, trois filles d'Acheloüs & de Melpomene. Elles attiroient les navigateurs par la douceur de leurs chants, & les dévoroiënt : elles fixoiënt leur séjour auprès du Cap Pelore en Sicile. Orphée, par la sublimité de ses accords, sauva les Argonautes de leurs pièges, & Uliſſe s'en préſerva par ſa prudence.
- LES SYRTES**, ſont deux golfes de la Méditerranée ſur la côte d'Afrique, entre les Royaumes de Tunis & de Barca. • Ils ſont très dangereux à cauſe des Sablons que l'eau y entraîne.
- LE TAGE**, fleuve principal du Royaume de Portugal. On prétend qu'il rouloit autrefois de l'or avec ſon ſable ; aujourd'hui il eſt défendu d'en chercher.
- TANTALE**, Roi de Lydie, représenté par la fable comme un homme dévoré par la faim & par la ſoiſ, entouré d'arbres chargés de pommes, & d'une eau délicieuſe ; mais dez-qu'il veut manger ou boire, tout diſparoißt.
- TECMESSE**, voyés *Ajax*.
- TELEMAQUE**, fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque. Ses aventures ſont affés connües.
- TELEPHÉ**, fils d'Hercule & de la Nymphe Augé Prêtreſſe de Minerve, fut expoſé par le commandement de ſon Ayeul, & allaité par une biche, ce qui le fit adopter par le Roi des Myſiens. Il fut bleſſé & guéri par Achille, & eut d'autres aventures qu'on ignore.
- TENEDOS**, Isle de l'Archipel ; il y croît un excellent vin Muſcat.
- TÉRÈE**, voyés Progné.
- THAIS**, fameuſe Courtiſanne d'Alexandrie, qui alla ſ'établir à Athenes, & y fit une fortune immenſe.
- THALANTE**, petite Isle dans le Golfe de Negre-pont.

- THE'BE'**, femme d'Asopus, aimée par Mars, dont elle eut Evadné.
- THEMIS**, fille du Ciel & de la Terre, est considérée comme la Déesse de la Justice.
- THERSITE**, Grec dont Homère a décrit si naïvement la laideur que son nom a passé en proverbe pour exprimer une extrême difformité.
- THE'SE'E**, fils de Neptune, & selon d'autres d'Égée. Il purgea la terre de monstres & de brigans, en suivant les traces d'Hercule. Voyés *Hypolyte, Phedre, Ariane*.
- THE'TIS**, fille de Nérée, fut femme de Pelée, pour terminer le différend entre Jupiter & Neptune qui l'aimoient tous deux, parce que le destin avoit dit que le fils de l'Époux de Thetis seroit plus grand que son pere. Elle eut Achille. Voyés *Achille*.
- THOAS**, Roi de Lemnos, échappé du massacre que les femmes de cette isle firent de leurs maris, parcequ'ils leur préféreroient des Esclaves. C'est sa fille Hypsipile qui le sauva de ce danger.
- THRASIUS** ou **THRASK'ASI**, Augure de Bufiris, Roi d'Égypte.
- THIESTE**, fils de Pelops & d'Hippodamie. Voyés *Érope; Atrée, Égisthe*.
- TIBULLE**, célèbre Poète Romain du tems d'Auguste. Il est connu par ses Elegies tendres & galantes.
- TIBUR** ou **TIVOLI**, ville d'Italie sur le Teveron, proche de Rome.
- TINDARE**, mari de Leda, & Pere de Castor & Pollux.
- TIPHYS**, Pilote habile du navire qui conduisit les Argonautes dans la Colchide pour la conquête de la Toison d'or.
- TYRO**, fille de Salmonée Roi des environs de Pise. Le fleuve Enipée en devint amoureux, & divisa ses eaux pour en jouir.

- TITHON, fils de Laomedon, enlevé par l'Aurore qui en étoit amoureuse. Jupiter le rendit immortel à la priere de l'Aurore; mais ne prenant plus de goût aux plaisirs de la vie, il obtint d'être changé en Cigale.
- TLEPOLE'ME, fils d'Hercule & d'Astyoche; il vint au secours des Grecs devant Troye, & fut tué par Sarpedon.
- TOISON D'OR, voyés *Phryxus*.
- TRITONS, Dieux Marins, qui tirent leur nom de Triton fils de Neptune & d'Amphytrite. Les Poètes le font Trompette de Neptune.
- TROYE, ville puissante en Asie détruite par les Grecs confédérés pour vanger l'enlèvement d'Helene femme de Menelas.
- TURNUS, Roi des Rutulés, tué par Enée à cause de Lavinie.
- VARRON; le plus Savant de tous les Romains. Il y a eü aussi un excellent Poète Latin de ce nom.
- VENUS, Déesse de l'Amour; On distingue quatre VENUS différentes; l'une fille du Ciel. L'autre naquit de l'écume de la mer & des testicules de Coelus que Saturne jetta dans la Mer; Elle étoit mere de Cupidon; la troisième étoit fille de Jupiter & de Dione & femme de Vulcain; la quatrième de Tyr nommé Astarte Epouse d'Adonis.
- VESTALES, prêtresses qui conservoient à Rome le feu sacré destiné à Vesta. Celle qui le laissoit éteindre, étoit enterrée vive.
- VICTOIRE, adorée par les anciens comme la Déesse des succès; on la peint comme une jeune fille tenant d'une main une couronne de laurier, & de l'autre une branche de palme.
- VIRGILE, Poète célèbre du tems d'Auguste. Il est assés connu.
- ULISSE, fils de Laërte & d'Anticléa, Voyés *Achille*, *Penelope*.

320 *DICTIONNAIRE*

VULCAIN , fils de Junon & époux de Venus. Voyés *Lemnos, Mars*. Il avoit le soin de forger les foudres de Jupiter.

XANTHE , ancien Poëte Lyrique. Il y a eù aussi un Historien Grec de ce nom , qui étoit fils de Candaule, & qui a écrit une Histoire de Lydie.

ZACYNTHÉ , île de l'Archipel.

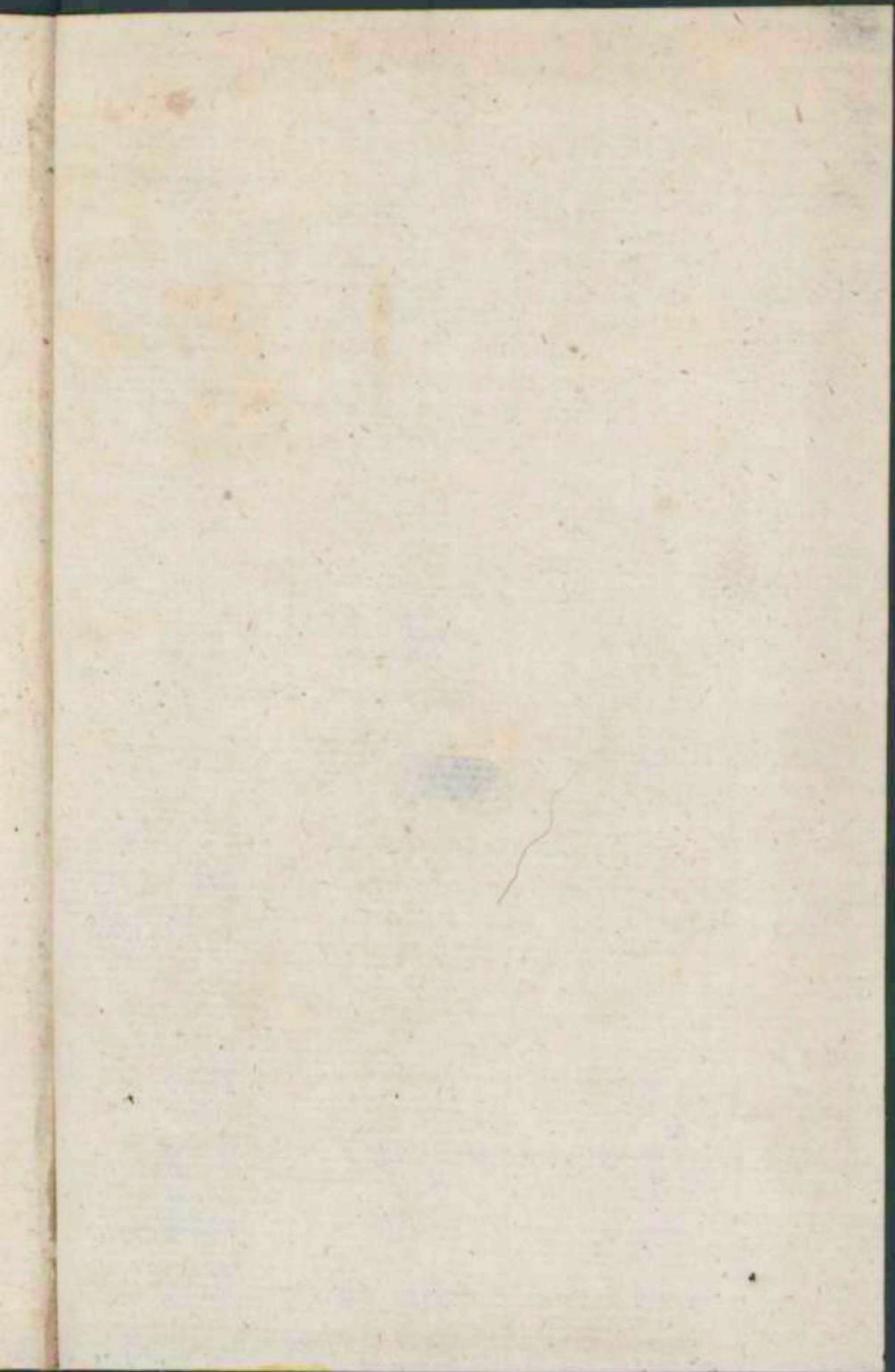
ZOÏLE , Rhéteur & Critique qui s'est déchainé contre Homère. C'est lui qui a donné son nom à tous ceux qui se mêlent de critique, & qui exercent une censure injurieuse.

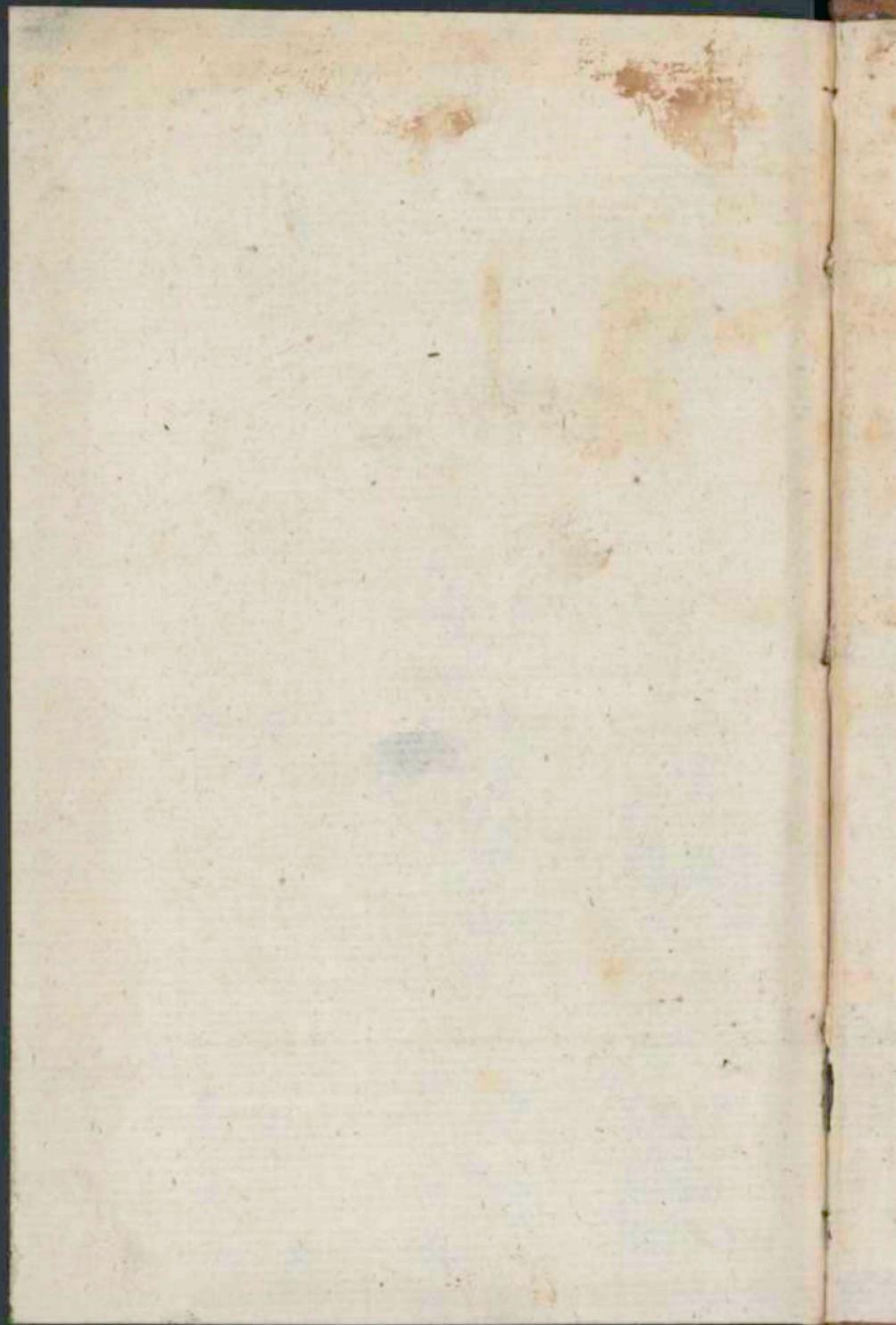
F I N.

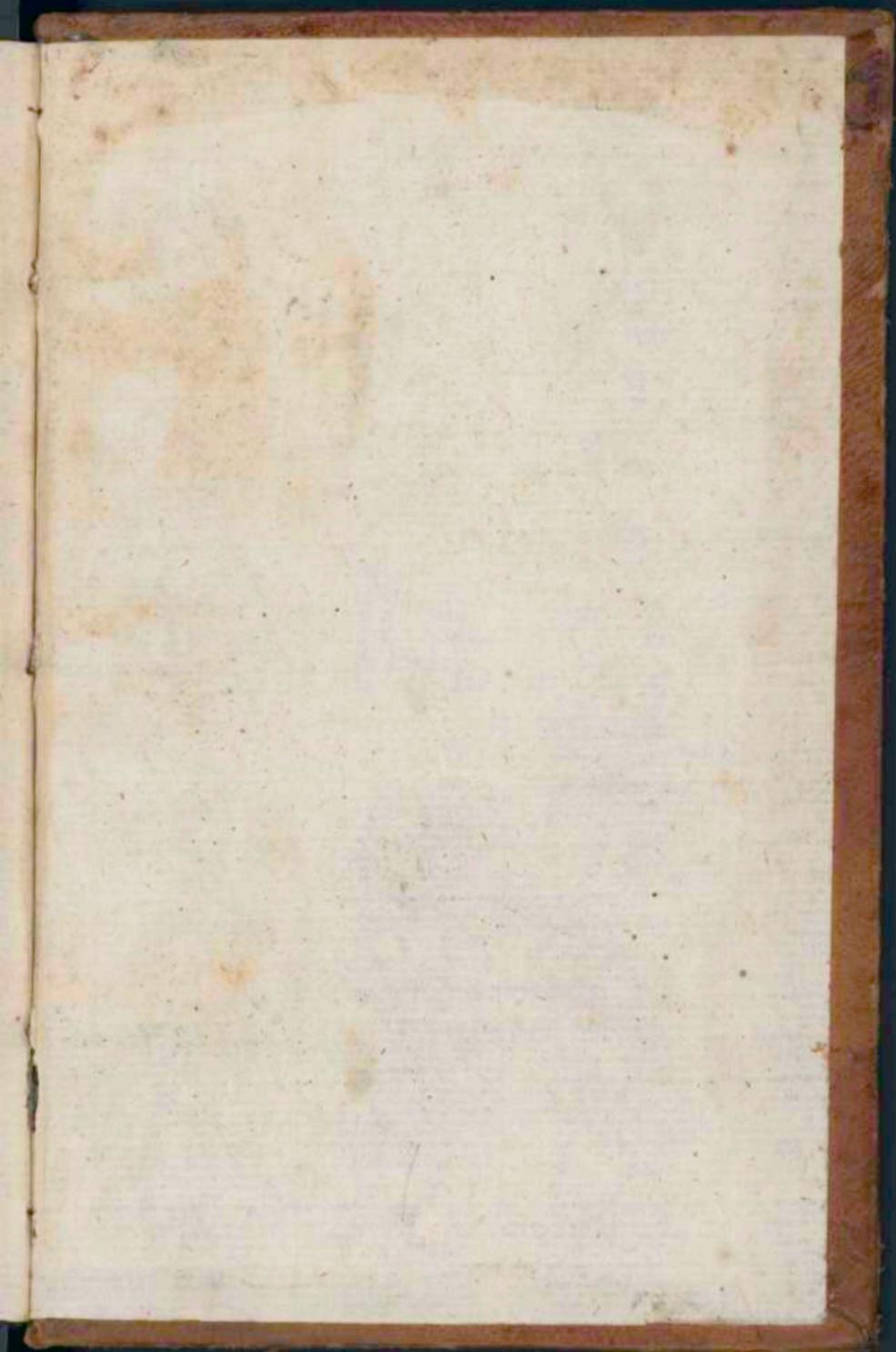


Poz. ks. [illegible]

~~5072/46~~







**XXVIII**

Wydawnictwa  
do 1945 r.

Biblioteka Główna AP w Siedlcach  
nr inw.: KG - 343596



343596



OEUVRES

D' OVIDE.



965596

Z. S.